M. Armand de PONTMARTIN

Contes et Rêveries d'un PLANTEUR de CHOUX

1845

a4835782

PQ
2383
.P25
C56
1845
SMRS

CONTES ET RÊVERIES

D'UN

PLANTEUR DE CHOUX.

[Cirque] Le dompteur Carter p. 211
Robert Macaire
Mémoires de Mme Lafarge pp. 227-232
Rachel pp. 240-247
Tamburini pp. 248-255

Imprimerie Eduard Proux et Cie, rue Neuve-des-Bons-Enfans, 3.

CONTES ET RÊVERIES

D'UN

PLANTEUR DE CHOUX

PAR

M. ARMAND DE PONTMARTIN.

PARIS,
AU BUREAU DE LA MODE, RUE DU HELDER, 25,
CHAUSSÉE D'ANTIN.

1845.

A Jules Sandeau.

Armand de Pontmartin.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/contesetrverie00pont

NAPOLÉON POTARD.

NAPOLÉON POTARD.

I.

Un sauvetage.

— C'est donc bien convenu, Messieurs; sur la proposition de Raoul de Domazan, président de notre club, séant actuellement à Plombières, la belle Bénédicte, marquise de Tresmes, est mise à l'index, à dater de ce soir, 29 juillet 1829 et jusqu'à la fin de la saison!...

— Et personne ne la fera plus danser...

— Ni walser...

— Ni galoper...

— Et nous nous tiendrons constamment à une distance respectueuse de sa chaise...

— C'est dommage pourtant, dit un éclectique; la marquise est de ces femmes qui font rêver; nulle part mieux que sur son front je n'ai lu cette dualité mystérieuse, cet antagonisme harmonieux de l'intelligence et de la matière, commentées et complétées l'une par l'autre; sa beauté est plus qu'un fait; c'est un symbole; l'analyse est dans son sourire et la synthèse dans son regard; ceci fait comprendre...

— Que vous êtes incompréhensible, mon cher Antonin, interrompit un touriste; oui, cette femme est belle! J'ai vu, l'an dernier, au palais Pitti, une Niobé d'Angelico del Piombo; elle ressemble à la marquise; c'est la même perfection de galbe; les méplats du nez et du front ont les mêmes plans fins et polis; l'ovale est d'un grand style; les attaches des bras et des épaules semblent fouillées dans le plus pur marbre de Paros... Oui, c'est dommage.

— Mais enfin, qu'a-t-elle donc fait de si coupable, cette femme? hasarda timidement un jeune blondin de dix-huit ans, qui pâlissait à vue d'œil, en se débattant contre son cigare; car on n'était pas, en 1829, aussi aguerri qu'aujourd'hui.

— Comment! ce qu'elle a fait? répliqua Raoul de Domazan, qui était évidemment, comme nous disons encore en province, le *lion* de l'assemblée; ce qu'elle a fait, Messieurs... j'en appelle à vous: ne sommes-nous pas convenus qu'il était temps, si nous voulions marcher avec notre siècle, de mettre un frein aux coquetteries de la moins laide moitié du genre humain?

— Oui, oui, exclama l'auditoire.

— N'avons-nous pas arrêté, comme base des règlemens de notre club, que toute femme convaincue d'avoir, pour me servir d'une expression triviale, mais pittoresque, *fait aller* un ou plusieurs d'entre nous, serait à l'instant passible des peines fixées par lesdits règlemens?

Nouvelle exclamation aussi affirmative et plus bruyante que la première.

— Or est-il vrai, ou ne l'est-il pas, que, depuis trois semaines que nous sommes ici, la marquise de Tresmes, charmante femme du reste, nous a successivement passés par les armes de son arsenal féminin, que nous avons tous attrapé, par-ci par-là, quelques égratignures, et qu'après tout, nous en sommes pour les frais de la guerre?

— Hélas! oui, s'écria-t-on de nouveau.

— Eh bien! je le répète, il est temps de se conduire en hommes; ce n'est pas parce que je m'appelle Raoul de Domazan, qu'à vingt six ans je suis capitaine des chasseurs de la garde, que j'ai eu la croix en Morée, et que les femmes ne m'ont jamais trop maltraité, ajouta le charmant officier en se regardant des pieds à la tête d'un air passablement fat; mais enfin, si une pareille énormité restait impunie, ce serait d'un mauvais exemple; d'autant plus mauvais que la marquise réunit toutes les conditions requises pour faire école. Elle porte un des plus grands noms de France, elle est merveilleusement belle, elle est veuve, elle a cent mille livres de rente, et son mari avait quarante ans de plus qu'elle: ainsi donc, Messieurs, point de lâcheté, nous serons tous ce soir comme des statues de marbre; et honni soit qui se sentirait mollir sous le rayon de ces beaux yeux noirs; il aurait affaire à moi!...

— Et à moi, dit Antonin.

— Et à moi, cria Léon.

— Et à moi, hurla Gustave.

— Bravo! Messieurs: quant à moi, si pareille faiblesse m'arrivait, je me demanderais raison à moi-même, et je m'appellerais sur le terrain plutôt que de ne m'en prendre à personne!... Et maintenant la bouillote!...

— Oui, oui, la bouillote! vive Raoul!

Et nos étourdis se mirent à jouer avec une attention qui bientôt les absorba complètement: car il faut rendre cette justice aux jeunes gens actuels, s'ils aiment à dire du mal des femmes, quelquefois même à leur en faire un peu, ils ont la bonté de n'y plus penser dès qu'ils ont les cartes à la main.

Cependant les heures s'écoulaient, et l'on savait que le bal de ce soir là devait être un des plus brillans de l'été.

Il en est un peu pour les pays où des eaux plus ou moins thermales attirent les oisifs et même quelques malades, comme pour les chevaux de course : chaque année a ses *favoris*. En 1829, le bruit s'était répandu que Plombières serait visité par une princesse qui n'a eu d'égales à ses grandeurs que ses infortunes, et de supérieures à ses infortunes que ses vertus. Il n'avait pas fallu davantage pour y amener en partie la société de la Restauration, ce monde d'élite qui n'eut le temps ni de refaire le passé, ni de comprendre le présent, ni d'apprivoiser l'avenir. Créé trop à l'improviste pour ne pas se composer d'élémens divers, et trop vite emporté pour avoir pu les refondre, ce monde qui se rapprochait, par certains côtés, et de l'élégance sérieuse du grand siècle, et de la frivolité séduisante du siècle dernier, et de l'abandon un peu plébéien de celui-ci, n'eut point, dans son ensemble, une physionomie homogène ; mais parmi les femmes, toujours si habiles à tout nuancer parce qu'elles devinent tout, il y en eut qui surent réaliser en leur personne le type harmonieux et complet de leur époque ou plutôt de leur moment, et parmi celles-là, nulle ne fut plus belle et plus admirée que la marquise de Tresmes.

Fille d'un des plus illustres généraux de la république et de l'Empire, ami de Bonaparte, et marié par lui, lors de son retour d'Egypte, à l'unique héritière d'une de nos races historiques, Bénédicte de Bray tenait de son père cette beauté sculpturale et un peu romaine dont la cour impériale offrit tant de modèles, comme si la nature elle-même avait voulu se faire complice du goût qui dominait alors. Mais sa mère, pâle et aristocratique fleur, grandie parmi le sang et les orages, avait transmis à Bénédicte cette expression rêveuse, poétique, qui fait le charme des physionomies modernes, et qui se répandant sur ses traits comme un voile, adoucissait par mille gracieuses demi-teintes, ce que leur régularité pouvait avoir de trop splendide. Cette ineffable pureté de lignes, idéalisée par ce regard empreint d'une mélancolie pénétrante et sereine, la faisait ressembler à une statue de Phidias, s'éveillant tout-à-coup au milieu des catacombes chrétiennes. Ses yeux noirs eussent paru trop sévères, si la blancheur de son front, si la nuance presque dorée de ses cheveux, n'en eussent amolli l'éclat ; sa taille eût semblé trop riche et trop imposante, si son élégante souplesse, l'exquise proportion des pieds et des mains, la grâce naturelle de l'attitude et de la démarche n'avaient uni chez elle, en les relevant l'une par l'autre, la beauté à la distinction et la forme à la poésie ; mais j'en reste là de ma description ; car outre qu'elle devient un peu verbeuse, je ne suis pas encore assez expert dans l'art du conteur pour adopter ce système de détails techniques qui fait de plusieurs chapitres de nos romans, des rapports d'anatomistes, des inventaires de marchandes de modes ou des mémoires de tapissiers.

Vers 1818, Bénédicte allait dans le monde depuis deux ans. Elle y était admirée, fêtée, recherchée par les plus beaux partis du faubourg-St-Germain, et elle eût pu choisir entre cinquante fils de pairs de France, ce qui avait un sens, alors que la pairie comptait pour quelque chose et la France pour beaucoup! A cette époque, elle perdit son père, et bientôt l'on apprit qu'elle épousait le marquis de Tresmes. La surprise fut générale : pourquoi unir tant de jeunesse et de grâce à un homme riche et illustre sans doute, mais qui eût pu être le grand-père de sa fiancée? Le public soupçonna, mais ne sut jamais le vrai motif de ce mariage : Bénédicte s'était sacrifiée à une de ces plaies de famille, causes mystérieuses de tant de drames ignorés. Malgré les dotations, malgré les libéralités de l'empereur, le général de Bray avait laissé en mourant des dettes si énormes, que sa fortune personnelle n'y pouvait suffire. Bénédicte adorait son père : peut-être, grâce à cette pénétration si précoce chez les jeunes filles, avait-elle deviné qu'il n'y avait pas entre ses parens cet accord intime qui confond tous les intérêts, en identifiant tous les sentimens. Elle vit sa mère prête à recourir aux tribunaux, pour mettre à couvert sa propre fortune. La noble enfant la suppliait en vain de n'en rien faire, de tout payer, et de se contenter du peu qui leur resterait après; son désespoir échoua contre cet esprit positif et calculateur que tant de Parisiennes savent allier aux plus gracieuses apparences. Alors elle eut l'idée de conter ses peines au marquis de Tresmes, vieil ami de sa famille, et qui l'avait fait souvent jouer sur ses genoux; le marquis était un de ces vieillards aimables, dont la race s'est perdue, depuis que tout le monde en France est du même âge. Il prit à cœur ce rôle de confident; ses conseils, aidés des bontés de Louis XVIII qui l'aimait beaucoup, et dont la cassette répara quelques unes des brèches laissées par le général, empêchèrent un procès, et une des plus pures illustrations de l'Empire échappa aux criailleries des avocats et aux colères des créanciers. Le service était grand, la reconnaissance fut immense. Bénédicte l'exprima avec un enthousiasme auquel sa beauté ajoutait un indicible éclat, et qui était presque fait pour donner le change. Le marquis de Tresme, comme tous les hommes dont la vie a été pure, conservait encore, en dépit de son âge, une grande vivacité de sentiment, et, sous ses cheveux blancs, sa tête était jeune. Il s'abandonna involontairement à cet attrait si nouveau pour lui, pauvre émigré dont l'existence avait été sillonnée par mille épreuves, et qui n'avait retrouvé la richesse et le repos qu'au moment où il était trop tard pour en jouir. Chaque jour, cet amour étrange, qu'il eût combattu s'il s'en fût douté, creusait dans son âme des racines plus profondes, pareil à ces fleurs qui poussent plus aisément et plus vite à travers les pierres déjetées par le temps. Bientôt la jeune fille, malgré son ignorance, s'aperçut des ravages qu'elle avait faits : à l'instant, son parti fut pris. Elle devina que la délicatesse du marquis, son esprit fin, la crainte du ridicule l'empêcheraient, sinon

de se trahir, au moins de s'expliquer, et que par conséquent elle devait déplacer les rôles. Un soir que monsieur de Tresmes était venu chez sa mère, et que Bénédicte avait surpris plus souvent que de coutume son regard attaché sur elle avec cette tendresse mélancolique, seul langage qu'il permît à sa passion, elle s'avança vers lui pour lui offrir le thé : soit par hasard, soit à dessein, à mesure qu'il prenait la tasse, sa main rencontra la sienne, et y resta une seconde de plus qu'il n'était nécessaire : Monsieur, lui dit-elle, qu'aimez-vous mieux, la tasse ou la main ? — Toutes les deux, répondit-il sans trop savoir ce qu'il disait. — Eh bien ! toutes les deux sont à vous.... si vous les voulez, murmura-t-elle bien bas, avec un sourire mêlé d'une émotion charmante. Le pauvre marquis fut si troublé et trembla si fort, qu'il laissa tomber la tasse qui se brisa en mille pièces; mais la main lui resta, et il n'eut pas le courage d'y renoncer.

On comprend maintenant tous les commentaires que dut faire naître ce mariage; les chuchotemens des douairières, les soupirs des jeunes gens romanesques, les sourires des prétendus hommes à bonnes fortunes : je dis *prétendus*, parce que je suis convaincu qu'il n'y en a point, et que ce sont des êtres fabuleux, semblables à ces fossiles que la science de Cuvier a reconstruit par induction. Au reste, chuchotemens et commentaires, soupirs et sourires, la jeune marquise sut tout démentir de la façon la plus spirituelle; non seulement sa conduite fut irréprochable, mais elle donna aux dernières années de son mari ce bienfaisant et tardif rayon qui repose des orages de la journée, et qui, venant au soir de la vie, ressemble presque à l'aurore du lendemain. Ils eurent, au bout d'un an, une jolie petite fille dont ils raffolèrent tous deux; l'un sans doute, parce qu'elle complétait son bonheur; l'autre peut-être, parce qu'elle suppléait à ce qui manquait au sien. Pas un nuage n'avait donc troublé cette union formée sous de bizarres auspices, et lorsque le marquis mourut, bénissant la femme qui avait si doucement souri à sa vieillesse, Bénédicte put le pleurer comme son meilleur ami, avec une de ces douleurs vraies qui ne tuent pas, qui embellissent, et qui portent en elles leur consolation, parce qu'elles rappellent un devoir noblement rempli.

Telle était la femme contre laquelle venait de conspirer une vingtaine d'étourdis, avec ce mauvais goût familier à un temps où on ne sait plus même faire d'élégantes sottises. Quant à elle, sans se douter le moins du monde de cette trame perfide, elle commença par faire coucher sa fille, ravissante enfant qui ne la quittait jamais; puis, lorsqu'elle la vit s'endormir avec un sourire laissé à ses lèvres par les derniers murmures de l'*Ave Maria*, elle songea à sa toilette : nouveau piége à descriptions, auquel je n'échapperai qu'après vous avoir dit qu'elle mit dans ses cheveux blonds une guirlande de fleurs de bruyère, et que sa robe de mousseline blanche, chef-d'œuvre de Victorine, pouvait, grâce aux combi-

naisons d'une coupe savante, contenter tout le monde sans effaroucher personne, et défier le célèbre hémistiche de Lamartine : *ni si haut ni si bas* ! Jamais Bénédicte n'avait été plus belle : l'idéal, ce Dieu inconnu, cher aux imaginations rêveuses, semblait planer sur son front et lui faire une poétique auréole. La sérénité de son cœur, la joie anticipée de ses succès, un peu de coquetterie peut-être, tout concourait à l'animer et à la rendre irrésistible. Vous le savez, et probablement vous le prouvez, ma chère lectrice, quand une femme belle consent à être jolie, elle est complète.

La marquise entra, vers neuf heures, dans le salon du Cercle ; il y avait déjà beaucoup de monde ; tous les conspirateurs étaient à leur poste. Elle s'assit, et comme si le bal n'avait attendu qu'elle pour commencer, l'orchestre préluda. Aussitôt chacun courut à droite et à gauche ; les invitations, les danseurs prévoyans empressés de se pourvoir d'avance, les recommandations des mamans, tout cela amena un mouvement général, et fit que personne ne s'aperçut qu'on ne s'approchait pas de la chaise de Bénédicte. La première partie du complot fut donc à peu près manquée ; mais lorsque les préliminaires furent terminés, et que chaque groupe se dessina, la situation devint fort claire, au moins pour elle. Elle vit ses quinze ou vingt partners habituels disséminés dans le salon, et fort affairés auprès d'autres femmes, probablement enchantées de les retenir. En même temps, quelques regards dirigés vers elle, quelques sourires plus ou moins machiavéliques lui apprirent que le texte et les commentaires s'apprêtaient à marcher ensemble. La marquise était femme du monde au plus haut degré ; elle devina le péril, et comprit qu'il y avait là pour elle une de ces minutes pendant lesquelles les femmes à la mode gagnent ou perdent leur bataille de Marengo. Elle demeura paisible, pas un pli ne rida son front. Cependant elle voyait le chef d'orchestre balancer déjà son archet pour donner le signal décisif, déjà les danseurs cherchaient leur place, les quadrilles s'organisaient, les vis-à-vis s'appelaient dans la foule. Encore une seconde, et la bataille était perdue.

En ce moment, un jeune homme que l'on n'avait point remarqué, et qui s'était tenu dans l'embrasure d'une fenêtre, attachant sur Bénédicte un regard triste et passionné, s'avança vers elle, non point de ce pas précipité qui veut dire : « Vous alliez rester sur votre chaise ; je suis là, et je me dévoue, » mais avec cet empressement de bon ton, d'autant plus flatteur qu'il est moins excessif. Il paraissait avoir vingt et un ou vingt-deux ans ; sa figure était noble, belle, un peu pâle ; sa tournure avait de la distinction, et sa mise de l'élégance ; arrivé devant elle, il s'inclina, murmura les paroles d'usage, et la conduisit à un quadrille qui n'avait pas encore achevé de se former ; il n'était pas trop tard, mais il était temps !

La contredanse se passa sans encombre ; tous les yeux étaient dirigés vers eux.

Ceux qui avaient pris au complot la part la plus active, Raoul de Domazan à leur tête, lançaient de ce côté des regards furieux. Madame de Tresmes, qui avait eu assez de force pour cacher son trouble, avait trop d'esprit pour prendre des airs de triomphe. Elle semblait s'abandonner, sans y songer, à une suite d'incidens ordinaires, et répondait tranquillement aux paroles émues et un peu entrecoupées de son danseur. Quand il l'eut reconduite à sa place, un coup d'œil rapide qu'il promena autour de lui, lui fit comprendre que la victoire n'était pas décisive, et que madame de Tresmes allait encore rester seule. Il demeura donc, à demi-penché vers elle, en ayant l'air de continuer une conversation commencée. Elle sentit tout le prix d'un service rendu avec tant de persévérance et de tact ; des larmes de reconnaissance tremblèrent un moment dans ses beaux yeux, mais elle se contint; elle ne devait pas même paraître soupçonner l'humiliation dont on la sauvait!

Au reste cet intervalle fut court : pour animer tout de suite le bal, l'orchestre joua les premières mesures d'une valse. Nouveau coup d'œil, nouveaux présages d'abandon pour Bénédicte : l'inconnu put encore, sans trop d'affectation, l'inviter pour cette valse, et il la lui demanda, comme s'il ne faisait que suivre un courant d'ailleurs fort naturel; elle se leva, toujours calme et souriante ; mais au moment où elle mit sa main dans celle de son valseur, elle vit à son doigt une bague antique qu'il portait par dessus son gant, selon la mode d'alors; elle tressaillit, et lui dit à demi-voix :

— Au nom du ciel, Monsieur, de qui tenez-vous cette bague ?

— D'un bienfaiteur inconnu, mort il y a deux ans.

— Alors vous vous nommez...

— Napoléon Potard.

— Et le beau couple se lança dans la foule en tournoyant.

Benedicte valsait admirablement, et son partner était digne d'elle; il y a dans la valse d'une femme, quand elle est bien secondée et que la musique est bonne, je ne sais quoi d'amollissant et de suave, capable d'attendrir les tigres mêmes, et tout le monde sait que les lions ne sont pas aussi méchans que les tigres. Madame de Tresmes était si belle, il y avait tant de grâce pudique dans ses mouvemens, dans la pose de sa tête à demi-inclinée, dans son regard doux et languissant, que, bientôt oubliant tout ce qui n'était pas elle, les autres danseurs s'arrêtèrent comme d'un commun accord. Elle continua jusqu'à la fin, toujours plus agile et plus rayonnante, à mesure qu'elle se sentait plus regardée, et qu'elle entendait frémir autour d'elle ce murmure admiratif, vague langage fort intelligible pour ceux qui le parlent, et surtout pour celle qui l'inspire. A peine les musiciens se furent-ils arrêtés, à peine eut-elle fait quelques pas vers sa place, qu'elle fut littéralement assaillie par tous les rebelles, redevenus les plus empressés de ses esclaves. En une minute, son

carnet de bal se couvrit des vingt noms les plus élégans ; c'était à qui obtiendrait un mot, un regard, un sourire ; à qui replacerait le plus vite cette frêle et gracieuse couronne qui avait tremblé un moment sur sa tête. Elle redevenait reine, d'autant plus reine que ses sujets avaient essayé de la révolte, et que sa beauté seule lui avait servi de coup d'État.

— « Décidément, dit un bel esprit, Saint-Réal a raison : les conspirations ne réussissent jamais ! »

Que devenait pendant ce temps notre jeune homme inconnu, cet auxiliaire arrivé si à point pour détourner le sinistre ? hélas ! je suis forcé de l'avouer, depuis qu'il n'était plus nécessaire la marquise paraissait l'avoir oublié : soit coquetterie, soit ingratitude, soit dédain, elle était rentrée, à son égard, dans la plus parfaite indifférence ; séparé d'elle par le flot toujours croissant de ses adorateurs, il essaya à plusieurs reprises de se faire jour ; il sollicita un encouragement, un signe ; attristé de l'inutilité de ses efforts, on le vit s'éloigner du groupe brillant dont Bénédicte était le centre, et retourner près de la porte du salon. Il s'y tint debout, ne quittant pas du regard celle qu'il venait de secourir si bien et qui le récompensait si mal : là une nouvelle scène l'attendait.

Raoul de Domazan, et les deux ou trois autres auteurs du complot, avaient bien pu pardonner ou du moins mettre bas les armes devant la marquise de Tresmes ; mais comme si leur rancune avait eu besoin d'une victime, elle se tourna tout entière contre celui qui avait fait manquer leur projet. Etre vaincus par la femme la plus à la mode de Paris, passe encore ! mais être battus par le fait d'un individu arrivé on ne sait d'où, voilà qui n'était pas supportable ! Voulant au moins savoir à qui ils avaient affaire, ils profitèrent d'un moment de répit pour passer dans le premier salon, où le surveillant du Cercle demandait, suivant l'usage, à chaque nouveau venu, ses noms et prénoms, et les transcrivait sur le livre des eaux. Ce surveillant était un homme d'environ soixante ans, qu'à sa figure accentuée et creusée de rides profondes, à ses cheveux blancs coupés en brosse, à ses moustaches grises tombant en parenthèse, à sa redingote bleue boutonnée jusqu'au haut et étoilée d'un ruban rouge, on pouvait facilement étiqueter. C'était en effet (mais je vous promets de ne pas trop en abuser) un ancien sergent de la 82e demi-brigade, mis hors de service par bon nombre de blessures, et à qui la protection d'un de ses anciens chefs avait obtenu cette petite place : il se nommait Pierre Aubrespy.

Une heure auparavant, lorsque le sauveur de madame de Tresmes était arrivé, et qu'il avait décliné son nom, il aurait pu, sans le sentiment exclusif qui le dominait déjà, s'apercevoir de l'effet extraordinaire que ce nom produisait sur Pierre Aubrespy. Il avait laissé tomber sa plume, et dévorant le jeune homme du regard, lui avait demandé deux fois d'une voix que l'émotion rendait presque inintelligible :

— Vous... vous... nommez... Nap... oléon Potard ?

— Oui, sans doute, répondait l'autre d'un air distrait.

Le vieux soldat s'était alors avancé, les mains tendues vers lui, et comme s'il allait le serrer dans une étreinte passionnée ; mais sans doute une pensée subite l'arrêta ; maîtrisant son trouble par un énergique effort : Entrez, Monsieur, dit-il en s'inclinant.

Depuis ce moment, debout derrière la porte, il ne l'avait pas perdu un moment de vue. Les regards que le jeune homme attachait sur Bénédicte, n'étaient ni plus ardens, ni plus opiniâtres, que ceux dont Pierre Aubrespy le poursuivait lui-même. Son front avait rayonné de joie, quand il l'avait vu engager madame de Tresmes et danser avec elle, puis, lorsqu'il le vit revenir tristement à sa première place, il fronça le sourcil et grommela entre ses dents : « Pauvre conscrit ! le voilà déjà consigné ! » Mais qu'on juge de sa stupéfaction et de sa colère, lorsque Raoul de Domazan, Gustave de Miéville, Antonin de Sélinges et un autre élégant de leurs amis, après lui avoir demandé le livre des eaux, et lu à haute voix ce nom bizarre, Napoléon Potard, se mirent à éclater de rire de la façon la plus insultante, et se répandirent en impertinens quolibets. Pierre Aubrespy ne perdit pas de temps à réfléchir ; il entra dans le salon, s'approcha de notre héros toujours perdu dans sa rêverie, et lui frappant sur l'épaule :

— Jeune homme, lui dit-il, entendez-vous ?

Le jeune homme le suivit machinalement, et ils purent ouïr tout à leur aise les propos de ces Messieurs :

— Ho ! Ho ! Napoléon Potard ! ce n'est pas pour rien que nous sommes vaincus ! *væ victis* ! ... parions que ce Monsieur *fait* dans la canelle !

— Masculin Potard ; féminin potasse... puis contrefaisant Odry : épicier, ta réglisse n'est pas sucrèze du tout !...

— Ce que c'est pourtant que l'ambition ! voilà un monsieur qui, non content de s'appeler Potard, a voulu encore s'appeler Napoléon ! sa maman, respectable boutiquière de la rue Saint-Denis, aura, pendant sa grossesse, rêvé qu'elle accouchait d'un bonnet à poil !

Gustave en fausset : Messieurs et Mesdames, ceci vous représente une métamorphose d'Ovide : La colonne Vendôme changée en pain de sucre !...

Antonin gravement : Non, Messieurs, Napoléon, c'est la gloire ; Potard, l'épicerie... le passé et l'avenir de la France résumés dans un seul homme !... ce nom n'est pas un nom, c'est un mythe !...

A la première bordée de ces sarcasmes, Napoléon Potard avait pâli de colère ; sa main cramponnée au bras de Pierre Aubrespy qui ne le quittait pas plus que son ombre, l'avait serré avec une énergie convulsive ; mais il se remit

bientôt, et lorsque les acharnés railleurs eurent épuisé leurs plaisanteries, il s'avança vers Raoul d'un air fier et calme, et lui dit froidement :

— Monsieur, vous paraissez savoir si bien mon nom, qu'il est inutile sans doute que je vous donne ma carte.

— Monsieur, vous vous exprimez si bien, qu'il est inutile sans doute que je vous demande de vous expliquer davantage.

— Ainsi donc?...

— Je suis à vos ordres : les armes, le jour, l'heure, le lieu ?...

— L'épée, demain, sept heures du matin, le pré de Dresny.

Raoul s'inclina gravement cette fois ; puis il dit à deux des jeunes gens : monsieur de Miéville ! monsieur de Sélinges ! vous serez mes témoins !...

— Et moi, dit Pierre Aubrespy à Napoléon Potard, si vous le permettez, je serai le vôtre.

Le tout s'était passé si rapidement, et avec des formes si convenables, que le bal ne fut pas troublé.

— Allons, murmura Raoul en rentrant dans le salon et en se dirigeant vers madame de Tresmes qu'il avait engagée pour le galop, ce sera mon quatrième duel ; mais il serait dur d'être tué par un quidam répondant au nom de Potard...

— Monsieur, lui dit tout bas Bénédicte en le regardant fixement, vous avez fait bien du mal depuis quelques heures : si vous ne le réparez pas demain matin, je ne vous haïrai point, je vous mépriserai....

Puis ramenant sur ses lèvres un de ses plus charmans sourires, elle prit le bras de son brillant danseur, et le bal recommença, plus animé que jamais.

II.

Un duel anonyme.

A Plombières, même en été, les matinées sont fraîches. Notre héros, qui n'avait pas dormi de la nuit, et s'était levé deux heures plus tôt qu'il ne fallait, sentit en sortant de sa chambre un léger frisson qui lui fit peur ; il ne s'était jamais battu, et il se posait cette question terrible : suis-je brave ? — Cependant, arrivé sur la place, les premiers rayons du soleil dissipèrent cette espèce d'engourdissement inquiet, malaise plutôt physique que moral ; mais alors une pensée cruelle y succéda. Qui sait si ce n'est pas Raoul qu'elle aime? si ce n'est pas pour lui qu'elle tremble en ce moment?... Que suis-je pour elle, moi?

un inconnu, importun dès qu'il n'est plus nécessaire, instrument hier, jouet demain. — Et autres métaphores à l'usage des amoureux désespérés.

Tout en ruminant ces pensées mélancoliques, il s'était ainsi dirigé vers la fontaine Stanislas, près de laquelle il avait donné rendez-vous à Pierre Aubrespy. Un quart d'heure après il le vit arriver, accompagné d'un jeune homme d'environ trente ans, dont la figure, quoique passablement large, disparaissait presque entièrement sous une chevelure d'un blond hasardé, avec favoris, barbe et moustaches assortis, le tout d'une longueur ébouriffante et ébouriffée. Un nez camard, de gros yeux bleus à fleur de tête, une casquette, un justaucorps en velours, dont le collet étroit s'applatissait sur une cravate rouge, complétaient cet ensemble à la fois très excentrique et très vulgaire.

— Je vous présente, dit Aubrespy à Napoléon Potard, monsieur Cyprien Sureau, voyageant pour les vins de Bourgogne, et qui sera votre second témoin. Monsieur de Domazan en aura deux, et il n'eût pas été régulier que vous n'en eussiez qu'un.

— Oui, jeune homme, interrompit le commis-voyageur avec un accent criard, et il ne sera pas dit que ces muscadins nous auront fait saigner du nez. Voyez-vous cette tabatière? portrait de Napoléon. Voyez-vous ce foulard? portrait du général Foy. Voyez-vous ce livre? chansons de Béranger. Je suis comme cela, moi... commis-voyageur, c'est vrai; mais passionné pour la liberté, la charte et l'empereur: vivant dans le commerce des vins de Beaune et des gloires nationales.

Pauvre soldat, je reverrai la France!
La main d'un fils me fermera les yeux! (*bis*)

Ou si vous aimez mieux:

Peuples, formez une sainte alliance!
Et donnez-vous la main! (*ter*)

Cela m'est égal, je les sais toutes par cœur. — Puis à demi-voix et de l'air d'un homme qui joue sa tête:

Plus de Bourbons, c'est le cri de la France!...

Tant pis... c'est dit... Voilà!...

Ce flux de paroles déclamées et chantées d'un ton de bravache, fit faire la grimace à Pierre Aubrespy et à Napoléon Potard: celui-ci à qui le vieux sergent avait inspiré tout d'abord une confiance sympathique, passa rapidement derrière lui, et lui dit tout bas: où diable avez-vous pêché ce monsieur-là?

— Hier, en vous quittant, dans un café où il parlait de Waterloo de façon à me faire pleurer comme une bête... Enfin n'importe, je n'avais pas d'ailleurs le temps de vous chercher un maréchal de France.

— Soit ; mais je vous en prie : quand ces Messieurs arriveront, chargez-vous de tout, et portez seul la parole ; autrement votre monsieur Sureau les ferait encore rire, et... j'en ai assez comme cela.

— Soyez tranquille ; la vieille garde sait son affaire.

Ils marchèrent ensuite vers le pré de Dresny. Le ciel était pur, et promettait une de ces chaudes journées pendant lesquelles il est si bon de se sentir vivre. Le brouillard du matin se dissipait peu à peu, ne laissant d'autres traces de son passage que quelques gouttes de rosée, étincelant çà et là sur l'herbe des prairies ou la verdure satinée des feuilles. On voyait encore quelques flocons grisâtres s'enfuir vers le couchant ou s'accrocher aux collines environnantes, dont ils marbraient les sinueux contours. Les travailleurs commençaient gaîment leur ouvrage, n'ayant à cette heure matinale, ni le ressentiment des fatigues de la veille , ni le souci de celles du jour. De l'autre côté du joli torrent de l'Eaugrogne, de longs troupeaux à la physionomie heureuse et hébétée suivaient lentement la rive ou s'abreuvaient en passant. La gaie chanson du pâtre, les voix lointaines des moissonneuses , la fumée bleuâtre s'échappant du toit des chaumières réveillées, le bêlement des vaches mêlé au bruit de leurs clochettes, quelque chant d'oiseau caché dans les arbres, toute cette scène de vie et de fraîcheur, que la nature renouvelle chaque matin, paraissait à Napoléon Potard plus attrayante que de coutume, et le plongeait dans une sorte de rêverie taciturne : il n'en sortit qu'en arrivant au pré choisi pour le duel, et protégé contre les regards indiscrets par de larges fossés qu'ombrageait un double rideau de pruniers sauvages et d'ormeaux.

Là, Pierre Aubrespy s'occupa, avec un soin paternel, de quelques détails dont il avait appris par expérience l'importance relative. Il y avait quelque chose de touchant dans ce mélange de stoïcisme et de sollicitude. Malgré l'affection extraordinaire qu'il paraissait porter à son jeune ami, il n'eût pas dit un mot pour empêcher un duel que, d'après ses idées, il regardait comme nécessaire ; et en même temps il ne négligeait rien de ce qui pouvait en diminuer les chances défavorables. Il examina minutieusement de quelle façon Napoléon Potard était habillé, si rien ne pouvait gêner ses mouvemens, etc. Il lui fit étendre dans les poches de son gilet, et de manière à offrir le plus de surface possible, une douzaine de pièces de cinq francs qu'il avait par hasard sur lui.

— On a vu, dit-il, des coups de pointe s'amortir en tapant là-dessus ; puis il lui demanda brusquement : Savez-vous faire des armes ?

— Comme on le sait, quand on a six mois de salle.

— Connu, reprit Aubrespy avec un léger mouvement d'épaules ; c'est égal, avec du cœur tout s'arrange, et vous en avez... Oh oui ! ajouta le vétéran, dont le regard s'alluma tout-à-coup.

— Je le crois, répondit simplement notre héros.

— Suffit ; maintenant écoutez-moi. Vous avez affaire à un homme brave et adroit : ayez toujours l'œil au grain et la pointe au corps : vous êtes leste, souple et fort, ne vous fendez pas, et, pendant les quatre premières minutes, contentez-vous de parer ; à la cinquième, tous les tireurs sont de la même force sur le terrain. Surtout, tâchez d'oublier ce que votre maître d'armes vous a appris ; et que Dieu vous garde ! Mais si par malheur... oh ! non, non, c'est impossible ; il ne sera pas dit que celui que... qui... Tenez, je ne sais pas ce que je dis, mais, par grâce, permettez-moi de vous embrasser !...

Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre ; ce fut l'accolade de chevalier transportée au dix-neuvième siècle. Pendant ce temps, Cyprien Sureau continuait son répertoire grognard, et fredonnait ces deux beaux vers de monsieur Scribe, aujourd'hui académicien :

Un vieux soldat sait mourir et se taire,
Sans murmurer !

A sept heures moins quelques minutes, Raoul de Domazan arriva avec ses deux témoins et le chirurgien des eaux, qu'ils amenaient par précaution. Le sémillant officier paraissait triste, contrarié. Pour qui connaissait son extrême bravoure, cette préoccupation voulait dire : Me voilà embarqué dans une sotte affaire, et qui, de quelque façon qu'elle tourne, ne me présage rien de bon. Pas moyen de raconter ce duel, cet hiver, dans le salon de la princesse de B... Et puis, madame de Tresmes va me haïr... Décidément, c'est très ennuyeux, très embarrassant, et je voudrais bien sortir de là.

Après un salut froid et poli de part et d'autre :

— Monsieur, dit Raoul à son adversaire, nous nous sommes hier si vite et si brusquement accordés, que nous n'avons pas même eu le temps de nous dire nos noms : permettez-moi donc une présentation en règle : d'abord, votre serviteur, le vicomte de Domazan, capitaine du 2e chasseurs dans la garde ; mes amis, le comte de Miéville, lieutenant d'état-major ; le baron de Sélinges, second secrétaire d'ambassade à Turin. Maintenant, soyez assez bons pour nous dire à qui nous avons affaire...

— Soit, Monsieur, dit le vieux soldat ; je me nomme Pierre Aubrespy, ancien sergent de la 82e demi-brigade, aujourd'hui concierge du Cercle des eaux à Plombières.

Raoul s'inclina gravement.

— Et moi, Cyprien Sureau, commis-voyageur pour les vins de Bourgogne.

Raoul fronça le sourcil.

— Et moi, vous le savez bien, Napoléon Potard.

— Je le sais, Monsieur, mais ne pourriez-vous m'apprendre ?...

— Pas autre chose...

— En ce cas-là, ne trouvez pas mauvais que je vous le dise; vous n'ignorez point que ce n'est pas l'usage de se battre avec un inconnu. Croyez bien que ce n'est pas un sot orgueil qui me fait parler ; mais après tout, je ne puis croiser le fer avec un homme qui ne veut pas dire qui il est, ni ce qu'il est... Et je me félicite presque, ajouta Raoul qui se faisait évidemment une indicible violence, si nous trouvons là, sans déshonneur pour personne... car je vous tiens pour brave... une raison naturelle de ne pas donner suite à une querelle très légère au fond, et qui...

— Alors, monsieur, des excuses! s'écrièrent à la fois Napoléon Potard et Aubrespy.

— Des excuses ! moi, des excuses ! répliqua Raoul en tressaillant ; allons ! vous êtes fou ! mais, je vous le répète, et j'en appelle à ces Messieurs, je ne puis me battre avec un inconnu !

Messieurs de Sélinges et de Miéville firent un léger signe de tête en guise d'assentiment ; mais ils paraissaient étonnés et soucieux.

Depuis le commencement de ce dialogue on eût pu lire sur le rude visage d'Aubrespy un violent combat intérieur. Son regard allait tour à tour d'un adversaire à l'autre ; il voyait Napoléon Potard, pâle de colère et se mordant les lèvres jusqu'au sang ; il écoutait avec une exaspération toujours croissante les paroles de M. de Domazan. A la fin, il parut céder à un entraînement plus fort que sa volonté même. Il s'avança vers Raoul, les bras croisés, en le regardant fixement.

— Monsieur, lui dit-il, vous vous êtes conduit hier, et vous vous conduisez ce matin, comme un... enfin, suffit, je m'entends ; et cependant vous êtes brave, je le sais ; vous êtes homme d'honneur, je le crois. Plutôt que de laisser plus long-temps humilier quelqu'un que j'aime comme mon enfant, je vais commettre un crime : je vais trahir une promesse sacrée ; je me fie à vous, et honte sur vous seul si vous m'en faites repentir..! Venez...

Il l'entraîna à quelques pas de là, et lui dit tout bas quelques mots ; en l'écoutant, la figure de Raoul exprima tour à tour l'incrédulité, l'étonnement, le doute, mais on entendit Aubrespy qui ajoutait d'une voix solennelle.

— Devant Dieu et sur l'honneur, je jure que ce que je vous dis est vrai, et que je sois soufflété, si je mens!..

Alors monsieur de Domazan revint vers le groupe dont il s'était un moment éloigné ; et saluant Napoléon Potard, il lui dit avec une politesse qui cette fois n'avait rien de factice :

— Monsieur, si vous voulez me faire l'honneur de vous battre avec moi, je suis à vos ordres.

Les témoins donnèrent le signal, et le duel commença.

Assurément je ne prétends pas justifier cet impôt de sang prélevé par l'orgueil sur le courage. Mais ces deux hommes jeunes, beaux, sans haine, ne se connaissant que de la veille, et jouant noblement leur vie, offraient un spectacle chevaleresque et poétique, trop rare aujourd'hui, pour ne pas avoir droit à l'indulgence. Ne soyons inexorables que pour ce qui porte l'empreinte glacée de notre siècle d'argent et de boue, et pardonnons à ces fautes où se retrouve un reflet de ce vieil honneur qui peut avoir des taches comme le soleil, mais qui du moins, comme lui, éclaire et réchauffe. Surtout ne craignons pas de compromettre notre orthodoxie en contredisant monsieur Dupin, lequel a intronisé, comme chacun sait, le courage civil, courage bien commode, puisqu'à en juger par son inventeur, il permet de n'être pas civil, et ne force pas d'être courageux.

L'intrépidité était égale de part et d'autre; mais Raoul de Domazan avait toute la supériorité que donne l'habitude de l'escrime et l'expérience des duels. Dès les premières passes un connaisseur se fût aisément aperçu qu'il ménageait son adversaire: deux fois, la pointe de son épée arriva tout juste à la poitrine de Napoléon Potard, et il l'eût percé d'outre en outre s'il eût porté à fond. Pierre Aubrespy, dont l'œil d'aigle ne perdait pas le plus léger mouvement, pâlit et respira tour à tour. Au bout de dix minutes, des gouttes de sueur commencèrent à couler de tous les fronts; de ceux-ci, par anxiété; de ceux-là, par fatigue. Les témoins firent signe aux combattans de prendre un moment de repos.

Ils abaissèrent leurs épées; les amis de Raoul, aux yeux desquels l'inexpérience de Napoléon Potard relevait encore son courage, le regardaient presque avec admiration. Aubrespy rayonnait; quant à Cyprien Sureau, sa contenance n'était plus tout-à-fait aussi martiale qu'en fredonnant les refrains de Béranger.

Il fallut recommencer: la répugnance de Raoul, son désir d'en rester là, étaient visibles. Mais le mot d'*excuses* avait révolté son orgueil, et une mauvaise honte lui ferma la bouche. Ils se remirent donc en garde; cette reprise fut courte; vous croyez peut-être que je vais, m'emparant d'un vieux paradoxe, et me souvenant qu'on a vu des conscrits tuer des maîtres d'armes, donner la victoire à mon héros. Hélas! je suis forcé, en historien véridique, d'avouer tout le contraire. Plus impétueux, plus impatient, animé par ce quart d'heure de feintes et *d'estocades* sans résultat, Napoléon Potard, décidé à pousser une botte décisive, se fendit à fond, en dirigeant sa pointe en pleine poitrine: la botte fut parée, et pendant que son épée, relevée par un habile coup de tierce, décrivait un demi-cercle au dessus de sa tête, son corps resta à découvert. Raoul vit le péril, il voulut rompre, mais il était trop tard; son épée retenue par la parade, et un moment immobile, rencontra déjà la poitrine de son ad-

versaire, qui se portait en avant. Seulement, par un tour de poignet plus rapide que l'éclair, l'adroit officier réussit à donner à sa lame une direction oblique, et le coup, qui eût traversé le cœur, ne fit qu'atteindre les chairs quelques lignes plus bas: Ce n'est rien, ce n'est rien! dit Napoléon Potard: en garde encore! mais en même temps un nuage s'étendit devant ses yeux; il s'appuya sur son épée, pâlit horriblement, murmura quelques mots parmi lesquels on put distinguer le nom de Bénédicte, et tomba évanoui.

A l'instant, tous les témoins s'élancèrent; M. de Domazan, plus pâle que son adversaire, fit un geste de désespoir; Pierre Aubrespy déchira d'une main tremblante le gilet et la chemise du jeune homme, dont le sang coulait à flots; puis il s'élança comme un fou sur Raoul, le prit d'une main, saisit de l'autre le chirurgien et les amenant auprès du blessé: Monsieur, dit-il, sur votre honneur, sur votre vie, la blessure est-elle mortelle? Le chirurgien s'agenouilla, examina la plaie, s'assura de l'état de la poitrine et du cœur, et dit en se relevant: Sur mon honneur, cette blessure n'est ni mortelle, ni dangereuse!

—Monsieur, dit alors Aubrespy à Raoul, en lâchant enfin sa main, qu'il tenait serrée dans la sienne comme dans un étau; si vous me l'aviez tué, je vous assassinais!...

Monsieur de Domazan et ses témoins s'éloignèrent, après avoir exprimé leurs regrets dans les termes les plus chaleureux. Ils mirent leur calèche à la disposition d'Aubrespy, qui s'empressa d'y transporter le blessé et fit asseoir le chirurgien auprès de lui. La voiture s'achemina au pas vers la ville; quand ils y arrivèrent, l'horloge sonnait huit heures; il n'y avait encore personne dans les rues. Pierre Aubrespy commença par éconduire poliment Cyprien Sureau, qui voulait monter avec eux dans la chambre de Napoléon Potard: la précaution n'était pas inutile; car lorsque Pierre et le chirurgien y entrèrent, chargés de leur précieux fardeau, il s'y trouvait déjà quelqu'un: c'était la marquise de Tresmes.

Elle se tenait sur le seuil, pâle d'inquiétude et les interrogeant du regard.

Pierre eut pitié d'elle, et lui dit brièvement: Il n'y a pas de danger, et il s'est conduit en brave.

— Merci, mon Dieu, merci, s'écria Bénédicte en se jetant à genoux, et avec un accent qu'eût envié la Malibran, lorsqu'au second acte d'*Otello* elle répétait avec le chœur: *Vive!...*

Napoléon Potard était toujours évanoui; Aubrespy l'établit sur son lit, et le chirurgien procéda au premier pansement. Bénédicte les aidait tous deux avec un zèle et une adresse de sœur de charité. Le sang avait coulé en abondance et le blessé ne donnait encore aucun signe de vie. Bientôt pourtant le cercle de bistre qui cernait ses yeux fit place à une blancheur mate; une teinte rosée se répandit sur ses joues pâles comme le marbre. Sa respiration

revint faible d'abord, puis plus forte et plus égale; ses lèvres remuèrent, comme pour exhaler quelques sons indistincts: puis, il s'agita comme un homme qui se débat contre un rêve; enfin ses yeux s'ouvrirent; il regarda autour de lui, et, instinctivement peut-être, sembla chercher une personne, qui, hélas! n'y était plus; car dès les premiers symptômes de retour à la vie, Bénédicte avait disparu.

Il voulut parler: Aubrespy lui mit la main sur la bouche; livré à ce vague bien-être qui succède à l'évanouissement, le blessé se laissait faire sans résister. Le chirurgien défit les ligatures et examina de nouveau la plaie, qui était large, mais sans profondeur, le coup ayant dévié de gauche à droite. Vers le soir, comme il y eut quelqu'annonce d'agitation et de fièvre, il ordonna une potion calmante, dans laquelle la forte constitution de son malade lui permit de mêler une certaine dose d'opium. Quelques momens après, Napoléon Potard commença à s'assoupir, et comme si une fée à la fois malicieuse et bonne eût couru avertir madame de Tresmes, elle rentra, au moment où les yeux de notre héros se refermaient. Le chirurien salua et sortit. Aubrespy s'installa dans un fauteuil, à quelque distance, et Bénédicte resta seule auprès du lit. Une veilleuse posée sur un guéridon, éclairait de sa lueur incertaine cette chambre blanche et nue. Rien au dedans ni au dehors, ne troublait le silence de la nuit. A l'écart et presque dans l'ombre, le vieux soldat, perdu dans ses pensées ou luttant contre le sommeil, penchait sa tête grisonnante; et sa grande ombre, projetée sur le mur, s'y dessinait en formes bizarres, en silhouette fantastique. Bénédicte veillait: que se passait-il dans son cœur, près de celui dont le sang venait de couler pour elle? Nul n'eût pu le deviner; grave, sereine, recueillie, elle fixait sur le jeune homme endormi un regard empreint d'une tendresse presque maternelle; ses beaux cheveux dénoués se mêlaient parfois aux cheveux flottans de Napoléon Potard; son souffle allait au devant de son souffle; et comme si l'ange gardien du blessé lui eût révélé la présence de celle qu'il aimait, un vague sourire errait sur ses lèvres décolorées. Il y eut un moment, où, sans s'éveiller et toujours sous l'influence de l'opium, il ouvrit de grands yeux qui rencontrèrent madame de Tresmes, à demi-inclinée vers lui: — Bénédicte! Bénédicte! murmura-t-il; mais déjà Bénédicte effrayée s'était brusquement cachée derrière le rideau. Sa crainte était vaine; dans cet état de douce et ineffable somnolence où Napoléon Potard était plongé, la réalité se perdait dans le rêve en le continuant, et cette vision flottante ne fut pour lui qu'un épisode de ses songes. Bientôt la marquise rassurée se rapprocha de son chevet; le sommeil redevint même si profond qu'elle put oser davantage. Comme si elle cédait à un chaste et mystérieux attrait, elle approcha ses lèvres de ce front blanc et pur. Mais sans doute une pensée soudaine l'arrêta: — Insensée, se dit-elle, qu'allais-je faire? — Et

elle se rassit, la tête plongée dans ses mains, en proie à une mélancolique rêverie.

Un peu avant le jour elle se retira, et, quelques momens après, Napoléon Potard s'éveillait. Il trouva Aubrespy debout auprès de lui :

— C'est donc vous, lui dit-il, qui m'avez veillé cette nuit ?

— Oui, c'est moi.

— Merci, mon ami... Et personne n'est venu? ajouta le malade dont une légère rougeur colora les joues.

— Personne.

— Hélas ! c'est vrai, je suis un fou... j'ai rêvé ; voilà tout.

Les choses se passèrent ainsi pendant quelques jours ; chaque soir, après la visite du chirurgien, et lorsque le malade se rendormait, encore affaibli par la quantité de sang qu'il avait perdue, la charmante jeune femme arrivait doucement, sur la pointe des pieds, et passait près de lui de longues heures ; elle préparait elle-même les potions qu'il devait prendre, parcourait la chambre qu'elle animait de sa présence, génie invisible laissant partout un parfum de grâce et de bonté. Pierre Aubrespy la regardait faire avec une sorte d'admiration respectueuse : entre Bénédicte et lui, peu de paroles s'échangeaient. Un geste, un signe, un regard établissaient entre eux je ne sais quelle intelligence secrète qui semblait unir dans la même pensée deux êtres si profondément séparés en apparence par la nature et la destinée. On eût dit qu'il y avait là un mystérieux lien dont notre héros était le nœud.

Cependant la convalescence de celui-ci avançait rapidement. Un soir, le chirurgien lui annonça qu'il pourrait partir le lendemain. Ce soir là, la bonne fée vint encore ; mais elle comprit qu'il y aurait danger pour son incognito à rester plus long-temps. Elle s'arma donc de courage, s'approcha du lit du convalescent qu'elle contempla un moment avec amour ; puis se baissant tout-à-coup, elle imprima sur son front ce doux et chaste baiser qu'elle n'avait pas osé lui donner le premier jour ; mais cette fois elle ne rougit pas ; seulement une larme à demi-contenue étincela à travers ses beaux cils et descendit sur ses joues ; perle charmante que peut-être la résignation laissait surprendre par le regret : puis elle se détourna brusquement, serra la main de Pierre Aubrespy, et sortit légère comme une ombre.

Le lendemain, un peu avant dans la matinée, Napoléon Potard, en s'éveillant, se sentit à peu près guéri. Sa blessure était fermée et ses forces revenues. Il se leva, s'habilla, et pendant cette opération, s'étonna de ne retrouver personne auprès de lui. Il appela son hôtesse qui lui avait aussi donné quelques soins. Elle parut, les lèvres pincées et avec l'air d'une femme qui sait un peu, croit deviner beaucoup, et ne veut dire ni ce qu'elle sait, ni ce qu'elle devine.

—Madame, lui demanda-t-il, qu'est devenu monsieur Vernier, le chirurgien ?

— Il ne reviendra plus ; il a dit que Monsieur n'avait plus besoin de lui.

— Mais ses honoraires ?...

— Ils sont payés.

— Payés ! et par qui ?

— Par... par monsieur Aubrespy.

— Aubrespy... ah ! celui-là du moins j'espère que je vais le voir ; où est-il ?

— Hélas ! Monsieur, une affaire pressante l'a forcé de partir ce matin ; il m'a chargé d'exprimer à Monsieur ses regrets, ses excuses et son dévoûment.

— Et où, et quand le reverrai-je ?

— Il ne l'a pas dit.

— Quoi ! lui aussi ! ce vieux soldat ! si bon, si empressé pour moi... Et parti sans me dire adieu ! murmura le jeune homme, tout pensif ; puis s'adressant de nouveau à l'hôtesse :

— Et il n'est pas venu d'autre personne ?

— Pardon, Monsieur...

Napoléon Potard frissonna d'espoir ; elle lui remit plusieurs cartes ; M. de Domazan, M. de Sélinges, M. de Miéville, M. Cyprien Sureau, étaient venus, presque tous les jours, savoir de ses nouvelles.

Ce n'était pas, à ce qu'il paraît, tout-à-fait le compte du questionneur ; il regarda ces cartes, comme s'il eût cherché un autre nom, garda un moment le silence ; puis il reprit, comme avec effort :

— Et outre ces messieurs, il n'est venu personne ?...

— Personne.

— Et personne n'a demandé des nouvelles de ma blessure ?

— Non, Monsieur.

— C'est bien, Madame ; je vais partir ; veuillez me dire ce que je vous dois.

— Vous ne me devez rien ; tout a été payé.

— Payé, et par qui ?

— Par... par Monsieur Aubrespy.

— Oh ! c'est trop fort, s'écria Napoléon Potard ; puis il ajouta : Au fait ! un mystère de plus ou de moins, cela ne vaut pas la peine d'y penser.

Il avait l'air si malheureux, que la pauvre hôtesse, toute embarrassée de son rôle, paraissait se faire violence, et était peut-être sur le point de lui en dire plus qu'elle ne voulait ; mais il était trop amoureux, trop agité pour être bien clairvoyant. Il ne s'aperçut de rien, et commença mélancoliquement ses préparatifs de départ.

Au bout d'une demi-heure, il prit congé de l'hôtesse et sortit. Au moment où il mettait le pied sur la première marche de l'escalier ·

— Ah ! mon Dieu ! Monsieur ! lui cria-t-elle en le rappelant ; j'oubliais... voilà deux lettres qu'on a laissées pour vous...

— Deux lettres ! donnez donc !

Il les lui arracha des mains et les ouvrit précipitamment.

L'une d'elles était écrite sur papier de cuisine, et la grosseur des caractères en rendait plus frappantes les excentricités orthographiques ; elle ne renfermait que les mots suivans :

« Môsieu Napoléon Potar : il é prié de ce trouvé à Vil d'Avré le 10 juin 1835. »

— Le 10 juin ! se dit notre héros plus intrigué que jamais, c'est justement l'anniversaire de ma naissance ; ce jour-là j'aurai vingt-huit ans !

La seconde lettre était aussi mignonne, aussi élégante, aussi parfumée que la première l'était peu ; une main sans doute bien légère, et qui ne pouvait être qu'une main féminine, y avait tracé les pieds de mouche les plus jolis du monde ; mais le contenu en était à peu près le même, et le jeune homme y lut ce qui suit :

« Monsieur Napoléon Potard est prié, par des amis inconnus, de se trouver à Ville-d'Avray le 10 juin 1835. »

Napoléon Potard relut ces deux billets, trente fois au moins en une minute ; il les commenta silencieusement, les compara, les retourna, les ferma, les rouvrit ; puis renonçant probablement à y rien comprendre, il les mit dans sa poche et s'en alla ; cette fois on ne le rappela plus.

Lorsqu'il se retrouva sur la place, le ciel était pur, le soleil splendide, comme le jour de son duel ; mais tout semblait désert. La saison des eaux finissait ; la foule qui avait peuplé Plombières, s'était écoulée peu à peu : déjà les premières influences de l'automne entremêlaient de quelques teintes rembrunies la verdure des ormeaux et des tilleuls.

Napoléon Potard regarda autour de lui ; puis il se frappa tristement le front :

— Seul ! toujours seul au monde ! murmura-t-il, et il continua sa route.

III.

Ingratitude.

Vers la fin de l'hiver de l'année suivante, de cette fatale année 1830, où janvier eut des frimas si rudes et juillet de si funestes soleils, madame de Tresmes donnait une soirée dans son délicieux hôtel, rue de Babylone. Depuis

la mort de son mari elle avait cessé de faire danser ; mais ses concerts avaient une réputation européenne. Ses invitations étaient assez restreintes, pour qu'on fût sûr de n'y rencontrer personne qu'il eût été fâcheux d'y voir, et assez recherchées pour que nul n'y manquât, de ceux qu'on aimait à y retrouver. Elle entendait si bien l'art difficile de maîtresse de maison, qu'en sortant de son salon tout le monde était content ; les artistes avaient été applaudis et même écoutés ; les gens d'esprit avaient eu des mots fins : les jolies femmes avaient été si bien placées, que leurs attentifs s'étaient approchés d'elles sans déranger personne ; les femmes politiques avaient rencontré le ministre influent qui, heureux d'être là, s'était mis en frais pour elles, et leur avait même donné le plaisir de deviner un secret d'État qui n'existait point. Les bas-bleus avaient parlé poésie avec les diplomates, et diplomatie avec les poètes ; les mélomanes avaient savouré d'excellente musique, et les élégans avaient été vus : on disait que, chez madame de Tresmes, les lumières, les fleurs, le choix des artistes, et les mille détails qui composent une soirée élégante, avaient un charme et comme un parfum qu'on ne retrouvait pas ailleurs ; on disait cela peut-être parce qu'elle était belle, et probablement parce qu'elle était à la mode.

Ce soir-là elle resplendissait ; son vieil oncle, le chevalier de Trévenyn, l'aidait à faire les honneurs, et protégeait de l'autorité de ses cheveux blancs ce que sa position de femme jeune et isolée pouvait offrir d'exceptionnel aux susceptibilités du monde. Accrochée à son bras, on eût dit une belle branche de clématites en fleurs suspendue à un mur gothique. Ses diamans, qu'elle tenait de sa mère, passaient pour les plus beaux de Paris. Montés en couronne par Fossin, ils réunissaient sur son front le triple diadême de la richesse, de l'élégance et de la beauté. Sa robe de damas bleu, traversée de haut en bas par des nœuds d'argent, rappelait par sa coupe les souvenirs, si recherchés alors, de la cour d'Anne d'Autriche. Avec ses beaux cheveux crêpés, son cou de cygne, ses blanches épaules, ce suave et noble visage qu'illuminaient à la fois la flamme scintillante de ses diamans et le feu voilé de ses regards, Bénédicte eût inspiré un sonnet de plus à Benserade, ou mieux encore, lui eût fait déchirer tous les autres. L'hôtel de Rambouillet eût recommencé en son honneur cette carte du Tendre, à laquelle elle aurait donné autant de voyageurs que de géographes. Ménage eût oublié pour elle ses plus chères correspondances et perdu même son latin ; et, dans tous les temps, les vrais amans et les vrais poètes eussent tressailli, comme devant l'image vivante de leurs désirs et de leurs rêves !

On se montrait au piano les virtuoses célèbres d'alors : Adolphe Nourrit, artiste plein d'âme et de cœur, mort dans son orgueil, ce linceul païen de tant de gloires modernes ; Bohrer, La Pérouse du violoncelle dont Batta de-

vait être le Colomb ; Zuchelli, souple et habile chanteur, qui n'eut que le tort de succéder à Pellegrini et le malheur d'être remplacé par Lablache ; madame Damoreau, légère et élégante fauvette qui a eu trois chansons et trois nids ; Henriette Sontag, l'inimitable dona Anna, que son mariage venait d'enlever au théâtre, et qui, par déférence pour madame de Tresmes, avait consenti à chanter encore cette fois avant son départ ; et vous aussi, artiste inspirée, doux fantôme des jours de notre jeunesse, pâle Desdémona, sémillante Rosine, passionnée et poétique Malibran !

L'auditoire était digne de pareils artistes. Tout le monde se souvient que jamais la société du faubourg Saint-Germain ne fut plus brillante que pendant ce dernier hiver. On eût dit qu'au moment d'être dispersée par cet orage bourgeois qui devait, comme les autres, commencer par le tonnerre et finir par la boue, un secret instinct la portait à se réunir, à serrer ses rangs, et à jouir à la hâte de ces belles soirées, presque sans lendemain. C'est ce que monsieur de Salvandy eût appelé, ce jour-là, chanter sur un volcan, et ce que les hommes sérieux, amis de la restauration, entremêlaient de réflexions sinistres sur l'état des choses, la perfidie du libéralisme et la direction des esprits. Ces pressentimens involontaires, qui se peignaient sur plusieurs visages et s'exhalaient en paroles tristes, chuchotées à voix basse, étaient comme le fond sombre et mélancolique des riantes broderies de la fête, mais n'en troublaient point l'entrain ni l'éclat. Elles formaient un contraste piquant et parfaitement analogue à la *comédie humaine*, avec les propos futiles ou joyeux qui s'échangeaient dans les groupes de jeunes gens et de jeunes femmes ; avec ces usages mondains qui veulent qu'on ne paraisse attacher de l'importance qu'à ce qui n'en mérite aucune, et avec cette musique admirable qui venait, par intervalles, ravir toute l'assemblée à ses préoccupations graves ou frivoles, et montrer toute la distance qui sépare le paisible domaine de l'art, de celui où s'agitent les passions et les partis, les vanités et les rancunes.

Presque tous les hommes qui se trouvaient là étaient éminens, ou par leur naissance ou par leurs œuvres. A tous momens la voix sonore du valet de service jetait, à travers la porte ouverte à deux battans, quelques uns de ces noms qui parlent à l'imagination, à la mémoire, ou à toutes deux ensemble. Ce que n'avaient pu faire encore le progrès du temps et les leçons de l'histoire, le gracieux empire d'une femme l'accomplissait pour quelques heures. Sous son regard et son sourire, une égalité parfaite, une *cordiale entente* s'établissait entre le grand seigneur de la vieille roche et le grand dignitaire de l'Empire ; entre le gentilhomme de la chambre et le député en habit noir ; entre le marquis, l'artiste, le savant, le publiciste, le poète ; entre deux hommes spirituels de partis différens, et, ce qui est bien plus difficile, entre deux hommes médiocres du même parti. Le valet de chambre annonçait : M. le duc de Fitz-

James! — M. Horace Vernet! — M. de Martignac! — M. le vicomte de la Rochefoucauld! — M. Rossini! — M. Biot! — M. le baron Gérard! — Et pour toutes ces illustrations si diverses, madame de Tresmes avait un de ces mots flatteurs sans être exclusifs, qui caressent la spécialité d'un homme illustre sans l'y renfermer. Douce et salutaire influence des femmes! la meilleure façon de l'apprécier ce qu'elle vaut, c'est de songer que c'est en la perdant qu'on devient ce que nous sommes.

Presqu'en même temps, et comme si le hasard s'était plu à rassembler trois magnifiques renommées, le valet de chambre annonça:

— Monsieur Berryer!

Le jeune député parut au milieu d'un murmure de curiosité sympathique.

Il venait de débuter à la tribune avec un succès immense, et ce vieux monde, qui sentait le sol trembler sous ses pas, se rattachait avec empressement à cet homme nouveau, d'autant plus capable de lui assurer l'avenir qu'il était moins engagé avec le passé. Peut-être aussi se mêlait-il au sentiment qu'inspirait cette merveilleuse éloquence, je ne sais quelle vague inquiétude; peut-être les plus clairvoyans de ses admirateurs se disaient-ils, que, puisque Démosthènes se trouvait là, Philippe n'était pas loin.

Madame de Tresmes complimentait encore le brillant orateur, qu'un nouveau nom retentit:

— Monsieur de Lamartine!

L'illustre poète était alors à son apogée; ainsi qu'il arrive toujours aux renommées qui doivent être durables, la sienne avait eu à subir un moment d'injustice pendant ces années de bruit et d'agitation politique qui avaient accompagné la chute du ministère Villèle. Mais un retour éclatant s'était fait dans les esprits, et l'auteur des *Méditations*, qui allait être celui des *Harmonies*, glorifié par la nouvelle école pour avoir révélé la langue des sentimens modernes, était salué par l'ancienne pour avoir su trouver cette langue dans le dictionnaire de Racine. Fidèle aux croyances qui l'avaient si bien inspiré, et auxquelles il allait rendre un public hommage dans son discours de réception à l'Académie française, pas une tache n'avait terni cette chaste muse: heureux temps où les cœurs honnêtes n'étaient pas sans peur, mais où les nobles esprits étaient encore sans reproche!

Puis, comme si tous ces beaux noms devaient se résumer dans un seul, plus beau que tous, on entendit annoncer:

— Monsieur le vicomte de Châteaubriand!

L'historien des quatre Stuarts n'allait presque jamais dans le monde: son entrée produisit une impression profonde mêlée d'admiration et de tristesse; son large front paraissait voilé par un nuage de soucis et d'incertitudes: l'avenir de nos destinées lui pesait comme un de ces secrets dont on tient le mot

dans sa main, mais qui sont assez redoutables pour qu'on ne sache pas si on doit la fermer ou l'ouvrir. Poussé par la fatalité dans des rangs qui n'étaient pas les siens et qui lui faisaient porter leur drapeau, pour mieux en dissimuler les couleurs, prêtant l'appui de son immortel génie à des idées pour lesquelles sa plume fut une arme et son nom un passeport, cette situation étrange et terrible ajoutait à sa gloire une sorte d'intérêt romanesque, moins pur peut-être, mais plus grand. On éprouvait en le voyant quelque chose du sentiment pénible et grandiose qu'éveillerait la vue d'une de nos sublimes basiliques, enlevée par le malheur des temps aux cérémonies de notre culte.

Tout-à-coup, au moment où l'assemblée était encore attentive à l'apparition de ces trois hommes si célèbres, pendant cet instant de silence qui accompagne les émotions vives, la voix du valet de chambre, plus retentissante que jamais, lança de l'antichambre ce nom insolite :

— Monsieur Napoléon Potard !

Notre héros entra, rouge, confus, tremblant sous le regard de gens habitués à se compter et à se connaître, qui semblaient se demander d'où arrivait cet intrus. En l'entendant annoncer, madame de Tresmes pâlit; mais elle se remit aussitôt, et il n'avait pas fait trois pas vers elle que déjà elle avait repris son attitude de reine. Son accueil fut glacial; elle le regarda un moment, comme un étranger dont on ne reconnaît ni le nom, ni la personne, fit un petit signe de tête, le tout en gardant le plus froid silence et d'un air qui voulait dire : Qui êtes-vous, et qui vous autorise à entrer ici ? — Napoléon Potard fut écrasé par ce calme hautain. Il s'inclina, essaya un geste de soumission qu'elle ne parut pas remarquer, puis, se détournant rapidement, il alla chercher une place bien humble, bien lointaine, où il se tint immobile, promenant son regard attristé sur cette brillante réunion.

Il y a pour les jeunes gens d'imagination une sensation poignante : c'est lorsque le hasard les transporte dans un de ces salons où sont rassemblés les privilégiés de la fortune et de la naissance, du talent et de la gloire, et qu'en face de ces grandeurs diverses ils se débattent, dans le secret de leur cœur, sous le fardeau de leur petitesse. Leur vanité se révolte alors, et s'ils n'ont pas le jugement assez droit pour reconnaître qu'on ne peut pas recueillir avant d'avoir semé, ni triompher avant d'avoir combattu, il se forme dans leur âme de mystérieuses haines contre toutes ces distinctions sociales qui les humilient de leur éclat. Ils sentent germer en eux ces ambitions confuses, ces projets orgueilleux, ces rêves insatiables qui les consolent un moment à l'aide de leur décevant mirage, mais dont chaque mécompte doit plus tard les irriter davantage par la comparaison même des illusions qu'ils ont poursuivies, avec les réalités qu'ils subissent; disposition dangereuse, qui, passant de la théorie à la

pratique, se traduit, selon les temps, dans le salon, par des ridicules, et dans la rue, par des révolutions.

Cette sensation, Napoléon Potard l'éprouvait dans toute son amertume. Isolé au milieu de cette foule où il ne pouvait s'appuyer sur rien, où pas une parole, pas un regard, pas une main, pas un sourire ne venait le chercher, il se comparait au naufragé perdu, sur une planche fragile, entre l'immensité des mers et celle des cieux. Il comprenait pourtant que, si grand que fût ce vide, il y avait là une personne qui aurait pu le combler; et celle-là aussi le traitait en inconnu! Aussi souffrait-il à la fois dans son orgueil et dans son amour; mais cet amour était si pur qu'il le sauva de son orgueil. Il se renferma dans sa douleur silencieuse plutôt que d'en faire un sujet de rancune ou de satire, et d'en rendre responsable ou ce monde dont les hiérarchies le séparaient de cette femme, ou cette femme dont les dédains le séparaient de ce monde.

Un fugitif éclair de bonheur vint récompenser sa résignation. Rossini se mit au piano, et derrière lui Adolphe Nourrit et madame Damoreau se levèrent pour chanter le beau duo de *Guillaume Tell*, alors dans toute la nouveauté de son succès. Nourrit, de sa voix pure et vibrante, commença le magnifique récitatif : *Ma présence pour vous est peut-être un outrage*!... cette expression ravissante d'un amour ardent et respectueux, luttant contre *l'écueil d'un préjugé fatal*, comme dit M. de Jouy. La musique est pour certaines organisations une puissante consolatrice; dès les premières notes, Napoléon Potard sentit fondre dans son cœur toutes ses velléités de révolte. Puis, à mesure que le duo avançait, les paroles, fort niaises du reste, mais transfigurées par le génie du maître, lui parurent s'appliquer si bien à sa propre situation, qu'il ne put s'empêcher de se tourner vers madame de Tresmes. Elle aussi semblait profondément émue. Lorsqu'arriva le délicieux andante : *Doux aveu, ce tendre langage*!... il y eut un moment, moment bien rapide, où leurs yeux se rencontrèrent, et ceux de la marquise restèrent attachés sur lui une seconde de plus peut-être que ne l'exigeait sa sévérité. Mais que cet éclair fut court! A l'instant même, avec cette clairvoyance dont les amoureux ont seuls le secret, surtout pour se désespérer, il remarqua qu'un nuage de dépit et de dédain passait sur son front, et que ce visage enchanteur reprenait une expression méprisante. Hélas! je m'étais donc trompé! pensa-t-il.

Le duo finit au milieu de ces applaudissemens discrets, qui, dans la bonne compagnie, voilent l'enthousiasme tout comme ils déguisent l'ennui. Dans le mouvement qui suivit, notre héros eut encore une joie. Au milieu d'un groupe qui s'avançait de son côté, il reconnut Raoul de Domazan. Raoul le reconnut aussi, et sans hésitation, avec une franchise charmante, il s'avança vivement vers lui et lui dit en lui tendant la main : « Ah! monsieur! que je suis heureux

de vous revoir, et qu'il me tardait de pouvoir enfin vous demander pardon !... »

Ce mot, accompagné d'un sourire amical, et si expressif dans la bouche d'un homme dont la bravoure était proverbiale dans l'armée, fut un baume véritable pour le cœur blessé de Napoléon Potard. Isolé, découragé comme il l'était, il accueillit ce recours inattendu avec une reconnaisssance si vive, que des larmes lui en vinrent aux yeux, et qu'en ce moment il eût voulu donner sa vie pour Raoul :

— Ah ! Monsieur, lui répondit-il sous l'influence de cette émotion naïve, combien je regrette aujourd'hui que vous ne m'ayez pas tué !...

— C'eût été pour moi un éternel remords, reprit Raoul sur un ton d'affectueux badinage, et... croyez-moi, quand on est bon comme je vous crois, brave comme je vous sais, et tourné comme je vous vois ; lorsqu'en outre on se trouve dans le salon où nous sommes, à portée d'entendre cette délicieuse musique et de regarder ces deux beaux yeux auxquels je ne vous suppose pas insensible... voyons, si pessimiste que vous soyez, cela ne vaut-il pas la peine de vivre ?

Les deux jeunes gens s'étaient assis à côté l'un de l'autre ; Raoul poursuivit l'entretien :

— Monsieur, vous allez peut-être me trouver encore bien indiscret ; mais en France (on le pensait du moins dans le bon temps), quand deux hommes de cœur avaient loyalement croisé le fer et que le sang de l'un d'eux avait coulé, c'était fini, on pouvait tout se dire, car il ne pouvait plus y avoir entre eux d'autre arrière pensée que celles qui commencent par l'estime et finissent par l'amitié... Ceci est diablement couplet de vaudeville ; mais que voulez-vous ? nous sommes tous abonnés au théâtre de Madame...

» Donc, après ce préambule aussi solennel que celui des médecins de Pourceaugnac, permettez-moi de vous demander : Où en êtes-vous ? et que faites-vous ici ?

— Ce qu'on y fait quand on a été accueilli tout juste assez pour ne pas se croire mis à la porte....

— A la porte !... mais... pardon encore de cette sotte question, vous n'étiez donc pas invité ?

— Hélas ! non. Depuis que je suis revenu à Paris, je me suis présenté plusieurs fois chez madame de Tresmes, sans avoir le bonheur d'être reçu : j'ai cru que c'était le hasard... Ces jours-ci, j'ai su qu'elle donnait une soirée, et alors, n'y tenant plus... peu au courant d'ailleurs des usages du monde, j'ai fait comme ces joueurs auxquels il ne reste plus qu'une carte et qui jouent tout leur avoir sur cette carte-là ; il me semblait que ma conduite aux eaux de Plombières me donnait quelques droits à sa reconnaissance.....

— Des droits ! de la reconnaissance ! Ah ! mon cher, voilà deux mots qu'il

faut rayer de votre dictionnaire ! Ce que détestent le plus les souverains, c'est qu'on leur ait rendu service : Fouché a été ministre de Louis XVIII, et vous verrez que si la coterie du Palais-Royal réussit à renverser Charles X, avant six mois les Laffitte et compagnie qui auront le plus poussé à la roue, seront parfaitement à charge au nouveau gouvernement. Notre charmante marquise est une reine aussi ! Reine par la beauté, l'esprit, la naissance et les diamans qui la couronnent : eh bien ! elle fait comme ses confrères, et nous, ses très humbles sujets, nous n'avons le *droit* ni de l'accuser, ni de nous plaindre....

Napoléon Potard ouvrait de grands yeux à ce cours de morale politique et mondaine ; M. de Domazan continua :

— Et puis, il y a encore une chose que les Parisiennes ne peuvent pas souffrir : c'est de retrouver à Paris leurs connaissances des eaux ou de voyage. Vous les rencontrez en Suisse, dans les Pyrénées, à Baden, à Plombières, n'importe où : elles sont accueillantes, gracieuses, irrésistibles ; elles acceptent avec bonhomie toutes les petites corvées que vous voulez bien faire pour leur plaire, depuis la course à ânes jusqu'au coup d'épée. On se quitte, on se dit au revoir ! on se félicite du hasard qui a si heureusement inauguré des relations qui n'en resteront pas là. Vous êtes ravi, enchanté. Vous venez à Paris ; vous voilà courant au faubourg Saint-Germain et frappant à la porte de votre belle marquise ou duchesse... Hélas !

Votre cœur interroge, et le portier répond !

Je vous raconterais là dessus de très drôles histoires si nous n'étions en aussi bonne compagnie.

... Et cependant, reprit Raoul avec mélancolie, s'il y a au monde une personne digne de faire exception à ce que je vous dis là, c'est bien madame de Tresmes..... si supérieure aux autres femmes ! Sous ces dehors mondains et frivoles, un cœur si généreux, une âme si sérieuse, un si noble esprit !.. Elle, que vous voyez ce soir, ne songeant en apparence qu'à ses succès et à ses plaisirs, elle sera peut-être demain matin dans quelque mansarde, à un sixième étage, prodiguant la double aumône de la richesse et de la bonté... Moi qui vous parle, vous savez comment je me suis conduit, l'été dernier, envers elle : comme un fat, et, qui pis est, un fat méchant... Eh bien ! quand je lui ai fait demander la permission de lui présenter ma femme....

— Votre femme ! interrompit notre héros en tressaillant : quoi, Monsieur ! vous êtes marié ?...

— Depuis trois mois avec cette jolie brune que vous voyez là bas, en robe de crêpe rose : un parti superbe, un des plus beaux noms de la Touraine, cinq cent mille francs, et pas de belle-mère... Mais, grand Dieu ! qu'avez-

vous? ce trouble... cette joie... Je devine: quoi! mon pauvre ami, vous étiez jaloux!... Ah! vous l'aimez donc bien?...

— Comme un fou, un malheureux fou....

— Oui, je le crains, c'est une folie et un malheur; mais, puisque nous en sommes aux confidences, laissez-moi vous interroger encore, et soyez sûr qu'autant mes questions étaient impertinentes l'an dernier, autant elles seront affectueuses aujourd'hui. Qui croyez-vous être? Que savez-vous de votre naissance, de votre position en ce monde?

— Bien peu de chose : je crois que je suis né de parens français dans un village d'Allemagne, près d'Iéna. J'ai été élevé chez ma nourrice jusqu'à l'âge de sept ou huit ans. Un peu après les événemens de 1815, je vis arriver un homme d'un aspect sévère et froid, ayant l'air et la tenue militaires : il me regarda quelques instans avec émotion; mais il reprit aussitôt la physionomie triste et sombre qui paraissait lui être habituelle. Il causa avec ma nourrice, la paya généreusement, et m'emmena malgré ses larmes et les miennes. Il me mit au collége d'Iéna, sous le nom que je porte aujourd'hui. J'y restai huit ans et j'y fis des études brillantes. J'achevais ma philosophie, lorsqu'un jour le même homme revint; il était horriblement changé, vieilli. Il me dit que, pour que mon éducation fût complète, j'allais voyager quatre ans, parcourir l'Europe, voir l'Orient, et revenir par l'Egypte. Il me traça mon itinéraire avec une lucidité, une précision et parfois une beauté de langage qui me dominait. Quoique j'eusse alors seize ans, je me sentais un enfant devant cet homme, tant il y avait en lui de sévérité et de grandeur. Je partis, je voyageai, et mille impressions nouvelles m'étourdirent sur ma destinée. La quatrième année j'étais à Smyrne. Le banquier chez qui j'allai pour toucher le montant d'une des traites que l'homme mystérieux m'avait données à mon départ, me remit en même temps une lettre qui contenait ces mots : « Revenez, je suis bien mal, et je voudrais vous revoir avant de mourir. » Je ne perdis pas un moment; mais, si prompt que fût mon retour, j'arrivai trop tard; cet homme était mort sans que personne pût me dire qui il était. Chez ma nourrice, à l'Université, et à la paroisse où le décès avait été déclaré, on ne l'avait connu que sous le nom du capitaine Charles. Une vieille femme qui l'avait servi dans les derniers temps, et que je parvins à dénicher dans une des plus sombres rues de la ville, me remit de sa part cette bague antique que vous voyez à mon doigt, en me recommandant, en son nom, de la porter toujours. Je la pressai de questions; je ne pus rien en obtenir de plus. Depuis ce moment, il y a trois ans de cela, je ne sais trop que faire de ma triste personne; j'ai passé presque tout mon temps à Paris, où j'ai terminé à la française mon éducation allemande; ce qui ne me rend, je le crains, ni plus spirituel ni plus raisonnable...

— Et dans vos deux rencontres avec cet inconnu, vous n'avez pu savoir quels liens l'unissaient à vous?

— La première fois, je n'avais que huit ans; la seconde, il m'imposa silence, en me disant que je le saurais un jour, et il me dit cela de ce ton impérieux et bref qui n'admettait pas de réplique.

— Et depuis sa mort, de quoi vivez-vous?

— D'une inscription de mille écus de rente sur les fonds français, qui me fut remise par la vieille femme, avec la bague.

— Et la marquise, où l'avez-vous rencontrée d'abord?

— Aux bords du Rhin, au mois de juin dernier... Ah! Monsieur, vous qui êtes né dans une position brillante, vous qui avez eu tant de personnes à aimer, vous ne savez pas, vous ne pouvez savoir ce qu'a été le sentiment immense, indéfinissable, qu'a éveillé en moi la vue de madame de Tresmes. Je ne m'étais jamais connu de parens; je n'avais point de mère, point d'amis, et je n'avais jamais aimé... Eh bien! il me sembla que pour mon cœur, orphelin de toute tendresse, cette femme pouvait tout suppléer, tout consoler, tout combler!... Mais, pardon, je vous ennuie de mes divagations romanesques : je l'aimai donc avec une naïveté, une énergie de dévoûment qui peut-être méritaient un meilleur sort. Je la suivis de Shaffousen à Constance, puis à Strasbourg, puis à Plombières, toujours sans qu'elle s'en doutât. Le jour où vous me vîtes l'engager à danser, je lui parlais pour la première fois.

— Mais enfin cet homme mystérieux, qu'est-il à vos yeux? un bienfaiteur ou un père?

— Je me le suis souvent demandé : vous jugez que mon imagination a souvent couru le pays des suppositions et des chimères. D'abord, ce qui me semble positif, c'est qu'il y a du sang militaire dans mes veines. Je crois, ou que je suis fils de ce capitaine Charles, dont le vrai nom m'est resté inconnu, ou que mon père était tout simplement un soldat s'appelant réellement Potard, et ayant rendu à ce capitaine Charles quelque grand service qu'il n'a pas cru trop payer en m'adoptant. Mais voici l'embarras : j'ai fait des démarches dans les bureaux de la guerre; de 1790 à 1815 il y a eu cinquante-sept Potard inscrits sur les cadres de l'armée... Et vous, Monsieur, que dites-vous de mes conjectures?

— Hum! fit Raoul étourdiment, comme un homme qui en sait plus qu'il n'en veut dire.

— Le croiriez-vous? continua Napoléon Potard, il y a des momens où, combinant plusieurs circonstances, je me suis imaginé que quelqu'un avait la clé de ma destinée.

— Eh! qui donc?

— Ce vieux soldat, ce Pierre Aubrespy, mon bon génie des eaux de Plombières.

M. de Domazan ne put retenir un nouveau mouvement.

— Mais, j'y pense, reprit vivement notre héros en le regardant avec attention et comme si un souvenir soudain s'éveillait en lui... oui, je me le rappelle maintenant, cinq minutes avant notre duel... lorsque vous refusiez encore de vous battre, sous prétexte que vous ne me connaissiez pas...

— Grâce ! laissons dormir cette triste histoire, dit Raoul un peu inquiet de la tournure que prenait l'entretien.

— Oh ! je ne vous en veux plus; mais... vous le savez bien, dans ce moment là, Pierre Aubrespy vous prit à part et vous dit quelques mots qui vous décidèrent...

Raoul, très embarrassé, ne savait trop comment il sortirait de ce mauvais pas; mais son embarras dura peu. Tandis qu'il cherchait une réponse évasive, madame de Tresmes, qui allait de groupe en groupe, continuant son rôle de maîtresse de maison, passa près des deux jeunes gens; ils se levèrent aussitôt, et M. de Domazan, qui se trouvait le plus près d'elle, lui dit avec le respectueux sourire de l'homme élégant aux prises avec plus fort que soi :

—On se croirait en Paradis, Madame, quand on a l'honneur d'être chez vous.

— Et pourquoi, cher vicomte?

— Parce qu'on y chante comme les anges et qu'on y pardonne comme les saints.

Raoul, qui, à travers son enveloppe de dandy, était bon et loyal, voulait, par cette allusion à ses propres torts, rappeler à Bénédicte la belle conduite de son jeune ami; mais son intention généreuse n'eut pas le résultat qu'il attendait. Madame de Tresmes, donnant à sa physionomie et à sa voix une expression de sévérité glaciale, lui répondit :

— Monsieur, ces comparaisons mondaines avec les choses saintes, sont peu de mon goût; il y a d'ailleurs une différence...

— Et laquelle, Madame?

— C'est, dit-elle, en accentuant chaque syllabe, et en fixant Napoléon Potard; c'est qu'en paradis il y aura beaucoup d'appelés et peu d'élus... et qu'ici j'aperçois des élus qui n'ont pas été appelés.

Ce mot cruel traversa le cœur de notre héros comme la lame froide et acérée d'un poignard ; il chancela, jeta sur Bénédicte un regard suppliant et désespéré, qu'elle soutint d'un air impassible; saluant alors et faisant un geste d'adieu à Raoul presqu'aussi ému que lui, il se dirigea vers la porte et sortit.

— Oh ! Madame, dit Raoul à la marquise, vous êtes sans pitié: et pourtant !....

Il ne put en dire davantage : madame Malibran et mademoiselle Sontag commençaient le duo de *Tancredi*.

— Ah ! cet affront comble la mesure ! murmurait Napoléon Potard en s'é-

lançant hors de l'hôtel de Tresmes. Ingrate! hautaine! perfide! froidement cruelle! oui, je l'arracherai de mon cœur, dût-il se briser à jamais!

IV.

Aréthuse.

Napoléon Potard était poussé à bout; son cœur, son orgueil, son unique et secrète espérance, tout saignait à la fois; et dans ce premier paroxisme il vouait des sentimens de haine à tout ce qu'il avait aimé. Il se trouva, sans trop savoir comment, sur le boulevart des Invalides; la nuit était triste, de gros nuages noyaient dans leurs flocons grisâtres les étoiles pâlissantes. Les ormeaux s'agitaient comme de noirs fantômes, et le vent du midi, passant à travers leurs branches encore dépouillées, faisait grincer les réverbères dont la lueur vacillait à chaque raffale. C'était bien une de ces heures de désolation, telles qu'il les faut aux poignantes douleurs de l'âme, et pendant lesquelles elle se sent saisie d'une sorte d'ivresse désespérée.

Le jeune homme marcha ainsi quelque temps sans rencontrer personne; mais au coin d'une des dernières rues du faubourg Saint-Germain, il lui sembla voir comme des ombres qui passaient rapidement, en se collant aux murailles, et disparaissaient toutes au seuil d'une maison de peu d'apparence, dont la porte s'ouvrait et se refermait sur elles. Napoléon Potard s'arrêta : au même instant il entendit une voix qu'il crut reconnaître et qui approchait en chantant :

Si l'on signale une nef vagabonde,
Serait-ce lui? disent les potentats!...

Le chanteur avançait toujours; lorsqu'il tourna l'angle de la rue, la clarté du réverbère frappant en plein sur son visage, Napoléon Potard vit qu'il ne s'était pas trompé: c'était Cyprien Sureau.

Il l'avait revu depuis son retour à Paris. Cyprien s'était prévalu auprès de lui de leur rencontre à Plombières, où, pour parler son langage, il lui avait servi de témoin contre des muscadins aristocrates; mais il lui plaisait peu; cette politique criarde, mélange de charlatanisme commercial et de trivialités de café, lui était si antipathique, qu'il avait repoussé toutes les ouvertures que lui avait faites Cyprien, relativement à de grands projets, à des assemblées secrètes, à des combinaisons mystérieuses d'où devaient résulter selon lui des changemens décisifs dans le gouvernement et la société.

Mais ce soir-là, telle était la disposition d'esprit de notre héros, que la vue de Cyprien Sureau, au lieu de lui déplaire, lui parut presqu'un coup de for-

tune, parce qu'elle flattait les idées de rébellion et de vengeance qu'il sentait bouillonner en lui. Ce fut donc d'un ton très amical qu'il dit au commis voyageur, sans songer que celui-ci était en droit de lui adresser la même question :

— Hé! mon cher Monsieur Cyprien, que faites-vous ici, à cette heure insolite?

Sureau avait cette finesse vulgaire de l'homme forcé, par état, de profiter des circonstances et d'étudier les physionomies. Il comprit tout de suite que Napoléon Potard était en proie à quelque sentiment violent qui donnait prise sur lui : aussi répliqua-t-il en homme qui joue cartes sur table.

— Ce que je fais ? je vous le dirais si j'avais la certitude que vous êtes enfin des nôtres.

— Des vôtres? qu'entendez-vous par là, je vous prie ?

— Oui, de ceux qui disent que la Restauration n'est que de l'ancien régime réchauffé au profit des voltigeurs de 1815 et des ennemis de nos libertés publiques; de ceux qui pensent que ce n'est pas pour engraisser les suppôts de Polignac et de Montrouge que nos pères ont fait 89; de ceux qui trouvent que la Charte n'est pas un vain mot, et que la donner d'une main pour la déchirer de l'autre, est un acte de lèse-nation ; de ceux qui croient que les princes ramenés par l'étranger se jouent trop ouvertement de nos droits, pour que nous ne nous souvenions pas de nos devoirs. Comprenez-vous ?

En toute autre circonstance, cette faconde prise, pièce par pièce, aux premiers-Paris des journaux d'alors, eût été odieuse à Napoléon Potard, qui avait en haine la vulgarité; mais dans ce moment, toute politique se traduisait pour lui par ces mots : Une marquise qui l'avait humilié, et un hôtel aristocratique d'où il venait d'être banni. Il répondit donc à Cyprien :

— Je comprends.

— Et vous dites ?....

— Que je suis à vos ordres.

— Bravo ! dans ce cas là, suivez-moi !

D'Altorff les chemins sont ouverts !...

fredonna l'incorrigible commis voyageur.

Ils traversèrent le boulevart; Cyprien frappa doucement et d'une façon particulière à la petite porte où étaient entrés déjà plusieurs individus. Elle s'ouvrit sans bruit; ils descendirent cinq ou six degrés d'un escalier tournant comme celui d'une cave; arrivés au bas, un singulier spectacle s'offrit à leurs yeux.

Une soixantaine de personnes étaient rassemblées dans une pièce spacieuse, nue, démeublée, dont les murailles, passées au lait de chaux, sans papiers ni ten-

tures, n'avaient pour ornement que quelques mauvaises estampes, représentant le champ d'asile, le soldat laboureur, la famille Bonaparte groupée en pyramide, et les adieux de Fontainebleau. Au milieu était une grande table, couverte de papiers, de liasses de lettres, de brochures, de cartes de géographie; devant la table un fauteuil, accosté, comme dit M. Sue, de quelques chaises en vieux cuir; puis, dans le reste de la salle, d'autres chaises en paille, des bancs et des pupitres, le tout chauffé par un poêle, et éclairé tant bien que mal par quelques tristes quinquets. Pour un homme qui sortait du plus élégant salon du faubourg Saint-Germain, tout rempli de fleurs, de lumière et d'harmonie, la chute était rude et le contraste complet. Hélas! ce brillant salon, c'était la société qui allait finir. Cette salle, c'était le monde qui allait commencer.

Cyprien Sureau nomma tout bas à son nouvel adepte, qui ne savait pas trop où il était, quelques uns des personnages assemblés sous leurs yeux. Là, se trouvaient pèle-mêle des banquiers, des négocians, des journalistes, des députés, des généraux, des artistes; puis une foule d'inconnus, obscurs manœuvres mis au service de ces illustres démolisseurs, qui furent si intelligens pour renverser et si impuissans pour reconstruire. Comment des élémens si divers avaient-ils pu, même dans un intérêt commun, se combiner et s'unir? Comment le banquier millionnaire qui avait tout à perdre à une crise sociale, pouvait-il s'entendre avec le publiciste aventureux et léger d'argent, pressé de chercher le Pactole dans son écritoire? Comment les vieux débris d'un régime de glorieuse oppression et d'héroïque arbitraire, fraternisaient-ils avec ces hommes nouveaux, auxquels la charte avait appris la liberté, comme ces maîtres qui enseignent ce qu'ils ne savent pas eux-mêmes? Fatales rencontres, hasards funestes que la Providence permet quand elle veut châtier les peuples.

L'homme qui occupait le fauteuil était un vieillard d'une figure spirituelle et vénérable; je ne le nommerai point, parce qu'on doit du respect aux morts, surtout à ceux qui se sont repentis.

— Quelle nouvelle des provinces? disait-il à un des secrétaires assis auprès de lui, et qui décachetait une nombreuse correspondance.

— Du bien et du mal: le Midi ne vaut rien... presqu'aussi exalté qu'en 1815... L'annonce de l'expédition d'Alger a produit sur tout le littoral un enthousiasme immense. Aussi les députés qui nous reviendront de là, seront presque tous mauvais.

« ..... L'Est et le Nord vont bien; l'association pour le refus de l'impôt commence à prendre...

» ..... L'arrondissement d'Abbeville demande un candidat: le sien est suspect; il a dîné à l'évêché. »

— C'est bien; on lui enverra N***. Nous n'avions encore rien pu en faire.

« ..... Le département de la Marne signale trois nouveaux refus de sépulture. »

— Bien : renvoyé au *Constitutionnel.*

« ..... Quatre nouveaux incendies ont eu lieu en Normandie. »

— Bien ; ceci vous regarde, mon cher C***. Il faut que le *National* en parle demain dans le sens que vous savez.

Le célèbre journaliste fit un signe de tête ; on continua :

« ..... F***, le meneur électoral du département de l'Oise est sur le point de suspendre ses paiemens : ce serait un coup mortel pour le parti ; il lui faut cinq cent mille francs d'ici à huit jours ; on s'est adressé au duc d'O... qui a refusé... »

— C'est bien, interrompit vivement le président ; je m'en charge.

«..... Voici une lettre de Romorantin ; on trouve que, depuis quelque temps, le *Constitutionnel* abuse un peu des Jésuites ; on voudrait autre chose. »

— Très confidentiel : une lettre d'un de nos départemens les plus importans, on ne veut plus de la branche aînée, mais on craint la république ; on demande si, en cas de crise, le duc d'O.....

— Assez, assez, interrompit de nouveau le président avec impatience ; ceci ne les regarde pas. — Puis il ajouta tout haut : Demain les *Débats* auront à publier l'article suivant : « S. A. R. le duc d'O... a été reçu en audience particulière par le roi ; jamais plus de franche cordialité n'a existé entre nos princes. »

La lecture recommença :

« ..... On demande vingt-cinq mille francs pour assurer l'élection de Quimperlé ; trente mille pour celle de Châteauroux ; vingt mille pour celle de Châlons.... »

Nouvelles marques d'impatience ; puis tout bas à son voisin :

— Qu'on passe demain à ma caisse...

« ..... M. Fontan, condamné à la détention pour délit de presse, a été transféré à Poissy. »

— Ah ! messieurs les journaux, voici votre affaire ; c'est le cas de frapper fort.

« ..... Trente habitans de la Seine-Inférieure, dont les noms suivent, engagent les principaux députés et écrivains de l'opposition à faire une démonstration énergique et patente ; elle sera soutenue. »

— Il n'est pas temps encore, crièrent à la fois vingt bouches effrayées.

« .... Les libéraux de Château-Chinon demandent ce qu'il faut penser des empiétemens du parti-prêtre ; les électeurs indépendans d'Aurillac demandent ce qu'il faut penser de la prochaine lutte parlementaire ; les sommités libérales et intelligentes de Nogent-le-Rotrou demandent ce qu'il faut penser, etc. »

Le président fit un résumé de toutes les questions et de tous les faits suc-

cessivement révélés à l'assemblée ; puis il demanda si quelqu'un voulait prendre la parole.

Alors on vit se lever un petit homme dont les yeux vifs et la figure commune étaient à demi cachés sous une vaste paire de lunettes. L'exiguité de sa taille, son accent provençal, le perpétuel balancement de ses épaules, la volubilité, l'audace imperturbable avec laquelle il discourait *de omni re scibili et de quibusdam aliis*, en faisaient un type à part, et, tout en blessant le goût et les convenances, réussissaient à fixer l'attention. Il psalmodia une improvisation de deux heures, claire, facile, souvent ingénieuse, dans laquelle il passa en revue toutes les questions du moment : finances, impôts, stratégie, élections, clergé, propagande, esprit des provinces, le tout sans profondeur et sans portée, mais avec cette assurance superficielle qui ne manque jamais son effet, parce que les gens assez naïfs pour se taire sur ce qu'ils ignorent, s'imaginent que l'on connaît ce dont on parle.

Deux sujets l'occupèrent de préférence : la lutte entre les chambres et la prérogative royale, et la prochaine expédition d'Alger.

Au lieu d'indiquer les moyens de terminer à l'amiable la crise parlementaire, il la représenta comme un bonheur, et la résuma par cette phrase célèbre : « Oui, Messieurs, il faut enfermer Charles X dans la charte, l'empêcher de sortir par la porte et le forcer de sauter par la fenêtre. »

Quant à la guerre d'Alger, il s'y arrêta avec complaisance, mit ses mains derrière le dos, et prit un air belliqueux qui jurait un peu avec ses bésicles et sa figure de clerc d'huissier : il énumera d'un ton magistral tous les obstacles que devaient rencontrer la flotte et l'armée françaises, obstacles qu'il se réservait de prédire jour par jour dans le *National* ; il insista sur tous les moyens qu'auraient les ennemis pour nous repousser et nous détruire, moyens qu'il comptait bien, ajouta-t-il, indiquer d'avance dans chaque numéro. Ces développemens, si intéressans qu'ils fussent, commençaient à ennuyer l'auditoire. Le petit homme s'en aperçut et termina en disant qu'il fallait attendre, que le parti de la cour s'enferrerait de lui-même, qu'on devait surtout éviter les imprudences et ne pas se mettre en avant ; car, dit-il, ce n'est pas par les efforts de leurs partisans que les révolutions réussissent, mais par les fautes de leurs ennemis. Maxime commode qui assure les profits, en écartant les périls.

Au moment où l'on allait se séparer, Cyprien Sureau dit tout bas quelques mots à un des principaux personnages qui se trouvaient là, et lui montra Napoléon Potard qui, depuis son entrée dans cette salle, restait immobile, se demandant si ce qu'il voyait était une réalité ou un rêve.

— Messieurs, dit alors le personnage important, nous avons à recevoir un nouvel affilié ; c'est le fils d'un brave de la grande armée.

Personne ne réclamant, on fit avancer notre héros ; on lui présenta une plume et un registre, et on lui dit de signer.

Il prit la plume ; mais au lieu d'écrire son nom, il se tint debout devant la table et demanda la permission de dire quelques mots. On s'attendait à quelque emphatique profession de foi, à quelque dithyrambe libéral, selon la mode d'alors. C'étaient les ennuis du métier ; on se résigna et on écouta.

— Messieurs, dit-il, je ne suis qu'un enfant obscur. Je ne m'étais jamais mêlé de politique , et ce que j'entends ici ne m'en donne pas le goût. Je n'ai le droit de faire la leçon à personne; si je l'avais, ma raison et ma conscience vous demanderaient peut-être s'il est patriotique de compromettre les destinées d'un pays pour le plaisir de renverser un roi; s'il est loyal de déguiser, sous une lutte de principes, un choc d'intérêts et de personnes ; s'il est juste de pousser une monarchie jusqu'à l'alternative de s'humilier par des concessions ou de se perdre par des coups d'état. Encore une fois je ne suis rien, et je ne puis parler de toutes ces choses. Mais il en est une pour laquelle il suffit d'avoir un bras capable de porter une épée. Une guerre se prépare : qu'elle soit glorieuse, utile ou imprudente, je l'ignore; ce que je sais, c'est que ce sont des Français qui vont se battre. Et vous, qu'allez-vous faire ? signaler d'avance chaque obstacle, chaque péril, et faire de ces indiscrétions coupables le premier des périls et des obstacles. Ah ! vous ne parviendrez pas, j'en suis sûr, à décourager nos marins et nos soldats ! Mais les puissances étrangères, si elles hésitent, mais les ennemis, s'ils vous lisent, vont trouver dans vos journaux de quoi se prévaloir pour nous entraver, de quoi s'instruire pour nous combattre. Et je m'associerais à cette œuvre funeste !... non, mille fois non : je sortirai d'ici comme j'y suis entré ; ce que j'ai vu et entendu s'ensevelira dans mon cœur comme dans un tombeau, et je ne conspirerai avec vous... que par mon silence !

En achevant ces paroles, il jeta la plume sur la table et l'écrasa sous ses doigts.

Je renonce à peindre l'impression causée par ce *speech* inattendu. Chacun se regardait en se demandant quel était le téméraire entré là pour faire entendre à d'aussi illustres citoyens d'aussi impertinentes vérités. Cyprien Sureau s'agitait sur sa chaise ; l'irritation gagnait de groupe en groupe ; déjà le mot inévitable, le mot de *mouchard* était murmuré çà et là.

Napoléon Potard l'entendit; une noble rougeur lui monta au front.

— Messieurs, reprit-il, si je suis un mouchard , si vous craignez que je ne vous trahisse, vous avez un excellent moyen de vous défaire de moi. Je n'ai ni parens, ni amis , à peine un nom ; personne qui me réclame demain, si je disparais aujourd'hui. La nuit est sombre , les boulevarts déserts. Je vais les suivre dans toute leur longueur, jusqu'à la rue de Vaugirard que je remonterai

jusqu'au Luxembourg. Je marcherai lentement, je suis sans armes, et si l'on me frappe, je ne me défendrai pas. Croyez-moi, mieux vaut faire tuer un espion que faire détruire une armée !

Ces mots, prononcés avec un accent où vibraient l'indignation et la franchise, produisirent une vive impression.

— Au fait, dit le président avec un sourire, si c'était un mouchard, il n'eût rien dit et il eût signé.

Mais il n'eut pas le temps d'intervenir. Une diversion énergique l'en empêcha.

Un homme qui s'était tenu aux derniers rangs de l'assemblée, à demi caché dans l'ombre, et qui, à l'entrée des deux jeunes gens, avait ramené sa casquette sur ses yeux et son collet sur ses oreilles, se leva tout-à-coup et s'écria d'une voix saccadée par la colère :

— Qui est-ce qui a osé dire que Napoléon Potard était un mouchard ?

Notre héros se tourna vers ce nouvel auxiliaire et reconnut Pierre Aubrespy.

Le vieux sergent était debout et paraissait grandi d'une coudée. Son crâne à demi dépouillé, ses cheveux blancs et courts se confondaient presque avec le ton mat de la cloison, d'où semblaient sortir ses yeux étincelans.

— Sachez, continua-t-il, que, parmi vous tous, il n'en est pas un qui ait dans les veines un sang plus pur, dans la poitrine un cœur plus brave que celui que vous soupçonnez ! Toucher à un cheveu de sa tête ! n'y a pas de danger, tant que je ne suis pas manchot ! Mouchard, eh bien ! je le suis aussi, moi ; car les jambes me démangent de sortir. Je n'aime pas les beaux diseurs, et je vois, mes petits amis, que vous vous amusez à la moutarde. Ainsi, bonsoir, motus, demi-tour à droite ; et si quelqu'un n'est pas content, je m'appelle Pierre Aubrespy, ancien sergent de la 82e, décoré à Iéna. Assez causé. Monsieur Napoléon, venez !

L'auditoire, de plus en plus stupéfait, ne soufflait mot. Le président, qui avait une grande et légitime influence, fit un signe pour qu'on ne donnât pas suite à cet incident désagréable, et qu'on laissât librement sortir les deux récalcitrans. Seulement M. Th.... dit à ses voisins.

— Ce diable de général B.... n'en fait jamais d'autres : il nous amène de vieux grognards qui voudraient en vingt-quatre heures nous voir couronner le roi de Rome et ressusciter son père.

Pierre Aubrespy sortit de la salle, suivi de Napoléon Potard.

Arrivés sur le boulevart, il le regarda un moment avec cette expression d'ineffable tendresse que le jeune homme avait déjà remarquée à Plombières. Il tenait sa main dans la sienne, et la serrait comme s'il eût voulu ne plus le quitter. Mais bientôt maîtrisant son émotion, il lui dit :

— Adieu, Monsieur : nous devons nous séparer, pour long-temps peut-être, oubliez que nous nous sommes rencontrés; oubliez ce que vous avez vu et entendu : il le faut pour l'accomplissement de votre destinée. Moi, je vous quitte; n'essayez pas de me retenir, ni de m'interroger; car je ne pourrais rester un moment ni répondre un mot sans désobéir à quelqu'un... à qui nous devons tous deux obéissance... Adieu...

Un attendrissement irrésistible gagnait le vétéran. Il passa sa main calleuse sur ses yeux, frotta du revers de son habit ses moustaches grises, secoua de nouveau la main de Napoléon Potard ; et avant que celui-ci, tout étourdi des émotions de la nuit, eût songé à l'arrêter, il lui tourna le dos et disparut derrière un arbre. Bientôt le bruit de ses pas se perdit dans l'éloignement et l'obscurité.

Notre héros, resté seul, sentit passer sur son front brûlant l'air froid et humide ; peu à peu il sortit de ce vague étonnement où il était plongé comme s'il eût été le jouet d'une hallucination bizarre. Alors il se rendit compte de ce qu'il avait éprouvé; il réfléchit, il s'interrogea, et il se trouva plus calme qu'en sortant de chez madame de Tresmes; le spectacle auquel il venait d'assister avait réagi contre sa colère et son orgueil.

Aussi, lorsqu'il rentra chez lui, accablé de fatigue, il avait déjà rejeté bien loin ces deux fardeaux si lourds pour les âmes jeunes, le désespoir et la haine. Il s'endormit, à demi réconcilié avec la vie... et peut-être avec Bénédicte.

Le lendemain matin on lui remit une lettre; il tressaillit en reconnaissant l'écriture; la même main mystérieuse qui lui avait déjà écrit à Plombières, avait tracé cette fois, en caractères élégans et microscopiques, les mots suivans :

« Vivre c'est souffrir, mais c'est espérer.

» Aimer, c'est souffrir , mais c'est pardonner.

» Espoir! pardon! et n'oubliez pas Ville-d'Avray, et le 10 juin 1835. »

V.

Quitte ou double.

Dans cet hôtel de Tresmes, où nous avons vu une aimable femme faire les honneurs de son salon à l'élite de Paris, il se passait, quelques mois plus tard, une scène bien différente. Bénédicte, brisée de fatigue, les yeux rougis par les angoisses et les veilles, était assise près d'un petit lit, dont elle soulevait de

temps à autre les blancs rideaux pour contempler avec une anxiété douloureuse une belle et pâle enfant qui dormait d'un sommeil pénible. Cette enfant, c'était Marie, sa fille, qu'une fièvre nerveuse avait tenue pendant quinze jours entre la vie et la mort. Quoiqu'elle eût à peine douze ans, il y avait entre Marie et sa mère une si intime union, qu'elles vivaient, pensaient, respiraient ensemble. C'était de part et d'autre un de ces amours infinis qui ont quelque chose d'effrayant comme les abîmes où l'œil se perd, un de ces sentimens immenses qui, en se brisant, emportent tout, l'âme qui s'en va et le cœur qui reste.

Dès que Marie avait ressenti les premières atteintes, madame de Tresmes s'était installée auprès d'elle et ne l'avait plus quittée. Chaque jour Récamier la retrouvait à la même place, soignant sa fille sans relâche, avec un mélange de lucidité et de passion, d'ardeur et de sang-froid qui émerveillait le docteur. Elle le comprenait à demi-mot, lui décrivait chaque symptôme et chaque incident, allait au devant de ses ordonnances, et, grâce à ce miracle de tendresse dont les mères ont seules le secret, elle s'identifiait tour à tour avec le médecin pour savoir ce qui pouvait soulager Marie, et avec Marie pour deviner ce qu'elle souffrait. Aussi Récamier lui disait-il souvent : Je vois, Madame, que j'ai deux malades ; mais l'une m'aidera à sauver l'autre.

La veille, il y avait eu une crise affreuse ; c'était le quatorzième jour, celui qui, dans ces sortes de fièvres, est regardé comme décisif. Après un accès que le délire de la malade rendait plus alarmant, il y eut vers le soir un peu de mieux. Récamier avait ordonné une potion qui devait être donnée à Marie de deux en deux heures : après quoi, dit-il, elle s'endormira d'un sommeil d'abord agité, mais qui peu à peu deviendra plus paisible, et qui, s'il se prolonge, doit être d'un effet salutaire et certain. — Qu'on juge maintenant de quel regard la mère avait suivi ce sommeil dont chaque seconde était une portion de son cœur.

Tout s'était passé jusque là suivant les prévisions du prince de la science : Marie s'était endormie vers le matin, et après quelques alternatives d'agitation fébrile et de repos léthargique, ce sommeil devenait insensiblement plus régulier et plus tranquille : qu'il durât quelques heures encore, et le principal péril était passé. On n'eût rien pu rêver de plus suave que la pose et le visage de cette enfant ; la fièvre et la souffrance avaient ajouté à sa beauté angélique une expression idéale et passionnée, bien rare à cet âge. On eût dit que cette chaste et blanche fleur, que le ciel disputait au monde, mêlait déjà dans son mystérieux calice les parfums de ses deux patries. Une boucle de cheveux s'échappant de son petit bonnet de tulle, estompait, comme d'une ombre soyeuse, l'ovale amaigri de ses joues. Une de ses petites mains était ramenée sur sa poitrine comme pour en compter les battemens insensibles. L'autre s'agi-

tant hors du lit dans les premiers mouvemens d'une vague somnolence, avait fini par se poser au milieu d'une touffe de camélias blancs et de dalhias que, par un gracieux caprice, Marie avait voulu avoir auprès d'elle depuis le commencement de sa maladie. Tout cela était languissamment éclairé par un faible rayon du jour, qui glissait à peine à travers les jalousies abaissées et qu'adoucissaient encore les doubles rideaux de mousseline ; cette scène avait un caractère de paix et d'harmonie mélancolique, où semblaient se confondre, sous un rayon d'espérance, le reflet fugitif de la vie et la muette quiétude du tombeau.

Hélas ! la matinée était bien peu avancée, et ce jour-là c'était le 29 juillet 1830.

Il n'entre point dans le plan de cette esquisse de recommencer l'histoire de ces journées tant de fois racontées. Les héros qu'elles firent et par qui elles furent faites ont eu de trop éphémères splendeurs et de trop cruels mécomptes, pour qu'il fût généreux de leur disputer le seul bien qui leur reste, un souvenir ! et de remettre en question ce qui fut incontestable, une bravoure aussi ardente qu'aveugle, qui, en commençant ne sut pas ce qu'elle allait faire, et, en finissant, ne comprit pas ce qu'elle avait fait. Autrefois, d'ailleurs, nous aurions pu les juger avec la sévérité permise aux vaincus à l'égard des vainqueurs; aujourd'hui, ils nous paraissent bien plus vaincus que nous-mêmes.

Dans la matinée du 29, un des principaux points d'attaque avait été, comme on sait, la caserne Babylone; une barricade de pavés et de voitures était établie à la hauteur de la rue des Brodeurs, et les assaillans, au nombre de deux mille environ, avaient concentré là presque toutes leurs forces. Le régiment des chasseurs de la garde avait bravement soutenu le choc; mais sans vivres depuis la veille, déconcerté par le manque d'ordres et d'ensemble, il ne put que faire admirer des prodiges de valeur isolés et inutiles. Au nombre des officiers qui, ce jour là, se seraient couverts de gloire si la guerre civile, cette marâtre injuste, couronnait tous ceux qui en sont dignes, on remarqua surtout le colonel D... et un jeune capitaine aux moustaches blondes, décoré de la rosette de la Légion d'Honneur, et que nos lecteurs connaissent déjà : c'était le vicomte Raoul de Domazan.

Raoul se battait comme un vrai lion : à la tête d'une cinquantaine de ses hommes il chargea trois fois les assaillans et leur fit éprouver des pertes considérables. Aussi devint-il bientôt le point de mire : « Tirez sur la moustache blonde ! » criait-on de toutes parts. A la troisième attaque, un coup de carabine parti du groupe où il était, blessa grièvement un étudiant qui paraissait être un des chefs. Dans le même moment, Raoul, emporté par son ardeur, se trouva à quelques pas des siens, entre les insurgés et la barricade. Aussitôt il fut enveloppé, et une balle lui laboura l'épaule droite. Son sang-froid ne l'abandonna

pas ; mettant son sabre entre ses dents, il donna un violent coup d'éperon à son cheval, dont le poitrail couvert de sang et d'écume renversa les ennemis les plus proches, et qui, franchissant la barricade d'un bond inespéré, se lança à fond de train dans la rue. Mais au bout d'une soixantaine de pas, un coup de feu tiré on ne sait d'où, atteignit le noble animal qui tomba raide mort. Raoul un instant engagé sous son cheval, fit un dernier effort, il se releva, regarda derrière lui : les assaillans étaient à quelque distance. En même temps, un sentiment instinctif lui fit jeter les yeux sur le numéro de l'hôtel le plus voisin ; il reconnut l'hôtel de Tresmes. Il le croyait inhabité dans cette saison ; au milieu des derniers événemens il avait complètement perdu de vue Bénédicte. A tout hasard, il frappa : un petit guichet grinça dans l'intérieur : le concierge, vieux serviteur habitué à respecter les uniformes, hésita un moment, puis ouvrit. Raoul entra précipitamment, sans remarquer dans son trouble un jeune homme qui arrivait du côté opposé, et qui tourna rapidement l'angle de la rue, pour s'enfoncer dans la rue Vanneau.

Tout cela fut plus rapide que la pensée, et surtout que mon récit. Pendant un instant la rue sembla déserte. Un soleil ardent brûlait les toits et les pavés. Au loin une fumée épaisse montait toute droite et se confondait peu à peu avec l'azur de l'air et du ciel ; le bruit de la fusillade s'interrompait par intervalles, puis recommençait.

Monsieur de Domazan dit quelques mots au concierge, qui, sans lui répondre, se hâta de remettre les verroux ; puis il monta le perron, ouvrit une porte vitrée, entra dans l'antichambre qui donnait sur le jardin par une autre porte pareille. Au moment où il allait ouvrir cette seconde porte, il entendit un léger bruit derrière lui. Il se retourna, et se retrouva face à face avec Bénédicte.

— Oh ! Madame, lui dit-il en tressaillant, j'étais poursuivi, blessé, seul ; je vous croyais absente, et je...

— Silence, interrompit tout bas Bénédicte, en lui montrant une petite porte à gauche ; ne savez-vous pas que ma fille est là !... ma fille malade, Monsieur ? Elle dort, et si elle s'éveillait en ce moment, le médecin l'a dit, elle serait perdue.

Raoul pâlit de honte et de douleur ; il y avait quelque chose de terrible dans cette conversation à voix basse, où s'agitaient deux existences, trois peut-être. L'officier tomba à genoux, les bras tendus vers Bénédicte.

— Pardon, pardon ! murmura-t-il, je suis un malheureux, destiné à n'apparaître auprès de vous que pour le mal. Oh ! si j'avais su !.. plutôt mille fois périr à votre porte qu'amener ici l'épouvante, le désordre et la mort !..... Mais, ajouta-t-il, peut-être votre hospitalité ne vous coûtera-t-elle pas si cher, ma blessure n'est rien ; votre jardin, n'est-ce pas, côtoie la rue Vanneau,

petite rue solitaire, et le mur n'en est pas trop haut pour qu'un homme leste et déterminé ne puisse le franchir ?

Bénédicte fit un signe affirmatif.

— Eh bien ! alors, adieu, Madame, et que votre céleste bonté me pardonne encore ! grâce à vous, je pourrai retourner auprès de mes compagnons d'armes, me battre encore pour mon drapeau, pour le roi !..... oui, plus de doute, les révoltés ont perdu ma trace ou renoncent à entrer ici... on n'entend plus rien... adieu, adieu !...

En ce moment des coups violens, réitérés, retentirent à la porte cochère.

— Il est trop tard, dit Raoul.

— Non... Monsieur, il n'est pas trop tard, Germain, le concierge, m'est dévoué. Il tiendra quelques minutes; pendant ce temps courez au jardin, sautez par dessus le mur, et vous êtes sauvé !

— Oui; et après ces quelques minutes, Germain effrayé ouvrira, ou la porte finira par céder. En un instant, deux ou trois cents hommes irrités, armés, se précipiteront dans cette cour, puis sur ce perron, puis dans cette antichambre, puis... partout, demandant l'officier qui a fait tirer sur le peuple; et cela avec des cris, un tumulte qui réveillera votre fille !..... et vous voulez que je songe à m'enfuir ? oh ! Madame, vous me méprisez donc bien !

— Grâce ! grâce ! ne dites pas ces choses terribles, balbutiait la marquise éperdue.

— Si, Madame ! il faut que je les dise, pour que vous me laissiez faire mon devoir. Entendez-vous ces cris, ces coups qui redoublent ? avant que la porte cède ou soit ouverte je serai dans la cour, et le premier objet qui frappera la vue de ces furieux, ce sera moi !...

— Oh ! jamais cela ! jamais ! je vous le défends, au nom du roi, au nom de votre femme !

— Madame ! Madame ! répliqua Raoul arrivé au dernier paroxysme de l'exaltation et du désespoir ; vous n'êtes donc pas mère ! ! !...

Ce mot acheva de briser le courage de Bénédicte; elle tomba sur un fauteuil à demi morte, à demi folle.

— Eh bien ! faites ce que vous voudrez, murmura-t-elle.

Aussitôt M. de Domazan s'élança vers le perron ; mais il n'eut pas le temps d'y arriver : un homme parut derrière la porte vitrée qui donnait sur le jardin.

— C'en est fait, tout est perdu ! dit Raoul.

— Tout est sauvé, dit Bénédicte, à qui un instinct de femme aimée venait de faire reconnaître Napoléon Potard.

C'était lui en effet ; il ouvrit la porte presque sans bruit ; il avait un bras

en écharpe, mais il était calme ; le feu de son regard trahissait seul l'émotion qui l'agitait.

— Madame, dit-il à la marquise, votre salon est là, n'est-ce pas?

— Oui, Monsieur.

— Et la chambre de votre fille est là tout auprès ?

— Oui.

— Comment s'appelle le concierge de votre hôtel ?

— Germain.

— C'est bien ; maintenant entrez au salon avec M. de Domazan, et laissez-moi faire.

Ils lui obéirent comme dominés par un ascendant irrésistible.

Notre héros se dirigea vers le perron ; la porte cochère paraissait près de tomber sous les coups qui redoublaient toujours :

—Germain, dit-il froidement, madame la marquise vous ordonne d'ouvrir.

Germain, qui mourait de peur, ne se le fit pas dire deux fois ; il tira prestement les verroux, et au bout d'une seconde les insurgés remplissaient cette vaste cour.

C'était un spectacle étrange, où se mêlaient, comme dans toutes les choses de la vie, le bouffon, l'effrayant et le sublime. Le pinceau de Delacroix et de Salvator, le crayon d'Hogarth et de Charlet auraient eu mille traits à saisir parmi ces types divers, accentués, auxquels la chaleur de l'action, le délire de la résistance et du combat ajoutaient une nouvelle énergie. Toutes les classes de la société étaient représentées dans ces rangs improvisés, bigarrés, poussés en avant, sans mot d'ordre et sans consigne, par le simoun révolutionnaire ; le gamin de Paris, avec son casque de papier, sa chemise bleue, son bourgeron de cotonade, maniant avec autant d'audace que de maladresse une mauvaise escopette dérobée chez quelque armurier de la cité, coudoyait le bourgeois fashionable dont le brillant fusil de chasse, la casquette de crin et les guêtres de peau composaient une tenue plus élégante que martiale. A côté du grognard des dernières guerres de l'Empire, du vieux débris de Montereau et de Château-Thierry, obéissant à des enthousiasmes politiques un peu surpris de militer ensemble, l'artiste, aventureux, goguenard, observateur, paraissait plus heureux de rencontrer une émotion et un spectacle, que pressé de retrouver une charte. Tout auprès, le garde national, arrivé avec sa baïonnette intelligente, sa mise moitié militaire, moitié bourgeoise, et encore un peu embarrassé de son rôle, ne savait trop s'il était là en modérateur ou en combattant. L'élève des écoles, enivré de poudre, de jeunesse et de soleil, brandissait au dessus de son béret rouge un sabre de mameluck, pris dans les magasins de l'Odéon. L'ouvrier plus grave, plus passionné, étanchait avec un pan de sa blouse grise, le sang et la sueur de son front et de ses mains. Et

l'homme des faubourgs, cet être sans date et sans nom, cette écume vivante de toute révolution qui bout, regardait à droite et à gauche, calculant ce qu'il y avait à piller dans ces somptueux appartemens.

Tout ce monde piétinait, parlait, menaçait, formait des groupes mouvans comme la houle des mers; de temps à autre il en sortait des cris : A mort le garde royal! à mort la moustache blonde! nous le voulons! il est ici! on le cache! qu'on nous le rende! à l'eau le collet rouge, l'aristocrate, le Polignac!...

Napoléon Potard s'était arrêté sur la troisième marche du perron; il dominait de là toute cette foule dont la colère en le regardant se mêlait déjà de quelque surprise. Il était plus grand que Raoul, plus brun, et son costume d'ailleurs rendait toute méprise impossible.

— Que voulez-vous, Messieurs? demanda-t-il tranquillement.

Les cris redoublèrent : Nous voulons l'officier qui a tué l'étudiant Sorel... à l'eau! à l'eau, la moustache blonde!...

Napoléon Potard fit un geste; il y eut un moment de silence.

— Messieurs, leur dit-il, vous demandez un officier de la garde, et c'est un enfant du peuple qui se livre à vous.

— Ne le croyez pas! c'est un aristocrate! un marquis déguisé qui cache l'autre! à l'eau! à l'eau!

— Messieurs, une minute encore, vous me noierez ensuite. Il y a une heure, je me battais, près d'ici, comme vous, pour vous. Blessé au bras, voyez! (Il releva sa manche et montra son bras tout en sang.) J'ai frappé à la première porte venue : c'était ici; on m'a ouvert; on m'a reçu; on ne m'a pas demandé si j'étais pour Charles X ou pour le peuple, blessé par un Parisien ou par un Suisse; non, je souffrais, j'étais en danger; voilà tout!...

Le silence continua, interrompu çà et là par quelques cris.

— Et savez-vous qui m'accueillait ainsi, moi, poursuivi, traqué, moi qui pouvais apporter ici mille désordres, mille périls?

Nouveau silence; notre héros reprit avec plus de force:

— C'est une femme, une veuve, une mère, isolée, sans appui, dont l'unique enfant, malade et endormie, ne résisterait pas à l'épouvante d'un semblable réveil. Maintenant, Messieurs, il y va pour elle de la mort ou de la vie de sa fille : si vous faites un pas de plus, vous la tuez; mais ce pas, vous ne le ferez que sur mon cadavre.

En même temps, se plaçant en travers du perron dont il descendit les dernières marches, il se trouva à quelques pas des groupes. L'énergie de son geste et de sa parole, son air de franchise, sa jeune et mâle beauté, tout contribuait à émouvoir cette foule plus ardente que sanguinaire; déjà quelques symptômes plus rassurans se manifestaient dans ces rangs tumultueux. Cependant l'un des plus acharnés dit d'un ton moqueur :

— Hé ! l'ami ! vous qui parlez si bien, qui êtes-vous donc? dites-nous votre nom, pour que nous allions boire à votre santé !...

— Vous voulez savoir mon nom ?... il ne vous apprendra rien; n'importe, je vais vous le dire : je m'appelle Napoléon Potard.

— Oh ! ça, c'est vrai, dit quelqu'un dans la foule; aussi vrai que je me nomme Cyprien Sureau.

Ce fut un coup de partie ; le commis-voyageur était hableur, rodomont, séditieux, mais point méchant ; en outre, sa faconde et son érudition *chansonnière* lui donnaient quelque influence.

— Monsieur Cyprien, lui dit Napoléon Potard, venez à mon aide; dites à ces Messieurs si je leur en impose !

— Non, répondit Sureau sans hésiter.

— Est-il vrai ou faux que je me nomme Napoléon Potard ?

— C'est vrai.

— Que l'an dernier, à pareille époque, je me battais contre un de ces aristocrates qui vous mitraillent aujourd'hui ?

— C'est vrai.

— Qu'il refusait de se battre à cause de mon nom roturier ?

— Oui.

— Et que mon témoin, qui répondit de moi corps pour corps, était un vieux troupier de la 82e, décoré à Iéna, et nommé Pierre Aubrespy ?...

— Pierre Aubrespy ! c'était mon sergent, dit un ancien soldat à moitié perclus qui s'était traîné là avec son fusil de 1805 ; puis il ajouta, comme se parlant à lui-même : c'est étonnant comme ce jeune homme ressemble à...

Le nom se perdit au milieu du bruit. Déjà, par un de ces revirements rapides, si communs chez les masses populaires, Napoléon Potard devenait presque un héros aux yeux de ceux qui, un quart d'heure avant, avaient paru prêts à le massacrer. Des bravos, des vivats commençaient à remplacer les menaces ; il vit le changement et en profita :

— Amis, reprit-il, pas plus de cris d'enthousiasme que de mort : les uns n'étaient pas dignes de vous ; je ne suis pas digne des autres ; mais si je vous inspire quelque estime, quelque confiance...

— Oui, oui, vive Napoléon ! vive la Charte !

— Retirez-vous en bon ordre, en silence, et... courez à l'Hôtel-de-Ville où tout se décide en ce moment.

C'est cela ! à l'Hôtel-de-Ville ! vive l'Empereur ! vive Lafayette !

Et la foule docile commença à s'écouler par la porte cochère, toujours en désordre, mais sans clameur. Si l'érudition et l'émeute pouvaient marcher ensemble, on se fût souvenu du *forte virum quem* de Virgile.

Au bout de cinq minutes la cour était vide. Germain, hébété d'étonne-

ment et de frayeur, referma les deux battans; on entendit encore dans la rue quelques cris vagues, puis quelques pas lointains, puis plus rien, que ce silence de midi, dans les jours chauds, aussi complet et aussi morne que le silence de la nuit.

Notre héros remonta lestement; il retrouva dans le salon Bénédicte et Raoul pâles, mais calmes et résolus.

— Madame, dit-il à la marquise, vous voyez qu'il y a des momens où il vaut mieux s'appeler Potard que Montmorency.

Ce fut sa seule vengeance ; il tendit la main à monsieur de Domazan, qui la serra, muet d'admiration et de reconnaissance. Un moment, mon ami ! lui dit Napoléon Potard; puis revenant à madame de Tresmes.

— Excusez-moi, madame la marquise, reprit-il, si j'ai osé entrer encore dans cet hôtel après que vous m'en aviez chassé. La circonstance me justifie. Voici deux jours que je cours les rues, sans prendre parti pour personne, en spectateur, espérant attraper quelque balle ou quelque boulet ; car je me savais assez isolé, et je me sentais assez malheureux pour ne pas craindre la mort. Malgré moi, une force invincible me ramenait ici, près de cet hôtel, où je savais que vous étiez avec votre fille malade ; il me semblait qu'au milieu de cet orage de feu qui se déchaînait sur la ville, j'aurais peut-être occasion de vous servir, de vous protéger. C'est encore pour obéir à ce pressentiment, que depuis deux jours j'étudiais le plan de ce quartier, de cet hôtel et de ce jardin, comme pour en faire le siége. Il y a deux heures, une balle morte m'a atteint, sur le quai d'Orsay. Je me suis replié sur cette rue, et au moment où j'en tournais l'angle, j'ai vu monsieur de Domazan frapper à votre porte, puis les insurgés arriver. Mon cœur m'a fait tout deviner, même que cette légère blessure et ce bras en écharpe pourraient vous être bons à quelque chose. J'ai couru à la rue Vanneau, j'ai escaladé le mur du jardin et... vous savez le reste. Maintenant, madame la marquise, me pardonnez-vous ?

Au moment où il était entré, le visage de Bénédicte avait pris une indicible expression de tendresse ; mais passant du soleil brûlant de la cour au demi-jour de l'appartement, Napoléon Potard n'avait pu s'en apercevoir. Pendant qu'il parlait, elle se remit peu à peu et redevint impassible ; quand il eut fini, au lieu de lui répondre, elle s'avança sur la pointe du pied jusqu'à la petite porte, prêta l'oreille, se pencha à la serrure :

— Marie ne s'est pas éveillée, dit-elle.

Notre héros la regarda avec autant de surprise que de désespoir ; il avait peine à croire à tant de froideur et d'ingratitude ; mais il ne pouvait pas s'y tromper : c'était bien là Bénédicte, pâle et silencieuse comme un fantôme, sublime et insensible statue sur laquelle l'amour, la pitié, la reconnaissance, la peur, glissaient sans laisser plus de trace que des gouttes d'eau sur du mar-

bre. Après un moment de silence, il se tourna vers M. de Domazan, et lui dit :

— Trouvez-vous, Monsieur, que j'aie quelque droit à votre amitié?

Le regard de Raoul répondit pour lui.

— Eh bien! vous le voyez : Madame me dédaigne parce que je ne suis rien, parce que je suis sans état, sans naissance et affublé d'un nom ridicule. J'en suis sûr, mon ami, vous savez sur ma destinée quelque chose que j'ignore. Pierre Aubrespy, je vous le répète, s'approcha de vous le jour de notre duel ; il vous parla tout bas, et ce qu'il vous dit vous décida à vous battre ; vos manières changèrent à l'instant : de hautaines et railleuses qu'elles étaient, elles devinrent affectueuses et polies. Raoul, vous savez qui je suis : dites-le moi, dites un mot, et vous serez quitte au centuple !...

Avant que Raoul horriblement troublé par cette demande, avant que Bénédicte qui avait écouté avec une attention inquiète, eussent eu le temps de répondre, on entendit dans la rue le galop régulier de deux chevaux qui s'arrêtèrent devant l'hôtel. Raoul, avec cette finesse d'ouïe que donne l'extrême habitude, reconnut qu'ils devaient appartenir à son régiment. En effet, c'était un sous-officier de chasseurs, tenant un cheval en main. Il entra dans la cour, et envoya par Germain le billet suivant, écrit au crayon sur la page déchirée d'un carnet de poche, et adressé à M. de Domazan :

« Le maréchal-des-logis Durand assure vous avoir vu entrer à l'hôtel, n° 12, qui est celui de madame de Tresmes. Je l'y envoie, avec un cheval pour vous, dans le cas où ces b..... de Parisiens vous auront laissé assez de sang dans les veines pour reprendre le fil du discours. Les rues voisines sont désertes en ce moment ; l'effort des insurgés s'est porté ailleurs. Je rallie le régiment sur la place Louis XV, pour nous diriger de là aux Tuileries. Nous n'avons perdu qu'une cinquantaine d'hommes ; mais il y a des drôles qui parlent de se débander, sous prétexte que la cause est perdue. Vous, mon cher, qui ne boudez pas, venez vite, s'il vous reste un souffle de vie : je compte sur votre influence et votre exemple pour ranimer mes gaillards. Vous pensez bien, Raoul, que tout ceci n'est pas au nom de la discipline et de mon grade, mais au nom de notre affection et de l'honneur. Venez : ce n'est pas votre colonel qui vous l'ordonne, c'est votre ami qui vous le demande.

» Le colonel D.... »

Raoul bondit à la lecture de ce billet, comme le noble coursier de l'Ecriture au son du clairon. Oubliant où il était et qui il avait à remercier, il allait sortir en courant lorsque Napoléon Potard le retint.

— Un mot est vite dit, Raoul ; avant de sortir, dites-le moi.

— Que me voulez-vous? vous voulez que je manque à une promesse sacrée,

que je trahisse à la fois ma parole et celle d'un autre ! vous pensez que dans ce moment terrible, où tout se croise et s'entrechoque dans mon âme, je n'aurai pas la force d'un refus, et vous voulez en profiter, n'est-ce pas?...

— Eh ! bien, oui, répondit Napoléon Potard, en proie à une exaspération croissante ; il ne sera pas dit que je me débattrai toujours sous le poids d'un mystère que d'autres savent et que je leur demande en vain ; il ne sera pas dit qu'ils passeront toujours auprès de moi comme des fantômes railleurs, me jetant une énigme dont ils emportent le mot en s'enfuyant !... Non, Raoul, non. Il est des instans où les lois ordinaires de l'honneur deviennent impuissantes, et nous sommes dans un de ces instans. Il n'y a plus ici ni trahison, ni parjure ; il n'y a qu'un homme qui a le droit d'apprendre enfin un secret qu'il ignore, et qu'il vous demande à genoux !..

Et en achevant ces mots il tomba aux pieds de Raoul qu'il retenait par son ceinturon.

Raoul était fou ; il voyait les minutes s'écouler ; à ses pieds un suppliant qui venait de lui sauver la vie : un vertige affreux s'empara de lui.

— Vous le voulez ? dit-il ; vous voulez que je sois déloyal et traître, et vous me laisserez sortir après ?

— Oui.

— Eh bien !...

Avant qu'il eût pu prononcer une syllabe de plus, Bénédicte s'élança vers la porte, et mettant sa main sur la clé :

— Monsieur de Domazan, dit-elle, vous voyez cette clé : vous êtes trop bien élevé, trop gentilhomme pour venir me l'arracher de force. Si vous dites un mot, un seul, si vous révélez un secret confié à votre probité par un honnête homme, je ferme cette porte à double tour, je vous emprisonne dans ce salon jusqu'à demain ; votre colonel saura que vous êtes ici, mais il ne vous reverra pas !

— Et je serai déshonoré !... oh ! Madame !...

— Il ne put en dire davantage ; il était écrasé par cette épouvantable menace. Seulement il jeta sur Napoléon Potard un regard désespéré, que celui-ci comprit.

— Madame, dit-il, vous pouvez ouvrir à M. de Domazan ; je ne lui demande plus rien. Et vous, Monsieur, vous pouvez sortir, je ne vous retiens plus.

Raoul s'inclina, passa, sans mot dire, entre ses deux redoutables interlocuteurs, et disparut. Au bout d'un moment on entendit les chevaux qui piaffaient dans la cour, sortir au galop, puis tout bruit cessa de nouveau.

C'était le tour de Napoléon Potard ; il salua madame de Tresmes, traversa

le salon en silence ; arrivé à la porte, il se retourna, regarda encore une fois Bénédicte et lui dit d'une voix étouffée :

— Adieu, Madame, adieu... pour toujours !

— Peut-être, murmura la marquise, sans que le jeune homme pût l'entendre.

Lorsqu'elle fut seule, elle courut à la chambre de Marie qui ne s'était pas réveillée : elle se rassit près de son lit et demeura long-temps, bien long-temps dans une attitude pensive ; le regret, la résignation, la joie, la tendresse, la douleur, les sentimens les plus divers, les émotions les plus contraires, passaient tour à tour sur son front, comme ces nuées d'automne que le vent pousse à travers un ciel orageux.

Cependant la soirée avançait ; le bienfaisant sommeil de Marie s'était prolongé assez long-temps pour rassurer sa mère. Déjà quelques nuances plus animées se répandant sur ses joues charmantes, quelques mouvemens gracieux et légers comme ceux de l'oiseau prêt à retirer son cou de dessous son aile, annonçaient l'approche d'un paisible et doux réveil.

Un peu avant la nuit, Récamier, malgré les désordres et les périls de la journée, trouva moyen d'arriver jusqu'à l'hôtel de Tresmes. En entrant, un coup d'œil lui suffit pour juger l'état de la malade :

— Dieu soit béni ! s'écria-t-il ; dans ce jour funeste il y a au moins quelque chose qui me console : votre fille est sauvée ! Madame.

A ce mot décisif, Bénédicte, heureuse d'avoir enfin quelqu'un auprès de qui son cœur pût déborder sans entrave, saisit la main du docteur, avec mille paroles confuses, frémissantes de reconnaissance et de joie, entrecoupées de larmes et de sanglots. Au contact de ses mains brûlantes, Récamier ne put réprimer un mouvement de surprise, et lui dit avec une sollicitude affectueuse :

— Ce soir, Madame, ce n'est plus Marie qui a la fièvre ; c'est vous.

VI.

Un lendemain d'orage.

NAPOLÉON POTARD A LA MARQUISE DE TRESMES.

« Madame la marquise,

» Je devrais peut-être m'effacer entièrement de votre vie ; mais j'essaie en vain de lutter contre le fatal attrait qui me ramène, au moment même où ma raison et mon cœur me conseillent de vous fuir. Rassurez-vous du moins ; ces

lignes, les premières que vous recevrez de moi, seront aussi les dernières que je vous adresserai jamais : il est trop cruel de vous aimer, trop stérile de vous servir, trop nécessaire de vous oublier.

» Cependant, si indifférente que je vous suppose à ce qui me concerne, je ne voudrais pas être confondu par vous avec ces insensés et orgueilleux enfans du siècle, qui méritent d'être méprisés et ridicules parce qu'ils ne savent être ni malheureux, ni résignés. Je ne suis point de ceux là. Lorsque je vous vis pour la première fois, j'étais seul comme toujours ; je n'avais personne à aimer ; c'est à peine si, en remontant le cours des années enfuies, je retrouvais dans ma mémoire d'enfant l'image à demi effacée d'un inconnu auquel je ne savais quel nom donner : bienfaiteur ou père. Il y avait autour de mon berceau et des premières impressions de ma jeunesse un mélancolique nuage que j'essayais vainement de percer. Vous m'apparûtes, et je fis pour vous comme ces avares, qui dépensent en un jour des trésors long-temps amassés. Vous fûtes pour moi le rayon qui dissipe le nuage, l'ange gardien qui sourit et s'incline sur le berceau des orphelins. Je ne m'en demandai pas davantage ; je ne me rendis compte ni de mes sentimens, ni de mes désirs, ni de mes songes. Je ne réfléchis ni à votre beauté divine, ni à l'éclat de votre rang, ni aux distances infinies qui nous séparaient. Ces distances, voulais-je les franchir ? non ; mais il me semblait que, sans vous abaisser un moment, vous pourriez laisser tomber sur moi un regard ; que pour un dévoûment sans bornes, pour une adoration sans fin, vous pourriez m'accorder un peu de cette indulgence qui est au fond des natures exquises, parce que, jugeant tout d'après elles-mêmes, elles ne peuvent comprendre que le bien. Si je me suis trompé, si je vous ai offensée sans le vouloir, pardonnez-moi comme je vous pardonne ce que je souffre en songeant à vous !

» Le hasard m'a permis de vous rendre service.... pardon encore ; je sais qu'il n'est ni généreux, ni habile de rappeler de pareilles choses ; je ne le ferais point, si j'y cherchais un grief, mais je n'y cherche qu'une excuse. Lorsque j'ai eu le bonheur de vous protéger, Dieu sait que je n'ai point obéi à un calcul coupable ; je ne me disais pas qu'en jetant dans les abîmes creusés entre nous le souvenir d'un service, je parviendrais à les combler ; mais que peut-être votre cœur, guidé par un peu de reconnaissance, devinerait que je ne lui demande qu'un peu de pitié. Hélas ! il ne l'a pas compris ; il a tout repoussé comme s'il avait quelque chose à craindre, ou peut-être tout dédaigné parce qu'il ne redoutait rien. Quel que fût le motif qui me rapprochât de vous, je vous ai vue toujours la même : insensible et glacée comme une statue, sans sourire et sans regard, ou plutôt comme un de ces sphinx, prêts à nous écraser sous le poids d'un secret qu'ils savent, et qu'ils ne disent jamais !

» Un secret ! voilà le fardeau sous lequel je me débats, depuis que je pense,

depuis que j'existe. Qui suis-je ? ce nom bizarre qui m'a valu vos mépris est-il réellement le mien? ma naissance est-elle entourée d'un de ces mystères qui illustrent ou déshonorent, qui sauvent ou qui tuent ? et ce mystère, heureux ou funeste, qui le connaît ? Pierre Aubrespy ! monsieur de Domazan ! vous-même, madame la marquise ! Voilà dans quels doutes je flotte sans cesse, dans quels abîmes vous m'avez replongé par votre inexplicable rigueur. Si j'en crois de mystérieux avis, un étrange rendez-vous assigné à plusieurs années de distance, il viendra un jour où je saurai tout. Mais ce jour arrivera-t-il jamais ? n'est-ce pas encore une mystification terrible dont je suis la victime et le jouet ?... D'ailleurs, attendre cinq ans ! cinq siècles ! n'ai-je pas d'ici là le temps de me désespérer, de me briser contre les obstacles de la vie, de me perdre dans les voies mauvaises ? Oh ! qu'il m'eût été salutaire de trouver, en attendant, une main bienfaisante qui m'eût servi de protectrice et d'appui ! avec quelle pieuse ardeur je me serais prosterné aux pieds de la femme qui eût consenti à me guider à travers ce dédale, à éclairer de son sourire la tristesse du passé, l'anxiété du présent, l'incertitude de l'avenir !... Oh ! si cette femme eût existé ! si c'était vous, vous que nous apprend à bénir ce doux nom qui vous va si bien et qu'il m'est défendu de prononcer !... Mais non, je dois repousser bien loin ces trompeuses et séduisantes chimères ! je dois échanger ce rêve charmant où je vous vois souriante et bonne, contre cette réalité où je vous retrouve inexorable ! Je dois tout oublier, votre nom, votre image, nos rencontres, tout, excepté que je vous aime et que je ne vous maudirai jamais!

» Maintenant, adieu. J'ignore si la révolution qui vient de s'accomplir ouvre pour moi quelques avenues, aplanit quelques obstacles. Je ne l'ai ni désirée, ni approuvée ; pourtant les idées qui lui ont servi de préliminaires et de passeport doivent favoriser l'ambition des hommes sans naissance et sans nom, qui n'apportent dans l'arène commune que l'intelligence et le travail. S'il en était ainsi ; si, à force d'énergie et de courage, j'arrivais un jour à cette renommée, blason suprême qui égalise tous les autres, et si alors !... Mais pourquoi rêver toujours? pourquoi revenir à de folles espérances qui toutes me ramènent vers vous ? Ah ! c'est parce que je vous retrouve encore en elles, que je n'ai pas la force d'y renoncer !

» Adieu encore. Quel que soit l'avenir de ma destinée, votre nom luira toujours comme un phare pour ma conscience, s'il ne doit pas l'être pour mon cœur. Je périrai peut-être dans la lutte, mais je ne faillirai point : et si je n'espère pas vous faire regretter un jour de m'avoir repoussé, je suis sûr du moins que vous ne rougirez jamais de m'avoir connu. Adieu. »

Après avoir écrit cette lettre, Napoléon Potard courut la porter à l'hôtel de Tresmes ; il traversa les rues de ce faubourg Saint-Germain, naguère si bril-

lant, alors solitaire et triste comme une nécropole. Arrivé au n° 12 de la rue de Babylone, notre héros frappa.

— Pour madame la marquise de Tresmes, dit-il en présentant sa lettre au fidèle Germain, immobile dans sa loge.

— Madame la marquise est partie, dit le concierge.

— Partie, et depuis quand ?

— Depuis hier.

— Et où est-elle allée ?

— Aux eaux d'abord, pour la convalescence de mademoiselle Marie. Ensuite elle compte passer quelques années en Italie.

Et le guichet de la loge se referma.

Quelques années ! murmura Napoléon Potard, et il lui sembla que son étoile, déjà si tremblante dans un ciel si sombre, achevait de s'y effacer. Un espoir lui restait : il se dirigea vers la rue d'Artois où demeurait M. de Domazan. Il trouva sur la porte une culotte noire surmontant des guêtres olives, et surmontée d'un valet de chambre de bonne mine, qui paraissait ne savoir que faire de ses loisirs.

— Monsieur Raoul de Domazan ?

— Monsieur le vicomte est parti.

— Parti ! et depuis quand ?

— Depuis deux jours.

— Et où est-il allé ?

La culotte noire toisa le questionneur comme pour savoir jusqu'où pouvait aller sa confiance : rassurée par la bonne mine de notre héros, elle laissa tomber cette réponse laconique :

— A Cherbourg.

— Et de là ?

— En Angleterre.

— Et quand reviendra-t-il ?

Les guêtres olives montrèrent du coin de l'œil un drapeau tricolore flottant à quelques pas de là, et accompagnèrent cette pantomime d'un mouvement d'épaules très expressif.

Napoléon Potard n'en demanda pas davantage ; ce départ lui faisait perdre encore une lueur d'espérance ; mais il comprit et apprécia la fidélité de Raoul.

En sortant de chez M. de Domazan, il jeta par hasard les yeux sur une maison voisine ; le mur en était couvert de ces placards, de ces avis, quelques uns sincères, la plupart provocateurs, que les journées de juillet firent éclore en foule, et où chacun, profitant de ce court intérim monarchique, proclamait son opinion, ses espérances et son candidat. Le nom de Napoléon attira ses re-

gards, il s'approcha, et lut ce qui suit, grossoyé à la main sur un grand carré de papier blanc :

« Vive Napoléon II ! Français, qui n'avez pas oublié la gloire du père, oublierez-vous les droits du fils ? » — *Signé :* Bernard, capitaine en demi-solde, rue Saint-Jacques ; Chapuzot, sous-officier de la Vieille, rue Mouffetard ; Péquignol, flanqueur de la garde, rue Saint-Denys ; Pierre Aubrespy, ancien sergent de la 82e, rue Petrelle, etc., etc., etc....

Un quart d'heure après, Napoléon Potard allait de porte en porte, rue Petrelle. La rue n'est pas longue ; après deux ou trois questions infructueuses, il trouva, à l'entrée d'une petite allée étroite et sombre, un ouvrier endimanché, avec des moustaches et une cicatrice toute fraîche qui lui sillonnait la tempe et la joue.

— Monsieur Pierre Aubrespy ?

— C'était ici.

— Il n'est donc pas chez lui ?

— Il est parti.

— Et depuis quand ?

— Depuis une heure.

— Et où est-il allé ?

— A Vienne.

— En Dauphiné ?

— Non, en Autriche.

— En Autriche !...

—Oui, vous savez... voir le fils de l'empereur, et tâcher de le ramener ici. Nous nous sommes cotisés, une centaine, ouvriers ou vieux soldats; nous avons fait deux cent cinquante francs, et nous avons choisi Monsieur Aubrespy, notre ancien, pour entreprendre le voyage. Il vient de partir par la voiture de la rue du Bouloy, à preuve que je l'ai accompagné jusqu'au bureau. Mais, pardon, excuse, j'ai mon ouvrage, et voilà trois heures perdues.

Et il disparut dans l'allée.

Ainsi Napoléon Potard était plus isolé que jamais.

Pour revenir chez lui, il avait à passer par le Palais-Royal. En approchant, il s'aperçut d'un mouvement inaccoutumé. Il suivit la foule qui, grossissant toujours, finit par devenir tout-à-fait compacte dans la cour intérieure du palais. Cette cour était pleine de gens du peuple, de bourgeois bien vêtus, de hussards de Chartres arrivés le matin même, et puis de ces badauds, connus sous le calembourg de bêtes curieuses, et qui abondent à Paris pour tous les spectacles. Au moment où Napoléon Potard entrait, un prince, qui n'était encore que lieutenant-général du royaume, parut au balcon, et aussitôt des cris, des vivats retentirent de toutes parts. Le prince salua, mit plusieurs fois la

main sur son cœur, et se retira en s'inclinant. Aussitôt, à travers les croisées ouvertes, on put voir d'en bas une véritable nuée d'habits noirs qui venaient d'assister par les fenêtres à cette scène historique, rentrer précipitamment dans le salon, courir au futur roi, et lui offrir la première traduction *libre*, ou plutôt très obséquieuse, de cet hommage populaire.

— Quoi! déjà des courtisans! murmura machinalement Napoléon Potard.

— Oui, mais des courtisans en habit noir, comme vous et moi, lui dit un monsieur en redingote verte qui venait de crier très fort. Ah! jeune homme! quelle belle journée pour le pays! Désormais plus d'habits brodés! plus de cour! plus de cette liste civile dévorée par les aumôniers, les favoris et les chiens de chasse! Mais un prince national, éclairé, vivant en famille, donnant à ses enfans l'éducation commune! L'escamotage cessant de compter parmi les moyens de gouvernement! La charte partout! la liberté toujours! plus d'aristocratie! plus de castes! Moi qui vous parle, je m'appelle Gouju, et je demande la préfecture de la Seine, que je suis sûr d'obtenir!... Ah! monsieur, quand on a été à Waterloo, quand on a souffert de toutes les blessures de la France, quand on a été persécuté par l'absolutisme et l'arbitraire, un pareil jour console de tout!... »

Et le Monsieur attendri, d'une main s'essuya les yeux avec un foulard magnifique, de l'autre pressa dans ses bras Napoléon Potard, qui ne savait trop que répondre à un patriotisme aussi expansif.

Un moment après avoir quitté cet excellent citoyen, il voulut se sécher le front, ruisselant d'une sueur thermidorienne; il fouilla dans toutes ses poches, et ne put retrouver son mouchoir; un autre instant après, il voulut consulter sa montre, son gousset était vide; notre héros comprit alors les effusions amicales et patriotiques du futur préfet de la Seine.

— Il paraît, se dit-il avec un sourire mélancolique, que, parmi les escamotages tués par la révolution, ce Monsieur ne comptait pas celui des montres et des mouchoirs!...

Il rentra chez lui, accablé, écrasé de chaleur et de fatigue; on lui remit une lettre et une carte. Elles étaient l'une et l'autre de Cyprien Sureau, la seule de ses connaissances à laquelle il n'eût pas pensé.

Voici ce que Cyprien lui écrivait:

« Mon cher monsieur Potard, nous avons triomphé sur toute la ligne; le peuple de Paris s'est couvert de gloire, et il est juste maintenant que nous recueillions ce qu'il a semé. Grâce au ciel, le gouvernement imposé par les baïonnettes étrangères a cessé d'exister. Nous mettons à sa place une royauté populaire, sous laquelle on pourra impunément s'appeler Sureau ou Potard. Les services que j'ai rendus à la cause nationale ont attiré l'attention sur moi. Tout Français se doit à sa patrie, et je me dévoue.

» Vous aussi, mon cher monsieur Potard, vous vous êtes bien montré dans ces journées glorieuses, et vous avez pleinement réparé la petite incartade qui me contraria si fort, dans cette séance de la société *Aide-Toi*, où j'eus l'honneur de vous présenter. Venez donc vite, avant que la concurrence soit trop nombreuse, afin que nous cherchions ensemble ce que nous pourrons faire d vous.

» Vous êtes sans doute ambitieux comme tous les hommes intelligens et jeunes. Vous avez été froissé par la société qui s'en va ; acceptez les offres de celle qui vient. Si vraiment, comme j'ai cru le deviner, vous avez élevé vos regards jusqu'à cette aristocratie superbe, où votre nom plébéien vous a attiré des mépris, consentez à marcher aujourd'hui sur ses ruines ; et quand vous serez arrivé au but, quand vous aurez votre part de célébrité, de grandeur ou de pouvoir, quand vous traiterez d'égal à égal, alors, mon ami, vous la verrez venir à vous aussi empressée que vous l'avez trouvée dédaigneuse : adieu, je vous attends demain chez moi, rue Saint-Honoré, 260.

» Votre affectionné,

» Cyprien SUREAU. »

Cette lettre répondait trop bien aux pensées qui fermentaient depuis quelques jours dans l'esprit de Napoléon Potard, pour qu'il s'arrêtât à la discuter avec lui-même. En la lisant, il crut voir flotter à l'horizon, à travers mille nuages dorés, l'accomplissement de ce rêve qui lui était cher, rêve que font tous les jeunes gens assez hardis pour aimer une femme placée au dessus d'eux dans la hiérarchie sociale : « Devenir célèbre, puissant, et se faire alors ou accepter ou regretter ! » Malheureusement cette espérance n'a pour elle ni l'originalité d'un paradoxe, ni la vraisemblance d'un lieu commun ; mais pardonnons à notre héros, il n'avait que vingt-trois ans.

Il demeura quelque temps à réfléchir, comme réfléchissent les hommes très jeunes, c'est à dire à rêver. Le regard de sa pensée plongeait tour à tour dans son passé si obscur, dans son avenir si incertain ; il suivait dans les régions lointaines ces trois voyageurs dont chacun semblait avoir emporté une part du secret qui devait fixer sa vie. Partout il ne rencontrait qu'isolement, mystère, abandon. D'un seul côté reparaissait son étoile, bien faible, bien vacillante encore, mais reflétant un peu de ce vif rayon que la jeunesse porte toujours en elle, semblable à ces corps lumineux qui éclairent tout ce qu'ils approchent.

— Absens tous trois ! répéta-t-il : Pierre Aubrespy en Autriche ! madame de Tresmes en Italie ! monsieur de Domazan en Angleterre !... J'irai demain chez Cyprien !

VII.

Les extrêmes se touchent.

Si Napoléon Potard n'avait pas été, grâce aux antécédens de sa jeunesse, un peu trop allemand pour se consoler de ses chagrins d'après le procédé français, c'est à dire par l'aspect des ridicules d'autrui, la visite qu'il fit le lendemain à Cyprien Sureau lui eût fourni un ample sujet d'observations sardoniques. L'ex-commis voyageur, qui jusque là n'avait occupé à Paris qu'un *pied-à-terre*, s'était installé à la hâte dans un grand appartement de la rue Saint-Honoré, lequel offrait un assez fidèle emblème de ce qui se passait alors dans la société et dans les esprits. Des échantillons de vins de toute espèce, seul souvenir de son ancien état, gisaient dans un coin, à côté d'une collection poudreuse de vieux numéros du *Constitutionnel*. Quelques livres administratifs, achetés le matin, bigarraient de leurs reliures intactes une petite bibliothèque, entourée, en guise d'auréoles, de quatre lithographies aussi affligeantes pour l'art que glorieuses pour la nation. Une masse de papiers de toutes les dimensions s'élevait en pyramide sur une table-ministre, apportée la veille de chez l'ébéniste. Un habit complet de garde national étalait sur deux chaises de paille ses galons neufs et ses vierges broderies; le tout avait une apparence d'impromptu et de provisoire en harmonie avec les commencemens du nouveau pouvoir, et surtout avec ses promesses.

Sureau reçut Napoléon Potard avec une bonhomie où perçait de temps à autre une légère pointe de protection.

— Pardonnez-moi, mon cher, lui dit-il, si j'abrège les préliminaires.... Je suis depuis deux jours chef de division provisoire au ministère provisoire de l'Intérieur, et vous jugez si j'ai de la besogne! Déblayer ce qui n'est plus, et installer ce qui n'est pas encore! Il n'y a vraiment rien de plus fatigant que de régler, en parties doubles, les comptes d'un gouvernement qui finit, et ceux d'un gouvernement qui commence! J'en ai pardessus la tête, et si je n'étais soutenu par la pensée d'être utile à mon pays..... mais voyons! que pouvons-nous faire de vous? avez-vous quelque instruction?

— Quelque peu, répondit modestement notre héros.

Or, il n'est pas inutile de rappeler qu'élevé dans une des universités les plus fortes de l'Allemagne, ayant ensuite voyagé quatre ans en observateur et en artiste, puis passé à Paris ces trois dernières années de la Restauration, où l'élan des intelligences fut si magnifique, Napoléon Potard était à coup sûr un des jeunes gens les plus profondément instruits qu'on pût rencontrer. Je

glisse sur cette remarque, parce que les héros de roman sont autorisés à ne rien savoir, même ce qu'ils disent et ce qu'ils font.

— Eh bien ! mon cher, que voulez-vous être?... percepteur des contributions?

— Percepteur ! qu'est-ce que cela ?

— On va dans une ville de province, de dix-huit cents à trois mille âmes; l'on est chargé de recueillir les impôts; l'on correspond avec le receveur particulier ; l'on fait des saisies, quand il y a des récalcitrans ; l'on prélève sur les contributions...

— Mais, mon ami, je croyais que sous ce nouveau gouvernement elles seraient abolies ?...

— Oh ! fit Cyprien d'un air naïf, il y en aura toujours quelques unes pour ne pas en perdre tout-à-fait l'habitude.

— C'est égal; si c'était possible, j'aimerais mieux une autre place.

— Eh bien ! voulez-vous être... substitut du procureur du roi ?...

— Apprenez-moi ce que c'est, mon ami !...

— On est attaché au parquet (sans calembour); on fulmine contre les crimes qui se sont commis dans le ressort. On se fait l'interprète de la société compromise, de la morale outragée, du gouvernement menacé; on soutient les procès politiques, les procès de presse...

— De presse ! prenez garde, mon cher, vous savez bien qu'il n'y en aura plus !.....

— C'est vrai, je n'y pensais pas... mais enfin que sait-on ?... il y a de si méchantes gens dans ce monde, et l'on est toujours si enclin à dire du mal du gouvernement !

— N'importe ! je vous serai obligé de me proposer autre chose.

— Aimeriez-vous mieux être.... sous-préfet ?

— Qu'est-ce encore que cela, je vous prie ?

— On administre un arrondissement, on correspond avec monsieur le préfet, on s'occupe des chemins vicinaux, on soigne les élections...

— Comment ! mais je croyais que les élections n'avaient plus besoin d'être soignées !... qu'elles iraient toutes seules, et que, sans s'en occuper, on aurait tout naturellement les meilleurs citoyens du pays...

— C'est encore vrai, et c'est moi qui déraisonne ! c'est la lecture de tous ces vieux papiers-là qui me donne des distractions !

— N'importe ; je crois que cette place ne me conviendrait pas beaucoup mieux...

— Eh bien ! cherchons...

— Non, mon ami, ne cherchons plus : je vois que je n'ai point d'aptitude pour ce que vous pourriez m'offrir ; je vous remercie de tout cœur; mais jusqu'à nouvel ordre je resterai ce que je suis.... Je n'avais vraiment que

deux vocations; être soldat ou poète : il est trop tard pour que je suive la première; quant à l'autre... je ne m'en dissimule ni les déceptions, ni les périls. Je suis né dans un mauvais siècle qui jette dans l'esprit de ses enfans des germes de désirs infinis, et qui les décourage ensuite par la comparaison dérisoire de la grandeur des moyens avec la petitesse des résultats. D'ailleurs, comme vous l'avez peut-être soupçonné, ma position est exceptionnelle; j'ignore encore qui je suis, et je dois attendre cinq ans pour apprendre le mot de mon énigmatique destinée. Quel que soit ce mot, je dois me préparer à le subir s'il me frappe, ou à monter jusqu'à lui s'il m'élève. Que ferais-je d'ici là, qui ne dût être ou dépassé ou détruit par cette révélation? Mon parti est pris : je vais, pendant ces cinq années, m'isoler entièrement, et chercher dans un travail indépendant un remède aux souvenirs et aux agitations qui me tourmentent. Adieu, Cyprien; à dater de ce jour nous allons voyager tous deux, moi dans la vie idéale, vous dans la vie réelle. Peut-être nos illusions sont-elles destinées à y périr; peut-être des mécomptes nous attendent-ils, vous, dans ce monde des affaires auquel vous croyez, moi dans ce monde des idées auquel j'aspire. Quoi qu'il en soit, quittons-nous amis, et pardonnez-moi d'avoir eu un jour, vis-à-vis de vous, la plus orgueilleuse des ambitions, celle qui sera, je le crains, la dernière fierté de notre siècle...

— Et laquelle? demanda Sureau.

— L'ambition de n'être rien.

— Parbleu! mon cher, reprit gaîment l'ex-commis-voyageur, vous êtes un fier original! savez-vous que vous me faites gagner un pari de dix louis?

— Vraiment?

— Oui, l'ami Th.... avait parié avec moi que pendant quinze jours il nous serait impossible de rencontrer un seul individu qui ne nous demandât pas une place... Et j'y pense, il devrait me payer double, puisque vous refusez celles qu'on vous offre...

Les deux amis se quittèrent : l'un reprit ses travaux administratifs, l'autre retourna dans son modeste logement, près du Luxembourg.

Trois fois dans l'espace de quatre ans, Cyprien Sureau et Napoléon Potard se rencontrèrent : la première fois, ce fut au mois de juin 1832. Sureau entra dans la chambre de son ami; il avait l'œil morne et la tête baissée :

— Eh bien! mon cher, qu'y a-t-il? demanda notre héros en lui tendant la main.

— Il y a... il y a que je suis destitué depuis hier.

— Comment cela?

— Pour m'être fié à des blagues politiques faites avec du bois de campêche! Quoique employé au ministère de l'intérieur, j'avais cru pouvoir garder une opinion. Je blâmais hautement l'abandon de la Pologne, l'évacuation d'Ancône,

et autres gentillesses de nos libéraux frelatés. Est survenue l'émeute Saint-Merry : la garde nationale a donné ; moi, bernicle ! j'étais allé me promener aux Batignolles. En outre, mon frère, qui est élève chirurgien, a refusé de signaler à la police trois blessés qu'il avait pansés. Là dessus pas de rémission, et me voilà sur le pavé. Et vous?

— Moi, je n'ai pas été plus heureux ; j'ai essayé de beaucoup de choses, et rien ne m'a réussi. J'ai commencé par où l'on devrait finir, par la philosophie : mon éducation germanique m'en facilitait l'étude. J'ai porté mes travaux à un grand philosophe français ; mais il s'est trouvé par malheur qu'il s'était occupé des mêmes auteurs que moi, et que, partis tous deux du même point, et à propos des mêmes textes, nous étions arrivés à des résultats tout contraires. Or, comme un professeur a toujours raison, il a bien fallu que j'eusse tort, et me voilà consigné à la Sorbonne...

— Ensuite?

— Ensuite, séduit par le rôle noble et humain de la médecine, j'ai voulu m'y appliquer ; j'ai trouvé d'abord un protecteur parmi les maîtres de la science ; mais voici qu'un jour il m'envoie chez un millionnaire hypocondre, qu'il traitait pour une maladie grave et chronique. Un coup d'œil me suffit pour reconnaître que cette maladie si sérieuse et si lucrative n'a qu'un tort, celui de ne pas exister, et que mon patron la traite... par brevet d'invention. Ma découverte m'a coûté cher ; j'ai été anathématisé par le moderne Esculape, et mis au ban de l'Ecole de médecine.

— Après?

— Après, j'ai voulu frapper à une autre porte ; tout le monde parlait de sectes, de religions nouvelles : j'allai chez la première, elle venait de faire faillite, et le Dieu était congédié par son portier, pour avoir oublié son terme en cherchant son verbe. Je passai à la seconde : ce jour-là elle prêchait l'harmonie hongrée ; je compris peu, et je m'en tins là.

Cet essai fini, la philanthropie me tenta ; il me sembla que ce serait peut-être adoucir mes peines que de soulager la misère des autres : je fus découragé dans cette épreuve, par le billet suivant que je reçus :

« .... Monsieur, ayant appris que vous vous occupez de philanthropie, et supposant que vous suivez là dessus les idées de vos savans confrères, je viens vous demander une faveur : c'est de me faire accorder un certificat de nègre ou de repris de justice, vu que les plus illustres philanthropes ne s'occupant que de ces deux classes intéressantes, ceux qui, comme moi, ont le malheur de n'être que blancs, pauvres et honnêtes gens, n'ont rien de mieux à faire que de mourir de faim, etc.... »

Alors, mon ami, après avoir esssayé de ces chimères stériles, j'ai demandé asile à la plus séduisante de toutes, à la poésie ; j'ai terminé un drame et un

volume de vers ; j'ai porté le tout à un directeur de théâtre et à un libraire: le directeur a refusé ma pièce, parce qu'il n'y avait, m'a-t-il dit, ni adultère, ni viol, ni cimetière, ni poison, ni inceste ; et le libraire a refusé mes vers, sous prétexte qu'ils n'étaient ni assez neufs, ni assez ridicules pour avoir du succès. Voilà où j'en suis de mon odyssée.

— Ainsi donc, Napoléon, le monde des idées?

— Ainsi donc, Cyprien, le monde des affaires?...

— Manquent tous deux à leurs promesses.

— Et la révolution politique ?...

— Et le progrès intellectuel ?...

— Avortés tous deux : au revoir !

La seconde rencontre des deux amis eut lieu un an après. Napoléon Potard savait que dans l'intervalle, et à la faveur d'un changement de ministère, Cyprien Sureau avait été nommé préfet. Aussi fut-il étonné de le voir arriver chez lui, plus triste encore que la première fois.

— Salut à monsieur le préfet ! lui dit-il.

— Oui, préfet hier, mais rentier aujourd'hui.

— Ah bah !

— Destitué, mon cher, c'est une horreur ! Imaginez-vous que j'avais déjà fait dans mon département une foule d'améliorations. J'avais multiplié les routes, achevé un canal, établi des fontaines publiques, créé des caisses d'épargne ; enfin tout allait au mieux. Sont arrivées les élections. Moi, j'ai cru tout simplement qu'il fallait laisser voter chacun selon son goût, d'après ce qui avait été convenu en juillet 1830. Savez-vous combien les candidats ministériels ont eu de voix? Dans mon premier arrondissement, six ; dans mon second, quatre ; dans mon troisième, trois ; dans mon quatrième, une : Total, quatorze... comme au piquet; mais c'est moi qui ai été capot. Ma destitution m'est arrivée courrier par courrier. Et vous, quelles nouvelles ?

— Point bonnes, mon ami, point bonnes: chaque tentative amène un mécompte; vous savez qu'on m'avait refusé mes vers et mon drame ?

— Oui.

— Je ne me suis pas découragé, et la première preuve que j'aie donnée de mon obstination littéraire, a été de brûler mon drame et mes vers. J'ai écrit ensuite une pièce un peu moins raisonnable que la première, et un roman qui avait des chances de succès, vu que j'y avais mis quatre-vingt-quinze personnages. Cette fois j'ai été accepté, mais à condition que je m'associerais un auteur à la mode. Ce lion poétique a été bien modeste, il s'est contenté de débaptiser un de mes héros, et de mettre trois points d'exclamation là où je n'avais mis qu'une virgule; après quoi, mon drame a été joué et mon roman publié !...

— Sous les deux noms ?

— Point du tout, sous le sien : ce malheureux nom de Napoléon Potard n'a pas même pu trouver grâce sur l'affiche d'un théâtre et la devanture d'une librairie. On m'a dit que cela se pratiquait toujours ainsi pour un début, mais que la seconde fois je serais nommé...

— Et vous allez essayer ?

— Non, Cyprien. Je n'ai plus de courage ; le terrain de l'intelligence manque décidément sous mes pas, comme celui de la politique sous les vôtres. Les immortels principes de liberté et d'égalité, au lieu d'être, comme autrefois, froissés par les priviléges, sont écrasés par les intérêts. Et si vous saviez comme les intérêts sont plus égoïstes, plus impitoyables que les priviléges ! Ne l'avez-vous pas senti peser sur vous, cette société dure et froide comme l'acier, qui sacrifie partout la pensée à l'industrie, la science au savoir-faire, et qui bientôt ne travaillera plus que pour les jouissances matérielles, hâtives, dévorantes, pareille à ces terrains dont la fertilité factice brûle et dessèche ce qu'elle produit ? Que voulez-vous que fassent dans cette société hostile les hommes de conviction ou de rêverie ? Qu'ils essayent, qu'ils hésitent, qu'ils souffrent et qu'ils meurent !...

— Ainsi donc la Muse ?...

— Ainsi donc la Charte ?...

— Toutes deux trompeuses. Adieu.

Cyprien s'en alla ; il ne revint que vers la fin de novembre 1834. Ce jour-là il ne semblait plus le même homme ; on voyait qu'une grande révolution physique et morale s'était accomplie en sa personne ; l'ex-commis-voyageur avait fait peau neuve. Quant à Napoléon Potard, il était plus triste que jamais.

— Eh ! bien, mon ami, que m'annoncez-vous de bon ?

— Tout bêtement, qu'une nouvelle crise ministérielle m'a remis sur l'eau... Mais, continua Cyprien avec une sorte d'embarras comique, il m'a fallu faire de grands sacrifices...

— Achevez-les, mon cher, en me les racontant.

— Oui, on s'est méfié cette fois-ci de mes vertus administratives, et l'on m'a nommé... chargé d'affaires auprès d'une petite cour du Nord.

— Ah ! fort bien, je vous félicite.

— Mais ce n'est pas tout.... ; on dit que les idées de cette cour sont fort arriérées ; et pour mettre en harmonie le représentant de la France, il a fallu...

— Quoi ?

— Me résigner à devenir baron.

— Baron ?...

— Oui, baron des Sureaux : il paraît, poursuivit Cyprien sur un ton de plaisanterie un peu forcé, qu'il y a beaucoup de ces arbustes dans le pays où je suis né, et qu'avant la révolution, (la mauvaise, celle de 89), mes parens y possédaient une propriété dont ils portaient le nom. Est venue la Terreur qui a tout nivelé, qui a abattu les sureaux héréditaires, et ne m'a laissé que leur nom en guise de couleur locale ; tout cela m'a été expliqué par un notaire de mon pays, à qui j'ai fait avoir la croix d'honneur.

— Ainsi, mon cher, vous qui en vouliez si fort à l'aristocratie... vous étiez gentilhomme !

— Oh ! bien innocemment, je vous assure. Et vous, mon ami, que faites-vous ? reprit vivement Sureau, pressé de détourner l'entretien.

— Moi ! je me suis lassé d'aller au devant des hommes et des choses... j'attends. Dites-moi, Cyprien, ne me trouvez-vous pas changé ?

—Oui, vous êtes pâle, maigri ; vos yeux brillent d'un éclat fébrile.

— Ah ! c'est qu'on ne peut vivre ainsi, dans cet état, qui n'est ni la vie, ni le rêve, et qui a toutes les souffrances de l'une, tout le vague de l'autre! Dans six mois, si l'on ne m'a pas trompé, je dois tout apprendre ; je dois devenir enfin pour le monde et pour moi-même un être réel. Mais plus j'approche du terme, plus l'attente devient insupportable, les doutes amers, les craintes horribles. Depuis que je suis né, on dirait qu'une puissance invisible et surhumaine se joue de tout ce que je ressens et anéantit tout ce que je touche ; cent fois, je me suis cru au moment de saisir enfin cette lumière toujours en fuite devant moi, et cent fois je l'ai vue disparaître comme ces feux-follets qui égarent les voyageurs pendant la nuit. Trois personnes sont mêlées dans ma destinée; elles en tiennent le fil dans leurs mains, et chaque fois que je les ai rencontrées, il semblait que ces mains s'agitaient pour laisser tomber jusqu'à moi ce fil conducteur ; mais elles m'échappaient comme tout le reste au moment où j'allais les atteindre !... Non, Cyprien, poursuivit notre héros en s'animant de plus en plus, ce n'est pas vivre, cela ! c'est se dessécher, c'est dépérir dans l'angoisse d'un avenir peut-être chimérique, peut-être impossible ! et, en attendant, la société est là, avec ses suggestions perfides, prête à me donner ses biens et ses plaisirs, en échange de cette loyauté que j'ai conservée au prix de tout !... Oh ! mon ami, la tête me tourne ! sauvez-moi, sauvez-moi du vertige et de moi-même !...

—Mais ces trois dépositaires du secret de votre vie, quels sont-ils?

— Le premier est un vieux soldat... vous le connaissez, c'est ce Pierre Aubrespy qui fut mon témoin à Plombières ; le second, vous le connaissez aussi, c'est l'officier avec lequel je me suis battu...

— Et le troisième ?

— Le troisième est une femme, dit simplement Napoléon Potard qu'un invincible sentiment empêcha de nommer Bénédicte.

— Et où sont-ils?

— Depuis quatre ans je ne les ai pas revus.

— Et combien vous faut-il attendre encore, avant d'arriver au terme qui vous a été fixé, et où vous saurez enfin qui vous êtes?

Napoléon Potard compta sur ses doigts.

— Six mois et demi, répondit-il.

Cyprien Sureau n'était encore que la moitié d'un parvenu; il était vain, mais bonhomme; touché de la situation morale où se trouvait notre héros, il lui dit avec une chaleur affectueuse :

— Eh bien! mon ami, arrachez-vous d'ici; quittez cette solitude que vous vous êtes faite dans Paris même, et où vous vous donnez en pâture à vos impatientes incertitudes, comme Prométhée à son vautour; voyagez, venez avec moi : je ne sais pas l'allemand, je ne connais point le pays où je vais, et je serai, je le crains, un assez pauvre diplomate. Vous, vous savez tout cela; vous me guiderez dans cette vie mondaine où je pourrais bien me fourvoyer encore, et moi, je vous sauverai de cette vie idéale où vous risqueriez de vous perdre. Napoléon, voulez-vous?...

— Ah! c'est bien, cela! et vous êtes un bon cœur! s'écria Napoléon Potard en lui sautant au cou.

— Non, mon cher, répliqua Cyprien avec quelque émotion; j'ai commencé par être un sans-souci; puis, je me suis cru un conspirateur; ensuite j'ai été une dupe; maintenant je suis un bon enfant, voilà tout.

— Soit, monsieur le baron; j'accepte : quand partez-vous?

— Dans deux jours.

— Je serai prêt : merci et adieu, Cyprien.

Le lendemain, Napoléon Potard, au moment de quitter cette petite chambre, où, depuis cinq ans, il avait tant rêvé, tant aimé et tant souffert, jeta un regard en arrière; les souvenirs de sa bizarre destinée lui revinrent en foule, et il se sentit saisi de l'irrésistible désir de passer cette journée hors de Paris et de parcourir ces bois, ces parcs, ces paysages de Ville-d'Avray, qui ressemblaient pour lui aux forêts mystérieuses d'où sortaient les décrets des oracles. Il se fit conduire jusqu'à la barrière, et là il commença sa course à pied. Le temps était froid, mais clair. Par intervalles, un rayon de soleil animait la campagne sans verdure, comme ces sourires qui vivifient tout-à-coup le visage d'un malade. Les futaies et les massifs dépouillés formaient à l'horizon des groupes noirâtres, dont la capricieuse silhouette se détachait sur la blanche uniformité des maisons et la teinte brumeuse des collines et des lointains. Napoléon Potard marchait d'un pas rapide; de temps à autre son pied craquait

sur les feuilles sèches, ou sur le sable encore durci par la gelée du matin. Il suivait depuis un instant la lisière d'une partie de bois dépendant de la forêt de Saint-Cloud, lorsqu'il vit à quelques pas un garde entraînant une pauvre petite fille de treize à quatorze ans, qui, pâle, suppliante, éplorée, venait de laisser tomber à ses pieds un petit fagot de menues broussailles, triste preuve de son délit. Le désespoir de la pauvre enfant faisait pitié :

— Oh ! grâce ! grâce ! monsieur Georges, grâce ! vous savez bien que je ne suis pas une voleuse ! vous savez bien que c'est le froid, la faim, le besoin, et que ma malheureuse mère !...

— Allons, pas tant de paroles et marchons, répliquait le garde d'un ton bourru.

Napoléon Potard s'était avancé rapidement. Il avait quelques louis sur lui; il en montra un, puis deux : l'incorruptible Georges hocha la tête ; au troisième, sa vertu parut chanceler ; au quatrième, elle succomba.

— Soit, monsieur, dit-il ; pour vous faire plaisir et pour cette pauvre jeunesse, qui est réellement bien à plaindre, je risque ma destitution... ah ! si vous saviez comme on est sévère maintenant ! autrefois, cela eût passé comme de l'eau sous le pont !...

— Ah ! ça, c'est vrai, reprit la petite encore sanglotant ; je me souviens d'avoir fait du bois du temps *des autres*... et on ne me disait rien.

Georges, qui ne se souciait pas, à ce qu'il paraît, de causer politique, empocha les quatre louis et s'éloigna en sifflotant.

La petite fille se jeta alors aux genoux de notre héros, qu'elle remercia avec une effusion de reconnaissance dont il fut touché.

— Vous disiez donc, mon enfant, lui demanda-t-il, que votre mère est bien pauvre ?

— Oh ! mon bon monsieur ! pauvre, pauvre !... que même il n'y a pas un morceau de pain, pas un brin de bois à la maison ! Et nous sommes quatre enfans, dont je suis l'aînée... et mon petit frère Pierre-Paul est bien malade !

Et l'enfant, consolée un moment, se remit à sangloter.

— Et comment se nomme-t-elle, votre mère ?

— Magdeleine Aubrespy.

— Aubrespy !... Magdeleine Aubrespy !... s'écria le jeune homme en tressaillant ; mais alors vous connaissez Pierre Aubrespy, le vieux sergent ?...

— C'est mon oncle.

— Et où est-il ?

— Bien loin, bien loin, et sa main montrait l'horizon.

— Et votre mère, où est-elle ?

— A dix minutes d'ici, là-bas, près du village.

— Eh bien ! au nom du ciel, enfant, menez-moi chez votre mère !

VIII.

Ce qui console.

Entre Viroflay et Saint-Cloud, près d'un chemin tournant qui s'est perdu depuis dans les travaux du chemin de fer, on remarquait en 1834 une petite maison de chétive apparence, dont la toiture décrépite, les vitres à moitié brisées, et les murs crevassés annonçaient la pauvreté et l'abandon. Cette maison, tour à tour logement de garde, auberge à pied et à cheval, magasin de plâtre, malheureuse dans ces destinations diverses, s'appelait la maison Malseigne. Elle avait fini par être louée à très bas prix à la famille qui l'habitait en ce moment. Qu'on jette avec nous un coup d'œil dans l'intérieur de la pièce principale ou le foyer est vide, froid, glacé: l'absence de cendres prouve qu'on n'a pas fait de feu depuis la veille.

Presque tous les ustensiles de cuisine, les parties les plus importantes du mobilier ayant été successivement vendues, la pièce est à peu près nue. Quatre chaises en paille grossière, une mauvaise table de bois ciré, deux escabeaux, un vieux rouet, voilà tout ce qui reste. Par une porte entr'ouverte on aperçoit dans la chambre contigüe un grand lit en bois blanc, sans matelas, ni rideaux.

Magdeleine Aubrespy, pendant toute la matinée, a essayé de faire tourner ses fuseaux ; mais peu à peu ses doigts se sont raidis ; une torpeur morale et physique s'est emparée d'elle ; ses deux mains amaigries se sont abaissées le long de la chaise ; elle rêve à l'immensité de son malheur sans fin, sans espoir, sans horizon. De temps en temps une larme se fait jour sous ses paupières desséchées.

Une petite fille de six ou sept ans, entre en disant :

— Maman, j'ai bien faim.

Pour toute réponse, Magdeleine lève les yeux au ciel, puis elle dit à la petite :

— Tout à l'heure, Françoise : ta sœur va revenir et nous dînerons tous ensemble.

Et en disant ces mots elle s'efforce de sourire ; mais ce sourire fait mal.

Un moment après, un petit garçon, un peu plus jeune, hâve, blême, grelotant de fièvre, crie de l'autre chambre :

— Maman, j'ai bien froid.

— Courage, Pierre-Paul! répond la mère, ta sœur va rentrer avec une bonne charge de bois; — et son sourire de mourante continue à errer sur ses lèvres pâles.

Quelques minutes s'écoulent; un autre garçon, d'environ douze ans, entre, les bras croisés, les yeux fixés à terre; celui-là ne dit rien; sa figure est sombre: il comprend.

Cette scène poignante dure depuis le matin.

Tout-à-coup on entend sur la route des pas légers, rapides.

— Ah! voici Henriette! s'écrient à la fois la mère et les enfans; — mais elle n'est pas seule, ajoute Magdeleine avec surprise.

Elle entrait, en effet, accompagnée de Napoléon Potard; d'un regard il mesura cette misère:

— Avant tout, ma chère madame Aubrespy, dit-il d'un ton énergique et affectueux à la fois, il faut pourvoir aux besoins de ces enfans et aux vôtres: me permettez-vous de donner un ordre à votre fils aîné?

— Jacques, obéis à Monsieur, dit Magdeleine stupéfaite.

— Eh bien! Jacques, courez à Saint-Cloud, chez le premier traiteur que vous trouverez, et rapportez-en tout ce qu'il faut; je m'en rapporte à vous, mon garçon.

Il lui glissa de l'argent dans la main; Jacques disparut.

— A vous maintenant, ma petite conductrice; si vous n'êtes pas trop lasse, courez au premier chantier de bois, et faites-en vite apporter!

Henriette prit son vol comme une hirondelle.

La mère, n'osant croire à tant de bonheur, regardait d'un air à demi hébété ce bon génie inconnu dont la charité marchait au but si vite et si droit.

— Oh! Monsieur! lui dit-elle lorsqu'elle fut un peu remise, qui êtes-vous donc? C'est Dieu qui vous envoie!... oh! oui, pour sauver mes pauvres enfans! Soyez béni, heureux, vous qui consolez! mes bénédictions, mes prières, voilà tout ce que je puis...

— Pardon, Madame, vous pouvez autre chose!

— Dites-le vite alors, pour que je vous obéisse comme à la voix de Dieu...

— Non, je ne vous le dirai que quand la faim de ces enfans sera apaisée, leurs membres réchauffés; car je sais qu'une mère dont les enfans ont faim et froid ne doit rien entendre.

En ce moment on frappa; un garçon traiteur portait une grande corbeille d'où il tira successivement une longe de veau, un poisson de Seine et un morceau de bœuf rôti; quelques couverts, trois grands pains, deux bouteilles de vin cacheté, et quelques friandises accompagnaient ces plats subtantiels. Lorsqu'ils furent étalés sur la petite table, les enfans battirent des mains, et les yeux de Magdeleine rayonnèrent: presqu'en même temps Henriette rentra, suivie

d'un commissionnaire dont les larges épaules supportaient une hotte remplie d'une pyramide de bonne bûches de chêne, bourrées de broussailles sèches.

Quelques minutes après, un grand feu pétillait dans l'âtre ; Magdeleine distribuait à ses enfans les alimens servis devant eux. Elle oubliait tout, même sa propre faim, en assistant à leur joie, en voyant les couleurs reparaître sur leurs joues étiolées.

Napoléon Potard, debout, contemplait cette scène avec un intérêt profond.

Lorsque les enfans furent rassasiés; lorsque la mère elle-même, cédant aux instances, eût consenti à prendre quelque nourriture, elle se tourna vers le jeune homme, et lui dit :

— Maintenant, Monsieur, je suis à vos ordres.

— Madame, d'après ce que m'a dit votre fille Henriette, vous devez être sœur d'un vieux sergent de la 82e demi-brigade, décoré sous l'Empire, et nommé Pierre Aubrespy?

— Non, Monsieur ; Pierre Aubrespy était le frère de mon mari.

— Et pourriez-vous me donner sur lui quelques renseignemens?

— Hélas ! moins que je ne le voudrais; car s'il était avec nous, nous ne serions pas aussi misérables ; mon mari était nourrisseur, et nous vivions, tant bien que mal, dans une petite ferme, à une demi-lieue d'ici. Pierre Aubrespy, mon beau-frère, venait nous voir souvent. Dans les momens de gêne, il partageait avec nous sa pension et ses petites économies. En 1830, il partit pour un grand voyage ; son absence dura deux ans: pendant ce temps tous les malheurs fondirent sur nous : une contagion se mit dans nos bêtes ; comme nous avions trop peu d'avance pour pouvoir en acheter d'autres, le propriétaire nous renvoya. Nous vîmmes ici ; j'étais grosse de mon quatrième enfant ; mon mari essaya de plusieurs métiers ; mais le pauvre homme commença à décliner visiblement. J'accouchai de mon Pierre-Paul ; il n'y avait pas un sou à la maison ; nous commençâmes à vendre nos meubles pièce à pièce : ah ! monsieur ! c'est bien cruel de voir s'en aller comme ça ces vieux amis !...

Magdeleine s'essuya les yeux, puis elle poursuivit :

— L'armoire, la commode, puis un des deux lits y passèrent, puis un de nos matelas, puis ma croix de jeune fille, puis mes anneaux de mariage ; nous n'avions presque plus rien à vendre, lorsque mon beau-frère revint : c'était en août 1832 ; il y avait deux ans qu'il était absent.

— Et alors?

— Alors, monsieur, nous espérâmes ; mais son arrivée ne changea rien ; il avait mangé toutes ses épargnes dans ce voyage ; en outre, il était triste, sombre, abattu ; il paraît qu'il avait obtenu de rester auprès du fils de l'empereur ; mais le jeune homme était mort, et c'est pour cela que Pierre était revenu.

— Pauvre Pierre ! murmura notre héros.

— Oui, pauvre Pierre, car le spectacle de notre misère lui fendit le cœur ; mon mari était déjà si faible qu'il ne pouvait presque plus travailler. Un matin nous vîmes Pierre fouiller silencieusement dans sa poche, et en tirer un petit paquet soigneusement enveloppé ; il le baisa, puis sortit précipitamment ; le soir il nous apporta cinquante francs ; il avait mis sa croix au Mont-de-Piété.

— Et que ne m'écrivait-il ?..... moi, si près d'ici, et qui aurais tout donné pour le rencontrer !

— Il parlait souvent à voix basse, et en termes mystérieux, d'un ami qu'il avait à Paris ; mais il ajoutait qu'il lui était défendu de le revoir jusqu'à une certaine époque ; qu'il craignait de le rencontrer, parce qu'il n'aurait peut-être pas le courage de lui cacher un secret confié à son honneur.... nous ne comprenions pas grand'chose à tout cela ; cependant mon mari allait toujours dépérissant ; on ne le voulait plus au chantier ; alors Pierre dénoua le ruban rouge de sa boutonnière, dit à son frère de se reposer, et sortit, comme la première fois, sans mot dire : le soir, il nous rapporta le prix de sa journée...

Nous vécûmes ainsi pendant quelques semaines ; mais nous manquions des choses les plus nécessaires ; j'étais presqu'aussi malade que mon mari, et avec le prix des journées de Pierre nous étions obligés de nous nourrir tous sept. En nous voyant souffrir ainsi, mon beau-frère surmonta sa répugnance : il fit une pétition au gouvernement, il parlait de ses anciens services, de ceux qu'il avait rendus en juillet 1830 ; il exposait la situation misérable de sa famille, simplement, sans grandes phrases pour apitoyer.... et cependant je pleurai bien fort quand il nous la lut.

— Et que lui envoya-t-on ?

— Quinze francs une fois payés, en l'avertissant que toute demande ultérieure resterait sans réponse, attendu que l'on avait trop de charges. Pierre était bien pâle et sa main bien tremblante lorsqu'il toucha à cet argent..... Tout-à-coup il se frappa le front comme un homme à qui vient une idée subite. Il courut à Paris et y passa toute une journée ; c'était pour découvrir l'adresse d'une grande dame, bien riche, bien riche, qui voyageait en pays étranger...

Napoléon Potard pensa à Bénédicte, et tressaillit.

— Quand il revint, continua Magdeleine, il était un peu plus calme ; il savait que cette grande dame.... une marquise, je crois, était fixée pour le moment à Pise ; il lui écrivit ; l'attente fut bien longue ; enfin la réponse arriva.

— Et qu'y avait-il ?

— Cette dame écrivait de sa propre main, à mon beau-frère, que tout ce qui était à elle était à lui, et qu'elle lui envoyait, sur son banquier de Paris, un crédit en blanc dont lui-même écrirait le chiffre ; mais Aubrespy était trop

fier ; il aurait pu mettre sur ce morceau de papier, dix, vingt, trente mille francs..... il mit cinq cents francs.

— Noble cœur !

— Hélas ! mon mari mourut ; les cinq cents francs, joints aux journées de Pierre, suffisaient, et au delà, à nos besoins ; mais un jour, il y a quatre mois de cela, Pierre me dit : « Magdeleine, il faut encore que je vous quitte, que je parte : c'est un devoir que j'ai à accomplir. Cette fois, je pars le sac sur le dos, et s'il le faut, je mendierai en route : un peu de paille à l'écurie, et un morceau de pain chaque soir, cela ne se refuse pas à un vieux soldat. Vous, Magdeleine, voilà l'argent qui nous reste..... J'ai à Paris un ami dont je suis sûr comme de moi-même ; mais celui-là n'est pas riche ; il est malheureux, pour le moment du moins..... Il doit ignorer quelque temps encore où je suis et, ce que je fais... pourtant voici une lettre pour lui ; seulement, je vous conjure de n'en faire usage que si vous n'aviez plus de ressource, si le froid et la faim entraient ici. » — En disant ces mots, il me serra la main, embrassa les enfans, et partit : je ne l'ai plus revu.

— Et cette lettre, où est-elle ? demanda Napoléon Potard.

— La voici, Monsieur, car j'ai confiance en vous ; et la pauvre veuve lui remit une lettre pliée dans un morceau de papier gris.

Il jeta les yeux sur l'adresse : « A Monsieur Napoléon Potard, rue de Vaugirard, 37.... »

— Mais cette lettre est pour moi ! dit-il.

— Pour vous ! bonté divine ! s'écria Magdeleine : le ciel a donc enfin pitié de nous !

Il déchira l'enveloppe et dévora la lettre ; voici ce qu'elle contenait, moins les fautes d'orthographe :

« Monsieur, nous devons rester encore quelque temps sans nous revoir ; pourtant il est impossible que vous m'ayez entièrement oublié ! Je suis obligé de repartir pour un long voyage, auquel vos intérêts ne sont pas entièrement étrangers. Je laisse ici une pauvre femme, veuve de mon frère, avec quatre enfans encore trop jeunes pour gagner leur vie. Je ne veux pas qu'elle vous importune sans nécessité ; mais je suis sûr que le jour où elle vous remettra cette lettre, c'est qu'elle aura vraiment besoin de vous. Est-ce trop vous demander, en souvenir des circonstances où nous nous sommes vus, que de vous prier de lui épargner les angoisses de la misère, et de lui envoyer quelques secours à l'adresse de Magdeleine Aubrespy, maison Malseigne, près St-Cloud ? Vous êtes généreux et bon : pardonnez-moi de songer à vous quand il s'agit de l'infortunée famille de votre

» Pierre AUBRESPY. »

— Oh ! cette chère lettre ! murmura Napoléon Potard en y collant ses lè-

vres, et les larmes aux yeux : — Mais, reprit-il vivement, pourquoi ne pas me l'avoir remise plus tôt ?..

— Parce que, répondit simplement Magdeleine, parce que c'est de ce matin seulement que j'ai vu que mes enfans allaient avoir faim et froid.

— Mais vous ne saviez donc pas que Pierre Aubrespy est pour moi plus qu'un père, plus qu'un bienfaiteur, plus qu'un ami ; que c'est jusqu'ici la seule créature humaine en qui j'ai trouvé affection et dévoûment ; que j'ai été insulté, et qu'il m'a défendu ; blessé, et qu'il m'a guéri ; soupçonné, et qu'il m'a justifié ? Vous ne saviez donc pas que, n'eussé-je au monde qu'un morceau de pain, je serais le plus vil des hommes si je ne le partageais pas avec lui ou les siens ; et que, pour le revoir, pour l'interroger un moment, je donnerais mon sang, ma vie ?... vous ne saviez donc rien de tout cela ?... Il ne vous avait donc rien dit ?...

— Hélas ! non, mon bon monsieur !

— Vous le savez maintenant ; et moi, Dieu merci, je sais où vous êtes. Je ne vous perdrai plus de vue et nous l'attendrons ensemble. Pour aujourd'hui, prenez ceci ; c'est tout ce que j'ai sur moi, et il lui remit quelques louis..... surtout point de refus, Magdeleine, point de fierté, point de fausse honte. Songez que je ne suis pas pour vous un bienfaiteur, mais un obligé ; je ne vous donne rien, je vous rends ; et je ne vous rendrai jamais le quart de ce que je dois à Pierre Aubrespy !

— Eh bien donc ! soyez béni une fois encore, et qu'il en soit comme vous le voudrez ! répondit Magdeleine en le regardant avec une sorte d'adoration.

Napoléon Potard revint chez lui, plus heureux qu'il ne l'avait été depuis quatre ans ; son premier soin fut d'écrire deux billets : l'un au baron des Sureaux, pour lui annoncer, avec force remercîmens et regrets, qu'il ne pouvait l'accompagner dans son voyage diplomatique ; l'autre à son agent de change, pour le prier de vendre, à son compte, un coupon de rente de quinze cents francs, ce qui représentait à peu près une trentaine de mille francs de capital ; c'était, on s'en souvient, pour le moment du moins, la moitié de la fortune de Napoléon Potard.

IX.

Le premier arc-en-ciel.

Grâce à l'active bienfaisance de notre héros, la situation de la famille Aubrespy changea rapidement de face. A l'extrémité de la commune de Ville-

d'Avray, dans une position pittoresque et charmante, il avait découvert un petit cottage, appelé la ferme Bonabry, probablement parce qu'il était abrité au nord par une colline boisée que l'on descendait à l'aide d'un chemin habilement adouci. A gauche, des ormeaux masquaient de leur groupe élégant et svelte un autre sentier qui se perdait dans le bois de Ville-d'Avray et allait rejoindre la route sablée. A droite, un jardin entouré d'une haie vive, s'arrondissait autour du bâtiment, qu'ombraient de leurs losanges noirâtres les poiriers et les noisetiers deshabillés par l'hiver. Sur le devant, une prairie d'une certaine étendue, s'allongeait jusqu'à la lisière du bois, dont elle était séparée par un ruisseau festonné d'oseraies et de plantes aquatiques. Trois vaches avaient été établies dans l'étable, bien garnie de fourrage et de paille fraîche. Quelques meubles, des rideaux d'indienne grossière, mais d'une propreté scrupuleuse, des lits, des instrumens d'agriculture et de jardinage avaient été successivement apportés. Lorsque le petit ménage fut au complet, Napoléon Potard était allé chercher Magdeleine et ses enfans; il les y avait installés, en leur persuadant que cette ferme lui avait été cédée, presque pour rien, par un de ses amis, riche à millions, et quittant la France pour quelques années.

Magdeleine avait remercié le généreux donateur avec quelques unes de ces larmes qui payent tous les bienfaits. Elevée à la campagne, mais n'en ayant connu que les misères, cet établissement, complet et presque comfortable dans sa simplicité rustique, était pour elle le paradis en ce monde. Encore convalescente, elle passait la journée à filer près du feu ou à préparer les repas de ses enfans. Henriette et Jacques, les deux aînés, sortaient tous les matins, l'une pour garder les vaches, l'autre pour faire du bois dans la forêt ou cépèr les saules dépendant de la ferme. Françoise et Pierre-Paul, trop jeunes pour travailler, suivaient en jouant les haies sinueuses ou les contours des sentiers, se réchauffant au soleil, s'accrochant aux buissons, courant après les oiseaux ; gais, bruyans et déjà guéris.

Il y avait déjà deux mois à peu près que ce changement avait eu lieu ; février touchait à sa fin. Quelques mousses, quelques minces filets de verdure rayant çà et là les rochers, quelques bourgeons précoces gonflant la pointe des branches de saules, quelques rayons un peu plus tièdes glissant à travers les froides giboulées, annonçaient, non pas que la belle saison allait commencer, mais que la mauvaise allait finir.

Un jeune homme, profitant d'un de ces premiers beaux jours d'hiver, descendait à cheval la colline qui domine ce frais paysage. Son regard se promenait sur la riche vallée étendue au dessous de lui, et dont les tons gris et monotones encore, étaient heureusement accidentés par les pins et les ifs du jardin, les masses coquettes des *villas*, l'inégale dentelure des hameaux, et les

gracieux méandres de la Seine, dont les eaux bleuâtres, diamantées sur les premiers plans par les rayons du soleil, pâlissaient peu à peu et se confondaient au loin dans la brume. Mais après avoir insoucieusement parcouru ce poétique panorama, les regards du jeune homme revenaient toujours, avec une vive expression d'intérêt, vers le petit cottage qui protégeait contre la misère la famille de Pierre Aubrespy. Ce jeune homme, on l'a déjà deviné, c'était Napoléon Potard.

Il avait alors bien près de vingt-huit ans; une mâle et généreuse franchise respirait dans son œil noir. Son visage expressif et régulier avait pris au contact des chagrins et des mécomptes, ces teintes pâles, mais saines, aux reflets bruns et dorés, qui vont si bien à la seconde phase de la jeunesse, parce qu'elles prouvent qu'on a souffert sans être brisé, et lutté sans être vaincu. La mélancolie répandue sur ses traits était adoucie et comme éclairée par ce sentiment de sérénité intérieure que cause le souvenir d'une noble action ou l'aspect d'un bonheur qu'on a donné. Comme on n'avait pas encore imaginé de s'habiller dans des sacs, sa taille fine et flexible ressortait admirablement sous une redingote noire, à demi boutonnée avec une heureuse négligence. Il montait à cheval en sportman et en homme comme il faut, ce qui n'est pas toujours la même chose.

Il arriva jusqu'à une petite distance de la ferme Bonabry. Là, il attacha son cheval à un tronc d'arbre, puis il suivit le sentier à demi couvert par la haie. Il n'était plus qu'à quelques pas de la porte, lorsqu'il s'arrêta en frissonnant, et avec une émotion telle qu'il fut obligé de s'appuyer contre le treillis qui côtoyait cette partie du jardin. Une voix de femme, jeune, pure, vibrante, évidemment assouplie par une méthode exquise, chantait, dans l'intérieur de la maison, les vers suivans que Napoléon Potard reconnut aussitôt :

Je suis seul, toujours seul au monde!
Pas une étreinte pour ma main ;
Pas un sourire qui réponde
Au regard du pauvre orphelin !

Le passereau sous la feuillée
Connaît la place de son nid ;
La fleur par le jour réveillée
Connaît l'aurore et la bénit.
Le ruisseau qui passe et murmure
Connaît sa source fraîche et pure

Qu'abrite un voile de gazon.
Ici-bas rien n'est solitaire;
Les enfans connaissent leur mère,
Et les atomes leur rayon !

Mais moi, je suis seul en ce monde;
Pas une étreinte pour ma main,
Pas un sourire qui réponde
Au regard du pauvre orphelin !

Notre héros avait composé ou plutôt ébauché ces vers, quelques jours auparavant, dans une de ses promenades. Il comprit qu'il avait sans doute oublié chez Magdeleine l'album de poche où il les avait crayonnés. Mais comment lui revenaient-ils sous cette forme enchanteresse? quelle était la fée mystérieuse qui avait écrit sur ces vers si simples la délicieuse musique dont les dernières notes vibraient encore à son oreille? Quelle virtuose inconnue était venue les chanter dans ce champêtre réduit? Par momens, une pensée bizarre, extravagante, impossible, lui sillonnait l'esprit. Il lui semblait, ou plutôt le mirage de ses souvenirs lui faisait croire qu'il retrouvait dans cette voix divine quelques intonations de celle de Bénédicte. Il s'effrayait de cette pensée comme on s'effraye de ces éclairs qui, en disparaissant, replongent tout dans la nuit; mais il y revenait malgré lui. La manière d'accentuer certains mots, je ne sais quel grain charmant répandu sur cette voix et qui lui rappelait de trop dangereuses chimères; cette image endormie depuis long-temps dans son cœur et qui se réveillait tout-à-coup... il y avait là de quoi devenir fou, et notre héros n'en était pas loin.

Au lieu d'entrer dans la maison, il en fit le tour, passa aussi furtivement qu'un braconnier ou un maraudeur derrière les ormeaux, et, s'enfonçant dans le sentier, du côté du bois, il ne tarda pas à découvrir, à la jonction des deux chemins, un coupé très simple, sans armoiries, attelé à deux magnifiques chevaux gris-pommelés. Un vieux cocher, tout pelotonné de fourrures, et un valet de pied, en habit de livrée vert-sombre, achevaient de donner à l'équipage un air sévère et élégant.

Toute la loyauté de Napoléon Potard n'y put tenir; un bouquet de gros arbres, placé à quelques pas, lui offrait une cachette excellente et lui permettait de tout voir sans être vu. Il s'y blottit et attendit. Je vous laisse, cher lecteur, le soin de juger de son impatience; ce qui a le double avantage d'exercer votre imagination et de me dispenser de la phrase obligée : « Les minutes lui parurent des siècles. »

Bon nombre de ces minutes séculaires se succédèrent lentement ; à la fin, il entendit parler et marcher sur le petit chemin, du côté de la ferme ; un frisson lui courut par tout le corps. Deux femmes s'avançaient vers la voiture ; l'une avait l'extérieur respectable et quinquagénaire d'une institutrice de grande maison ; l'autre, à la taille aérienne, à la démarche jeune et vive, semblait heureuse de respirer l'air pur et frais de ces riantes promenades. Une robe amazone en drap bleu, faisait valoir sa ravissante tournure ; elle portait par dessus un petit mantelet en velours noir tout uni ; une capote de même étoffe, merveilleusement coupée, ne laissait voir encore à l'impatient jeune homme qu'une légère boucle de cheveux blonds et soyeux, qui, aidés par le vent d'hiver, s'échappaient de leur charmante prison. Le sentier que suivaient les deux femmes était parallèle aux arbres où Napoléon Potard était caché, de façon qu'il ne pouvait encore les voir que de profil ; mais bientôt elles arrivèrent à la voiture. Le domestique se hâta d'abaisser le marche-pied. L'institutrice y monta la première : la jeune personne la suivit ; dans ce mouvement, elle laissa entrevoir un pied mignon, cambré, d'une petitesse invraisemblable ; en même temps elle se retourna à demi, et Napoléon Potard vit sa figure ; un cri étouffé lui traversa le gosier et vint expirer sur ses lèvres : C'est Bénédicte ! Bénédicte à seize ans ! dit-il. Mais déjà la voiture était partie et disparaissait au premier tournant.

A l'instant, les pensées les plus folles, les chimères les plus impossibles, les conjectures les plus contradictoires se croisèrent dans son esprit. Sa vie ressemblait si bien à un songe, il s'y mêlait tant de mystérieux et de fantastique, que cette fois encore il ne savait s'il devait croire à ce qu'il avait vu, ou s'il avait réellement vu ce qu'il ne pouvait raisonnablement croire. Trop agité, trop avide de solitude pour se résoudre à parler à Magdeleine en ce moment, il courut détacher son cheval, monta dessus et revint à Paris au triple galop, au risque de se tuer vingt fois. S'il ne se cassa pas la tête, je suis forcé d'en conclure qu'il lui eût été difficile de se casser ce qu'il n'avait plus.

Le lendemain il courut chez Magdeleine ; elle le reçut comme à l'ordinaire. Si l'amour est quelquefois diplomate, l'impatience ne l'est jamais ; aussi ne fit-il pas de périphrase.

— Magdeleine, dit-il, vous ne me racontez pas les belles visites que vous avez eues hier ; je me promenais par hasard dans le bois, et j'ai rencontré une jeune personne avec une respectable dame ; elles semblaient venir d'ici.

— Non... c'est à dire oui ; au fait, c'est vrai, répondit-elle un peu embarrassée.

— Et c'est la première fois sans doute qu'elles viennent ?...

— Non, c'est la seconde. Il y a huit jours à peu près, cette dame et cette demoiselle se promenaient à pied dans les environs. La fatigue les prit... elles

virent cette petite maison d'assez bonne mine, et elles nous arrivèrent toutes lasses et grelottantes. Vous jugez que je les reçus de mon mieux : je leur donnai mes deux meilleures chaises ; un bon feu de bourrées à la cheminée, et une tasse de lait tout chaud pour chacune. Lorsqu'elles furent un peu remises, oh ! alors ce furent des questions, mais des questions à n'en plus finir.

— Et sur quel sujet ?

— Sur tous... depuis combien de temps j'étais établie : mon nom, celui de mon mari, et où était mon beau-frère, et qui m'avait installée ici ? et puis, quand j'ai parlé de vous, il a fallu vous dépeindre, dire si vous étiez grand ou petit, brun ou blond... oh ! là, je m'en suis donnée, je vous en réponds ; mon pauvre cœur s'est soulagé : heureusement Henriette était avec moi, et quand l'une avait fini, l'autre recommençait....

— Et vous m'avez nommé ? demanda Napoléon Potard.

— Hélas ! oui, mon bon Monsieur ; je voudrais que tout le monde sût le nom de mon bienfaiteur.

— Ah ! qu'avez vous fait là ? grommela le jeune homme, se souvenant des mésaventures que son nom lui avait values... Enfin, n'importe ; le mal est fait, n'en parlons plus. Est-ce là tout ?

— Non, Monsieur ; la jolie demoiselle remarqua un petit cahier que vous aviez laissé sur la table ; elle me demanda la permission de l'emporter ; je résistai un peu, mais elle demandait cela avec une petite mine si douce, si gentille !... ah ! Monsieur, vous n'avez rien vu de pareil.... Enfin elles s'en vont ! Hier elles reviennent ; elles prennent encore une tasse de lait ; la belle demoiselle remet à Henriette cette croix d'or, à Françoise ce bonnet, à Jacques ce joli fouet pour garder les vaches. Puis elle me demande si je veux qu'elle me chante quelque chose de vous ; je ne comprends pas très bien, mais j'accepte. Oh ! Monsieur, c'est alors que nous nous sommes crus dans le ciel, d'entendre chanter ce beau petit ange... et des choses à faire pleurer un sergent de ville. Oh ! que c'était beau ! que c'était beau !

Ce naïf éloge acheva de justifier Magdeleine aux yeux du poète.

— Enfin, elles s'en sont allées ; mais avant de partir, voyez ce qu'il m'a fallu accepter.... Et elle montra au jeune homme une bourse délicieusement brodée qui renfermait vingt louis.

— Oh ! pour le coup, ma bonne Magdeleine, dit-il, il faut que vous me fassiez un cadeau : à vous les louis, mais à moi la bourse ; vous y consentez, n'est-ce pas ?

— De bien grand cœur, et, ajouta-t-elle en souriant et en posant son doigt sur son front : si le bon Dieu accomplit le vœu que je forme là, ce ne sera pas la seule chose que vous vous donnerez !...

Napoléon Potard rougit comme une pensionnaire, rompit brusquement l'entretien, et s'en alla.

En proie à mille inquiétudes, se débattant contre mille visions, craignant de s'interroger, n'osant lire ce qui se passait dans son cœur et se contentant de l'épeler, il passa quelques jours sans retourner à la ferme Bonabry. Lorsqu'il y revint, il trouva Magdeleine soucieuse.

— Avez-vous vu ces dames ? lui demanda-t-il.

— Oui, Monsieur.

— Et qu'ont-elles dit cette fois ?

— Ah ! des choses qui m'ont fait beaucoup de peine. La jolie demoiselle, qui m'avait bien défendu (mais je n'avais pu y tenir) de vous raconter ses visites, m'a grondé de lui avoir désobéi. Puis elle m'a dit...

— Eh bien ! quoi ?

— Que si, par malheur, vous cherchiez à la voir chez moi, si vous vous rencontriez ici, ce serait fini, elle ne reviendrait plus... jamais.....

— Hélas, voilà mon nom qui produit son effet, pensa notre héros..... Et alors, reprit-il, je dois sans doute cesser de venir vous voir ?...

— Oh ! pour cela, non ! qu'à Dieu ne plaise ! interrompit Magdeleine, ce n'est pas là ce qu'exigent ces dames ; seulement elle désirent que, lorsqu'elles seront ici, vous n'y entriez pas.

— Et comment le saurai-je ?

— Elles laissent leur voiture au rond-point du petit bois, là où commence notre sentier. Quand vous verrez la voiture, vous n'entrerez pas.

— Fort bien, et si je refusais d'obéir à cette singulière consigne, à ce rendez-vous en sens inverse ?...

— D'abord vous affligeriez beaucoup cette bonne demoiselle ; ensuite vous ne la reverriez plus.

— Mais il me semble que vous ne me donnez pas un bien bon moyen de la revoir !...

— Peut-être ! murmura Magdeleine avec une expression de douce malice.

— Peut-être ! en effet, c'est là le mot, l'inévitable mot de ma vie !...

A dater de ce jour une vie nouvelle commença pour Napoléon Potard. La belle inconnue avait bien pu lui défendre de la retrouver à la ferme Bonabry ; mais dans les bois charmans de Ville-d'Avray, mais sur ces chemins qui se croisent, sur ces coteaux d'où l'œil se promène à travers les futaies et les jardins, bien souvent il courut à la rencontre ou à la poursuite d'un élégant coupé, emporté par deux chevaux rapides. Bien souvent, lorsque la voiture lui apparaissait à la place désignée, comme pour lui dire : tu n'iras pas plus loin, il éprouvait un plaisir étrange à errer autour de la prairie, prêtant une oreille attentive, cherchant à surprendre quelque trace de cette apparition à la fois

présente et invisible. Ses tentatives n'étaient pas toujours vaines : quelquefois son cheval se croisait avec le mystérieux équipage ; alors, pendant un instant plus fugitif que la pensée, son regard plongeant dans l'intérieur de la voiture, pouvait apercevoir un nuage de blonds cheveux, le doux éclair de deux yeux bruns, les bouts flottans d'une écharpe blanche, tout et rien !... Lorsqu'il entrait chez Magdeleine après une visite de l'inconnue, il se faisait répéter chacune de ses paroles ; il aimait à respirer l'air qu'elle venait d'animer de son souffle. — Elle s'était assise à cette place ! elle avait serré la main de Magdeleine..... elle avait porté à ses lèvres ce bouquet de violettes des bois !... Il y avait dans ce mélange de séparation et de vie commune, dans cette barrière qu'on lui opposait et qui ne l'excluait qu'à demi, je ne sais quel paradoxe attrayant et mélancolique en harmonie avec le reste de sa destinée.

—« Si du moins, disait-il parfois, son cocher pouvait avoir une distraction... si ses chevaux l'emportaient... ou bien si elle était arrêtée par quatre brigands de mauvaise mine, et si je pouvais être là, arriver à point pour la sauver ! » Mais hélas ! son cocher était excellent ; il n'y a pas de brigands aux environs de Paris, parce qu'ils aiment mieux se faire fripons dans Paris même, et les chevaux des grandes dames ne s'emportent que dans les drames de la Porte-Saint-Martin.

Cependant le printemps commençait. Ces clairières, ces haies, ces allées, et les rives brumeuses des étangs, et les pentes crayeuses des collines, prirent des teintes, d'abord d'un vert pâle, puis plus vives et plus riches. A chaque nouvelle promenade, Napoléon Potard trouvait ou les aubépines en fleurs, ou les lilas en grappes épanouies, ou les blanches façades à demi voilées sous le rideau neuf des charmilles, ou les sentiers tachetés de lumière et d'ombre, ou les fines oseraies trempant leur flexible chevelure dans les eaux endormies. L'air devenait plus tiède ; de chaudes bouffées passaient à travers les feuilles nouvelles et y éveillaient mille bruits d'insectes et d'oiseaux. Cet immortel rajeunissement de la nature, que nos aïeux exprimaient si bien par le mot charmant de *renouveau*, notre héros le retrouvait en lui-même. Le printemps du cœur refleurissait en lui, non pas précisément par un autre amour, mais par un sentiment indéfinissable, à la fois constance et changement, souvenir et nouveauté, qui, en l'éloignant de Bénédicte, l'y ramenait encore ; pareil en tout à ce printemps extérieur, toujours différent et toujours le même, renaissant sur les débris des années évanouies !.... Pour s'attacher à l'image de l'inconnue qui le fuyait sans le repousser, il lui semblait qu'il n'avait pas besoin d'être infidèle, et que ce nouvel amour continuerait, sans le briser, l'amour d'autrefois. Etait-ce l'effet d'une conscience d'amoureux qui capitule, d'une imagination de rêveur qui se plaît à des chimères, ou d'une destinée exceptionnelle qui admet tout parce qu'elle n'explique rien, et présente tout

comme possible, faute de pouvoir rien donner comme réel? Napoléon Potard se le demanda sans doute; mais ce sont là de ces questions auxquelles le cœur ne répond jamais bien clairement.

Au milieu de ces alternatives, le temps passait, et le premier juin arriva; il n'y avait donc plus que dix jours! A mesure que le terme approchait, le jeune homme multipliait encore ses courses à travers les bois de Ville-d'Avray, auxquels il avait maintenant deux secrets à demander. Ce jour là il se dirigea, suivant son habitude, vers le cottage de Magdeleine. Fidèle à la consigne, il passa par le chemin où la voiture de l'inconnue s'arrêtait d'ordinaire: elle n'y était pas. Moitié heureux, moitié désappointé, il s'achemina vers la maison et y entra sans trouble, croyant n'y trouver que la veuve et ses enfans; mais il s'arrêta sur le seuil, muet d'émotion et de joie: l'inconnue y était.

Elle lui parut plus belle encore que la première fois. Sa ressemblance avec Bénédicte, avec une Bénédicte idéale, se réveillant à dix-huit ans au milieu de la verdure et des fleurs, cette ressemblance merveilleuse ajoutait à sa beauté un inconcevable prestige. Elle s'appuyait sur le bras de son institutrice, comme pour régulariser à ses propres yeux ce que ce moment pouvait avoir de trop romanesque. Un léger voile vert flottant autour de son chapeau de paille, dérobait à demi ses traits enchanteurs, mais sans cacher ces trois délicieuses beautés des jeunes visages: la rougeur, le regard et le sourire. Son embarras était extrême et celui de notre héros n'était pas moindre: il essaya pourtant de rompre le silence:

— Enfin, Mademoiselle, lui dit-il, il m'est permis de vous voir, de vous dire...

— Pas un mot de plus, Monsieur, par pitié, interrompit-elle d'une voix tremblante... pas un mot; car je ne puis vous entendre sans enfreindre un devoir sacré, sans perdre, à vos yeux, un peu de cette réserve... d'où vous même sans doute ne voudriez pas me voir sortir. Si j'ai manqué un moment à ce devoir, si vous me voyez ici, c'est que votre obéissance, votre discrétion, vos bontés pour une famille qui m'est chère comme à vous, m'ont encouragée... à vous dire... que vous avez noblement agi. Maintenant, adieu: ne me retenez pas, ne me jugez pas; mais.... confiez-vous à Dieu!..... Ma chère miss Burus, sortons!...

— Yes, my dear! répliqua l'institutrice, en se tournant vers la porte avec une précision de mouvemens qui eût fait honneur à un soldat prussien.

Elles sortirent, et il ne resta plus à Napoléon Potard qu'un souvenir, une illusion de plus peut-être.

Ces dix derniers jours furent terribles; il eut beau reprendre les mêmes chemins, interroger les mêmes bosquets, parcourir dans tous les sens ces pay-

sages que depuis quatre mois il animait de sa double pensée, la belle inconnue ne reparut plus. Les heures et les minutes tombaient goutte à goutte, le faisant passer successivement du doute à l'espoir, du découragement à l'ivresse. Lorsqu'après avoir vainement exploré tout le pays, il revenait à Paris, brisé de fatigue sur son cheval haletant, le sommeil qu'il retrouvait pour quelques heures, ne faisait que continuer les ardentes préoccupations de son esprit. De fugitives images, de malicieux lutins, des fantômes gracieux ou moqueurs venaient s'asseoir à son chevet, assignant aux incertitudes de sa vie un dénoûment tour à tour heureux ou triste, grotesque ou lamentable. Cependant comme les espérances qui s'appuient sur la fuite du temps sont toujours plus sûres que celles qui se fondent sur sa durée, ces dix jours passèrent enfin, et le 10 juin 1835 arriva.

La première idée de Napoléon Potard fut de courir à la ferme de Magdeleine et d'attendre là les arrêts de sa fortune. Il y trouva toutes choses comme d'habitude. La veuve travaillait, les enfans couraient au dehors, se poursuivant avec des cris de joie, ou conduisant les vaches dans la prairie. Pas un souffle d'air n'agitait les arbres. Cette paix, cette impassibilité extérieure formaient avec les orages que notre héros sentait gronder dans son âme, un contraste qui le frappa. Il rougit de tant de trouble et d'agitation pour une chose aussi légère que la destinée d'un homme ; il se demanda s'il y avait de la noblesse et du courage à se sentir si ému en face d'un avenir qui ne lui rendrait après tout le cœur ni plus grand, ni plus petit. Dès ce moment il fut calme : de temps à autre, lorsque l'ombre des ormeaux s'allongeant sur la prairie l'avertissait que le soir approchait, une goutte de sueur mouillait son front : il se levait, parcourait la chambre à grands pas ; mais cette inquiétude durait peu, et pendant ces heures suprêmes Napoléon Potard semblait attendre le moment de se mesurer avec un athlète, plutôt que de subir l'arrêt d'un juge.

Déjà le soleil avait disparu derrière l'horizon : le crépuscule, si long à cette époque de l'année, s'assombrissait peu à peu; la nuit commençait : Allons ! se dit-il, encore un rêve évanoui ! encore un mécompte à subir ! ce jour s'est passé comme les autres, et on s'est moqué de moi. — Puis se tournant vers Magdeleine, il lui dit :

— Adieu, ma chère madame Aubrespy.

— Oh ! pas encore adieu ! répondit-elle ; voyez, il n'y a pas un nuage, vous aurez le clair de lune : attendez... jusqu'à dix heures.

Cette dernière heure s'écoula ; Napoléon Potard s'était assis et gardait le silence : les enfans, las de jouer et de courir, s'étaient peu à peu assoupis sur le seuil. Magdeleine respectait l'émotion de son bienfaiteur ; on n'entendait que le frémissement du rouet, et au loin, dans la campagne, les aboiemens des chiens de ferme et le cri monotone de la chouette. Les battemens de cœur

de notre héros eussent pu lui servir à mesurer le temps : chaque seconde lu semblait frapper sur sa poitrine.

A la fin, dix heures sonnèrent à une horloge lointaine. En même temps un bruit léger, presqu'imperceptible, fit frissonner le sable de la route. — C'est le vent! se dit le jeune homme; mais son oreille ne pouvait s'y tromper, c'était une voiture : elle approchait; puis le bruit cessa.

Alors on entendit un pas qui s'avançait dans le sentier vers la maison : on frappa à la porte; Napoléon Potard s'était levé; un homme vêtu de noir, ayant l'air d'un domestique de confiance, entra et lui dit :

— Le mot d'ordre n'est-il pas : Ville-d'Avray et le 10 juin 1835 ?

— Oui, répondit-il.

— Eh bien ! veuillez venir : la voiture est là-bas ; on nous attend.

Napoléon Potard le suivit. L'inconnu se plaça à côté du cocher; un autre domestique ouvrit la portière, notre héros y monta, et au bout d'un moment la voiture reprenait, à fond de train, la route du bois de Ville-d'Avray.

La nuit était belle; une nuit d'été, pure et sereine. La lune s'était levée, et sa clarté, tamisée à travers la masse noire des grands arbres, ressemblait à un rayon d'espérance perçant les voiles d'une sombre destinée. Çà et là, dans les clairières, Napoléon Potard voyait tout-à-coup s'ouvrir la plaine azurée du ciel, et l'équipage fantastique dessiner, en courant, sur les bords de la route et sur les murailles des parcs ses ombres bizarres et mouvantes. Il s'abandonnait au roulis de la voiture, rapide et doux, comme un malade s'abandonne aux vagues visions que fait flotter devant ses yeux la fièvre et l'opium. A l'entour, tout était silence; l'attelage, lancé au galop, semblait obéir à une force inconnue; l'on n'entendait ni la voix, ni le fouet du cocher, et les autres acteurs de cette scène étaient aussi taciturnes. Cette course étrange dura vingt minutes. Les chevaux venaient de longer le mur d'un grand jardin, dont les catalpas, les tilleuls et les tulipiers en fleurs balançaient leurs cimes odorantes au dessus de la route, lorsqu'arrivés à l'angle, ils tournèrent brusquement et s'enfoncèrent dans une avenue : une grille s'ouvrit; ils la franchirent, dépassèrent un massif d'arbustes exotiques, qui, en se terminant, démasqua la façade d'un élégant château, étincelante de lumière ; arrivée devant la porte, la voiture s'arrêta tout-à-coup, comme fixée au sol par une puissance magique.

— C'est ici, dit le domestique vêtu de noir en ouvrant la portière.

X.

Est-ce un rêve?

Napoléon Potard sauta à bas de la voiture, franchit le seuil du château mystérieux, entra d'abord dans une galerie remplie de fleurs rares et faiblement éclairée par une lampe d'argent; de là il passa dans une salle d'attente, où il trouva un valet de chambre en grande tenue, qui s'avança vers lui, et lui demanda avec une impassibilité respectueuse :

— Qui vais-je avoir l'honneur d'annoncer ?

— Monsieur Napoléon Potard.

Alors le valet de chambre fit un pas vers une porte qui paraissait être celle du salon, et d'une voix solennelle il annonça :

— Monsieur le duc Napoléon d'Iéna!

— C'est bien votre nom, Monsieur, lui dit en accourant à lui une femme qui n'était autre que madame de Tresmes; permettez-moi de vous présenter à mes amis et à ma fille!

Ses amis, c'étaient tous ceux qui depuis six ans avaient pris une part lointaine ou directe à cette histoire : le vicomte et la vicomtesse Raoul de Domazan, monsieur de Sélinges, monsieur de Miéville, le vieux chevalier de Trévenyn, et le baron Cyprien des Sureaux, revenu la veille de son voyage diplomatique.

Sa fille, c'était la belle et jeune inconnue du bois de Ville-d'Avray : c'était Marie.

— Le duc Napoléon d'Iéna!..... répétait machinalement notre héros foudroyé de surprise.

— Oui, Monsieur, reprit Bénédicte; mais avant de me questionner davantage, venez!

Elle l'entraîna dans un boudoir attenant au salon; là elle tira d'un coffret incrusté de nacre et d'argent un petit paquet, cacheté de noir. Elle brisa l'enveloppe, et prenant la lettre qu'il renfermait :

— Portez ceci à vos lèvres, lui dit-elle; c'est une lettre de votre noble père!

Le jeune homme la prit et la baisa avec respect.

— Maintenant, ajouta-elle, je vais vous la lire.

Voici le contenu de la lettre :

« Iéna, le 15 mai 1827.

» Ma chère Bénédicte (l'amitié fraternelle qui m'unissait au général Debray, votre père, m'autorise à vous appeler ainsi), quand vous recevrez cette lettre, il est probable que je ne serai plus. Oui, le vieux grognard, le vieux fou, le vieil Alceste de la cour impériale n'a que quelques jours à vivre. Quinze campagnes, six blessures, douze ans de regrets et d'exil volontaire, voilà ma vieillesse et mon agonie. Et ne suis-je pas mort déjà, en détail : à Fontainebleau, le jour de *ses* adieux ; à Waterloo, le jour de *sa* chute ; à Sainte-Hélène, le jour de *sa* mort !

» Bénédicte, ceci est mon testament : quoique vous soyez bien jeune, il n'y a personne au monde en qui j'aie plus de confiance qu'en vous. Les momens trop rares que nous avons passés ensemble, ma correspondance avec votre père, ce que j'ai su de votre admirable conduite à l'époque de votre mariage, tout me dit que vous avez l'âme forte et dévouée, généreuse et charmante. Recevez donc ici les dernières confidences, les dernières recommandations d'un ami mourant.

» Immédiatement après la journée d'Austerlitz, où Debray et moi passâmes tous deux généraux de brigade, vous savez que je restai en Moravie avec un corps d'armée. J'avais beaucoup de peine à empêcher mes gens de piller les habitans du pays. Cependant, à force de sévérité, j'y avais à peu près réussi. Une nuit, j'allais de Brünn à Olmutz pour faire exécuter un ordre de l'Empereur. J'étais à la moitié de ma route, sous les murs d'un château d'assez modeste apparence, lorsque j'entendis des cris. Je prêtai l'oreille, et je reconnus qu'ils partaient de l'intérieur de la maison. J'allai frapper à la porte ; mais, à ma grande suprise, elle céda, la serrure était brisée : je montai précipitamment, et caché dans l'ombre de l'escalier, j'aperçus dans la pièce principale cinq ou six de ces traînards indignes de porter l'épaulette. Deux d'entre eux s'étaient emparés du maître du logis, et lui tenaient le pistolet sur la gorge pendant que les autres fouillaient les armoires et les dressoirs. Il ne faisait pas de résistance, seulement il criait d'une voix étouffée : « Ma fille ! ma fille ! » — Au moment où j'entrai, j'eus l'explication de ses cris et de sa terreur : une jeune personne, attirée par le bruit, parut sur le seuil ; ses cheveux étaient en désordre, ses yeux en pleurs. Elle ne tremblait que pour son père, et ne savait pas, la pauvre enfant ! à quel péril elle s'exposait. Dès que ces drôles la virent, ils se précipitèrent vers elle, et ils essayaient déjà de l'entraîner lorsque je me montrai. J'avais avec moi deux hommes qui ne m'avaient jamais quitté pendant mes campagnes : l'un, simple soldat, nommé Joseph Potard ; l'autre, sergent, nommé Pierre Aubrespy.

» J'étais si indigné que je n'eus ni le temps ni l'idée de faire connaître mon grade; aidé de mes deux braves je tombai sur ces misérables ; cette diversion subite les effraya tellement qu'ils résistèrent à peine. Cependant l'un d'eux me tira au hasard un coup de pistolet qui m'atteignit à la poitrine. Mais à l'instant il fut mis en pièces par Pierre et par Joseph, qui, en voyant couler mon sang, étaient devenus de véritables enragés. Il y en eut trois de tués; les autres tombèrent à genoux et demandèrent grâce ; alors je me nommai, et le lendemain ils étaient dirigés sur Brünn, pour être jugés militairement.

» Ma blessure, quoique sans danger, fut assez grave pour me retenir un mois dans ce château. Je fus soigné par le baron de Riezell (c'était le nom du propriétaire) et surtout par sa fille Minna. Le temps que je passai là fut bien doux. Songez que j'avais à peine trente ans, et que depuis quinze je ne connaissais que les bivouacs et les champs de bataille. Le baron était un bonhomme, veuf depuis plusieurs années, et qui avait reporté sur sa fille toutes ses affections. Minna..... oh Bénédicte ! Minna était un de ces anges que le ciel ne fait que prêter au monde. Son âme pure et aimante ne put échapper aux périls de cette situation romanesque; au bout d'un mois je sentis que je l'aimais, et je m'aperçus que j'en étais aimé.

» Les circonstances étaient difficiles : la guerre n'était pas finie, et je ne pouvais épouser une Allemande sans quitter le service. Cesser de servir l'Empereur, c'était là une idée qui me paraissait impossible. Pourtant je ne voulais pas abandonner Minna dont la tristesse et la pâleur augmentaient sans cesse. Je la demandai à son père, mais nous convînmes que le mariage serait secret; nous nous mariâmes la nuit, dans l'église de Felden, petit hameau à un mille du château. Ce fut une cérémonie mélancolique, et qui faisait naître dans nos cœurs d'involontaires pressentimens. J'eus pour témoins Aubrespy et Potard: je savais qu'entre leurs mains mon secret était comme scellé sous les dalles de l'église.

» Nous étions en février 1806 : à peine marié, je fus obligé de me dérober aux embrassemens de ma femme; je ne pouvais retourner auprès d'elle que rarement et en m'entourant de mystère : elle souffrait horriblement de ces séparations longues et périlleuses. C'était un de ces êtres faibles, aimans, rêveurs, qui, en s'attachant à une existence active et guerrière, accomplissent, à leur insu, leur triple destinée: Aimer, souffrir, mourir.

» Chacune de ces radieuses années amenait une campagne, et chaque campagne une victoire. A la fin de septembre 1806, je dis une fois encore adieu à Minna et je rejoignis nos drapeaux à Bamberg; nous marchâmes ensuite jusqu'à Naumbroug où nous passâmes la nuit du 13 octobre : c'était la veille de la bataille d'Iéna. J'étais au bivouac, assis auprès du feu, plongé dans mes pensées; je n'avais auprès de moi que Pierre Aubrespy : quant à Joseph Potard, je lui

avais obtenu un congé pour pouvoir le laisser auprès de ma femme. Aussi quelle fut ma surprise lorsque je me sentis toucher le bras, et qu'en me retournant j'aperçus Joseph ! sans mot dire, il me remit un billet de Minna ; ce billet était bien court, mais il me fit bondir de joie ; elle m'annonçait une nouvelle qu'elle n'avait pas osé me dire avant mon départ : elle était grosse.

» De mes deux mains j'attirai à moi Joseph et Pierre, et je leur dis quelques mots tout bas. Le bonheur de ces braves gens fut presque égal au mien. « Ah ! quelle fameuse journée j'ai faite ! » disait Joseph : « j'apporte une bonne nouvelle à mon général, et j'arrive à temps pour le régal de demain !

» Le lendemain, vous le savez, nous livrâmes cette grande et glorieuse bataille d'Iéna. Je ne vous en dirai rien ; votre père et moi nous vous avons souvent raconté comment le prince de Porte-Corvo ayant été blessé dès les premières charges, je le remplaçai à l'aile droite ; comment je fus assez heureux pour enfoncer cette cavalerie prussienne qui se regardait comme invincible ; et comment, dans la chaleur du combat, enveloppé par un escadron ennemi qui se reformait obstinément sous notre feu, je fus sauvé par le dévoûment et le courage de Potard et d'Aubrespy, dont l'un, hélas ! y fut tué, et l'autre criblé de blessures.

» Je pleurai Joseph comme un frère ; les titres, les honneurs que je reçus, ne me consolèrent pas. Un mois après, je pus m'échapper pour quelques temps, et je courus auprès de ma femme. Je vis alors ce que mon égoïsme de soldat ne m'avait pas laissé deviner, que cette alternative d'inquiétudes et de joies, de fugitives réunions et de lentes absences, brisait peu à peu cette organisation frêle, aux impressions naïves et profondes. Pour moi, partagé entre mes deux devoirs, je vous avoue, Bénédicte, que je n'eusse jamais hésité. Minna n'était qu'un épisode de ma vie ; l'Empereur était ma vie elle-même.

» Pendant sa grossesse, la santé de ma femme alla toujours en déclinant.... j'abrège ce récit ; car moi-même je sens que la force m'abandonne, et je voudrais retarder mon agonie de quelques momens encore. Je glisse donc rapidement sur ces cruels souvenirs.

» Minna mourut en me donnant un fils, le 10 juin 1807, et le malheureux baron ne lui survécut que de quelques jours ; ils n'avaient point de parens ; il ne restait plus une trace de la famille de Riezell. Le père et la fille m'appelèrent sans doute avant d'expirer ; mais je n'étais pas là. L'ordre de l'Empereur me retenait à soixante lieues.

» Heureusement Aubrespy, à peine guéri de ses blessures, s'était traîné jusqu'à Felden ; ce fut lui qui se chargea des derniers devoirs envers ceux qui n'étaient plus et des premiers soins pour celui qui venait de naître. De concert avec le prêtre qui m'avait marié, il fit constater la naissance et le baptême, dresser les deux actes qu'ils signèrent, et auxquels ils joignirent la dé-

claration que j'envoyai. Après quoi Aubrespy trouva, dans la campagne, une nourrice qui, séduite par son argent et ses promesses, consentit à se dépayser et à le suivre. Un jour, je les vis arriver tous deux, chargés de leur précieux fardeau qu'ils avaient porté à tour de rôle depuis Felden jusqu'à Iéna.

» A quelques lieues de la ville, près du village de Salsbach, dans une vallée abritée contre les hasards de la guerre par un double rempart de montagnes, j'achetai une ferme que je donnai à la nourrice de mon enfant. Cette femme ne me connaissait point; je ne fus pour elle que le capitaine Charles. Je ne pouvais encore reconnaître publiquement mon fils. Je décidai donc que pour sa nourrice comme pour tout le monde, il s'appellerait Potard, du nom de ce brave soldat, mort à Iéna en me couvrant de son corps. Il me semblait que j'acquittais une dette, en mêlant son souvenir au mien; seulement, en tête de ce nom vulgaire, je laissai rayonner le nom de baptême, que, d'après mes ordres, le prêtre avait donné à mon fils: Napoléon! »

— Napoléon Potard! c'est donc moi, dit notre héros, dont l'émotion étouffait la voix.

— Oui, répondit Bénédicte; puis elle reprit sa lecture :

« Napoléon Potard! tel a donc été, dès le premier jour, le nom de cet enfant. Il demeura jusqu'à huit ans dans la ferme de Salsbach, chez sa nourrice. Ces huit ans, ce furent les derniers de l'empire. Vous savez comment nous les traversâmes, Debray et moi; voir la miraculeuse étoile de l'Empereur pâlir peu à peu dans notre ciel; le suivre partout; prendre part à ses victoires si belles, à ses défaites plus belles encore; le presser dans nos bras à Fontainebleau; nous retrouver à ses côtés dans les Cent-Jours; tomber avec lui à Waterloo, tel fut le rêve, tel fut le réveil de ces huit gigantesques années.

» Emporté dans ce tourbillon de feu, j'avais tout oublié pendant ces huit ans; et Minna, et mon mariage, et cet enfant, seul reste d'une courte et malheureuse union. Alors, pour la première fois je me souvins que j'avais un fils, et quelques jours après j'étais à Salsbach.

» Ici, pardonnez à ma folie, et ne traitez pas d'impiété ce qui n'était que du fanatisme. L'empereur tombé, il me sembla que nous, ses créatures, nous dont la gloire n'était qu'un rayon de la sienne, nous serions coupables envers lui, si nous ne nous condamnions pas à mourir tout entiers. N'avait-il pas été solitaire dans sa grandeur, sans aïeux et sans héritiers? Et nous, dont la noblesse était son ouvrage, ne devions-nous pas emprunter à sa destinée le modèle de la nôtre? Pourquoi léguer à des fils ces titres qui n'avaient plus de sens, une fois que l'épopée sublime dont ils formaient une page, était pour jamais fermée! Pourquoi nous continuer en d'autres générations qui ne pourraient servir ni lui, ni sa race?... Telles furent les pensées qui m'assaillirent en embrassant ce bel enfant de huit ans que me présentait sa nourrice. Je le lais-

sai donc encore s'appeler Potard ; j'aurais voulu dans ma colère contre les arrêts de la fortune, qu'il n'y eût plus que des Potard en France, ou du moins que tous ceux qui tenaient leur noblesse de l'Empereur, s'appelassent Potard comme auparavant !...

» Cependant j'avais à remplir un devoir que je ne négligeai pas. Quelque dût être l'avenir de mon fils, il fallait qu'il reçût une de ces éducations fortes qui préparent un homme à toutes les destinées en le rendant supérieur à toutes. Un secret pressentiment me disait que l'ère du glaive était finie, que celle de l'intelligence allait commencer : j'emmenai donc mon fils à l'Université d'Iéna, et je le recommandai énergiquement à ses maîtres. Puis je repartis ; j'avais obtenu l'autorisation d'aller rejoindre l'Empereur à Sainte-Hélène.

» J'y passai six ans ; j'assistai à ce long martyre... ici j'abrège encore... j'ai besoin de mon courage, et ce souvenir achèverait de le briser....

» Après le cinq mai 1821, je revins à Paris, où j'eus le bonheur de vous embrasser, vous et votre petite Marie, encore au berceau, et votre noble époux, si près de la tombe. Nous pleurâmes ensemble votre père, puis j'eus cette longue maladie, où vous me donnâtes des soins si admirables, si dévoués ! Ce ne fut que deux ans après que je pus repartir pour l'Allemagne, et arriver à Iéna.

» Cette fois, mon fils avait seize ans ; tout ce que ses maîtres me dirent de lui était bien fait pour flatter mon orgueil... Ses études étaient terminées. Il était beau, instruit, loyal, bon camarade, et cependant je résistai : j'eus la force de lui tracer un plan de voyage en Europe et en Orient ; j'eus la force de lui taire mon nom et le sien, en lui disant adieu..... hélas ! un adieu qui sera le dernier. Pourquoi cette obstination ? me demanderez-vous. Pourquoi ? je vais vous le dire.

» Lors de mon dernier séjour en France, je me suis convaincu d'une vérité qui m'a affligé sans me surprendre. C'est qu'à peu d'exceptions près, la noblesse de l'Empire n'aura qu'une génération. Oui, ces plantes élevées dans les serres-chaudes de la gloire, sont déjà étiolées. Ces jeunes gens qui n'ont eu que la peine de naître, pour qui leurs pères ont improvisé en quelques années une illustration séculaire, adulés en outre par l'opposition libérale, heureuse de se faire une arme des souvenirs que leurs noms renferment, ces jeunes gens ne seront pas au niveau de leur rang. Venus à une époque oisive et pensante, le peu de sang guerrier que nous avons mis dans leurs veines, restant sans emploi, ils ne sauront que faire de leur énergie et de leur jeunesse : ils s'empresseront de dévorer sans honneur ce splendide patrimoine conquis à coups d'épée sur l'Europe. Ils n'éviteront aucun des écueils réservés aux aristocraties. Il y aura même cette différence, que les hommes intelligens de la vieille noblesse sentiront qu'ils ont à lutter contre les préventions de leur siè-

cle, et que les enfans de la noblesse impériale n'auront qu'à en écouter les flatteries.

» Voilà les tristes réflexions que j'ai faites en voyant plusieurs des héritiers de mes compagnons d'armes, et voici ce que ces réflexions m'ont inspiré:

» Puisque j'ai eu le courage de voir mon fils sans lui dévoiler le secret de sa naissance, je veux qu'il l'ignore quelques années encore : je vais mourir, je le sens : il se trouverait donc à vingt ans, hériter subitement d'une belle fortune, et d'un nom glorieux et pur, auquel ma fidélité bizarre ajouterait un nouveau prestige. Ce serait trop; il y aurait là de quoi faire tourner cette jeune tête. Avant un an, vous le verriez peut-être à Paris, grosssir les rangs de ces élégans inutiles qui gaspillent en plaisirs stériles, insensés ou coupables, le prix d'un sang bravement versé. D'ailleurs j'ai sur lui des projets qui ne pourraient s'accomplir en ce moment, et dont il faut que je vous parle. Vous avez une fille; elle sera bonne et charmante, puisque vous êtes sa mère. Vous vous en souvenez, n'est-ce pas? lors de notre dernière rencontre, vous avez souvent regretté que je n'eusse pas un fils, pour resserrer, en unissant nos enfans, l'amitié de nos deux familles. Eh bien! vous savez maintenant que ce fils existe; vous savez que je vous le confie; vous savez que le jour où vous lui donnerez Marie, vous réaliserez le vœu le plus cher de votre vieux père, le général Debray, et de votre vieil ami, le duc d'Iéna... Encore quelques lignes, Bénédicte, puis tout sera dit, et je n'aurai plus qu'à mourir.

» J'exige que mon fils continue à s'appeler Napoléon Potard jusqu'à vingt-huit ans. A cet âge tout est décidé, en bien ou en mal, pour l'esprit et pour le cœur. Pendant ces huit dernières années, il aura à lutter, avec un nom vulgaire et des ressources médiocres, contre les difficultés de la vie, et les obstacles que la société oppose à ceux qui, sans autre titre que leur mérite, demandent leur place au soleil. S'il succombe dans cette lutte, s'il sort des voies honnêtes, s'il sacrifie sa conscience à son ambition, qu'il ignore toujours à quel nom il a droit; qu'il vive et meure sous celui de Potard : le mien restera isolé et sans lendemain, comme celui de mon maître. S'il sort vainqueur de ce combat, s'il garde intacte la loyauté de son âme, si quelqu'acte de dévoûment, de générosité et de courage achève de le rendre digne de votre choix... alors, qu'il apprenne tout. Alors aussi Marie aura dix-sept ans, et vous pourrez dire à mon fils le secret de son avenir, en même temps que celui de son passé. Napoléon! Marie! êtres chéris que je ne dois plus revoir! grandissez pour le bien et pour le bonheur; et quand vous serez unis, ne maudissez pas le vieux soldat, mort loin de vous en vous bénissant!

» Lorsque mon fils, de retour de ses voyages, arrivera ici, il croira n'avoir à pleurer que le capitaine Charles, son bienfaiteur. Une main étrangère lui remettra de ma part une inscription de mille écus de rente, c'est à dire ce

qu'il lui faut pour être aussi loin de la richesse que du besoin. Il recevra en même temps cette bague antique que vous connaissez si bien, puisque c'est votre père qui me l'a donnée. On lui recommandera de la porter toujours, et vous qui l'avez vue si souvent, vous la reconnaîtrez à son doigt lorsque vous le rencontrerez.

» J'ai hâte de finir ; ma main tremble, ma vue se trouble... Cette longue lettre vous sera remise par Pierre Aubrespy. Vous et lui serez mes seuls confidens. Aubrespy me fermera les yeux, puis il partira pour la France; car je ne veux pas qu'il soit ici, au retour de mon fils, ce serait le condamner à une trop cruelle épreuve ; il s'en ira donc, et sa tâche et la mienne seront finies dans ce monde.

» Vous le verrez, Bénédicte. Malgré sa rude enveloppe, il est digne de vous. Si, pendant ces huit ans, mon fils se trouvait dans quelque circonstance... où il eût besoin d'être protégé contre les autres ou contre lui-même, je confie à Pierre et à vous le soin de cette protection lointaine et discrète. Sur ce point comme sur tous, je suis tranquille en pensant à vous.

» Adieu, Bénédicte, adieu... Quand vous le reverrez, lui, et que vous pourrez l'entretenir de son père, oh! dites-lui de me pardonner! dites-lui que pour avoir l'honneur de porter le nom d'un ami fidèle de l'Empereur, ce n'est pas trop que d'avoir un peu attendu, un peu souffert : et si de cette souffrance, comme du creuset, son cœur sort plus pur, dites-lui que c'est en la subissant qu'il est devenu tout-à-fait digne de sa destinée et de Marie. Adieu !...

» CHARLES DERCY, duc d'Iéna. »

Madame de Tresmes avait eu peine à aller jusqu'au bout dans cette étrange lecture ; lorsqu'elle eut fini, elle se tourna vers notre héros. Il était tombé à genoux ; ses mains couvraient son visage, et de grosses larmes coulaient à travers ses mains.

— Oh! mon père ! oh ! ma mère ! disait-il d'une voix entrecoupée par les sanglots, vous que je ne connaissais pas et que j'aimais pourtant ! pourquoi faut-il que le premier moment où je puis vous nommer, soit aussi celui où je vous pleure ?

— Monsieur le duc, lui dit Bénédicte, si l'on a pris pour faire de vous ce que vous êtes, un singulier moyen, nous devons avouer qu'il est justifié par le succès. Votre père me demande de vous donner ma fille, si, arrivé à vingt-huit ans, vous vous êtes montré généreux, brave et dévoué. Vous êtes tout cela, Dieu merci !... maintenant c'est à vous de me dire si vous trouvez la récompense proportionnée à vos mérites ?...

— Oh ! Madame !...

— Oui, oui, je sais ce qui s'est passé depuis quatre mois ; car vous pensez bien qu'une jeune personne comme Marie n'a rien de caché pour sa mère; mais je sais aussi tout ce que votre conduite a eu de loyal et de délicat. Encore une fois, je vous remercie...

A présent, reprit-elle, non sans un léger trouble dans la voix, nous aurions un vieux compte à régler ensemble... Je vous ai fait bien souffrir, n'est-ce pas?... Mais que voulez-vous? le duc d'Iéna n'avait pas prévu que votre cœur se tromperait d'une génération, et qu'à vingt-deux ans vous seriez amoureux d'une femme de vingt-neuf!... Et moi, je ne pouvais pourtant pas vous envoyer mon acte de naissance, convenez-en!

— Je comprends tout maintenant, Madame; vous étiez la plus généreuse des femmes, comme vous en êtes la plus séduisante et cependant...

— Cependant?...

— Pourquoi tant de dureté? pourquoi des mots si cruels? N'y avait-il pas moyen de me repousser, de m'ôter tout espoir, sans m'écraser de vos mépris, sans...

Ici le jeune homme s'arrêta ; ses yeux venaient de rencontrer ceux de Bénédicte : elle le regardait fixement. La devina-t-il? je l'ignore; ce que je sais c'est qu'il ne l'interrogea plus.

Ils revinrent au salon :

— Les secrets sont dits! cria gaîment madame de Tresmes.

Aussitôt le jeune duc d'Iéna fut entouré et complimenté de la façon la plus cordiale. Raoul surtout, qu'une circonstance fortuite avait rendu dépositaire du secret de Pierre Aubrespy, et qui était revenu de Goritz tout exprès pour assister à la *réhabilitation* de son ami, Raoul lui serrait la main avec une joie enthousiaste.

— Eh bien! monsieur le discret! lui dit en riant notre héros, qu'auriez-vous fait, le 29 juillet 1830, si j'avais réussi à vous faire parler un peu plus que vous ne vouliez?...

— Je me serais arrangé pour être tué le soir, répondit simplement Raoul.

— En ce cas-là, mon ami, je ne plaisante plus!...

Et la phrase s'acheva dans une embrassade réciproque.

Napoléon s'approcha de Marie; une rougeur divine monta au front de la jeune fille :

— Monsieur, lui dit-elle avec un embarras charmant, vous savez maintenant que dans tout ce qui s'est passé, je n'ai fait qu'obéir à ma mère!.....

— Je le sais : mais si votre mère avait encore à vous demander... en ma faveur... une dernière preuve d'obéissance?...

Elle hésita un moment, puis elle lui dit avec un fin sourire : Oh! monsieur! l'obéissance est si douce avec une mère telle que la mienne!

On annonça Monsieur Renaudet, notaire de la marquise.

— Allons, Monsieur, lui dit-elle. Arrivez vite! voici un jeune homme qui attend depuis vingt-huit ans : il y aurait cruauté à le faire attendre davantage. Asseyez-vous là et écrivez...

Le notaire savait qu'il s'agissait d'un mariage : il salua l'assemblée avec une dignité courtoise, mit ses lunettes, s'assit devant une table, déploya dessus un grand cahier de papier timbré : les nom et prénoms du futur ? demanda-t-il.

— Le duc Napoléon d'Iéna, né à Felden, en Moravie, le 10 juin 1807.

— Plaît-il ? fit le notaire en regardant le jeune homme sous ses lunettes.

Madame de Tresmes répéta les noms.

— Permettez, Madame la marquise ! reprit M. Renaudet : vous avez sans doute les pièces qui prouvent que Monsieur a droit à ce nom ?

— Mais, Monsieur, quand je vous l'affirme ! répliqua Bénédicte impatientée ; quand il y a ici plusieurs personnes honorables, prêtes à le certifier comme moi ! quand j'ai là une lettre du duc d'Iéna, son père, qui ne laisse point de doute... cela ne suffit-il pas ?

— Pour la conviction morale, oui... mais pour la certitude légale, non, et je suis ici intermédiaire et organe de la loi.

— Mais cette bague antique?...

— Excellente preuve dans un roman, mais insuffisante dans un acte.

On disputa ; on se débattit. Le notaire fut inébranlable.

— Allons, ma fille! dit alors madame de Tresmes, il faut se résigner : vous serez Madame Potard!

— Non, Madame, non, interrompit le jeune homme d'un ton ferme et triste : je ne veux capituler ni avec mon devoir, ni avec mon malheur. Le mien me condamne à voir encore le but s'enfuir devant moi, au moment où je le croyais atteint. C'est une partie à reprendre, voilà tout ; mais je ne profiterai pas de votre consentement avant de l'avoir gagnée. Ce n'est pas à Napoléon Potard, à un homme sans nom, sans état, que vous avez cru donner votre fille : c'est à un jeune homme héritier d'une des plus pures célébrités de l'Empire. Hé ! bien ! ce que le duc d'Iéna acceptait avec transport, Napoléon Potard doit le refuser. Je vais partir, je vais me livrer une fois encore aux caprices de ma fortune. Je chercherai à Felden, à Iéna, à Salsbach, partout, les actes dont parle mon père dans sa lettre ; je les chercherai comme on cherche ce dont on fait dépendre sa vie. Si je les retrouve, je reviendrai, et si vous ne me jugez pas trop indigne de mademoiselle Marie, je vous prierai d'acquitter votre promesse. Si mes recherches sont vaines... alors vous ne me reverrez plus : je cesserai d'importuner de mes misères ceux qui avaient rêvé pour moi le bonheur ; et je ne vous demanderai, en échange de mon affection, qu'un peu d'estime ; en échange de mon sacrifice, qu'un peu de pitié.

Tous les témoins de cette scène étaient profondément émus. Marie, malgré la réserve imposée à son rôle, allait répondre, et l'expression de son visage ne permettait pas de douter de sa réponse ; mais avant qu'elle eût pu dire un mot, la porte se rouvrit et Pierre Aubrespy parut.

Cinq ans seulement s'étaient écoulés depuis l'époque où nous l'avons vu pour la dernière fois, et cependant Pierre paraissait vieilli de plus de vingt années. La fatigue, les longues marches, l'habitude de porter son sac derrière le dos, avaient voûté sa grande taille ; ses moustaches grises étaient devenues blanches ; ses cheveux blancs étaient tombés :

— Pardon, madame la marquise, si j'entre ainsi, dit-il en faisant le salut militaire ; mais j'ai pensé que le duc Napoléon d'Iéna (il appuya sur ces trois mots avec une expression indicible) aurait peut-être besoin, pour la cérémonie, de ces quelques chiffons de papier, et je les lui apporte.

En même temps il tira d'un rouleau de fer blanc, pareil à ceux où les soldats enferment leur feuille de route, les papiers relatifs au mariage du général, à la naissance et au baptême de son fils.

— Monsieur le duc, dit-il au jeune homme, ils sont bien à vous ; car j'ai fait cinq cents lieues à pied pour pouvoir vous les donner.

— Ah ! il y a pensé, lui ! s'écria Bénédicte ; et moi, je n'y avais pas songé ! Excusez-moi, monsieur Renaudet, ajouta-t-elle ; nous autres femmes, nous sommes incorrigibles : nous ne nous résignerons jamais à mettre les romans d'accord avec les notaires !

— Et nous, Madame, nous ne saurons jamais réconcilier les notaires avec les romans.

— Pierre, dit notre héros à Aubrespy, je ne vous remercie pas ; je ne suis rien ; mes remercîmens ne seraient pas une récompense ; mais mon père vous dit par ma bouche... que tu es le plus noble, le meilleur ami que je puisse presser contre mon cœur !

— Ne parlons plus de ça ! répondit Pierre en se dégageant, je n'ai fait que mon devoir envers lui et envers vous ; seulement il y a un fameux ruban de queue de Felden ici !... aussi il faut que je vous quitte. J'ai par là, dans le voisinage, ma belle-sœur, une veuve avec quatre enfans, qui, à l'heure qu'il est, ne doivent pas se nourrir de blancs de poulet !

— Oh ! pour ceux-là, dit Bénédicte, soyez tranquille !

Et elle lui raconta ce que le jeune duc d'Iéna avait fait pour Magdeleine et ses enfans.

La taille du vétéran se redressa, ses yeux rayonnèrent d'orgueil, comme s'il se fût agi de son fils.

— Vrai ! s'écria-t-il, vous avez fait cela ! pour mes neveux, pour la veuve

de mon pauvre frère ! et sans rien savoir ?... ah ! c'est bien, c'est bien. C'est l'âme de votre père qui vous inspirait, et c'est Dieu qui vous a conduit.

— Pierre, reposez-vous, reprit madame de Tresmes. Je viens de les envoyer chercher, et dans un quart d'heure ils seront ici.

Monsieur Renaudet avait pris connaissance des pièces apportées par le vieux sergent ; il n'y manquait rien et le notaire acheva lestement sa besogne.

Nos auteurs à la mode ont tellement abusé des sacs d'écus comme moyen dramatique, que j'ai jusqu'ici négligé de dire que le duc d'Iéna avait laissé à son fils un million, lequel, capitalisé pendant ces huit ans d'après le système de monsieur Sue, s'était élevé à quatorze ou quinze cent mille francs.

Le contrat était dressé. Notre héros exigea que Pierre Aubrespy le signât avant tous les autres témoins. Quand ce fut le tour de Cyprien, baron des Sureaux, il dit d'un air de triomphe en prenant la plume :

— Eh bien ! sous ce gouvernement dont on dit tant de mal, vous voyez que l'intelligence et la probité peuvent arriver à tout !

— Oui, pourvu qu'elles rencontrent un duché en route, répliqua Raoul.

— Au fait, reprit Bénédicte, l'idée du général a réussi comme tous les paradoxes ; mais il jouait gros jeu : que fût-il arrivé, si son fils avait eu des instincts d'intrigant ?...

— Le régime actuel l'eût empêché de les développer, dit Antonin de Sélinges avec le plus grand sang-froid.

— Ah ! mon cher, voilà qui est bien spirituel pour un *carliste*, riposta Miéville en riant.

— Et bien méchant pour un diplomate, ajouta Raoul.

Napoléon et Marie n'entendaient aucun de ces propos : ils étaient plongés dans une de ces longues et délicieuses causeries qui ont cela de remarquable, que, depuis Adam, elles servent toujours de préface au même livre, et que le livre n'a pas encore fait tort à la préface. Bénédicte s'approcha de son futur gendre et lui dit à demi-voix :

— Eh bien ! êtes-vous un peu réconcilié avec votre vieille ennemie ?

— Ah ! Madame ! je vois aujourd'hui pourquoi, malgré tous mes efforts, il m'était impossible de vous haïr !

Il y eut légère pause ; puis elle reprit en lui montrant sa fille :

— Et comprenez-vous aussi bien pourquoi vous ne m'aimez plus ?

Pour toute réponse, le jeune homme s'approcha de sa belle fiancée et lui baisa tendrement la main.

Bénédicte contempla un moment ce groupe, rayonnant d'amour et de jeunesse. En même temps le hasard lui fit jeter les yeux sur une glace placée en face d'elle. Elle était bien belle encore : *encore* ! mot terrible, qui signifiait qu'elle aurait pu ne plus l'être.

Pourtant son visage ne perdit rien de sa sérénité :

— Qu'ils soient heureux ! dit-elle tout bas ; qu'il ignore toujours pourquoi j'ai dû m'armer de tant de rigueur !... Et vous, mon Dieu, pardonnez-moi, si je l'ai trop aimé !

Conclusion.

Si le lecteur trop bienveillant de cette fugitive esquise est de l'avis de mistriss Buskbody, cette amie de Walter-Scott, qui voulait toujours savoir ce que devenaient, même après le dénoûment, les personnages des romans qu'elle avait lus, je dois m'empresser de satisfaire cette honorable curiosité.

Le duc et la duchesse d'Iéna sont heureux et ils ont *quelques* enfans ; variante que je propose à l'ancienne formule. Ils ont eu le secret de rendre leur maison fort agréable, quoique leur ménage soit fort tendre : véritable tour de force, puisque, grâce aux penchans un peu pervers des sociétés civilisées, on est toujours porté à trouver plus aimable l'époux indifférent, et plus séduisante la femme dont le mari est nul ou invisible.

Par un autre prodige qui prouve que le guignon de notre héros s'est enfin lassé, — quoiqu'il soit de plus en plus lié avec Raoul de Domazan, leurs femmes sont amies intimes. La vicomtesse, de quelques années plus âgée que Marie, la dirige à merveille dans le choix de ses liaisons et de ses couturières. Elles ont toutes deux pour attentif le vieux chevalier de Trévenyn qui vit encore, et qui leur apprend à se méfier des Lovelaces de cinquante-cinq ans, les seuls hommes à craindre aujourd'hui.

Bénédicte est toujours belle, quoique grand'mère. Sa mélancolie est habituellement douce et sereine. Elle parle quelquefois de se retirer dans un de ces couvens du faubourg Saint-Germain, où les âmes fatiguées du monde trouvent le calme et la solitude, sans aucune des rigueurs du cloître. Mais jusqu'ici ce projet n'a pu tenir contre les prières de sa fille et de son gendre, et surtout contre les caresses de ses deux beaux petits enfans, Charles et Wilhelmine.

Le baron des Sureaux, né Cyprien Sureau, a eu des fortunes diverses. Ses talens diplomatiques n'ont pas mieux été appréciés que ses mérites administratifs. Un nouveau changement de ministère a amené sa destitution. Alors il est devenu sceptique ; il a nié le gouvernement constitutionnel, et il s'est jeté dans les spéculations. Il s'est mêlé de plusieurs entreprises industrielles. A l'heure qu'il est, il préside une société en commandite pour l'exploitation d'un jour-

nal de vingt mètres carrés, destiné à servir de nappe pour les repas de corps... mais non pas d'esprit.

Pierre Aubrespy a une heureuse vieillesse. Il a été nommé régisseur en chef du château et de la forêt de Tresmes, qui font partie de la dot de Marie; il exerce sur les gardes-chasse une autorité napoléonienne dont il n'abuse pas. Magdeleine surveille la lingerie, et ses enfans sont assez bien protégés pour faire leur chemin en ce monde, même en restant honnêtes gens.

Le duc d'Iéna et le vicomte de Domazan sont à la tête de ce que Paris compte de plus remarquable en fait d'élégance, de distinction et de bon goût. Ils ont des chevaux charmans, ce qui n'est pas commun, et ils en parlent peu, ce qui est beaucoup plus rare.

Il y a quelques années, ils firent un voyage en Allemagne, voyage inspiré au duc par une pensée de piété filiale. Après avoir parcouru les pays où avaient vécu ses parens, où s'étaient écoulées son enfance et sa jeunesse, ils visitèrent ce champ de bataille d'Iéna, où notre héros retrouvait son plus beau titre de noblesse.

— C'est ici, lui dit Raoul en lui montrant le détour d'une colline, que Bernadotte...

— Oui, interrompit derrière lui une voix mâle et vibrante, c'est ici que Bernadotte ayant été blessé dès le commencement de l'action, le brave général Dercy, depuis duc d'Iéna, prit le commandement de l'aile droite, et, après des prodiges de valeur, enfonça cette cavalerie prussienne, qui, depuis Frédéric, passait pour invincible !...

Raoul tressaillit; et se retournant aussitôt, il se découvrit avec les marques du plus profond respect :

— Monseigneur le comte de Chambord ! dit-il rapidement et à voix basse à son compagnon; puis s'avançant vers le prince :

— Monseigneur ! dit-il, votre altesse royale veut-elle me permettre de lui présenter l'ami dont j'ai eu si souvent l'honneur de lui parler, le duc Napoléon d'Iéna !

— Ah ! Monsieur ! s'écria le prince avec un sourire plein de bonté, je suis fier, pour la France et pour vous, de vous rencontrer sur ce champ de bataille; c'est plus que de l'à-propos, c'est de la couleur locale.

Puis il ajouta :

— Soyez fidèle, Monsieur, à ces magnifiques souvenirs : seulement permettez-moi une illusion qui m'est douce, et qui, au moment où je vous vois avec monsieur de Domazan, me semble acquérir encore plus de vraisemblance !...

— Et laquelle, Monseigneur ? demanda respectueusement Raoul.

— C'est qu'avec un peu de bonne volonté, les souvenirs de l'Empire et les pensées de la Restauration auraient pu s'entendre.

— Monseigneur, tout ce qui est noble et pur s'entendrait sous le regard d'un prince tel que vous, répondit le duc d'Iéna.

La soirée avançait, le prince dit adieu au deux amis, remonta à cheval et bientôt il disparut derrière la colline. Mais cette rencontre a laissé une trace profonde dans l'âme chevaleresque de celui que je me permettrai, en finissant, d'appeler encore une fois Napoléon Potard.

FIN DE NAPOLÉON POTARD.

MARGUERITE VIDAL.

MARGUERITE VIDAL.

MARGUERITE VIDAL A HORTENSE DE R.....

« 15 mai 1801.

» ..... Il est donc vrai, Hortense, nous sommes séparées, nous qu'on appelait les inséparables. Il y a un mois à peine, nous courions ensemble, le long de notre chère allée de tilleuls, chez cette bonne madame Duvernay, où l'on n'avait pas gardé trace du régime de la *Terreur*, et aujourd'hui nous voilà aux deux extrémités de la France. Notre destinée, si singulière et si diverse, n'est-elle pas le reflet et la satire de notre étrange époque? Toi, noble châtelaine, tu es reléguée, par le mauvais génie des révolutions, dans une pauvre ferme bretonne, dont on a bien voulu vous rendre les quatre murailles, sans doute pour mieux vous faire voir qu'on n'a rien laissé dedans. Moi, fille du peuple, j'habite un beau château de Provence, en face d'un de ces paysages si complets et si ravissans, qu'on irait bien loin pour les voir si on ne s'en trouvait trop près pour les regarder. Hélas! ce château, ce site enchanteur, ces terres fertiles et riantes, c'est là la blessure que je sens saigner dans le plus secret de mon cœur. Comment te parler de ces peines auxquelles je ne puis songer sans accuser l'homme que j'aime et que je respecte le plus au monde? Ecoute pourtant, toi qui t'es fait dans ton âme de si fidèles échos pour la mienne.

» Le château de Montaux, qui appartient *aujourd'hui* à mon père, est situé à mi-côte, sur une charmante colline toute plantée de vignes et d'oliviers, et qui s'étend en pentes douces, en ondulations insensibles, entre la grande route de Nismes, qui en dessine les angles et les accidens, et la jolie ville de Ville-

neuve dont elle domine les jardins aux blancs amandiers, les maisons aux toits bruns, les clochers aux noires nervures. En face, le Rhône étend ses deux grands bras, dont il étreint, avec une tendresse un peu perfide, l'île de la Barthelasse, véritable corbeille de verdure, qui penche incessamment sur les eaux turbulentes ou limpides du fleuve la fine chevelure de ses saules ou la tête souple de ses peupliers. Au dessus de ce vert rideau, Avignon étage avec orgueil la dentelure de ses remparts crénelés qu'ombragent çà et là des ormeaux centenaires, les flèches de ses couvens et de ses églises, la grise plateforme de son rocher et la masse jaunie de ce château des papes que l'on dirait l'œuvre des Titans, si l'on ne savait que le génie de la Foi a été le véritable géant des époques chrétiennes. Au loin, à droite et à gauche de la ville, on voit fuir à l'horizon les montagnes du Comtat et de la Provence dont la brume plisse ou borde les légers contours. Tout au fond du paysage, et pour en compléter le grandiose ensemble, le Ventoux élève son immense cône, qui se découpe sur l'azur un ciel ou s'estompe dans les nuages; à peu près comme ces pensées grandes mais confuses qui se dressent à l'extrémité de toutes choses. Maintenant, imagine-toi ce tableau égayé, doré, réchauffé par un soleil de printemps, qui tamise ses rayons à travers les lointains bleus, l'air humide, la jeune feuillée, l'eau transparente; de grandes barques, qu'on appelle ici des *trains*, descendant rapidement le Rhône, ou le remontant à grand renfort de chevaux énormes et de robustes mariniers dont les cris arrivent jusqu'à moi; de petits bateaux, dont les *patrons* chantent de vieux noëls patois en ajustant leurs filets; partout le mouvement, la lumière, la chaleur, la végétation, la vie; et demande-toi si elle ne doit pas être bien heureuse ta Marguerite, ta fleur des champs, qui trouvait si lourd l'air de la pension et si étroites ses murailles. Heureuse!... ce mot me ramène au tourment qui me consume... Hélas! lorsque je poursuivais avec toi, dans mes rêves de jeune fille, cet idéal que nous définissions, faute de mieux, l'enthousiasme du bien, pouvais-je prévoir par où je commencerais l'apprentissage de la vie réelle?... Et toi, Hortense, ne m'as-tu pas déjà devinée? Faut-il tout te dire? Eh bien! apprends tout!

» Montaux, avec ses fermes et ses dépendances, formant un revenu d'environ cinquante mille francs, appartenait aux marquis de Séranques. Mon grand-père était leur fermier et mon père leur intendant. Oui, Mademoiselle, vous qui, en regardant mes cheveux blonds et mes mains effilées, prétendiez que j'étais une sotte avec mes prétentions à la roture, et que je découvrirais un jour quelque histoire bien romanesque qui me ferait au moins duchesse, il faut vous y résigner : je n'ai pas d'autres parchemins que ceux sur lesquels mon père écrivait ses comptes. Les Séranques, qui l'aimaient beaucoup, et dont l avait amélioré la fortune par son intelligence et sa probité, lui firent

épouser une jeune personne, fille d'un pauvre gentilhomme du voisinage, et de laquelle je tiens probablement ces signes de distinction que ton amitié s'exagère fort. Je n'ai jamais connu ma mère; orpheline à deux ans, je fus élevée dans le château, et je me rappelle encore, comme un songe, le marquis de Séranques avec son large cordon rouge; la marquise, frêle et gracieuse femme aux mélancoliques sourires, et Edouard; leur fils unique, bel enfant à peine plus âgé que moi, avec lequel on me permettait de jouer quand j'étais bien sage. Cela dura plusieurs années. J'avais dix ans, Edouard douze, quand tout-à-coup, un soir, je vis partir M. de Séranques, sa femme et son fils. Je me souviens de ce départ nocturne, de cette nuit sombre et agitée. Il y avait une grande voiture où ils montèrent à la lueur sinistre de deux torches. Mon père était à la portière, chapeau bas; Edouard m'envoyait de longs baisers, auxquels je ne savais que répondre; il y eut des regards, des adieux, des murmures remplis de frayeur et d'alarmes. La comtesse, pâle, les yeux rouges, les cheveux épars, pressait mon père dans ses bras et lui adressait des recommandations que je n'entendis point. Ce fut tout; le lendemain le château était vide; mon père et moi l'habitions seuls. On était alors en 93; je ne sortais jamais; quelques vagues rumeurs arrivaient à peine jusqu'à moi. Mon père était tantôt triste, tantôt calme, selon les nouvelles qu'on lui apportait du dehors et les lettres qu'il recevait de l'étranger. Un soir, il en reçut une dont la lecture le plongea dans une agitation indicible. De grosses larmes tombaient de ses joues hâlées; il me regardait, parcourait la chambre à grands pas, revenait à moi, m'attirait à lui, puis se détournait encore. Le lendemain il me dit, en maîtrisant à peine une vive émotion, que j'étais trop grande pour que mon éducation pût se continuer ici, et qu'il allait m'envoyer dans une pension de Paris, où l'on aurait pour moi des soins maternels. Je pleurai beaucoup; mais j'avais pour lui une déférence sans bornes; je partis, et une semaine après j'étais établie chez madame Duvernay. Tu sais le reste, les six ans que nous y avons passés ensemble, le sentiment instinctif qui nous attira l'une vers l'autre, cette première embrassade qui fit de nous deux amies, cette dernière étreinte qui a fait de nous deux sœurs.

» Aujourd'hui, rappelée par mon père, me voici réinstallée au château de Montaux; mais j'ai près de vingt ans; je réfléchis davantage; je sais un peu de ce qui s'est passé dans ces derniers temps. Je vois les domestiques, les fermiers, les ouvriers parler à mon père comme au seul propriétaire, au seul maître. Je chercherais en vain à me le dissimuler; Hortense... oh! cette pensée m'humilie et me brise, comme s'il s'agissait de ma propre honte, Hortense, ce château a été vendu nationalement, et mon père l'a acheté...

» Oh! oui, il faut bien que tu sois ma sœur pour que ma main brûlante puisse écrire cet aveu. Tu ne sais pas, toi, la noble fille, toi dont les aïeux ont

prodigué leur sang et leur nom à toutes les grandes époques de notre histoire, tu ne sais pas ce que c'est, pour un enfant du peuple, que la probité de son père! C'est mon seul bien, c'est mon blason, c'est mon sang, c'est ma vie. Et puis j'ai pour mon père un tel culte! Même en ce moment où ma plume te le dénonce, mon cœur le justifie, ou plutôt, en le trouvant coupable, s'attache à lui plus étroitement encore; je voudrais douter, je l'essaie, je ne le puis; et alors, me débattant contre moi-même, je souffre de toute l'évidence qui m'accable; je le chéris, mais pour l'accuser davantage; je l'accuse, mais pour l'aimer mille fois plus: c'est à devenir folle...

» Et cependant je m'imagine parfois qu'il y a là quelque mystère. Lorsque le soir, à la clarté de notre modeste lampe, je contemple ce rude visage dont la physionomie est encore relevée par ses longs cheveux blancs, je me dis qu'une pensée cupide et vénale ne peut s'être abritée sous ce front noble et pur. Je vois mon père entouré de la considération publique; serait-il possible que nos dernières tempêtes eussent assez bouleversé le sol des idées morales, pour qu'on pût recueillir l'estime là où l'on a semé l'injustice? Notre porte est sans cesse assiégée par les pauvres du pays dont aucun ne s'éloigne sans avoir reçu une bonne parole et une large aumône. Est-ce le penchant d'un cœur généreux? Est-ce l'effet d'une conscience tourmentée? Je remarque, en outre, qu'on a respecté ici tout ce qui appartenait aux anciens propriétaires. Nous occupons les mêmes chambres qu'avant la révolution; c'est à peine si la mienne est un peu plus ornée. Les grands appartemens, le salon de compagnie, la galerie de tableaux, la salle à manger, tout cela est soigneusement fermé: personne n'y entre, excepté un vieux domestique qui a servi autrefois la famille émigrée, et qui est chargé de tout maintenir à sa place et en bon état. Pourquoi cette réserve? Peut-être est-ce économie, peut-être respect, peut-être crainte d'exciter l'envie des voisins, les railleries des gens de connaissance; peut-être..... mais ma tête s'y perd; j'ignore tout, et ce que je sais suffit pour me désespérer. Oh! mon Dieu! mon Dieu! si les prières d'une jeune fille qui n'aj amais fait de mal à personne ont le pouvoir de vous fléchir, prenez pitié de moi! Au prix de ma vie, au prix de mon bonheur en ce monde, rendez-moi l'honneur de mon père!..... sauvez-moi de ce doute affreux, dussiez-vous me frapper en me désabusant! »

MARGUERITE A HORTENSE.

« 28 mai.

» Je sais tout; je suis la plus fière, la plus confuse, la plus rassurée, la plus inquiète, la plus heureuse fille du monde.

» L'autre jour, mon père, me voyant plus triste que de coutume, me proposa une promenade ; je pris son bras et nous sortîmes. Le temps était admirable; une pluie douce, tombée le matin, avait satiné la verdure mate des feuilles. La campagne, comme une belle baigneuse qui sort de ses voiles humides, se réchauffait aux tièdes rayons de son soleil et se revêtait joyeusement de sa parure rajeunie. De temps à autre, un léger souffle, passant à travers les acacias et les aubépines, secouait leurs grappes blanches et en faisait tomber de frais parfums et des gouttes embaumées. De grosses alouettes au collier noir, soutenant à perdre de vue leur vol immobile, égayaient l'air de leurs gazouillemens infinis, puis descendaient en tournoyant vers les seigles ou les sainfoins aux fleurs roses, où elles avaient caché leur nid. Mon père me montrait les améliorations qu'il avait faites à ces terres: ici des bruyères, ou, en style provençal, des *garrigues* avaient été défrichées, épierrées, et se couvraient de vignes et d'oliviers. Là, dans des terrains maigres et caillouteux, travaillés par des bras robustes, des mûriers, autre richesse du pays, arrondissaient leurs têtes soyeuses. Tout semblait obéir à une volonté intelligente, habile à répandre autour d'elle la prospérité et la vie. La soirée avançait ; on entendait, dans les oseraies qui festonnent les bords du Rhône, le courlis, messager du beau temps, saluer le crépuscule de son chant monotone et doux. Déjà la plaine massait dans l'ombre les lignes confuses de ses fossés bordés de saules, les groupes inégaux de ses fermes, entourées d'aubes et d'ormeaux. En ce moment l'angelus sonna à une paroisse voisine; j'étais si émue que je tombai à genoux; mon père se découvrit; un dernier rayon du soleil couchant éclairait encore son front, pendant que les ombres toujours croissantes envahissaient le reste de sa personne et le plateau où nous étions. Pardonne à ma tête romanesque ; en contemplant cette attitude calme, ce mâle visage, ce regard pensif, il me sembla voir le génie des classes moyennes, s'emparant du monde pour le féconder et l'enrichir. Je me relevai ; ma poitrine était opressée ; une question décisive revenait à tout instant sur mes lèvres ; je la retenais encore ; je reculais devant ce secret, j'avais peur de cette explication que j'eusse payée de ma vie. Cependant la nuit était venue ;

nous rentrâmes; mais au lieu de me ramener dans ma petite chambre, mon père alla droit au salon; il était ouvert, éclairé; tous les vieux meubles frottés, cirés, vernis; la tapisserie, en damas, semblait posée de la veille. Des deux côtés de la grande cheminée, sculptée et armoiriée au double écusson des Séranques et des d'Aldémar, deux cadres magnifiques et parfaitement intacts renfermaient deux portraits que je m'étais souvent rappelée dans mes souvenirs d'enfant, et qui représentaient la marquise en habit de cour, et le marquis dans son beau costume de lieutenant-général des armées du roi. En face, dans un ravissant pastel de Latour, je reconnus les traits d'Edouard à douze ans, tel que je le voyais tous les jours, avant le départ de la famille. Je me retournai vers mon père; il me regardait d'un air grave et attendri, auquel je ne pus tenir: Oh! pardon! pardon! m'écriai-je, et je me jetai dans ses bras; il ne m'avait encore rien dit, mais déjà je ne l'accusais plus.

» — Marguerite, me dit-il alors, je te pardonne, quoique j'aie peut-être le droit de me plaindre; le monde entier m'eût-il accusé, peut-être ma fille devait-elle encore m'absoudre; en ce moment du moins tu m'as compris.

» — Oui, je comprends tout, répliquai-je; je comprends que ce château appartient toujours aux mêmes maîtres; que cette vente, cette acquisition, cette possession fictive n'étaient que des moyens de conserver leurs biens aux vrais propriétaires; je comprends qu'ils vont revenir, que vous êtes le plus noble, le plus généreux des hommes, comme je suis la plus ingrate, la plus injuste des femmes: mais pardon! pardon! j'étais folle!...

» — Non, je ne suis pas aussi généreux, que tu le dis, et tu n'es pas aussi injuste que tu le crois; tout à l'heure tu me croyais capable d'une action criminelle, maintenant tu m'attribues une action sublime: ni si haut, ni si bas!...

» Je me tus, et j'écoutai.

» — Depuis long-temps, reprit-il, j'avais prévu le bouleversement terrible qui menaçait la France: cette prévision ne m'inspirait d'autre sentiment qu'une profonde tristesse; tu le sais, des liens d'affection et de dévoûment, des bienfaits reçus, des services rendus m'attachaient à la famille dont nous habitons le château. Je devais mon éducation à la vieille marquise de Séranques; mais je m'étais presque acquitté en suivant son fils à l'armée, et en lui sauvant la vie dans un combat d'avant-garde. Celui-ci, après son mariage, m'accorda sa confiance entière, me donna les moyens de commencer une petite fortune, et ce fut à lui que je dus d'épouser une jeune fille noble que j'aimais éperdûment, un ange de grâce et de vertu, ta mère à jamais regrettée, Marguerite. Je reconnus ses bienfaits en rétablissant, à force d'ordre et de travail, ses affaires horriblement dérangées. Après la mort de ta pauvre mère, qui ne vécut que quatre ans avec moi, je cherchai un refuge à ma douleur dans ce

dévoûment, dans ces soins infatigables que je consacrai à augmenter le revenu de cette terre. J'étais parvenu presque à la doubler; toutes les dettes du marquis étaient payées; je jouissais de mon ouvrage avec la satisfaction d'un homme qui a loyalement fait son devoir, lorsque la révolution éclata.

» Je n'ai pas besoin de te rappeler ses orages; je ne m'en ferai pas juge; des abus à réformer, des priviléges à détruire, des droits à conquérir pourront expliquer, dans l'avenir, les folies et les crimes; ils ne les justifieront jamais.

» La famille de Séranques était trop illustre, on connaissait trop bien son dévoûment royaliste pour qu'elle pût traverser sans péril ces années sanglantes; je le compris et je me traçai mon rôle.

» Au lieu de montrer une antipathie trop violente pour les idées dont chaque jour complétait le triomphe, j'affectai non pas une exagération révolutionnaire à laquelle on n'eût point cru, mais une tendance à tirer parti des événemens: tendance malheureusement trop commune à cette époque, pour qu'on en suspectât la franchise. On me vit souvent, dans les lieux publics, dans les réunions politiques; et, grâce à mon éducation, à une certaine facilité de parole, à quelques intelligences dans le camp ennemi, je ne tardai pas à obtenir une influence réelle; j'en profitai pour arrêter autant que possible le mouvement terroriste dans nos pays. Mais que pouvais-je contre le torrent? Au bout de quelques mois, j'appris que l'on devait se porter en armes chez mes anciens protecteurs, devenus mes protégés; qu'ils seraient arrêtés, mis hors la loi; et je savais comment finissaient alors les choses ainsi commencées. Je n'eus que le temps de courir au château; c'était le soir; d'après mes conseils, le marquis et sa femme avaient en permanence une voiture et des chevaux prêts. Je les mis au fait de ce qui se passait. M. de Séranques, qui depuis long-temps rongeait son frein, et que j'avais eu grand'peine à sauver de ses imprudences, voulait rester, attendre, défier, mourir. Je lui montrai la marquise éplorée et son fils qui jouait avec toi dans un coin du salon. En un moment, la résolution fut prise, les préparatifs terminés, la voiture attelée. Je leur remis un passeport que je m'étais procuré à tout hasard. En une nuit ils devaient être à l'abri des poursuites et le lendemain soir passer la frontière. Tu es trop jeune sans doute, Marguerite, pour te souvenir de ce départ; il fut solennel et lugubre comme tout ce qui s'accomplissait alors. L'agitation matérielle empêchait notre émotion d'éclater. Le petit Edouard ne voulait pas te quitter; il fallut presque l'arracher de tes bras; sa mère le prit, et au moment où elle montait en voiture, se retournant pour me dire adieu, il me sembla que son regard allait de son fils à toi et vous confondait tous deux, en vous recommandant ensemble à ma sollicitude; une minute après ils étaient partis.

» Je restai au château, que je réussis à préserver de la destruction et du

pillage : bientôt l'on sut que les Séranques étaient sortis de France et l'on décréta la vente de leurs terres : je fis sous main des démarches pour qu'elles ne fussent pas morcelées. J'avais quelques économies, je trouvai à emprunter de quoi arrondir la somme, et le jour de la vente je fus assez heureux pour faire une offre qui ne fût point surenchérie. Je devins donc légalement propriétaire du château et du domaine de Montaux : tu devines maintenant pour qui et dans quel but.

» Grâce à ma connaissance parfaite de ces terres, je pus chaque année y faire des améliorations importantes ; mes efforts, mes travaux, mes essais de culture réussirent au delà de mon attente ; mais en même temps tu grandissais, Marguerite, et chaque jour je sentais s'amassser pour toi, dans mon cœur, un plus riche trésor de tendresse ; chaque jour je retrouvai en toi, avec une joie mêlée de larmes, une plus grande ressemblance avec ta mère. Bientôt tu devins ma plus chère, ma plus ardente, mon unique pensée. Te l'avouerai-je ? en te voyant ainsi, belle et gracieuse, il me passait dans l'âme des pensées nouvelles : je me demandais s'il était juste que tu fusses, toi, ma fille, toi, mon seul bien en ce monde, entièrement déshéritée de cette fortune dont je n'étais pas, il est vrai, le légitime maître, mais pour laquelle j'avais tant fait... Oh ! ne te récrie point ; tu ignores, ma noble enfant, ce que c'est que cette avarice paternelle, cette abnégation égoïste qui transporte sur une tête chérie tout ce qu'elle répudie pour elle-même : si j'ai besoin d'une excuse, que ce soit la mienne !..

» Monsieur et madame de Séranques m'écrivaient quelquefois ; ils étaient en Allemagne ; mais l'oisiveté fatiguait le marquis : j'appris qu'il avait laissé sa femme et son fils à R.... et qu'il avait rejoint l'armée de Condé. Ensuite, je demeurai plus d'un an sans recevoir de nouvelles ; enfin, un jour, on m'apporta la lettre que voici et qu'il est temps de te faire connaître, Marguerite :

« R.... le 24 février 1795.

» Mon vieil et bon ami, c'est une mourante qui vous écrit : le marquis Antonin de Séranques, mon époux bien-aimé, est mort dans mes bras, il y a huit jours. Une blessure grave, reçue en combattant pour ses princes, les fatigues de cette cruelle campagne, les douleurs de l'exil, le présent si triste, l'avenir si sombre, tout s'est réuni pour le conduire au tombeau. Il est mort, sa main dans la mienne, son regard attaché sur son fils...

» Mes yeux ont versé trop de larmes, ils sont secs maintenant ; et quand on ne peut plus pleurer, c'est qu'on ne doit pas survivre. D'ailleurs, vous le

savez, mon ami, ma santé a toujours été frèle; un peu plus tôt ou un peu plus tard, ne vaut-il pas mieux suivre au ciel celui qu'on a tant aimé ici bas !.....

» Mais il me reste un fils..... pardon, à cette pensée ma main tremble et pourtant je voudrais achever.... Mon Dieu! donnez-moi encore des forces pour quelques minutes et du courage pour quelques lignes, rien que le temps de redemander pour mon fils de quoi remplacer le père qu'il a perdu, la mère qu'il va perdre!...

» Ce fils chéri, c'est pour lui seul que j'ai accepté vos dévoûmens et vos sacrifices: Jacques, vous avez saintement agi en conservant l'héritage paternel à l'enfant, hier proscrit, aujourd'hui orphelin, je ne vous remercie point: il y a dans l'expression d'une trop vive reconnaissance quelque chose qui ressemble à de la surprise; et, entre des cœurs comme les nôtres, s'étonner d'une noble action, ce serait cesser d'en être digne.

» Mais, soyez-en sûr, quel que soit l'égoïsme d'une mère, jamais je n'aurais consenti à ce que vous avez fait, si je n'avais eu une arrière-pensée: gardez auprès de vous, Jacques: vous avez une fille unique, et si Marguerite tient à vingt ans ce qu'elle promettait à dix, elle sera une ravissante jeune fille, comme elle était une délicieuse enfant. Mon Edouard...

» — Ici la lettre était interrompue; à la façon presque illisible dont les derniers mots étaient écrits, on voyait que l'infortunée avait dû faire un effort surhumain pour continuer, et qu'elle avait succombé à cet effort. En effet, le médecin qui l'avait soignée, et à qui elle avait eu le temps de dire mon nom, ajoutait, en quelques lignes, que la marquise épuisée était retombée sur son chevet, et, qu'une heure après, elle était morte.

» Juge, ma fille, avec quelle douloureuse avidité je lus et relus ce testament mutilé par la mort; avec quel acharnement j'interrogeai la pensée mystérieuse renfermée dans les dernières lignes, et qu'allait sans doute achever de me révéler cette main défaillante, au moment où ses forces l'avaient trahie. Cependant, lorsque j'eus recouvré un peu de calme, il me sembla que cette lettre, si incomplète, en disait assez: elle ne pouvait avoir qu'un sens, c'était celui que j'avais cru vaguement, au départ de la marquise, lire dans le regard si maternel qu'elle avait jeté sur toi. Ce rapprochement de ton nom et de celui d'Edouard, ce souvenir donné à vos jeunes années, cette certitude d'avoir trouvé un moyen de s'acquitter en vers moi, envers nous..... plus de doute! ce ne pouvait être qu'un projet d'union entre son fils et ma fille..... Oui, me disais-je, à mesure que je commençais à m'accoutumer à cette idée; oui, c'était bien là le moyen d'arranger et d'acquitter tout: par là, elle gardait tout sans rien reprendre; sans sacrifier mes intérêts, elle utilisait mes services; je pouvais me souvenir à la fois que j'avais un dépôt à rendre et un hé-

ritage à léguer : heureux père, mandataire fidèle, mes devoirs étaient réconciliés avec mes droits, ma conscience avec mon cœur.

» Une fois que ma conviction fut bien arrêtée, un sentiment nouveau, ineffable, s'empara de mon âme. Je crus voir l'horizon s'ouvrir et s'agrandir devant moi. J'étais heureux, j'étais fier ! Je bénissais, avec des larmes de reconnaissance, cette admirable mère qui m'avait deviné mieux que moi-même, cet ange qui, en s'enfuyant vers le ciel, avait voulu couronner l'œuvre de ma vie entière. Et toi, Marguerite, avec quel redoublement de tendresse je te pressai sur mon cœur ! Toi, en qui j'allais être payé au centuple de tout ce que j'avais fait, combien tu me parus belle ! Mais je sentis en même temps que ce changement dans ta destinée m'imposait des obligations nouvelles. La veille, je n'aurais pu, sans mourir de douleur, me résigner à me séparer de toi ; maintenant c'était presque avec calme, presque avec joie, que je reconnaissais que cette séparation était nécessaire. Pour que le vœu de la marquise fût complètement rempli, pour qu'à vingt ans tu fusses digne en tout d'associer ta destinée à celle d'un gentilhomme accompli comme le serait sans doute Edouard de Séranques, il te fallait bien vite quitter ton père, ce paysan aux mains calleuses, qui ne savait que t'aimer ; il te fallait aller à Paris, chercher cette distinction de manières, d'éducation et de langage, qui achèverait en toi ce que la Providence avait commencé si bien. Ce fut alors que je t'envoyai chez madame Duvernay ; c'est cette idée qui m'a soutenu pendant les six ans de ton absence. Et maintenant que te voilà de retour, maintenant que je t'entends, que je te regarde et que je trouve mes espérances et mes désirs encore dépassés par la réalité ; maintenant que, te comparant à mes vieux souvenirs du salon de Montaux, je reconnais que jamais femme ne réalisa mieux que toi ce type d'élégance et de noblesse que la marquise de Séranques eût recherché chez la compagne de son fils, que manque-t-il à mon bonheur ? Le sais-tu ? Peux-tu me le dire ?... »

» Je ne pus répondre ; ces dernières révélations donnaient un dénoûment si imprévu aux inquiétudes qui m'agitaient depuis quelque temps, que, moi aussi, il me sembla voir un nouvel horizon s'ouvrir devant ma pensée ; je levai les yeux vers mon père ; une confiance sans bornes se lisait sur ses traits ; mais moi, pouvais-je la partager tout entière ! Ces susceptibilités, ces délicatesses, ces craintes vagues, ces pudeurs secrètes qui sont la grâce du cœur chez les femmes, pouvaient-elles céder à cet éblouissement soudain ? Non ; elles me revenaient en foule ; en un moment je passais par mille sentimens confus, contradictoires : j'essayai de parler ; je balbutiai quelques banalités sur la différence des rangs, la disproportion d'une pareille alliance, les répugnances possibles ; mon émotion me suffoquait ; mon père m'interrompit en me tendant la lettre de la marquise.

» — Prends cette précieuse page, me dit-il; elle est à toi; que ce soient là tes lettres de noblesse. Je ne suis pas assez habile pour tirer des événemens tous les enseignemens qu'ils renferment, mais il me semble qu'une époque comme la nôtre doit être fertile en leçons pour les esprits droits, et que, si l'ancien compagnon de ton enfance est le digne fils de sa mère, aucune de ces leçons n'aura été perdue pour lui ?

» — Mais, enfin, répliquai-je avec une vivacité qui ressemblait à de l'impatience, ses intentions sont-elles connues? où est-il ? que fait-il ?

» — Ma fille, me dit mon père avec un accent presque solennel, M. le marquis Edouard de Séranques sera ici avant huit jours !....

» Tu le comprends, Hortense.... car tu es femme, toi, tu comprends tout... Je puis, je dois penser autrement que mon père sur ce projet de mariage. D'abord, les dernières lignes de la lettre de madame de Séranques ont-elles le sens qu'il leur prête ? La marquise (c'était, j'en conviens, une femme d'un cœur bien grand, d'un esprit bien haut) n'a-t-elle pas voulu lui dire seulement qu'elle n'acceptait qu'en partie son sacrifice; qu'il avait une fille, comme elle avait un fils, et que Marguerite et Edouard pourraient se partager cette fortune comme un frère et une sœur, rien de plus !... Frère et sœur, ou mari et femme, c'est bien différent, n'est-ce pas? De cette façon, le cœur n'est point engagé. Eh ! de quel droit en disposer ainsi d'avance ? Ces arrangemens, ces convenances peuvent être nobles et sacrées ; mais ce qui l'est davantage encore, c'est le libre penchant de deux êtres à qui on ne doit pas plus imposer l'affection que l'indifférence.... L'indifférence d'Edouard !.... Et pourquoi pas? que suis-je pour lui? La fille d'un subalterne, une petite paysanne avec laquelle il a joué autrefois, et qu'il retrouvera un peu plus grande, un peu mieux mise, un peu... Tiens, je n'ai fait que changer d'incertitudes et de tourment ! Peut-être est-il vrai que la révolution, en frappant de si terribles coups les classes privilégiées, a effacé certaines disparates, amoindri certaines nuances ; peut-être ce jeune homme... On dit qu'en Allemagne, d'où il vient, la voix du cœur est plus puissante que tout le reste... Mais non, ce ne sont plus là les généreux sentimens qui m'agitaient avant de connaître toute cette histoire ; je ne dois songer qu'à mon père, qu'à cette suite de belles actions, de dévoûmens si purs, qu'un seul calcul personnel gâterait maintenant... C'était ma seule pensée, il y a trois jours ; pourquoi n'est-elle plus seule aujourd'hui ?..... Je te dis, Hortense, que M. de Séranques ne peut pas m'aimer, que je ne veux pas qu'il m'aime, que je serai froide, maussade, que je vais cacher mon piano, déchirer mes dessins.... Mais il va venir; je ne puis l'empêcher : s'il partage les idées de mon père, s'il croit vraiment que ce soit là le vœu de sa mère mourante, si le souvenir de nos jeunes années... Elles étaient douces, et il y a, dans le retour vers ces fraîches fleurs du passé, un

mystérieux parfum que l'on respire encore, même quand ces fleurs ne sont plus!..... Je me rappelle un jour..... non, je ne me rappelle rien, je ne sais rien, je ne veux rien; je suis une folle, et j'effacerais bien vite ces vingt lignes, si l'amitié n'avait le droit qu'on lui dise tout haut ce qu'on se dit tout bas à soi-même!... »

MARGUERITE A HORTENSE.

« 1er juin.

» Il est arrivé, il est ici; mais rassure-toi: en vérité, j'étais une sotte de m'inquiéter si fort!

» D'abord, ne t'imagine pas une de ces arrivées romanesques, une de ces rencontres entourées de circonstances héroïques telles que nous pourrions les rêver d'après les trois ou quatre livres bleus que nous avons lus en cachette chez madame Duvernay. Ainsi, point de coup frappé, vers minuit, à la poterne, pendant que l'orage gronde et que l'éclair brille; point de jeune homme blessé, laissé pour mort sur la grande route, après un combat magnanime contre les brigands, et transporté, tout en sang, au manoir voisin, pour recevoir les soins de la châtelaine. Rien de tout cela: mon père m'a dit en déjeunant: « C'est probablement aujourd'hui qu'arrivera monsieur de Séranques. » Je connaissais de longue date la tendre affection, ou, pour mieux dire, la faiblesse, l'idolâtrie de ce cher père pour mademoiselle sa fille. Profitant de l'occasion, et minaudant en véritable enfant gâté, je lui ai demandé si, dans sa correspondance avec M. Edouard, il lui avait parlé du beau projet matrimonial qu'il m'avait développé. — Pas si maladroit, ma chère enfant, m'a-t-il dit avec une expression de bonhomie un peu narquoise; si M. de Séranques en a su quelque chose par sa mère, tout ce que j'aurais pu lui dire n'y aurait rien ajouté. S'il n'en sait rien, ce n'est pas à moi, vieux barbon, à lui gâter cette surprise; d'autant plus que les plans ainsi préparés, expliqués et imposés d'avance, manquent presque toujours... Non, non, a-t-il repris en souriant, ce sont là des choses qui doivent s'arranger entre les principaux intéressés; et je me trompe fort, ma belle et sentimentale demoiselle, si vous n'aimez pas mieux lier et délier de vos jolis doigts ce fil, fort peu embrouillé du reste, que de le laisser entre de prosaïques mains comme les miennes. — « Mon Dieu! lui ai-je dit en l'embrassant toute joyeuse, dans quel délicieux roman vous êtes-vous si bien instruit? — Marguerite, m'a-t-il répondu, et cette fois un nuage de mélancolie s'est répandu sur son front, le cœur d'un

honnête homme qui a aimé une fois, en sait plus que tous les romans possibles ! »

» Les préliminaires étaient donc bien établis. M. Edouard ne savait rien, et moi j'étais censée ne rien savoir ; libre à nous de nous regarder, de nous éviter, de nous trouver déplaisans, de nous haïr même un peu, si nous en avions envie. M. de Séranques n'arrivait ici que comme un gentilhomme rayé de la liste des émigrés, venant retrouver le toit paternel, avec l'idée vague ou positive que mon père était dans l'intention de lui restituer tout ou partie de ses biens : rien de moins, rien de plus.

» Là dessus, me voilà, fidèle à mon plan, poussant mon piano dans l'embrasure de ma fenêtre, et, l'empaquetant tant bien que mal sous mes rideaux de mousseline ; emportant mes dessins au grenier et les cachant sous de vieux portraits de famille ; puis m'affublant de mon tablier le plus villageois, non moins que d'un chapeau de paille confectionné à Avignon et dont l'auteur aurait droit à un prix de vertu, si la vertu n'était destinée à perdre son prix du moment qu'elle en recevrait un. Ainsi accoutrée, je descends dans la cour et distribue mes largesses aux hôtes de céans, bipèdes, quadrupèdes et palmipèdes. En cet instant on sonne à la porte ; mon cœur bat un peu, mais ce n'est rien. On ouvre, un jeune homme entre suivi d'un domestique chargé de paquets ; il regarde à droite et à gauche, s'avance vers moi, et, de la façon la plus gracieuse et la plus polie, me demande M. Jacques Vidal. Je fais une révérence un peu écourtée ; je cours, j'appelle mon père, bien avant qu'il puisse m'entendre ; puis je m'enfuis, je me sauve, je m'envole, je me cache : ma chère, voilà l'entrevue !

» Depuis, je me suis retrouvée avec M. de Séranques. Mais, sans être bien habile, il m'a suffi de quelques minutes pour deviner qu'il n'était pas au *courant*, et que les intentions de sa mère, en supposant qu'elles soient telles que mon père se les imagine, sont restées pour lui lettres closes. Il paraît en effet qu'après la mort du marquis, madame de Séranques, pressentant sa fin prochaine et voulant épargner à son fils cette nouvelle scène de deuil, eut le courage de lui déguiser son état et de l'envoyer faire un voyage aux bords du Rhin avec un de ses amis. C'est pendant ce temps qu'elle mourut.

» Au reste, M. Edouard a été parfaitement naturel, et, ce qui vaut mieux, il s'est montré noble et bon ; lorsque mon père est accouru à sa rencontre : « Mon tuteur ! mon bon génie ! mon père !.. » s'est-il écrié en lui sautant au cou. Puis, lorsqu'est venu mon tour, qu'après avoir été cherchée et appelée dans tous les coins de la maison, il a fallu m'exhiber enfin ; lorsque je suis arrivée, beaucoup plus gauche que je n'aurais voulu, et un peu plus décontenancée que je n'aurais cru l'être, il est venu à moi de la meilleure grâce et, s'inclinant devant la pauvre plébéienne, comme il aurait pu faire, à Versailles, de-

vant une des amies de sa mère : « Mademoiselle, m'a-t-il dit, serez-vous as-
» sez bonne pour accueillir un franc étourdi, votre vieille connaissance ? Nous
» n'étions alors que camarades : depuis, il m'a semblé que je devenais votre ami.
» Aujourd'hui, en regardant l'homme excellent à qui nous devons tout l'un et
» l'autre j'ai plus d'ambition encore : je voudrais être votre frère... Margue-
» rite, y consentez-vous ? » Il me tendait la main ; je l'ai prise aussi franchement qu'il me l'a donnée. Vois comme j'avais raison, Hortense : amis, frère et sœur... Une bonne poignée de main.... voilà tout : et ne vaut-il pas mieux qu'il en soit ainsi ?

» Je te le répète, et pour une fille d'Eve c'était bien le moment d'y faire attention. Il a été pour moi aussi affectueux, aussi aimable que possible ; pas la moindre trace de gêne ou d'affectation, mais aussi pas la moindre nuance sentimentale. Le soir, j'ai été bien heureuse, car j'ai assisté à une noble lutte. Mon père avait apporté les titres de propriété, les baux à ferme, une liasse de papiers et de parchemins. « Monsieur le marquis, a-t-il dit avec un respectueux sourire, veut-il permettre que son intendant lui soumette ses comptes ? — Mon ami, a répliqué gaîment M. Edouard, si vous ne voulez pas que nous nous fâchions, ne m'appelez pas M. le marquis ; d'abord parce que les marquis font en ce moment une assez triste figure ; ensuite, a-t-il ajouté avec une expression charmante, parce que l'on ne prend point de titres tant que l'on conserve son père.... et que j'ai encore le mien.

» Je te l'avoue, cette façon d'exprimer son affection, sa reconnaissance, m'a vivement touchée. Mon père, trop ému d'abord pour répondre, a insisté pour parler d'affaires. — Oh ! quant à ceci, a repris M. de Séranques, nous avons tout le temps, et vous trouverez en moi un auditeur très peu attentif. D'ailleurs à quoi bon ? Vous pensez bien que je sais tout ce que vous avez fait pour moi..... pour mes pauvres parens. (Chaque fois qu'il rappelle ce souvenir, il y a des larmes dans sa voix.) Ce sont là de ces services dont on serait indigne si on acceptait tout, et indigne encore si l'on n'acceptait rien... Mon ami, je n'aurai vis-à-vis de vous ni tant d'humilité ni tant d'orgueil. Je vous destitue solennellement de vos fonctions d'intendant pour vous faire passer à celles de propriétaire. C'est comme tel que vous partagerez vos biens que voilà (et de la main il repoussa les papiers) à vos deux enfans que voici, et il rapprocha sa chaise de la mienne. Mon père a voulu répliquer, mais M. Edouard lui a lestement fermé la bouche, et courant ouvrir la fenêtre qui donne sur le jardin : « Ma chère sœur, m'a-t-il dit, je ne sais si je me trompe, mais il me semble que les rossignols français chantent mieux que ceux d'Allemagne. »

» C'est de cette façon que s'est passée notre première journée. Je ne sai ce qu'en pense mon père ; mais, pour ma part, j'en suis enchantée. Les situa

tions réciproques sont nettement posées. Ainsi, plus de préoccupations matrimoniales, plus de ces arrière-pensées qui subordonnent les sentimens aux positions. Oui, Edouard a le cœur généreux et grand; que ce cœur soit libre autant qu'il est noble. De quel droit entraverais-je sa liberté? Qu'il soit mon ami, mon frère, ma fraternelle amitié ne lui faillira pas. Moi aussi, je n'aurai vis-à-vis de lui ni l'humilité, ni l'orgueil de refuser tout ce qu'il veut que je garde. Avec cela, j'épouserai quelqu'honnête garçon du voisinage, bien loyal, bien digne d'être appécié par mon père et par Edouard... ou bien je resterai fille, je demeurerai au château, je ne me séparerai jamais de mon père, et je bercerai sur mes genoux les enfans de M. de Séranques, car il se mariera.... Eh! quelle femme, possédât-elle avec profusion tous les dons de la fortune, de la naissance, de l'esprit, de la beauté, ne serait fière d'unir son sort à celui d'Edouard?..... S'il rencontre cette femme, si elle le rend heureux, je ne serai pas jalouse: une petite place à son foyer, une petite part dans son affection, je n'en demanderai pas plus. Que faut-il de plus à une *amie*, à une *sœur?*

» Tu le vois, tout s'arrange à merveille, et me voilà bien calme ; moi, s malheureuse il y a un mois, si troublée il y a six jours: aussi, maintenant, je ne me sentirai plus la moindre gêne vis-à-vis de M. de Séranques. Il ignore encore que j'ai passé six ans à Paris, que j'y ai été élevée, que j'y ai appris un peu de peinture et de musique; enfin, que je ne suis plus tout-à-fait aussi gauche, aussi campagnarde. Patience! je me fais un malin plaisir de lui étaler peu à peu toutes mes petites richesses. Ensuite nous nous promènerons ensemble; il comparera les bords du Rhône aux bords du Rhin..... Ah! la rive natale doit toujours paraître la plus belle!.... Comment remplacer jamais ces impressions charmantes, ces confuses émotions des premières années de la vie? A mesure qu'on avance, n'aime-t-on pas davantage tout ce qui y ramène? Et quand, après l'absence, on retrouve leurs souvenirs, ne semble-t-il pas qu'on retrouve aussi la meilleure partie de son âme qu'on leur avait laissée et qu'elles vous rendent? Mais pardonne-moi, ma chère Hortense, mes digressions poétiques. Il est nuit: une nuit de juin en Provence, douce et embaumée comme une nuit de printemps, chaude et tranquille comme une nuit d'été! De la table où je t'écris, j'aperçois, par ma croisée ouverte, toutes ces limpides étoiles, tous ces mystérieux mondes dont les imaginations inquiètes aiment à interroger les secrets. Tout dort; pas un souffle d'air ne passe à travers les jasmins et les lauriers-roses; le rossignol même, ce rossignol qu'Edouard a écouté avec délices, se tait maintenant; tout dort.... Non, je me trompe; je viens d'aller à ma fenêtre, car vraiment on ne saurait se coucher sitôt par une nuit si belle! La chambre de M. de Séranques est vis-à-vis de la mienne, de l'autre côté du jardin. Il y a encore de la lu-

mière; il veille donc..... Dans ce silence universel, dans ce calme de tout ce qui nous environne, nos cœurs seuls n'ont pu ni s'endormir ni se taire. Que fait-il? Peut-être recueille-t-il, comme moi, les impressions de cette journée... Peut-être, lui aussi, les écrit-il à un ami lointain.... Que lui dit-il de ce qu'il a vu, entendu, ressenti? Que lui dit-il de mon père?.... de moi?.... Eh! que m'importe? Ai-je déjà oublié ce que nous sommes l'un pour l'autre? Non, Hortense, non; demain je le reverrai, et, grâce au ciel, adieu trouble et contrainte! Adieu aussi l'embarras, la froideur, le vilain tablier et le chapeau avignonnais! Maintenant que je suis si bien en sûreté, je n'ai que faire de songer à me défendre. Me défendre!..... et contre quoi, contre qui?... Demain je mettrai ma robe d'organdi blanc à petits pois bleus, avec laquelle tu me trouvais jolie. Mais, vois-tu, Hortense, nous n'y entendons rien, nous autres; je crois vraiment que M. Edouard ne m'a pas même regardée!... »

EDOUARD DE SÉRANQUES A GEORGES WILLER.

« Montaux, 1er juin.

» Georges, je suis en France!.... Malheur au jeune homme pour qui tout ne serait pas dominé par cette pensée, cette émotion : être rendu à sa patrie après un exil de dix ans! Patrie cruelle et chérie! qu'elle m'a fait de mal, et cependant combien je l'aime! On dirait que c'est là une indemnité donnée par la Providence aux époques marquées par des calamités terribles, comme aux pays perdus dans les nuages et les neiges! L'homme en butte aux tourmentes politiques, s'attache plus étroitement encore au sol qui le rejette, comme le montagnard, frappé par l'avalanche et la tempête, tourne sans cesse un œil de regret vers cette pointe de terre et de rocher, objet de son amour et de sa misère. J'étais riche, noble, heureux, adoré d'un père et d'une mère incomparables : je reviens pauvre, orphelin, et mon cœur n'a qu'un cri : « Vive la France! qu'elle me permette de la servir, et nous serons quittes. »

» Cependant j'aurais grand tort de faire ici étalage d'abnégation et de sentimentalisme patriotique : d'abord parce que je m'imagine que ce sont là de très belles choses, mais dont on a abusé beaucoup et dont on abusera sans doute encore; ensuite parce que je n'ai vraiment pas trop à me plaindre. Plus heureux que bien d'autres, j'ai retrouvé sous mon toit, non pas un nouveau propriétaire qui m'en chasse, mais un vieil ami qui m'y rappelle, un génie familier qui semble ne s'être assis à mon foyer que pour me le conserver in-

tact. Te rappelles-tu ces merveilleuses légendes que nous aimions à recueillir en visitant les châteaux perchés sur les bords du Rhin; ces fées bienfaisantes, ces sylphes hospitaliers, ces gracieuses filles de l'air ou des eaux, qui gardaient ces vieux manoirs à leurs légitimes possesseurs, pendant les grandes guerres où ils se battaient si fort et dont le récit m'a fait si souvent tressaillir? Eh bien! mon vieux château des bords du Rhône a eu aussi son gardien fidèle, et, je dois ajouter, sa belle et bienveillante fée: et pour que le prodige soit complet, il s'est produit sous la forme d'un intendant. Oui, mon cher Georges, si nos comédies nous représentent des intendans qui ruinent leurs maîtres, je les tiens pour des menteuses. En voici un, qui est entré dans notre maison au moment où, par suite des brillantes, mais ruineuses campagnes de mon père, elle avait tout juste un peu plus de dettes que de revenus. Il a commencé par payer les unes et doubler les autres: puis est venue la révolution, qui paraissait très disposée à détruire son ouvrage; qu'a fait mon original, ou plutôt (ne plaisantons pas!) mon ami dévoué, mon second père? Il a fait contre *terreur* bon cœur: il a fait partir mes parens qu'on allait massacrer le plus légalement du monde; puis il s'est établi à Montaux comme chez lui; quand Montaux s'est vendu, il l'a acheté comme pour lui; et comme ces terres n'ont cessé de prospérer, il ne tiendrait aujourd'hui qu'à moi de recevoir de ses mains un domaine qui, lorsqu'on le lui a confié, valait bien quatre cent mille livres, grevées de vingt mille louis de dette, et qui, à l'heure où je t'écris, vaut un bon et beau million!

» Tu penses, Georges, que les choses ne se passeront pas tout-à-fait ainsi: quand un homme pousse aussi loin que Jacques Vidal le génie du dévoûment, il y aurait, selon moi, deux ingratitudes: l'une, à faire l'égoïste et à tout recevoir comme si tout m'était dû; l'autre, à faire le fier et à désoler cet excellent ami par un gros et complet refus: je ne ferai ni l'un et l'autre. Jacques Vidal a une fille unique, fort belle personne par parenthèse! Monsieur mon intendant sera sommé, sous peine de prévarication et de désobéissance, de partager, par moitié, cette fortune entre sa chère Marguerite et ton serviteur, le ci-devant marquis Edouard de Séranques. De cette façon, sa fille et moi serons riches tous deux; assez riches pour nous marier tous deux selon notre cœur. Quant à moi, tu le sais, mon choix est fait: depuis deux ans j'aime ta charmante compatriote, Claire Elmon. Cette chère Clarschen! je ne sais en vérité comment je ne t'en ai encore rien dit, si jolie! si aimante! si naïve! si pure!..... Ce soir, sans le vouloir, je la comparais, par la pensée, à Marguerite Vidal; je retrouvais en elles le type des deux pays, des deux races si différentes. Claire est plus belle; ses cheveux sont d'un blond et ses yeux d'un azur qu'on ne rencontre que chez les blanches filles de l'Allemagne; Marguerite, avec moins de régularité, a une expression bien pénétrante; ses

cheveux sont blonds aussi, mais d'une nuance plus foncée et qui, s'alliant à des yeux presque noirs, donne à sa physionomie un attrait mélancolique et singulier. Si jamais ces yeux parlent le langage du cœur, ils seront bien beaux, bien éloquens!... C'est dommage qu'elle ait été élevée ici, et que son éducation n'ait reçu probablement aucun de ces élégans accessoires qui iraient si bien à la distinction de toute sa personne! J'ai remarqué, cependant, qu'elle n'avait presque pas d'accent; mais à quels puérils détails vais-je m'amuser? Marguerite sera riche; son père et moi, nous lui chercherons un mari digne d'elle; la pauvre enfant serait trop à plaindre, j'en suis sûr, avec un homme vulgaire, commun, qui ne saurait pas.... Oh! pour le coup, c'est moi-même qui ne sais pas ce que je dis, et m'occupe de choses qui ne me regardent ni ne t'intéressent. Qu'au moins ma dernière ligne, comme mon plus affectueux souvenir, soit pour Clarschen et pour toi; mais comment partager entre vous deux? En donnant la moitié à toi, et le tout à elle; c'est faire de l'arithmétique avec du sentiment, ou, ce qui vaut mieux, du sentiment avec de l'arithmétique. Adieu. »

MARGUERITE A HORTENSE.

« Montaux... juillet 1801.

» Tu dis que je t'oublie; non, je ne suis ni si ingrate, ni si inconstante: mais il y a dans la vie que je mène ici depuis un mois, je ne sais quelle douleur vague, amollissante, dangereuse peut-être... Elle confond mes sentimens et mes souvenirs en une sorte de rêve ineffable, que je prolonge autant que je puis et dont je ne voudrais même pas parler, de peur de le voir s'évanouir en y fixant ma pensée. Je suis heureuse, Hortense, heureuse d'un bonheur dont le premier attrait est de ne pouvoir ni se raconter, ni se définir; les jours succèdent aux jours; des sensations douces, paisibles, harmonieuses, en marquent les instans et les heures, assez semblables aux battemens calmes et réguliers d'un cœur qui ne souffre, ne craint et désire rien: comment recueillir aujourd'hui ces traits épars, ces impressions fugitives, intimes, à peine entrevues, fruit de l'accord merveilleux de trois êtres que Dieu semble avoir rapprochés pour leur révéler tout ce qu'une affection de père et de fille, de frère et de sœur peut prodiguer de félicités et de délices?... Journées de soleil! radieuse jeunesse de l'âme! saintes et immortelles tendresses! si la misérable condition de l'homme est de vous voir fuir après vous avoir goûtées, si l'on ne doit ja-

mais bien connaître le charme de vous ressentir que par le regret de vous avoir perdues, s'il faut vous expier un jour par des regrets et par des larmes! oh! du moins, ne disparaissez pas si vite! absorbez-moi dans vos joies mystérieuses, et que vos voiles éblouissans me dérobent encore tout ce qui n'est pas vous! laissez-moi vivre de la vie que vous me faites! laissez-moi bénir le Dieu qui vous donne! laissez-moi aimer ceux à qui je dois de vous avoir si bien apprises, si complètement possédées!..

» .... Le jour qui suivit l'arrivée de M. de Séranques, je me trouvai, à ma grande surprise et malgré mes beaux projets, fort intimidée devant lui. Ce sentiment me parut d'autant plus inexplicable, que l'affectueuse familiarité de M. Edouard ne se démentait pas un instant. J'avais eu la sottise de chercher à me faire belle et de passer devant mon miroir un peu plus de temps que je n'aurais dû. Eh bien! ma chère, ma robe m'étouffait; je sentais que j'étais raide, guindée, déplaisante, et comme j'aurais décidément voulu être tout le contraire, je souffrais le martyre. M. Edouard causait avec une grâce d'autant plus irrésistible, qu'il s'y mêlait de temps à autre une nuance de tristesse et de sensibilité bien réelles, lorsqu'un mot, une idée, un souvenir amené au courant de la conversation venait réveiller dans son âme certaines cordes toujours prêtes à vibrer. Ainsi il m'arriva, dans la journée, de le trouver, en entrant dans le salon, debout et immobile devant les portraits de son père et de sa mère. Il ne pleurait ni ne parlait; mais ses lèvres remuaient, et une expression de douleur virile et profonde se peignait dans son regard. Au bruit que je fis, il se retourna, me vit; sans doute il lut aussi sur mon visage des émotions analogues; car il me prit la main, me la serra; je vis une larme briller sous ses paupières et j'en sentis en même temps couler sur ma joue. Par une sorte de pudeur familière aux sentimens vrais, nous nous détournâmes l'un de l'autre sans échanger une parole. Je sortis du salon; je m'enfuis, je me sauvai comme la veille: mais ce n'était plus la même chose.

» La soirée fut silencieuse et languissante; mon père nous regardait tous deux d'un air un peu désappointé; une déférence bien naturelle, résultant d'ailleurs de ses anciennes relations avec la famille de Séranques, l'empêchait de relever la conversation lorsque M. Edouard la laissait tomber. J'étais émue sans savoir pourquoi; il y avait des momens où j'aurais voulu rire comme une folle, d'autres où j'étais saisie d'une inquiétude, d'une mélancolie sans objet. J'avais envie d'interroger M. Edouard sur ses voyages, sur son séjour dans plusieurs villes de l'Allemagne, sur les beaux-arts, la poésie, la musique; enfin, ma chère, il me semblait que je n'avais qu'à me laisser faire pour bavarder jusqu'au lendemain; et, en attendant, pas une idée, pas un mot; bête à en pleurer. Le pauvre Edouard n'osait pas, je le voyais bien, donner à la causerie un tour quelque peu relevé. Le moyen de parler à une pareille sotte

d'autre chose que de l'éducation des canards et de la culture du sainfoin ! aussi nous tenions-nous obstinément dans les plus intrépides lieux-communs, dans la sphère de ces vérités désespérément vraies, de ces faits pesamment authentiques, que je n'hésite pas à rendre responsables de tous les paradoxes qui se disent et de toutes les folies qui se font. Ce supplice dura deux heures; enfin, je prétextai de la fatigue, une migraine, M. Edouard en fit autant et nous nous séparâmes.

» Une fois dans ma chambre, j'eus la fièvre ; j'étais irritée, je tapais du pied; une pensionnaire gâtée, dont la poupée se casse, n'est pas plus ridiculement en colère que je ne le fus. Si tu avais été là, Hortense, je crois que je t'aurais battue, ou, ce qui aurait été plus juste, je t'aurais priée de me battre. Mon front, mes tempes, mes mains étaient en feu. J'ouvris ma fenêtre et je respirai avidement l'air du soir qui m'arrivait chargé du parfum des rosiers et des chèvrefeuilles. Le souffle attiédi de cette brise, la sérénité du ciel, l'harmonieuse beauté de la nature endormie, tout cela me fit honte et me rappela à moi-même. Involontairement je m'étais approchée de mon piano; ma main tomba au hasard sur les touches; un vague accord en sortit. Je m'assis alors et je jouai. Comment arriva-t-il qu'au lieu de m'abandonner à l'inspiration, je me rappelai l'œuvre d'un autre ? et pourquoi mon choix alla-t-il chercher le seul compositeur allemand dont je connaisse quelques morceaux, ce Mozart dont notre vieux maître, le bon M. Herman, ne nous parlait qu'avec enthousiasme ? Je jouai de mémoire un air de l'*Enlèvement au sérail* ; j'y brodai quelques variations qu'amenait sous mes doigts le caprice du moment, et après m'être lancée avec toute la hardiesse d'une improvisation à huis-clos en mille fantaisies plus ou moins heureuses, je revenais au thème primitif dont je tâchais d'altérer le moins possible le caractère si suave et si pur. Cet accès musical dura une partie de la nuit ; après quoi, je me couchai, un peu moins mécontente des autres et de moi-même.

» Le lendemain matin, M. Edouard avait l'air défait, la figure bouleversée. Tour à tour distrait, abattu, exalté, on voyait qu'il se passait en lui quelque chose d'extraordinaire ; je l'interrogeai avec intérêt, avec instance, il se fit un peu prier, puis il me dit : « Vous croyez peut-être, Marguerite, que vous avez sous votre toit un homme raisonnable : eh bien ! détrompez-vous : ou je suis un fou et un visionnaire, ce que vous vous êtes probablement déjà dit en me voyant, ou nous habitons sans le savoir un château enchanté, ce qu'il m'est aisé de croire quand je vous regarde ! » Je souris beaucoup, je rougis un peu, et il continua : « Cette nuit... vous allez vous moquer de moi, et cependant il me semble que je ne dormais pas..... j'ai cru entendre un air..... qui m'a rappelé tous mes souvenirs allemands, joué d'une façon délicieuse. Les notes m'arrivaient capricieuses à travers l'espace, et toujours l'admirable mé-

lodie de Mozart en dominait les évolutions charmantes. Sommeil ou veille, illusion ou songe, jamais sensation ne fut si étrange. Est-ce donc quelque fée, quelque ondine des bords du Rhin, jalouse de tout ce que j'ai retrouvé ici, qui me rappelle au pays de mes premiers rêves?.. Mais cet air, cet air divin, il me semble que je l'entends encore?...

» Il se tut; je l'engageai en riant à descendre au jardin pour se remettre de ce mélodieux cauchemar. Aussitôt que je le vis dans l'allée au dessous de ma chambre, d'un bond je fus à mon piano, je le rouvris et je rejouai le même air; puis, par un mouvement dont je ne fus pas maîtresse, je parus à ma fenêtre et m'inclinai devant mon auditeur ébahi : tu juges la surprise, l'admiration, les complimens, les questions, les commentaires; M. Edouard voulait, disait-il, se mettre à genoux devant moi pour me demander pardon de ne pas m'avoir devinée. Je lui sautai au cou, je pardonnai, je ris, je déraisonnai; et pour cette fois, la glace fut bien rompue!

» C'est de ce moment, ma chère Hortense, que date ce doux mois, tout entremêlé d'entretiens charmans, d'intimité délicieuse, de tout ce qui peut unir trois vies, trois cœurs en un seul cœur, une seule vie. Cette existence s'est arrangée comme par enchantement. Nous ne nous consultons pas, nous ne nous adressons jamais ni un avis, ni une demande, et cependant on dirait que la même volonté amène toujours, au même moment, ce qui plaît le plus à chacun et convient le mieux à tous. Ce que nous faisons, qui l'a proposé? ce que nous disons, qui l'a pensé? Est-ce mon père? est-ce Edouard? est-ce moi? Nous n'en savons rien; nos sentimens, nos idées, nos goûts ont si peu de chemin à faire pour se rencontrer, et ce peu, ils le font si bien et si vite! Mais aujourd'hui, si ton ingénieuse amitié peut deviner tout ce que je tais et achever tout ce que j'indique, il ne m'en est pas moins impossible de te rendre compte de ces journées, uniformes dans leur douceur, toutes de contentement intime, sans événement, sans épisode; les lignes qui suivent, détachées de mon journal de chaque soir, ne sont donc pas un récit, mais une sorte de procès-verbal d'âme à âme, commencé par celle qui le trace, complété par celle qui le lit!...

» ... En général, chacun de nous trois dispose à son gré des premières heures de la matinée. Edouard monte à cheval, mon père va surveiller ses ouvriers, et moi je m'occupe du ménage; je vais du pigeonnier à la basse-cour et de la volière à l'étable, soignant, courant, grondant, mesurant à mes innocentes et heureuses bêtes, le grain, l'herbe et la pâtée. Un coup d'œil au déjeuner qui s'apprête; puis mes promeneurs arrivent; on déjeune aussi gaîment que tu peux le croire; ce n'est qu'en plein champ et en plein air qu'on sait manger et rire ainsi. Quand on a fini et bien fini, il est midi ou à peu près. Midi, au mois de juin et en Provence, tu penses s'il fait chaud. C'est le

moment du repos pour le corps et pour l'esprit : mais Edouard prétend que la *sieste* alourdit l'un et hébète l'autre; nous avons trouvé un moyen terme. M. de Séranques s'arme d'une pipe ou d'un cigare.... Oui, ma chère, et ne t'effarouche pas trop de cette habitude germanique qui pourrait bien, en temps et lieu, gagner du terrain en France: pour ma part, je trouve beaucoup plus joli, plus spirituel et plus propre de *volatiliser* cette poudre noire, d'en faire un blanc et odorant nuage, que d'en noircir son nez, d'en salir ses mouchoirs et d'en jaunir ses jabots, comme l'ont fait les plus merveilleux élégans de l'époque la plus raffinée, Edouard descend donc dans le jardin, se couche sur le gazon et fume. Pendant que sa fumée monte dans l'air avec sa molle et somnolente rêverie, je suis à mon piano et je joue tout ce qui me passe par la tête ou par les mains. Je vais, comme en mathématiques, du connu à l'inconnu. Je commence un chant, un motif, une phrase d'un de nos compositeurs préférés ; et puis, sauve qui peut ! je pars, je divague, mes doigts courent, et je leur mets, comme madame de Sévigné à sa plume, la bride sur le cou. Ordinairement, quand je me suis bien fatiguée dans cette course à travers les steppes de la musique, je termine par ce doux air de Mozart, un de nos premiers souvenirs. Au moment où j'en joue les dernières notes, un gros bouquet, adroitement jeté par la fenêtre, vient tomber auprès de moi. C'est le remercîment de mon auditoire ; quant à mon père, il s'assied par-ci, par-là ; il s'endort un peu ; mais il n'est pas le moins enchanté.

» Après cela, on s'habille, on se prend par le bras et nous faisons une promenade : la nuit est encore loin et cependant le soleil, incliné à l'horizon, allonge sur la plaine les ombres croissantes, comme le départ prochain d'un ami assombrit déjà la demeure qu'il va quitter. Quel charme alors de courir le long des chemins encaissés entre les épis mûrs ou la double rangée des saules ; de gravir, appuyée sur des bras aimés, l'étroit sentier qui serpente et va se perdre au flanc d'une colline ou dans quelque fourré de chênes verts !.. On marche, on respire, on vit ! Le pied foule les plantes embaumées, le cœur bat librement dans la poitrine, le regard s'élève avec délices vers ce ciel que sillonnent les teintes chaudes du couchant, vers cet horizon que dessinent sur l'azur les formes capricieuses des montagnes. Hortense, ne te semble-t-il pas que dans ces momens l'âme et la vie décuplent leurs forces, qu'à ce bonheur qui les tourmente et dont elles ne savent que faire, elles ajoutent un besoin immense de tendresse, de dévoûment, j'allais presque dire de souffrance ? ah ! se dévouer, souffrir pour ceux qu'on aime, n'est-ce pas du bonheur encore ?..... Mais pendant que je divague, l'heure passe, l'appétit vient ; on rentre, on dîne, puis commence notre soirée.

» Elle appartient à Edouard ; c'est lui qui en fait presque tous les frais : Le principal attait de sa conversation est justement qu'on ne sait pas ce qui

la rend attachante. Je l'avoue, je me méfie toujours un peu de ce qu'on appelle communément un homme spirituel, de cet esprit qui *tousse dans la coulisse* comme l'acteur annoncé d'une pièce. Combien je préfère ce naturel, cet abandon plein de grâces, qui laisse tomber ses richesses sans compter jamais ni ce qu'il donne, ni ce qu'il garde! Ce que j'aime aussi chez Edouard, c'est que chez lui l'esprit, le sentiment, la rêverie, se côtoient sans se contrarier jamais. Au moment où on le trouverait trop sentimental pour un homme d'esprit, trop spirituel pour un homme sensible, trop rêveur pour un homme sensé, tout cela se nuance et se corrige mutuellement. Aussi je lui dis quelquefois qu'il me fait croire à une alliance prochaine entre la France et l'Allemagne.

» ..... Malgré nos questions dictées par un intérêt bien vif, il nous parle peu de lui-même et de ce qu'il a fait pendant les dernières années qui ont précédé sa rentrée en France; il nous a raconté seulement qu'après avoir perdu ses parens, il avait voyagé deux ou trois ans avec un vieil écclésiastique émigré qui lui avait servi d'instituteur; qu'ensuite, pour terminer son éducation, il était venu se fixer à Heidelberg; qu'il y était demeuré jusqu'à son retour; qu'il y avait fait quelques connaissances, lié même quelques amitiés. Il nous a parlé entr'autres d'un jeune homme de son âge, nommé Georges Willer, avec lequel il est resté en correspondance, et d'une famille Elmon où il a reçu la plus aimable hospitalité. Il paraît que quelques personnes de cette famille sont musiciennes, et que c'est là qu'il a pris ce goût si vif pour la musique. Voilà tout ce qu'il nous a dit; c'est bien peu.....

» Presque toujours il préfère généraliser la conversation; c'est alors aussi que je l'écoute avec le plus de plaisir; car je ne sais pourquoi.... mais je me sens parfois en colère contre ce passé qui ne nous appartient pas, où nous ne sommes pour rien, et qui a formé entre nos chers souvenirs d'enfance et notre présent si doux, mais si récent, une lacune qui m'apparaît de temps à autre comme une séparation, une barrière: sentiment égoïste, mauvais, que je me reproche et que je repousse de mon mieux. Songeons, songeons plutôt à tout ce que ces entretiens me révèlent de noblesse et de bonté!..

» ..... L'autre soir, on est venu à parler des événemens politiques: que l'âme d'Edouard est généreuse et belle! Avec quel recueillement je l'écoute! Comme la voix de la patrie domine pour lui toutes les préoccupations, tous les intérêts personnels, de même que le bruit de l'Océan absorbe tous les murmures de ses rivages. Il mesure d'un regard ferme les douze prodigieuses années qui viennent de s'écouler, faisant la part des faiblesses et des erreurs, se détournant devant les crimes, saluant les gloires. C'est dans les camps que sa pensée va chercher ces fières consolatrices des souvenirs qui déchirent ou qui humilient. Quand il parle des souffrances, des combats et des victoi-

res de nos armées, sa figure s'anime, un feu soudain brille dans ses yeux. Enfant d'une race guerrière étroitement liée aux crises sanglantes de son pays, c'est en vain que le souffle des révolutions a déconcerté sa destinée. On dirait que Dieu lui a marqué d'avance près du cœur la place où l'on pend une épée !...

» Mais ces causeries-là ne reviennent que rarement: la poésie, les doux passe-temps de la pensée conviennent mieux à une femme. Aussi je demande souvent à Edouard de nous lire un de ses chers poètes. Ces lectures choisies, auxquelles sa voix jeune et vibrante ajoute une séduction inexprimable, me révèlent les richesses de la littérature allemande dont je ne connaissais absolument rien. Ma chère, tu vas crier encore à la prévention, au scandale; mais je crois vraiment que messieurs nos poètes, si ingénieux, si corrects, si parfaits qu'ils soient, se sont attachés un peu trop au côté extérieur de leur métier, qu'ils en ont parfois laissé échapper le sens intime et profond. Edouard nous a lu des chapitres et des scènes de poètes et de romanciers peu connus encore, qui étincellent de beautés originales. Ne crois pas cependant que mon goût et mes préférences aient décidément passé à l'étranger: j'ai écouté avec plus de plaisir encore, deux récits tout nouvellement publiés par un jeune écrivain français, et détachés d'un grand ouvrage qui doit, dit-on, amener une réaction religieuse et littéraire. *Atala et René* sont deux belles histoires écloses sous le ciel du Nouveau-Monde et où déborde une poésie rêveuse, enchanteresse, pleine d'attrayantes perspectives sans limites comme sans modèles. En écoutant ces mélodieuses pages, je me disais que ce serait là peut-être la poésie nouvelle léguée au siècle né d'hier par ce siècle étrange qui a commencé avec la vieillesse de Louis XIV et fini avec la jeunesse de Bonaparte...

» ..... Comprends-tu, Hortense, tout ce que ces entretiens, ces lectures, ces retours du monde fantastique vers le monde réel, ces échappées du domaine des réalités vers le pays des chimères, doivent être pour des personnes qui s'aiment, qui se conviennent, dont l'imagination et l'esprit mettent tout en commun, et dont les idées naissent et se développent sous la féconde influence de l'union et du bonheur, comme les plantes sous le soleil et la rosée? Aussi, quand minuit sonne: « Déjà ! » disons-nous tous trois en même temps. Déjà ! Ce mot des heureux, ce mot des cœurs qui s'aiment et qui se quittent!

» ... Telle est notre vie ; tu vois qu'elle est douce ; maintenant tu me demanderas peut-être ce que deviennent, au milieu de toutes ces impressions aussi vagues que charmantes, les beaux plans de mon père, ses idées de mariage, tous ces projets dont je t'ai parlé et qui ont précédé l'arrivée d'Edouard ; ce qu'ils deviennent? rien ma chère, et ce n'est pas moi qui réclamerai.

Edouard est auprès de nous, il m'aime comme sa sœur ; je sais, je suis sûre que non seulement il ne s'arrête pas à la différence de nos rangs, mais qu'elle n'existe pas pour lui ; que, soit reconnaissance envers mon père, soit amitié pour moi, soit pressentiment de l'avenir, ce noble jeune homme a si bien transporté dans le domaine de l'intelligence et du cœur la noblesse des titres et des parchemins, qu'aujourd'hui ces parchemins et ces titres seraient impuissans à nous séparer. Voilà ce que je sais, et je n'en veux pas davantage. S'il y a d'autres sentimens, d'autres liens, je ne veux pas les connaître !.. Si cette affection que je ressens et que j'inspire devait changer de nature, recevoir un autre nom... Ce nom, ma main refuse de l'écrire ; mon cœur, en y songeant, éprouve quelque chose qui ressemble à de l'effroi. Moi, la femme d'Edouard ! Oh ! non... une pareille pensée serait aussi folle que coupable ; si elle m'atteignait jamais, malheur à moi !..... Il y aurait autant d'épouvante à la voir s'accomplir que de désespoir à y renoncer !.. Eh ! n'y a-t-il pas des bonheurs qui tuent, comme il y a des liqueurs qui brisent le vase qui les renferme ? Ce n'est pas pour ce monde que le ciel a fait ces sentimens infinis qui font peur à l'âme, ces joies idéales où elle se plonge, où elle se perd, et qui, si elles ont l'immensité des abîmes, en ont aussi les terreurs !.... Non, non, comblée déjà de tant de biens, je ne demande qu'à les goûter dans le repos de mon cœur. Un abri contre les orages, des jours tranquilles qui suivent leurs cours mystérieux, comme ces sources cachées que l'on devine par la verdure et les fleurs qu'elles font naître ; une main dans la main de mon père, une autre dans celle d'Edouard, une amitié égale entre nous trois..... Hortense, je ne désire rien de plus ! Ne te semble-t-il pas qu'il doit manquer quelque chose à l'homme qui n'a jamais eu de sœur ? Entre la tendresse de la mère et celle de la femme, Dieu a placé cette affection intermédiaire presque aussi dévouée que l'une, presque aussi vive que l'autre ; plus indulgente encore que celle-ci, moins exigeante que celle-là, aussi délicate que toutes deux : voilà ma place ; elle est belle ; Edouard me l'a donnée ; qu'il me la conserve, et qu'il soit béni !...

» Oui, je suis bien heureuse ; et s'il est vrai que le bonheur soit diffus, expansif et bavard, tu ne peux plus douter du mien. Cependant une chose m'attriste, une seule : j'ai cru ces jours-ci remarquer quelque changement dans les manières d'Edouard ; je le trouve, en certains momens, inquiet, pensif, taciturne, lui si gai, si cordial jusqu'à présent !..... Son amitié pour moi paraît toujours la même, mais elle ne s'exprime plus par ces joyeux élans à ma rencontre, par ces lutineries fraternelles, par ces francs et gros complimens, si bons à faire et à recevoir. Hier, en lisant un passage d'un drame allemand, sa voix s'est altérée tout-à-coup. Depuis deux ou trois jours il ne me demande plus de musique ; j'ai voulu lui jouer ce morceau de l'*Enlèvement au*

Sérail qu'il aimait tant et que nous appelions *notre air;* il m'a dit en souriant que nous finirions par ressembler à des serinettes si nous jouions toujours la même chose; mais son sourire était forcé, sa gaîté factice. Que signifient ces changemens, bien légers encore, mais sur lesquels mes yeux ne sauraient se tromper? C'est peut-être l'effet de l'inconstance humaine. Edouard s'ennuie de cette vie si égale, de ces heures si sereines, mais si uniformes.

» Peut-être aussi son inaction lui pèse; cette riche imagination, cette âme énergique ont besoin d'action, de mouvement: s'il en est ainsi, qu'il nous quitte, pourvu qu'en emportant la moitié de nos cœurs il nous laisse un peu du sien! Qu'il nous quitte; nous lui garderons ici l'asile paisible, regretté, des jours de lassitude!...

» Regarde, Hortense, comme ce nuage de tristesse s'étend peu à peu sur ma lettre, si rayonnante d'abord du reflet de mes belles journées. Hélas! ces pages, écrites au courant de mes impressions mobiles, mais vraies, ne sont-elles pas l'image fidèle de notre vie, de notre âme, qui portent avec elles tant de mélancolie qu'elles en laissent tomber un peu sur toutes nos joies?... Et moi, je déraisonne décidément avec mes métaphores *à l'Allemande*! Je ne veux plus laisser tomber qu'un peu d'encre sur mon papier, un peu de sable sur mon encre, et sur tout cela mille tendresses pour la chère et trop lointaine amie de la radoteuse Marguerite. Adieu. »

ÉDOUARD DE SÉRANQUES A GEORGES WILLER,

» Montaux, juillet 1801.

» Tu as raison, Georges... je devrais partir; il faudrait déjà être parti. Tout me rappelle à Heidelberg, l'amitié, l'amour, mes promesses, cette pauvre Claire Elmon que tu me peins si désolée de mon absence et dont les larmes sont pour moi un reproche, un remords. Par quelle pente insensible en suis-je venu à rester ici deux fois plus long-temps que je n'aurais cru moi-même? Tantôt c'est un compte qui n'est pas réglé, tantôt une course à faire dans les environs, tantôt une visite à rendre à d'anciens amis de mes parens; avec cela, le bonheur d'être en France, de me reprendre à mes vieux souvenirs, de vivre avec de bons amis, m'empêche de m'apercevoir de la fuite des journées, et ce n'est qu'en les comptant après qu'elles se sont enfuies que je reconnais combien elles ont été rapides. Vraiment, je ne me faisais pas une

idée de ce qui m'attendait ici ; sorti de France à douze ou treize ans, c'est à dire trop jeune pour conserver une impression exacte de ce que j'avais quitté, je croyais retrouver quelque vieux château bien délabré, bien appauvri par le malheur des temps, sans une seule de ces reliques de famille qui sont, pour ainsi parler, le mobilier du cœur ; et dans ce château un vieil intendant et sa fille, c'est à dire un bonhomme avec des bas bleus chinés et des souliers à boucles, flanqué d'une grosse *demoiselle* parlant un peu le français et beaucoup le patois, ayant les mains rouges, le teint hâlé, saluant niaisement à chacune de mes paroles, et ne possédant d'autre ressource intellectuelle qu'une lecture assidue de la cuisinière bourgeoise. Au lieu de cela, mon cher ami, j'ai commencé par me voir réinstallé dans une habitation charmante, située en face d'un admirable paysage : le zèle, les soins intelligens de ses propriétaires *par intérim* lui ont parfaitement conservé son caractère à la fois majestueux et riant ; et leur bon esprit, en la préservant de l'horrible goût, soit-disant grec et romain, qui infeste la France dans ce moment-ci, y a maintenu ces beaux meubles en bois sculpté dont les Français raffoleront dès qu'ils auront le sens commun... et même avant, car ce serait trop les ajourner. Les premiers objets qui m'ont frappé dans ce château, ce sont les portraits de mon père et de ma mère, peints par Vien, et rétablis à leur place d'honneur. Jacques Vidal, que je ne croyais qu'un intendant modèle, est un homme très distingué, d'un grand sens, aussi bon à écouter qu'à connaître, et dont le cœur semble avoir ennobli l'esprit et les manières. Quant à sa fille... Marguerite Vidal est une personne dont je crains de parler, et qu'il vaudrait mieux peut-être que je n'eusse jamais connue.

» Dans ma dernière lettre, je te disais qu'elle était belle ; qu'en savais-je alors ? La beauté n'est qu'un mot, et ce mot peut dire tout ou ne rien dire. La bonté, le charme, l'heureuse et délicate culture de tous les dons de l'esprit et du cœur, le mystérieux rayon qui anime et vivifie tout, voilà ce que j'avais confusément pressenti en elle, et ce que je ne connaissais pas encore. Eh ! qui se fût douté que dans ce petit coin de la Provence, dans ce manoir à demi perdu sous le verdoyant contour de ses collines, s'abritait, loin des regards, une fleur si précieuse et si rare, cachant à tous ses couleurs et ses parfums ? Qui se fût douté que Jacques Vidal, devinant les trésors de cette organisation exquise, s'était résigné à se séparer de sa fille pendant six ans, et que Marguerite, élevée à Paris, avait pu, sans rien altérer de son heureux naturel, y ajouter le prestige des manières et du langage, de l'éducation et des talens ? Si je l'avais rencontrée dans le monde, en des circonstances ordinaires, elle eût produit sur moi une impression moins vive ; mais ici, ému déjà par ce retour à tant de sentimens qui me sont chers, enveloppé, régénéré par cet air natal qu'on ne respire pas comme les autres, il me semble que

cette jeune fille, en réalisant tout ce que l'imagination appelle, résume aussi pour moi tout ce que la mémoire retrouve. Tu le sais, il y a chez l'homme deux facultés également avides : celle qui ressuscite les vagues images du passé, et celle qui demande à l'avenir ce je ne sais quoi qui n'est peut-être lui-même qu'une image lointaine et perdue. Offrir à la fois le piquant de la nouveauté et l'attrait du souvenir, flatter l'âme dans ce qu'elle a de plus constant et dans ce qu'elle a de plus mobile, apparaître comme un ange du berceau, dont on reconnaît les yeux et les lèvres, mais avec d'autres regards et d'autres sourires, n'est-ce pas s'adresser à tout l'homme, le conquérir tout ?... Voilà ce que Marguerite eût été pour moi, si je pouvais rester ici ; tu vois donc bien qu'il faut que je parte !... Ah ! il fallait ne pas venir !...

» Mais, me diras-tu, avant de s'abandonner à ces impressions dangereuses, pourquoi ne pas dire franchement à Jacques Vidal et à sa fille les affections laissées à Heidelberg ? N'est-ce pas le moyen de prévenir tout malentendu, tout péril ? — Pourquoi ne l'ai-je pas fait, Georges ? Je n'en sais rien.

» Bizarre rencontre ! la première émotion vive que m'ait causée Marguerite, m'a rappelé celle que je venais de quitter. Tu te souviens que Claire Elmon jouait souvent, parmi mes morceaux favoris, cet air d'une indicible suavité que Mozart a écrit dans le premier acte de l'*Enlèvement au sérail*. La pauvre enfant disait cette musique avec une irréprochable justesse, mais sans beaucoup d'animation. Arrivé ici depuis quelques heures à peine, ignorant encore que Marguerite fût musicienne, tout-à-coup, dans le silence d'une de ces nuits si transparentes et si sereines que l'Italie même ne saurait les donner plus belles, j'ai entendu ce même air... Non, Mozart à vingt ans, Mozart amoureux n'eût jamais rien rêvé de pareil à cette sensation idéale, à ces notes flottantes dans l'espace comme le souffle des esprits nocturnes ! C'était à la fois la plus délicieuse des illusions, le plus poétique des songes, la plus douce des réalités. Le lendemain, à ma première question, qu'ai-je découvert ? que ce sylphe, cette fée, ce mystérieux virtuose était Marguerite.

» Tel fut notre premier pas l'un vers l'autre ; comment me serais-je méfié des sympathies qui m'attiraient vers elle ? Cette amitié que nous nous offrions n'était-elle pas le sentiment le plus naturel, le lien le plus légitime ? Cette communauté de goûts et d'idées qui s'emparait peu à peu de moi, pouvais-je prévoir qu'elle atteindrait jusqu'à mon cœur ? Georges, que les hommes d'imagination sont à plaindre ! Orphelin, seul dans l'univers, privé de ces tendresses de père et de mère qui peuvent satisfaire ou ajourner ce besoin d'aimer dont nous sommes tous tourmentés au seuil de la vie, n'était-il pas inévitable que la première femme dont les yeux rechercheraient les miens, m'apparaîtrait comme l'arbitre de ma destinée ? Lorsque j'ai rencontré Claire Elmon, lorsque je lus sur ce pur et jeune visage une secrète préférence, lors-

que son trouble à mon approche, sa tristesse en me quittant, ces mille symptômes si précieux à surprendre auprès d'une jeune fille, parce qu'on les devine avant elle-même, m'ont appris que j'étais aimé ou du moins que j'allais l'être, il m'a semblé que cet amour donnait à mon âme un horizon assez immense pour qu'elle ne le dépassât jamais. Insensé rêveur que j'étais ! Cette immensité n'était qu'en moi-même, et ce que je prenais pour un horizon sans bornes n'était que de l'infini mon cœur !...

» N'importe, je ne trahirai pas mes promesses ; je serai fidèle à mon devoir..... Et cependant, en recueillant mes pensées et mes souvenirs, suis-je bien sûr qu'il n'y ait pas aussi un devoir qui me retienne ici ? — En conscience, abandonner une partie de ma fortune à la fille de Jacques Vidal, est-ce assez m'acquitter envers lui ? Qui sait s'il n'avait pas une autre ambition, s'il n'aspirait pas à une autre récompense ? Envoyer sa fille à deux cents lieues, quand on n'a qu'elle au monde, lui faire donner une éducation brillante, puis la rappeler de Paris au moment où je reviens moi-même d'Heidelberg, n'y a-t-il pas au fond de tout cela une arrière-pensée, un secret espoir que sa délicatesse seule l'a empêché d'exprimer plus clairement ? Eh ! quelle ambition, quelle espérance ne serait pas permise au père de Marguerite ? Cet esprit supérieur, cette grâce irrésistible, cette âme poétique et charmante, cette séduction qui s'ignore toujours et ne se ressemble jamais, cette nature à la fois chaste et passionnée qui se dérobe et se montre tour à tour comme un soleil d'été à travers des nuages d'or, n'y a-t-il pas là de quoi combler l'orgueil d'un père comme la joie d'un époux ?.... Mais j'y pense, maintenant, qui me dit que ma mère elle-même n'était pas complice dans ce projet ?..... J'avais quinze ans à peine quand elle est morte ; pourtant, je m'en souviens encore, elle me parlait souvent de cette Marguerite, de cette compagne de mon enfance que nous avions laissée à Montaux, et que je retrouverais un jour... O ma mère ! ma mère ! pourquoi vous ai-je sitôt perdue ? Peut-être n'attendiez-vous encore que quelques années pour me révéler ce que votre tendresse avait préparé pour mon bonheur ! Ah ! vous m'eussiez protégé, vous, contre les méprises d'une imagination de vingt ans ; vous m'eussiez dit tout ce qu'il y avait de péril à prendre au mot ses premiers appels, à vouloir arrêter sa vie au premier sourire d'une femme !..... Mais non, vous n'auriez eu besoin de me rien dire ; vous m'auriez pris par la main, vous m'auriez montré Marguerite... En fallait-il plus pour accomplir ce qui fut peut-être la consolation et l'espérance de vos derniers momens ?...

» Et moi, voici qu'en t'écrivant, j'ai cédé, à mon insu, au sentiment qui m'entraîne ; je voulais tout te cacher ; je ne le puis. Si je suis coupable à tes yeux, ne me refuses pas du moins ta pitié. Je te promets de partir ; mais, je t'en prie, encore quelques jours : on ne peut pas quitter ainsi des amis qu'on

ne reverra peut-être jamais ; car je sens, s'il fallait revenir ici avec Claire, Claire qui serait ma femme, et retrouver Marguerite libre, Marguerite qui pourrait en épouser une autre!..... Non, Georges, non, ne me demande pas l'impossible ; je lutte, je me débats contre ce réseau d'incertitudes et d'angoisses ; mais vaincre ce qui est invicible, mais arracher de mon âme ce qui est toute mon âme, tu vois bien que je ne le puis pas, et qu'on n'exige d'un homme que ce qui n'est pas au dessus des forces humaines. Après tout, que s'est-il passé entre Claire et moi ? Rien que d'innocent et de pur comme elle ; au milieu des combats qui me torturent, je songe du moins avec quelque joie à tout ce que cette douce et naïve enfant m'inspirait de réserve et de respect. Quelques promenades au bords du Necker, quelques causeries à voix basse dans les réunions du soir, quelques échanges de ces fleurs de vos ruisseaux qui préservent, dit-on, de l'oubli ; puis çà et là des paroles qu'on murmure, des regards qui se voilent, un soupir qu'on entend à peine, une main furtive qui se dérobe en se laisant prendre, y a-t-il donc là de quoi tracer dans la vie d'une femme un sillon que rien ne puisse amoindrir? Les yeux de vos blondes jeunes filles ne sont-ils pas comme les ondes de vos beaux lacs qui peuvent réfléchir un moment la nue fugitive ou se plisser au souffle du vent, mais qui ne tardent pas à retrouver leur azur sous l'azur du ciel ! — Claire aussi retrouvera, j'en suis sûr, le calme un moment troublé par mon passage auprès d'elle : et plus tard, lorsque le temps aura effacé le dernier pli de cette âme, si la reconnaissance et l'amitié me ramènent vers cette blanche maison dont la vigne tapisse à demi les pittoresques auvents et qui m'a été si hospitalière, Claire sur le seuil, avec de beaux enfans autour d'elle, m'accueillera en souriant, comme un étranger qui n'est plus ni espéré, ni craint. Ah ! s'il pouvait en être ainsi ! Mais moi qui le dis, puis-je le croire?... Pitoyables sophismes, vaines subtilités d'un coupable intéressé à se donner le change ! Non ; Claire m'aime ! elle m'attend ; elle me pleure ; je le sens aux remords qui m'agitent pendant que ma plume écrit ces lignes que ma conscience désavoue ; eh bien ! je partirai d'ici, je retournerai auprès de vous, tu peux l'annoncer à Claire ; mais ajoute que ce ne sera pas encore ; parle lui des retards, des affaires, des formalités qui me retiennent ; parle lui de tout, excepté des secrets de ce cœur qui n'a plus la force de s'interroger ni de se combattre ! Adieu... »

MARGUERITE A HORTENSE.

«Montaux, 12 août.

« Hortense ! celle qui t'a avoué qu'elle avait douté un moment de l'honneur de son père, peut bien te faire un autre aveu ; celui-là n'est pas une honte et cependant il fait rougir; il faudrait pouvoir l'écrire tout bas, comme on le dirait. Ecoute.... Mais pourquoi donc s'effrayer de révéler ce qu'on ne s'effraie plus de ressentir ?.... D'ailleurs je ne t'apprendrai rien peut-être ; car, maintenant, il me semble que chaque ligne de mes dernières lettres a dû trahir ce que j'ignorais moi-même : Hortense, c'était vrai, j'aime.... je suis aimée.....

» Depuis quelques jours la tristesse d'Edouard s'était encore accrue ; elle avait fini par me gagner, et cette vie *à trois*, qui nous avait été d'abord si agréable, on eût dit que nous n'avions rien trouvé de mieux que de la gâter ; plus de musique, plus de promenades, plus de causeries, plus de lectures. On se querellait sans motif; on s'évitait sans savoir pourquoi ; on se taisait quand on eût eu cent choses à se dire : nos efforts pour triompher de ce malaise ne réussissaient qu'à l'aggraver en le constatant ; en un mot, le charme était rompu.

» Les choses se passèrent ainsi pendant quelque temps: il y a dix ou douze jours, la soirée s'était péniblement traînée jusqu'à onze heures, et nous, qui trouvions naguère pour la prolonger tant de ces jolis moyens familiers aux gens qui sont bien ensemble, nous étions à bout des ressources ; chacun regardait alternativement son bougeoir et la pendule ; M. de Séranques m'avait paru ce jour-là encore plus triste que d'habitude : au moment où nous allions nous séparer, *quelque diable me poussant*, et sans trop savoir ce que je faisais, je m'approchai et je lui dis : « Edouard, qu'avez-vous ? — Je l'appelle rarement de son nom de baptême sans le faire précéder du mot officiel de monsieur : soit qu'il fût surpris de cette familiarité inattendue ou ému de ma question faite avec un intérêt réel, je le vis pâlir ; il me regarda d'un air presqu'égaré, en me disant : « Marguerite ! Marguerite ! ayez pitié !.. Pourquoi m'appelez-vous ainsi ? pourquoi me demandez-vous cela ? » — Je trouvai plus commode de ne répondre qu'au dernier de ces deux *pourquoi*, et je repris : « Je vous le demande, parce que vos amis qui vous ont vu d'abord joyeux et content auprès d'eux, s'affligent de vous voir triste aujourd'hui : Est-ce un tort ? c'est

celui de gens qui vous aiment... » Un mélancolique sourire effleura ses lèvres; « Si bien aimé! si peu compris! dit-il; comment ne devinez-vous pas que lorsqu'on est triste auprès de vous.... de votre père, il ne peut y avoir qu'un motif, un seul... — Et lequel? — C'est que par le bonheur de vous voir on mesure la douleur de vous quitter. — Nous quitter?..... » Ce cri m'échappa malgré moi comme un écho; mais comment te peindre ce qui se passa dans mon âme?..... Pourtant je me remis un peu et je pus lui demander encore: « Et quand nous quittez-vous? — Je ne sais trop; dans cinq... huit, non, dans dix jours. — Et pour long-temps sans doute? — Oui.... pour long-temps. » J'avais la mort dans le cœur; pourtant je me maîtrisai au point de sourire et de lui dire sans trop bégayer: « Dans dix jours, et pour long-temps!... Mais alors, mon ami, pourquoi nous imposer, outre le chagrin d'une séparation, celui d'être si maussadement ensemble?.... Puisque nous n'avons plus que si peu de temps à nous, préparons-nous, du moins, un souvenir aimable, afin que si jamais... les circonstances.... vous rapprochaient de nous, ce soit sans trop d'ennui que vous reveniez auprès de votre..... » La voix me manqua tout-à-fait; je crois qu'Edouard me serra la main; un mot de plus, je serai tombée morte à ses pieds.

» Le changement que cette explication amena dans nos manières ne fut point tel d'abord qu'on aurait pu le croire: nous essayâmes bien de redevenir franchement ce que nous avions été l'un pour l'autre, de nous reprendre à tous ces détails extérieurs ou intimes qui nous avaient charmés: c'était la même chose en apparence; dans le fait, rien ne se ressemblait; le rayon du soleil n'y était plus. Ces journées qui nous laissaient encore ensemble, ne savions-nous pas qu'elles allaient finir? Pensée funèbre qui s'étendait à tout, et que ramenait chacune de ces heures dont nous cherchions à tromper le cours! son ombre obstinée accompagnait et l'amicale embrassade du matin, et le gai sans gêne des repas, et l'entrain des causeries, et le doux *au revoir* de la soirée. Alors, désespérés de la rencontrer toujours et au fond de tout, nous nous en prenions à nous-mêmes; nous nous accusions mutuellement de ces souffrances auxquelles nous nous condamnions l'un l'autre; dernière injustice qui recommençait à tout moment cette torture dont nos cœurs étaient à la fois les instrumens et les victimes.

» Le plus étonné, le plus attrapé dans tout cela, c'était mon père; il finit par me demander ce que nous avions tous deux, avec nos figures rembrunies: obéissant à ce génie féminin qui ne nous abandonne jamais, je pris un ton dégagé et je lui répondis: « Que, quant à moi, je n'avais rien, et que M. de Séranques était peut-être un peu triste, parce qu'il était obligé de nous quitter bientôt et pour très long-temps. » Mon père fronça le sourcil, haussa légèrement les épaules d'un air qui signifiait Vous êtes de grands enfans!.... Puis, quand

nous fûmes tous les trois réunis : « M. le marquis, dit-il (cette fois M. de Séranques ne l'interrompit pas), ma fille m'a annoncé que vous alliez partir. Permettez que j'insiste auparavant pour que nous en finissions avec les affaires. Puisque votre générosité..... » Edouard fit un mouvement, mon père se reprit : « Puisque votre amitié veut absolument faire entrer Marguerite en partage d'une fortune à laquelle elle n'a aucun droit réel, il faut au moins que vous choisissiez votre lot avant de nous quitter. » J'avais envie de pleurer, de battre M. de Séranques, de lui jeter au nez cette fortune qui me faisait horreur : je me contins ; M. Edouard ne soufflait mot ; mon père poursuivit : « Voulez-vous que demain nous allions, en amis, faire le tour de vos propriétés ? je vous guiderai de mes faibles lumières ; chacun de vous deux choisira ce qui lui convient, et au moins j'aurai la conscience en repos ; ce sera une expertise originale ; cela n'aura pas le sens commun : double chance pour nous plaire et nous réussir ! » — Cette tentative de plaisanterie n'eut pas de succès : ni Edouard, ni moi n'eûmes l'esprit de rien répondre ; nous nous séparâmes, et je crois qu'aucun de nous n'a beaucoup dormi cette nuit-là.

» Le lendemain (c'était hier), nous étions tous sur pied de fort bonne heure. Edouard est venu à moi. A sa physionomie bouleversée, au feu qui brillait dans ses regards on devinait l'agitation de son esprit. Mon père, toujours calme, s'est chargé de diriger notre promenade ; involontairement, j'ai songé à celle que j'avais faite avec lui trois mois auparavant, aux pensées qui me tourmentaient à cette époque, à tout ce que j'avais appris pendant cette soirée mémorable. Il me sembla qu'en ces trois mois mon cœur avait vécu des siècles ; je ne demandais alors qu'à être rassurée sur la loyauté de mon père. Et maintenant !..... sûre de lui, pouvant le contempler avec un juste orgueil, ayant à mes côtés un ami qui m'avait jugée digne de l'appeler son frère..... j'étais mécontente, malheureuse !..... A cette idée, j'ai rougi de moi-même, et, revenant à Edouard avec un de mes sourires de *notre bon temps*, je lui ai demandé son bras. Nous avons marché ainsi, pendant près d'une heure, sans parler, sans arrêter sur rien notre pensée ni nos regards ; mais déjà que ce silence était doux !...

» Chemin faisant, nous sommes arrivés à la ferme des *Oseraies*, qui forme une partie du domaine de Montaux. Là, mon père nous a grandement expliqué les revenus, les produits, les charges de cette honnête propriété ; je crois que nous n'écoutions guère ; quand l'explication a été terminée : — Voyons maintenant, a gaîment crié notre cicérone, à qui la ferme ? — A M. Edouard ! — A Marguerite ! avons-nous dit en même temps ; là dessus, réplique, embarras, discussion, querelle. Enfin, ne pouvant nous entendre, il a été convenu que nous garderions cette ferme pour la dernière, et que nous nous partagerions le reste. Ceci posé, nous voilà aux grands prés du *Bourguet*. — A qui

les prés? — Mêmes réponses, même débat, même conclusion. En historien fidèle, je dois ajouter que mon père n'insistait que faiblement.

» Au bout de trois ou quatre épreuves de ce genre, et qui toutes se terminaient de même, tu juges que notre prétendue expertise n'a plus été qu'une joyeuse promenade. Ah! nous nous retrouvions enfin! Edouard semblait s'abandonner sans réserve à un charme invincible et inconnu auquel il aurait long-temps résisté. Et moi!... en sentant mon cœur battre, en lisant jusqu'au fond de mon âme à la lueur soudaine qui m'éclairait, je n'avais plus peur ni des battemens de cœur, ni du secret terrible et charmant que cette lueur me révélait. Tout était radieux et magnifique autour de moi; je t'ai déjà dit peut-être que nous habitions un beau paysage, que le ciel de la Provence était pur, que ses teintes nuancées d'opale et d'or dessinaient avec grâce les capricieux contours de nos horizons. Ah! que tout cela était terne et froid! C'est maintenant que j'ai vu tout ce qu'il peut y avoir de beauté dans un paysage, d'azur dans un ciel d'été, de teintes roses et transparentes dans le lointain de nos collines! Pâle fille de la Bretagne, tu ne sais pas, Hortense, ce que c'est que ces rayons du jour, que ces flammes du soir, que ces étoiles de la nuit lorsqu'on a vingt ans, et que, sous les yeux de son père, on sent trembler son bras sous le bras de celui qu'on aime!... Edouard et moi n'avions plus rien à nous apprendre, rien à nous demander; nous suivions le chemin qui nous ramenait au château: quelques heures, quelques mots, un regard, un je ne sais quoi, venait de tout changer en nous; nous le comprenions l'un et l'autre: qu'avions-nous besoin de nous le dire?...

» Nous sommes parvenus ainsi jusqu'à la terrasse de Montaux: Arrêtés un moment à l'entrée, nous avons attendu que mon père nous fît sa question obligée: Et le château, a-t-il dit, qui de vous deux le prend? — Oh! pour le coup, ai-je répondu, ce serait une infamie de dépouiller M. de Séranques du manoir de ses ancêtres!.. — Et moi je soutiens, a répliqué Edouard, que ce serait une ingratitude de reprendre à Marguerite Vidal ce que Jacques Vidal a sauvé! — Eh! bien, à qui l'adjugerai-je? — A lui! — A elle! — Alors Edouard s'est penché vers moi et m'a dit bien bas: Ni à lui ni à elle... à tous deux!... — Hortense, nous serons toujours femmes: croirais-tu que j'ai eu le courage de ne rien répondre; mais, une minute après, j'étais à genoux, pleurant de bonheur et bénissant le ciel; il est si doux de dire à Dieu ce qu'on n'ose dire à personne!..

» Je ne sais pourquoi j'avais porté sur moi, pendant cette journée (comme un talisman peut-être), la lettre de madame de Séranques; je l'ai tirée de mon sein et l'ai baisée avec transports. Cependant je ne la ferai lire à Edouard qu'après que tout sera terminé. Je suis sûre de lui maintenant; j'aime mieux que tout vienne de son cœur, et que cette lettre qui n'aura rien décidé, con-

sacre tout. Je veux aussi que nous restions quelques jours sans rien dire à mon père; je tiens à savourer encore cette vie de mystérieuses douceurs que rien n'altèrera plus. Puis, un beau soir, nous nous mettrons aux genoux de ce pauvre père; nous lui demanderons de bénir ses enfans; et alors..... oh! alors, Hortense, que mon bonheur me laisse vivre, et ma vie tout entière ne sera pas assez pour aimer ces nobles êtres que Dieu me permet de chérir, pour remercier ce Dieu qui m'aura fait une si large part de joie!..

» Adieu, Hortense! chère et sainte Vendéenne, adieu! Prie pour moi! Puisque rien n'est stable en ce monde, puisque le cœur et la vie sont sujets à ces vicissitudes, puisque l'angoisse d'hier a pu devenir la joie d'aujourd'hui; toi qui es loin, prie pour moi!.... C'est pour les heureux qu'il faut prier!... Adieu. »

MARGUERITE A HORTENSE.

« 22 août.

« Tout est détruit, perdu, anéanti!.. J'avais mis là trop de confiance, trop d'amour, trop d'orgueil..... Cet amour que j'ai laissé naître, il faut que je l'étouffe... Ce cœur que j'ai laissé parler, il faut que je le brise.... Peut-être que de pareilles félicités appellent un châtiment comme les crimes. La Providence me châtie : ah! je la bénis encore!..... Au milieu des douleurs dont elle m'accable, elle m'a épargné la plus grande : il vit! »

MARGUERITE A HORTENSE.

« Montaux, 25 août 1801.

« Oui, tout est brisé; mais Edouard vivra; le médecin qui nous quitte m'a assuré que le danger était passé, et qu'avec des ménagemens et du repos sa convalescence serait rapide; il vivra; je suis à son chevet, épiant, avec la dernière joie qui me soit permise, les symptômes de la santé qui revient: et cependant!..... Hortense, j'ai bien souffert; s'il fallait une expiation, celle-là est terrible...

» La journée que je t'ai racontée en détail, la croyant décisive, avait eu un

lendemain charmant comme elle ; un reste de mauvaise honte, de coquetterie, de malice peut-être, m'empêchait seul de provoquer un aveu qui se trahissait déjà avant de s'expliquer tout-à-fait ; cent fois le jour cette explication avait paru flotter sur nos lèvres ; combien je bénis aujourd'hui le sentiment qui m'a retenue !...

» Vers le soir, j'étais seule dans la cour ; un domestique, revenant de la ville, me remit une lettre adressée à M. de Séranques : aux divers timbres que je lus sur l'enveloppe, je reconnus qu'elle venait de l'étranger. C'était une écriture d'homme ; il n'y avait point de cachet noir ; je crus me souvenir qu'il en était déjà arrivé deux ou trois de pareilles, je ne fus donc pas troublée, et j'allai vite la lui remettre ; en me voyant venir à lui toute contente, il me regardait avec un tendre sourire ; mais à peine eut-il jeté les yeux sur la lettre que je tenais, le rouge lui monta au front, puis il pâlit : je m'aperçus que sa main tremblait, et d'un air où l'émotion le disputait à l'embarras, il me demanda la permission d'aller lire dans sa chambre ces nouvelles qu'il attendait, me dit-il, depuis long-temps. Toute stupéfaite de ce changement soudain, je le vis s'éloigner sans me rendre compte du sombre pressentiment qui s'emparait déjà de moi. Je crus qu'il reviendrait bientôt pour me tranquilliser : j'attendis une demi-heure, une heure : personne. Mes idées commençaient à se bouleverser ; je remontai au salon ; la nuit tombait : grâce à l'obscurité, mon père ne remarqua point mon trouble. On annonça le souper ; j'espérai qu'Edouard allait paraître ; nous l'envoyâmes chercher ; il nous fit dire qu'il était un peu souffrant et qu'il ne souperait pas. Cette annonce si simple et dont mon père ne s'inquiéta point, augmenta encore mon agitation ; tu peux juger ce que fut ce repas ; je ne tenais plus sur ma chaise ; mon malaise était si visible, que mon père me fit deux ou trois plaisanteries autorisées par ce qui s'était passé la veille : ces douces railleries, au lieu de me faire rougir et sourire, me traversèrent le cœur comme une lame d'épée. Dès que je pus me débarrasser de cette contrainte, je me mis à errer dans la maison pour m'essoufflier, m'étourdir, me sauver de moi-même ; un irrésistible aimant m'attira vers la chambre de M. de Séranques ; sa porte était fermée ; au dessous je vis de la lumière ; j'aurais donné ma vie pour avoir le courage d'ouvrir, de courir à lui, de lui dire encore une fois : Edouard, qu'avez-vous ? Je ne sais si ce fut réserve, timidité ou épouvante : je n'osai pas. Je restai là, collée à cette porte, retenant mon souffle ; je n'entendis rien, rien : un silence effrayant qu'interrompait de loin en loin quelque chose qui ressemblait à un soupir ou à un sanglot. Je m'éloignai enfin ; je rentrai chez moi ; mais de là aussi je ne voyais que lui ! Je te l'ai dit ; sa fenêtre est à l'autre angle du jardin, presqu'en face de la mienne. A travers la croisée entr'ouverte il me fut facile de voir que sa lampe brûlait encore ; combien de temps demeurai-je à cette place,

regardant du même côté avec une obstination fiévreuse, sans prendre garde ni à l'heure qui s'écoulait, ni à la nuit dont les fraîches brises glissaient sur mon front? je n'en savais rien : peu à peu il me sembla pourtant que cette lumière s'affaiblissait, ensuite qu'elle allait s'éteindre. Je pensai que cette lugubre veillée était finie, qu'Edouard avait retrouvé le calme, qu'il allait dormir, que je serais rassurée le lendemain. Hortense, en jetant les yeux autour de moi, je vis que ce qui faisait pâlir la lumière c'était le jour qui paraissait. J'avais passé là six heures ; la nuit était finie.

» Je pus mesurer tout, la portée de mes inquiétudes, les ravages de mon cœur; je frémis de honte ; j'appelai le sommeil; mais il eût fallu cesser de s'agiter, de penser, de vivre ; j'attendis qu'il fût grand jour ; puis je descendis pour tout dire à mon père ; il était sorti pour toute la matinée; alors je n'y tins plus, je courus à cette fatale porte, j'appelai: Edouard ! Edouard ! point de réponse ; je m'effrayai de tout, de mes cris et de ce silence; enfin mon désordre, mon désespoir, ma terreur ne connurent plus de bornes ; j'ouvris ; le monde entier eût été là pour m'arrêter, je n'aurais pas moins ouvert !...

» Voici ce que je vis:

» M. de Séranques était couché tout habillé sur son lit, et moi, qui avais eu déjà occasion de voir quelques malades, il me suffit d'un coup d'œil pour reconnaître qu'il avait une fièvre ardente ; mon premier mouvement fut de me précipiter vers l'escalier, d'appeler le valet de chambre à qui je dis rapidement que son maître était souffrant, qu'il sellât vite un cheval et courût à Avignon chercher notre médecin ; puis je revins à Edouard ; ses yeux étaient ouverts, injectés ; il ne me reconnut pas ; ce n'était point le sommeil, c'était le délire. Ses mains, ses tempes étaient sèches et brûlantes ; sa gorge s'embarrassait de plus en plus ; cependant il s'en échappait encore des mots entrecoupés, sans suite, parmi lesquels je distinguai deux noms ; le mien et..... un autre.

» Sur le bureau, auprès de la lampe fumant encore, étaient épars des papiers déchirés ou à demi brûlés ; entre le bureau et le lit, gisait la lettre de la veille, qui paraissait avoir été froissée à plusieurs reprises dans des mouvemens convulsifs. Je ramassai quelques uns de ces papiers ; c'était la réponse qu'il avait sans doute essayé d'écrire, sans jamais pouvoir l'achever. Sur l'un, je lus ces mots : « Georges, c'est impossible, mon cœur n'est plus à moi... » Sur un autre : « Eh bien ! oui, j'y consens ; dis à Claire que je vais retourner auprès d'elle.... » Mais après deux ou trois phrases, il paraît qu'un changement de résolution avait arrêté sa plume ; car tous ces fragmens s'interrompaient au bout de quelques lignes.

» Je m'emparai de la lettre ; ne fallait-il pas la soustraire à l'indiscrétion des regards? Mais, une fois entre mes mains, il me sembla que je touchais du feu. Je la retournai en tous sens ; je me dis qu'elle renfermait peut-être

un secret nécessaire à connaître pour le salut, pour la vie d'Edouard; j'y jetai les yeux, vaguement d'abord; un obstacle imprévu vint absoudre ma curiosité en l'irritant: cette lettre était écrite en allemand, et je compris alors comment Edouard, la veille encore maître de ses sens, n'avait pas songé avant tout à la mettre en sûreté. Pouvait-il deviner que, dans ces trois mois, seule, sans maître, sans autre ressource que quelques livres apportés jadis à la bibliothèque du château par le vieux chevalier de Séranques à son retour de la guerre de sept ans, la folle Marguerite avait appris assez d'allemand pour pouvoir déchiffrer ces pages?...

» Etrange hypocrisie que celle du cœur! Peut-être, si c'eût été une lettre ordinaire, j'aurais eu la force d'en respecter le secret; mais, dans cette langue étrangère, il me sembla d'abord que je ne regardais que pour essayer de comprendre. Un nom me frappa: Claire!... Le même nom que, dans son délire, Edouard avait prononcé avec le mien; le même que sa main, déjà chaude de fièvre, avait écrit dans ces réponses inachevées. Claire!.... quel était donc ce spectre qui se dressait tout-à-coup entre le bonheur et moi?... Ainsi, ces variations bizarres dans les manières de M. de Séranques, ces tristesses subites, ce départ souvent projeté, toutes ces alternatives que j'attribuais au désordre d'un cœur qui se révèle à lui-même, c'était..... c'était une autre femme!.... Alors, Hortense, je connus cette suprême souffrance des âmes qui croient avoir tout souffert, la jalousie; alors il me fallut tout épeler, tout lire, tout traduire: horrible travail près de ce lit, près de ce malade dont la respiration toujours plus opressée était le commentaire et le complément de cette sinistre lecture!

» La lettre était datée d'Heidelberg et écrite par Georges Willer, cet ami dont je crois t'avoir déjà parlé. Voici en abrégé ce qu'il écrivait:

» ..... Tu dis, Edouard, que les hommes d'imagination sont à plaindre, tu te trompes; l'imagination est une fée qui donne la vie, même aux ruines. Des débris d'une passion morte elle fait sortir une affection plus brillante et plus jeune, comme ces fleurs qui percent les fentes d'un tombeau. Qui s'inquiète alors de ce qui a été et de ce qui n'est plus? Les fleurs couvrent tout.

» ..... Et pourtant, dans cette oublieuse mémoire, comme sous ces pierres brisées, il y a une tombe, pour qui est-elle, Edouard?.... elle n'est pas pour l'homme qui a cru aimer. Que lui importe, à lui? il n'a qu'à se plaindre de cette imagination qui l'a trompé; en l'accusant, il s'absout; en la rendant responsable de ce qui importune ses souvenirs, sa conscience et son cœur, il oublie, il se rassure et se console...

» Mais, pendant ce temps, voici ce qui arrive là où son *imagination* a posé sa tente d'un jour.

» Depuis quelques semaines je remarquais une grande altération sur le

visage de ma cousine. Claire Elmon maigrissait beaucoup ; une pâleur mate, à laquelle succédait parfois une rougeur maladive, avait remplacé ses belles et fraîches couleurs ; ses yeux si purs se voilaient de larmes en me regardant. Je devinais alors sa pensée; mais que pouvais-je lui dire ? Dès ta première lettre, j'avais presque compris ce qui se passait en toi ; à la seconde, j'avais désespéré du bonheur de Claire. Cependant nous parlions de toi, mais de quelle façon ? avec mille gênes, mille réticences. Trop pure, trop bien élevée pour qu'une correspondance, même innocente, pût exister entre vous, ce n'était que par moi qu'elle avait l'espoir de recevoir de tes nouvelles ; mais il est probable qu'elle s'attendait au moins à ce qu'il y aurait dans tes lettres quelque passage *à son adresse*, que je pourrais lui dire comme un écho discret et doux que renvoie le cœur à travers l'absence. Hélas ! il n'y avait rien , et moi je ne sais pas mentir. Je lui disais simplement : il se porte bien, très bien... — Quand reviendra-t-il ? — Dans quelque temps. » — Alors elle faisait un effort pour sourire : ah ! que l'âme doit être malade quand la bouche sourit ainsi !...

» Un soir, je la trouvai si triste, si pâle, si changée, que je m'approchai d'elle et lui demandai ce qu'elle souffrait. — Rien, me répondit-elle ; et aussitôt après, avec une naïveté qui me fit mal, la pauvre enfant me dit : Vous ne savez rien de M. Edouard ? — Rien, lui répondis-je, double réponse, la même des deux parts, et sous laquelle il y avait, ici, le désespoir, là, l'oubli...

» C'est le lendemain que j'ai reçu ta dernière lettre ; elle m'a effrayé, mais point surpris ; quelques heures après je suis allé chez madame Elmon ; Claire filait auprès de sa fenêtre ; grâce à cette seconde vue, particulière aux amours vrais, elle a lu sur ma figure ce que j'aurais voulu cacher. — Il est mort ! m'a-t-elle dit. — J'ai fait signe que non. — Alors il est bien malade ! — Non encore. — Alors, il ne reviendra plus. — J'ai gardé le silence ; elle ne m'a plus rien demandé.

» Pendant toute cette soirée elle a été d'un calme qui aurait dû me faire peur ; on a servi le thé. Tu ne l'as peut-être pas oublié, c'était le moment où la causerie devenait plus vive, où nous nous groupions autour de cette petite table avec tant de cordialité, tant de joie. Ma cousine en a fait les honneurs, comme d'habitude. Par un singulier hasard il y avait une tasse de trop et, par distraction, Claire l'a remplie. Lorsqu'elle a regardé autour d'elle, cherchant quelqu'un à qui la présenter (tu sais qu'elle te gardait toujours pour le dernier), ses yeux ont rencontré les miens ; je te l'avoue, Edouard, je me suis détourné pour pleurer ; mais elle s'est remise aussitôt et , posant la tasse sur la table, elle a continué, avec une tranquillité apparente, à s'occuper de chacun de nous.

» A peine rentré chez moi une vague inquiétude m'a saisi ; je n'ai pu dormir ; au lever du jour je me suis habillé à la hâte et je suis sorti. Ma pro-

menade s'est dirigée presque à mon insu vers cette fraîche rive du Necker, dont tu ne te souviens peut-être plus; c'est là pourtant que tu t'es souvent promené avec Claire : tu sais, une grande allée d'ormeaux; au dessous, une haie de pruniers sauvages; puis une prairie naturelle descendant en pente jusqu'à la rivière. Je me suis assis, essayant de lire, mais distrait à tout instant ou par mes pensées, ou par le paysage; tout-à-coup derrière la haie, il m'a semblé voir passer comme une ombre, une forme blanche; j'ai couru de ce côté : c'était elle!

» La haie qui nous séparait me permettait de la suivre; d'ailleurs elle regardait droit devant elle, murmurant quelques paroles que je ne pouvais entendre; chacun de ses pas la rapprochait de la rivière; de temps en temps elle se baissait pour ramasser une fleur; elle l'effeuillait, jetait sa tige dépouillée et reprenait sa course : « Pauvre Ophélia! » pensais-je; je ne croyais pas dire si vrai.

» Un moment après, nous n'étions plus qu'à quelques pas du Necker. A la vue de l'eau elle a tressailli, mais s'est approchée encore; le bout de son pied effleurait déjà le courant, dont la nuit et l'ombre avaient maintenu la fraîcheur : « C'est froid, » a-t-elle dit à voix basse. Puis s'agenouillant et passant sa main sur son front comme pour rappeler un souvenir fugitif, elle a prié sans doute! Ensuite..... Edouard, ensuite la malheureuse folle s'élançait; j'étais là, mon bras l'a retenue; je l'ai prise, je l'ai ramenée, elle s'est laissé faire comme un enfant.

» Aujourd'hui elle est tranquille; grâce au ciel, l'heure matinale, l'isolement de la maison nous ont permis de rentrer sans que personne nous aperçût : sa mère ne sait rien, sinon que sa fille est malade et qu'il ne faut pas la quitter; moi, je sais que, dans quelque temps, il y aura au seuil de cette maison si paisible, des larmes et un cercueil : c'est trop pour une mère.

» Je te le répète, Claire a recouvré ses sens, sa raison, ses souvenirs. Elle me regarde d'un air étonné; on dirait qu'elle sort d'un mauvais rêve ou qu'elle sent qu'elle n'a plus besoin de se tuer pour mourir. Pas une parole qui fasse allusion à ce qui s'est passé; nous évitons, avec un soin extrême, de prononcer même ton nom... Hélas! ce soin dit tout.

» Je la crois attaquée d'un mal qui doit la conduire au tombeau; ses progrès en seront lents; la jeunesse et la force ne se détruisent pas en un jour. Je ne sais si ta présence lui ferait du bien ou si elle troublerait la mélancolique sérénité de ses derniers soleils. Peut-être une lettre de toi, bien douce, bien aimante, qui annoncerait positivement ton retour et *que je pourrais lui faire lire*... mais, Edouard, je n'ai rien à te conseiller... Ah! cette Marguerite Vidal, que tes aveux m'ont appris à aimer, serait, j'en suis sûr, ta plus sévère, ta plus juste, ta plus noble conseillère!..

» — Voilà ce que je lus ; au moment où je finissais, j'entendis monter ; je je cachai vite cette lettre ; ma main, en la plaçant sur mon sein, rencontra celle de madame de Séranques, qui ne m'avait pas quittée depuis trois jours. Ecrits funèbres qui marquaient les deux bornes de ma vie : entre elles deux, j'avais rêvé, espéré, aimé, souffert.

» Mes inquiétudes pour M. de Séranques me préservèrent de tout retour sur moi-même. La vie d'Edouard et mon père, rien au delà ! Je tombai à genoux ; je fis une fervente prière ; je demandai pardon à Dieu de m'être abandonnée avec tant d'ardeur à un sentiment peut-être permis, mais dont l'excès avait mérité un châtiment. J'appelai ce châtiment sur moi seule. J'offris en expiation ce bonheur espéré, que je me résignais à perdre. Un peu fortifiée par cette prière, je repris la main d'Edouard dont je m'étais détournée. Le paroxysme de la fièvre avait cédé à une sorte d'effrayante torpeur ; le pouls ne battait presque plus ; quelques gouttes de sueur glacée tombaient de son front sur ses joues hâves et plombées. Je demeurai ainsi quelque temps penchée sur cette tête mourante ; de pareils momens ne guérissent pas le cœur, mais ils le purifient ; j'avais commencé par me dire que, pour obtenir le pardon du ciel, il fallait pardonner moi-même : mon Dieu ! après cette heure mélancolique, je me dis que je n'avais plus rien à pardonner.

» Mon père arriva, puis le médecin : j'abrège le récit de ces instans. Il se fût agi d'un fils, du plus aimé des fils, que l'angoisse, la douleur de mon père n'eût pas été plus profonde. Le médecin hocha la tête, dit qu'il reviendrait le soir ; cette nuit-là fut affreuse : un second accès, plus violent que le premier, un teint déjà livide, un délire terrible, si terrible que les mots qu'il dictait n'avaient plus aucun sens. Cette fois les souffrances du corps avaient vaincu celles de l'âme ; elles effaçaient même ces vagues images, ces révélations confuses qui avaient sillonné les premières heures. Ainsi ni mon père, ni le médecin, ni personne n'a pu rien entendre de ce que j'ai entendu ; j'avais remis la lettre sur le bureau et achevé de brûler les papiers. Je suis restée seule confidente des indiscrétions de la fièvre ; c'est une consolation...

» Le surlendemain, grâce à des remèdes actifs, peut-être à l'effort de la jeunesse, le médecin réussit à prévenir le troisième accès qui eût été mortel. Un peu d'agitation, suivie bientôt d'un sommeil paisible, vint nous annoncer que le péril le plus imminent était passé. Mon père ne s'était pas couché depuis l'avant-veille, et moi je n'avais pas quitté ce chevet. Le docteur nous en chassa de force, prétendant que nous finirions par être plus malades que le malade lui-même. En sortant de cette chambre, mon père me serra dans ses bras avec une énergie qui me fit peur. Hélas ! il pensait sans doute que ces momens qui m'ont à jamais séparée d'Edouard, avaient achevé de nous unir !

» Aujourd'hui nos inquiétudes ont cessé; dans quelques jours M. de Séranques sera tout-à-fait bien; cependant il est encore d'une faiblesse extrême. Ses yeux, agrandis par l'amaigrissement de sa figure, se fixent sur moi avec une expression singulière. On dirait qu'il cherche à rappeler une à une les émotions, les incertitudes, les espérances qui ont précédé cette fatale crise, et qu'il y ajoute un sentiment nouveau, mêlé de reconnaissance et de regret. Mes manières envers lui ont pris involontairement quelque chose de plus grave: je ne veux pas qu'il me devine et je veux pourtant le préparer. Il faut que je travaille à concilier ces deux nuances si diverses; car mon sacrifice perdrait de ses fruits si Edouard me devinait; le sien serait trop cruel si je le laissais croire encore à ce qui n'est plus possible.

» Il faut aussi que je pense à mon père: lui qui ne sait rien, lui qui espère tout, lui qui n'a vu dans ce triste épisode qu'un lien de plus entre Edouard et moi, comment le faire renoncer à cette espérance', et cela sans lui dire la véritable raison? car je ne veux pas qu'un seul grain de mécontentement et de rancune altère son affection pour M. de Séranques..... Comment lui faire conserver intact son rôle d'abnégation et de loyauté, qui se détruirait tout entier s'il se démentait un seul moment? Toutes ces pensées m'inquiètent et me tourmentent; peut-être est-ce un bonheur; en m'empêchant de m'occuper de moi, en me rappelant sans cesse vers ce Dieu que j'implore et qui est aujourd'hui mon seul recours, elles appaisent les derniers murmures de mon cœur. Ah! Hortense! quand j'y songe!..... si tout n'était pas brisé, s'il n'y avait pas un abîme, un monde entre les illusions du passé et la réalité d'aujourd'hui, qu'ils seraient doux ces soins que je donne à Edouard convalescent!..... quel charme ineffable on doit trouver à reprendre possession de cette vie, rendue plus précieuse encore par les angoisses qu'on a souffertes, à assister à ce nouveau réveil de l'âme, à ce second printemps d'un cœur qui semble avoir voulu vivre deux fois pour mieux vous aimer... Et aujourd'hui! il est bien là; je soutiens sa marche affaiblie; son regard et son bras cherchent mon bras et mon regard. Seulement... seulement, mon Dieu, mesurez les forces à la tâche, le courage à la blessure!...

» Adieu; j'avais fait un beau rêve: il finit. Qu'il se perde même dans ton souvenir comme je veux l'arracher du mien. Ces retours vers ce qui n'est plus, ces lueurs posthumes des joies éteintes, ces derniers reflets du rêve dans le réveil, ne peuvent qu'amollir l'âme, et la mienne a besoin de force. Adieu. »

MARGUERITE A HORTENSE.

« Montaux, 4 septembre.

» Il me restait Dieu et mon père ; ils ne me failliront pas, et je sauverai du moins, dans ce grand naufrage, ce qui pouvait encore être sauvé.

» Depuis ma dernière lettre, la convalescence d'Edouard a fait des progrès rapides ; mais plus elle s'affermissait, plus je sentais approcher pour moi le moment de parler et d'agir ; les manières de M. de Séranques m'en faisaient comprendre la nécessité. Plus embarrassé, plus troublé que jamais, réservé à l'excès ou expansif outre mesure, tantôt il me remerciait de mon affection et de mes soins avec une émotion presque effrayante ; tantôt il gardait avec moi un silence que notre situation réciproque rendait désormais plus étrange : te le dirai-je ? il me faisait pitié.

« Je m'étais aperçue qu'il avait plusieurs fois essayé d'écrire, mais j'étais sûre qu'il n'avait point écrit : cependant on souffrait *là-bas* ; il fallait songer au plus pressé. J'ai pris un parti qui ne peut être excusé que par la droiture de l'intention ; j'ai grossoyé, en mauvais allemand et à grand renfort du dictionnaire, les lignes suivantes que j'ai mises moi-même à la poste :

» M. de Séranques relève à peine d'une maladie terrible, que lui ont causée les mauvaises nouvelles reçues d'Allemagne. Dès qu'il sera rétabli, il partira pour Heidelberg. Cette promesse est solennellement faite à M. Georges Willer par un ami inconnu qui se confie à son honneur et lui demande pour sa démarche le secret le plus profond. »

» Après ce premier effort, j'ai été plus tranquille ; mais il me fallait parler à mon père.... Oh ! quel moment ! Dieu seul pouvait me soutenir ; c'est lui que j'ai invoqué ; ma prière a été si humble, je l'ai si ardemment appelé à mon aide, qu'en me relevant je n'étais déjà plus la même femme. Je n'éprouvais ni trouble, ni crainte, à peine un regret ; mon amour, qui n'avait pu encore changer d'objet, changeait déjà de nature ; au lieu de le ressentir dans l'infirmité de mon cœur, je le retrouvais dans la force de mon âme.

» Le soir même, Edouard, toujours un peu faible, s'est retiré de bonne heure ; je suis restée seule au salon avec mon père. — « Cher et noble jeune homme ! a-t-il dit en le regardant sortir ; je crois que je l'aime cent fois plus, depuis que nous avons manqué le perdre ! — Vous l'aimez donc comme un fils ? ai-je demandé. — Oh ! tout-à-fait. Je crois que jamais une affection adoptive n'a

plus complètement égalé une affection naturelle... tu ne m'en veux pas trop, Marguerite? — Mais alors si, pendant ces affreuses journées où nous avons cru qu'il allait mourir dans nos bras, on vous avait dit: Pour le sauver, il faut abandonner.... votre fortune? — Belle question! tout de suite; je serais sorti de ce château comme y est entré mon père, avec mon bâton noueux et mes souliers ferrés, et je me serais trouvé trop heureux! — Mais si, au lieu de notre fortune, il vous eût fallu faire un autre sacrifice, par exemple... votre fille? — Ma fille!... mais, Marguerite, quelle est cette folie? je te vois là, près de moi, bien portante, et cependant ton accent, ton air... tu me fais peur!... — Oh! rassurez-vous, ce n'est pas sa vie qu'on vous eût demandé de sacrifier, mais peut-être... vos projets pour elle... oui, ces arrangemens, ce mariage qui dépendait de la volonté d'Edouard et de la mienne, que mille obstacles pouvaient entraver, qui n'eût peut-être pas été heureux, et qui, après tout, n'a jamais été qu'un rêve!.... — Ce mariage! ces projets! mais que veux-tu dire? — Je veux dire, mon père, qu'avant tout ceci j'étais décidée à ne point me marier. » — Il a pâli. — « Oui, j'avais, je croyais avoir une autre vocation: bien souvent, à Paris, j'en ai parlé à une de mes amies... (je mentais: que Dieu me pardonne!) Par grâce, ne vous effrayez pas trop; il ne s'agissait pas de me séparer tout-à-fait de vous; je ne songeais pas à m'enfermer dans un cloître... d'ailleurs il n'y en a plus.... mais à faire partie de ces religieuses qui soignent les malades, les blessés, et qui restent libres de sortir, de voir leurs parens.... — Sœur de la charité? m'a-t-il dit toujours plus pâle. — Oui, sœur de Saint-Vincent-de-Paul; vous savez qu'elles ne font pas de vœux, qu'au bout de dix ans elles peuvent revenir auprès de leur famille... — Oh! Marguerite! Marguerite! — Au nom du ciel, laissez-moi achever; cette vocation, j'étais revenue avec l'intention de vous l'annoncer; le bonheur de vous revoir, le récit que vous me fîtes, l'arrivée prochaine de M. de Séranques, l'idée que vous attachiez à cette arrivée commencèrent à m'en détourner; puis le charme que nous éprouvions à être ensemble, l'affection qu'il m'inspirait, peut-être quelques sentimens dont je ne me rendais pas compte, me firent oublier pendant quelque temps mes premières résolutions... Mais vous vous souvenez que je ne trouvais dans ces sentimens ni le bonheur, ni le calme... Et lorsque, tout-à-coup, cet Edouard que nous aimions tant, vous comme un fils, moi comme un frère, a ressenti les atteintes de ce mal qui, pendant deux jours, nous a tenus tous trois suspendus entre la vie et la mort, j'ai vu là une punition, un avertissement qui me rappelaient mes anciennes promesses si vite oubliées... J'ai cru que, pour racheter cette précieuse victime, il fallait rendre au ciel ce que je lui avais repris, et alors... au pied de ce lit que nous tremblions de voir se changer en cercueil, j'ai fait vœu, si Edouard ne mourait pas, de me consacrer à Dieu. — Toi, ma

fille, oh ! tu me tues. — Mon père ! je vous en supplie à genoux, un peu de courage. Si Edouard était mort, qu'auriez-vous donc fait ? — Edouard..... Edouard..... il ne m'est rien, après tout ; c'est toi seule qui es mon enfant, mon bien, ma vie. Lui, si je l'aimais tant, c'est encore pour toi..... parce que je croyais..... Oh ! malheur ! malheur ! — Oui, malheur, ai-je repris en me redressant tout-à-coup ; malheur ! si un honnête homme démentait en un jour soixante ans de loyauté et de dévoûment. Malheur ! si le père adoptif oubliait, dans ses transports injustes, l'enfant qui lui fut légué par l'exil et par la mort !... Malheur ! si la jeune fille, jusqu'ici pure et pieuse, manquait au vœu le plus sacré et devenait parjure et sacrilége !... Est-ce donc là ce que vous voudriez, mon père ? — Déjà je le voyais fléchir. — Non, ai-je ajouté, vous êtes noble et bon, vous aussi.... vous ne le voudriez pas ! — Ah ! l'œuvre de ma vie entière est perdue en un moment ! — Non, rien ne se perd. Qu'y a-t-il de brisé ? Une ambition, un rêve, une chimère ; il n'y a rien là qui soit digne de vous ; mais vos deux enfans que vous conservez ; mais votre conscience et Dieu qui vous paieront au centuple ; mais ce dernier sacrifice qui, loin de détruire votre ouvrage, le couronne.... n'est-ce donc rien cela, dites, mon père ? — Il ne répondait pas ; j'étais retombée à ses pieds. — Par grâce, par pitié, dites. — Il avait caché sa figure dans ses mains ; les écartant tout-à-coup et me découvrant ce rude visage inondé de larmes : « Ma fille, m'a-t-il crié, viens dans mes bras et prions ensemble !... » — Puis les sanglots ont tout étouffé..... Hortense, il est des instans qu'on ne raconte pas.

» Lorsque ce premier désordre s'est un peu apaisé : « Mais, Edouard, a-t-il repris ; il t'aime, j'en suis sûr ! — Non, mon père ; une imagination, de vingt-deux ans ne sait ni ce qu'elle veut ni ce qu'elle aime. Il se peut que le séjour de M. de Séranques à Montaux, la douce vie que nous y avons menée, l'aient disposé à des impressions qui n'ont pu encore se démêler elles-mêmes. Le temps, l'absence, les distractions d'un voyage lui feront vite retrouver un repos qui n'a jamais été bien compromis. — Mais le vœu de sa mère mourante ? — Il l'ignore, et une délicatesse bien naturelle m'a empêchée de le lui laisser pressentir ; cette lettre de la marquise, dont le sens d'ailleurs n'est pas bien clair, l'eût influencé peut-être ; c'est à elle qu'il eût obéi et non à son propre cœur.... De toute façon, il vaut mieux qu'il ne la connaisse jamais. — Mais ce château, cette fortune ? — Eh bien ! nous en prendrons notre part ; je n'ai pas besoin de vous en dire l'emploi ; partout où il y a des pauvres à secourir, on n'est jamais trop riche ; et lui..... — Que fera-t-il, lui ? Que deviendra-t-il ? — Pour aplanir tout, pour rendre nos rôles plus faciles, il faut qu'il nous quitte d'abord, sans savoir notre décision. Après de pareilles fièvres, le docteur m'a dit que, pour achever de se rétablir, il n'y avait rien

de mieux que de changer d'air (encore un mensonge, mais les médecins disent tout ce qu'on veut). M. de Séranques a laissé à Heidelberg d'agréables souvenirs, des amis, peut-être des affaires... Vous savez qu'avant sa maladie il avait été déjà question de son départ. Il partira donc, et, après, nous lui écrirons ce que nous aurons résolu ; nous le tiendrons bien au courant de tout.... Oh ! ce ne sera point une séparation définitive ni éternelle... Il saura qu'on prie pour lui en France.... qu'on l'aime.... et plus tard.... Enfin, mon père, Dieu nous protègera, et tout ira bien... »

» Ma chère, je parlais avec un calme, une fermeté dont je ne me serais jamais crue capable ; je ne sais si Dieu me protégeait déjà, mais mon père s'est résigné et, avant la fin de la soirée, je n'étais plus seule à prêcher le courage ; nous nous en donnions l'un à l'autre. Nous sommes convenus de tout ; M. de Séranques, sollicité par son médecin (je me charge de l'endoctriner), et probablement aussi par sa conscience, partira pour l'Allemagne ; nous ne lui dirons rien avant son départ... Non ; à un père on le peut, mais à lui !... Il y aurait là un moment de douleur, de déchirement, d'adieux; cela ne vaudrait rien pour des cœurs malades; mais nous lui écrirons, puis nous partirons pour Montpellier où je commencerai mon noviciat; mon père s'y établira, pour être à portée de me voir toujours... Si mes supérieures m'envoient dans d'autres villes, il m'y suivra ; sans cela il ne pourrait pas vivre. Après..... eh bien ! après, nous aurons fait notre devoir, et à la garde de Dieu ! »

MARGUERITE A HORTENSE.

« Montaux, 10 septembre 1801.

» C'en est fait, il est parti ; nous ne nous reverrons plus en ce monde.

» Le médecin, à qui j'avais fait la leçon, et qui d'ailleurs a été du même avis que moi, a décidé que, pour recouvrer ses forces, pour sortir surtout de cette langueur morale qui continuait l'abattement physique, M. de Séranques avait besoin de changer d'air, de voyager. Edouard paraissait n'attendre que ce conseil, ou plutôt il ne l'aurait pas attendu ; mais, de cette manière, tout s'est arrangé sans explication, sans secousse. Je l'ai aidé moi-même à faire ses préparatifs. Je comprenais combien il était important de conserver, à l'extérieur du moins, toute ma tranquillité d'esprit. Un mot, une seconde d'attendrissement eût tout perdu. J'allais, je venais, je parlais de notre réunion à venir, du plaisir que nous aurions à nous retrouver l'an prochain, à

recommencer notre vie de cet été, comme s'il ne se fût agi que d'un voyage ordinaire: bizarre et cruelle position qui, dans ces huit jours, m'a forcée de mettre tous mes soins, toute ma tendresse, toute ma loyauté, à tromper le mieux possible ceux que j'aime !

» Edouard ne me répondait pas; parfois il semblait s'absorber dans les soins matériels qui nous occupaient : parfois il avait l'air prêt à me parler, peut-être à entamer des confidences que je redoutais plus que tout ; il a bien assez de ses remords pour le mal qu'il a fait à Claire Elmon. Je veux qu'il croie toujours que je n'ai rien su, rien souffert, rien regretté : c'est mon orgueil, à moi; s'il est coupable, que Dieu me pardonne encore !

» Plus j'approchais du terme, plus je me raidissais contre moi-même ; j'avais fini par contracter, dans ce continuel effort, je ne sais quelle âpreté, quelle rudesse, que je me reproche aujourd'hui, et qu'Edouard a pris peut-être pour un commencement d'insensibilité. Il me regardait de temps en temps d'un air étonné. En rappelant ses souvenirs, en me comparant à moi-même, il se demandait sans doute si c'était bien là la même femme... Ah ! celle-là, son cœur s'était fermé pour jamais !

» La dernière soirée est venue. Edouard devait partir de grand matin par la route du Dauphiné ; et, pour éviter la chaleur et la fatigue, il a été convenu qu'il ferait, pendant la nuit, le court trajet d'ici à Avignon. C'était donc bien la fin de tout. Nous étions là tous trois, comme un mois auparavant, Hortense! les mêmes personnages, le même salon, les mêmes objets extérieurs. En dehors de nous, rien n'était changé ; au dedans, tout était mort : le palais de nos illusions et de nos espérances en devenait le tombeau.

» Mon père était sombre, taciturne; j'avais eu quelque peine, pendant ces huit jours, à le maintenir dans ce rôle de résignation. Il est des sacrifices qu'on ne fait bien que lorsqu'on y est poussé par certaines susceptibilités, certains ressentimens du cœur : aussi, ceux-là, les femmes seules savent les faire.

»Je ne sais si l'un de nous trois a songé à surmonter la morne tristesse de ces instans. Tout effort eût été inutile ; nous le sentions, et nous renoncions à soulever un fardeau qui serait retombé sur nous de tout son poids. De temps à autre, un bruit vague, l'aboiement d'un chien de ferme, le cri lointain d'un pâtre ou d'un batelier rompant ce pesait silence, ou bien nous jetions un de ces mots qui tombent sans laisser de traces, comme ces pierres qu'on détache sous ses pieds dans les montagnes, et qui, après avoir roulé un moment, vont retrouver dans quelque abîme leur éternelle immobilité.

»M. de Séranques luttait évidemment contre une agitation croissante. Que se passait-il en lui, à cette heure suprême et solennelle ? Avait-il envie de tout nous dire, de nous nommer Claire Elmon, d'évoquer des souvenirs d'en-

traînement et de faiblesse ? Je le crois ; mais ma gravité, ma froideur apparente l'ont arrêté.

» Minuit a sonné ; je me suis levée. Mon père et M. de Séranques m'ont imitée avec une promptitude presque machinale. Je ne pouvais pas ne point dire adieu à Édouard. J'ai fait quelques pas vers lui ; ce sont de ces momens où l'on observe peu : j'ai cru pourtant lire sur son visage un indéfinissable mélange de toutes les incertitudes, de toutes les souffrances. J'ai voulu lui dire, avec une simple expression d'amitié, quelques paroles de bon voyage et de prompt retour ; c'était trop vouloir : j'ai balbutié une phrase sans suite : Lui, je crois qu'il s'est penché vers moi, rapidement, et que, pâle d'émotion, peut-être de honte, il m'a dit : « Marguerite, un mot, un seul... et je reste !... » Je l'ai regardé fixement, sans répondre ; nos regards se sont croisés comme deux éclairs. Dans ce moment unique, plus rapide que la pensée, s'il avait été à ma place et moi à la sienne, j'aurais tout deviné.

» Mon père s'est approché à son tour. Il y a eu des embrassemens, des étreintes confuses. Une minute de plus nous allions nous trahir, car nous étions au bout de nos forces. On a frappé à la porte du salon ; c'était le valet de chambre d'Édouard qui venait l'avertir que tout était prêt ; cette triviale interruption nous a sauvés. Nous nous sommes embrassés encore ; mais, cette fois, je ne craignais plus rien.

» La porte s'est refermée. Édouard était sorti ; il n'y avait plus avec moi que mon père. Quelques instans encore j'ai prêté l'oreille ; j'ai entendu d'abord un peu de mouvement dans la maison, puis des pas dans le jardin, puis la grille qui s'est ouverte, puis ces mêmes pas qui allaient s'affaiblissant, et qui ont fini par se perdre dans l'éloignement et dans la nuit. Alors je me suis avancée vers la table ; j'ai tiré de ma poche un papier déjà usé, jauni, et l'approchant de la lumière, je l'ai brûlé. — « Que fais-tu donc ? m'a dit mon père. — Je brûle mes lettres de noblesse », ai-je répondu. C'était la lettre de la marquise de Séranques.

» C'était donc fini, et il n'y a plus aujourd'hui d'autres vestiges des jours évanouis que nos secrètes cicatrices. Qu'Édouard se console ; qu'il retrouve cette Claire Elmon. Son abandon a failli la tuer ; que son retour la fasse revivre ; qu'ils soient heureux, s'ils le peuvent. Moi, je prierai pour eux ; c'est la dernière aumône des cœurs qui se sont dépossédés pour ceux qu'ils aiment.

» Car je l'aimais !... Oui, un sentiment bien vrai, bien pur, bien profond, qui méritait peut-être une autre destinée. Bien des fois, pendant nos jours de soleil, descendant en moi-même et me trouvant trop heureuse, j'ai désiré me dévouer, souffrir, mourir pour lui. Eh bien ! Dieu m'a exaucée ; il m'a donné l'occasion de renoncer à tout pour Édouard, même à lui, de m'immoler deux fois dans son amour et dans le mien. Mais que dis-je ? M'est-il donc

permis de me complaire dans ce que j'ai fait, ou plutôt n'est-ce pas un moyen d'en parler encore? Dernier stratagême d'une âme qui a eu la force du sacrifice et qui n'a pas celle de l'oubli...

» Oui, je le sens, jusqu'à ce que tout effacé, refroidi, les traces après les pas, les cendres après la flamme, jusqu'à ce que cet amour que j'ai tué et enseveli dans mon cœur ait perdu même ce tombeau, je dois cesser de t'écrire : je dois me priver de cet âpre plaisir qu'on ressent à sonder soi-même ses blessures et à faire voir que la plaie est vive, que le sang est pur et qu'il coule... Tiens, Hortense, dans ce moment même, ce passé que je repousse me poursuit de ses fantômes ; cette table où je t'écris, j'y retraçais naguère d'autres sentimens, d'autres pensées. Ce silence, cette solitude qui m'environnent, je les peuplais d'autres pensées : cet espoir qui n'est plus qu'un songe, ce nom qui n'est plus qu'un mot, j'en ai détruit tout ce qui pouvait l'être. Mais je retrouverais en toi, confidente et dépositaire des félicités anéanties, ce dernier fil que se ménage notre faiblesse pour se ressaisir aux deux dernières choses dont on se détache en ce monde : le regret de ce qu'on a perdu, l'orgueil de ce qu'on a souffert.

» Adieu donc, adieu. Je n'appartiens plus désormais à cette vie ; je ne veux pas marchander avec le ciel l'abandon que je lui ai fait de moi-même. Mon noble père, et toi, mon amie, et lui aussi, Hortense, être chéris, affections pures ou purifiées, je ne vous oublie ni ne vous repousse. Mais ma tâche n'est pas finie ou plutôt elle recommence. Je vais avoir bientôt d'autres plaies à à soigner, d'autres blessures à toucher, d'autres douleurs à adoucir : pour être digne de celles-là, il faut que j'achève de guérir les miennes. Adieu donc : *Le reste est silence.* Tout passe ; déjà les premières teintes de l'automne font pâlir ce beau paysage que j'ai vivifié pendant cinq mois d'un reflet de mon bonheur. Les fleurs tombent, les feuilles jaunissent, l'horizon s'assombrit, les joies s'en vont, c'est l'automme ; puis les affections, c'est l'hiver. Tout meurt, le rayon du ciel comme le rayon de l'âme ; mais le ciel ne meurt pas, et l'âme est immortelle. Seule vis-à-vis de son Dieu ; elle forme, avec les débris de ce qui n'est plus, un trésor nouveau de pardons pour ceux qui l'ont froissée, de prières pour ceux qui aiment, de charité pour ceux qui souffrent : et, après toutes ces folles pages, écrites par la plume légère de Marguerite Vidal, vient un dernier mot que signe la main glacée de sœur Marguerite... Adieu ! »

EDOUARD DE SÉRANQUES A JACQUES VIDAL.

« Heidelberg, 2 novembre 1801.

» Je viens de recevoir votre lettre, mon vieil et bon ami, cette lettre où vous m'annoncez des choses si inattendues. La vocation de Marguerite, sa résolution inébranlable, votre départ pour Montpellier, le commencement de son noviciat : ces nouvelles me sont arrivées dans un moment bien triste aussi. Je vois dépérir sous mes yeux, d'une maladie de langueur, une personne à laquelle m'attachaient des liens d'hospitalité, de reconnaissance et d'affection... Oh ! que c'est affreux d'assister à cette longue agonie d'une nature jeune et forte, sourdement minée par un mal dont la science ne peut ni connaître la cause, ni combattre les effets !... Les médecins croyaient qu'elle ne survivrait pas à la chute des feuilles ; et, au commencement du mois dernier, il paraît qu'on s'attendait chaque jour à la voir mourir ; depuis, il y a eu un peu de mieux, mais ce n'était que la pâle lueur d'une lampe qui va s'éteindre. D'ici au printemps, tout sera fini...

« Je vous parle de mes chagrins... hélas ! ce n'est pas faute de m'associer aux vôtres. Quoi ! Marguerite Vidal, cette ravissante fleur de nos collines !... elle renonce au monde, aux fêtes de l'esprit et du cœur, à ce frais parfum de grâce, de tendresse et de bonheur qu'elle semblait porter avec elle !... J'étais déjà bien assez malheureux, sans que cette nouvelle vînt aggraver mes peines !... mais les aggrave-t-elle ?... Étrange contradiction !... il me semble, par instans, que ces deux douleurs se neutralisent l'une par l'autre. Y a-t-il donc, chez l'homme, des bornes pour la souffrance, comme il en est pour la félicité ! ou bien ?... non, il est des abîmes qu'il ne faut pas sonder : on aurait honte de soi avant d'arriver au fond.

» Pardon ; ma lettre est confuse, embarrassée, inintelligible, comme je le suis pour moi-même... Ainsi donc, à l'heure où je vous écris, Montaux est désert ? Vous qui l'aviez sauvé et qui l'aimiez tant, elle qui y répandait le charme et la vie, moi qui y ai passé les plus beaux de mes jours... partis, dispersés par je ne sais quel souffle destructeur qui nous a saisis tous à la fois ! Et ces jours, reviendront-ils ! et ces échos de nos joies envolées, se réveilleront-ils jamais ? non ; les arbres dépouillés par l'automne reprendront leur fraîche verdure ; ces nuages lourds, qui fuient par troupes et s'en vont vers vous, avec mes pensées tristes comme eux, s'évanouiront au printemps, dans

l'azur de notre beau ciel : mais notre printemps, à nous, ne reviendra pas ; ce qui a été ne sera plus ; tout restera vide et muet ; partout où heurte ma pensée, elle ne trouve qu'isolement et que silence.

» Vous me parlez d'arrangemens pécuniaires... Oh ! par pitié, ceci est au dessus de mes forces ; n'en parlons jamais, jamais ! Pendant le temps que j'ai passé à Montaux, j'ai été si heureux, si absorbé dans des... chimères aujourd'hui brisées, que j'ai eu le coupable égoïsme du bonheur ; je ne me suis informé de rien... que de vous et d'elle. Et cependant, il doit être si bon, si consolant de donner, de soulager des misères, des souffrances ; car il en est partout, n'est-ce pas ? Eh bien ! mon ami, donnez à pleines mains, pour vous, pour elle et pour moi ! c'est encore un moyen de mettre en commun cette fortune que j'espérais... oh ! non ! grâce ! ne parlons plus de cela !

» Cependant, j'ai une demande à vous adresser : jusqu'à la fin, vous le voyez, vous aurez été mon bienfaiteur, mon appui. Je me souviens que, dans une de nos douces causeries du soir, vous m'avez raconté, qu'un peu après la terreur vous avez obligé le citoyen L..., aujourd'hui aide-de-camp du premier consul. Vous serait-il possible de m'obtenir, par son crédit, un moyen de prendre du service en France, n'importe avec quel grade ? je ne serai pas difficile : sous-officier, moins encore s'il le faut, tout me sera bon ; je n'aspire pas à une grande fortune militaire ; non, dans l'état actuel de mon âme, tout ce qui ressemblerait à de l'éclat me serait insupportable. Je veux payer ma dette à mon pays dans ces rangs pressés, obscurs, où l'individu s'efface sous l'uniforme, où l'on n'a d'autre responsabilité et d'autre gloire qu'un peu de sang à donner... La vie d'un soldat, et puis... n'en demandons pas trop ; Dieu me punirait encore : il me laisserait vivre.

» Adieu, mon ami ; j'aurais voulu que la lettre vous exprimât mieux ce que je ressens ; j'aurais dû chercher à vous consoler de votre sacrifice ; car, vous aussi... mais un poids trop lourd m'accable. Celle que Dieu a placée auprès de vous, vous consolera mieux que moi : vous ne la quitterez point.... Se séparer de Marguerite, peut-on en avoir le courage !.. Demandez-lui pour moi, pour ceux qui souffrent, un souvenir et une prière. Il doit y avoir, dans les prières d'un ange, un baume mystérieux tout-puissant qui guérit même ce qui semble incurable. Qu'elle prie donc pour les maux du corps et pour ceux de l'âme. Dieu l'en récompensera, et moi..... moi, je ne suis plus bon qu mourir. »

Le 12 février 1814, au moment où le général Blücher cherchait à entrer dans Château-Thierry, un engagement terrible eut lieu aux portes de la ville. Tour à tour vainqueurs, repoussés, assaillans, assaillis, les ennemis finirent par être complètement culbutés, grâce surtout à l'héroïque effort du 32e régiment d'infanterie, qui, pendant deux heures, soutint seul le choc contre des milliers de Russes et de Prussiens. Si l'honneur de la journée resta aux Français, ils le payèrent cher. Le 32e, entre autres, perdit la moitié de ses hommes et une partie de ses officiers ; mais il préserva la ville, il sauva son drapeau et ses bagages, et ce ne fut pas un des moins beaux faits d'armes de cette sublime campagne.

Vers le soir, et après que l'ennemi eut traversé la ville dans une confusion complète, nos blessés furent transportés en bon ordre à l'hospice, que l'on avait organisé en hôpital militaire. Le service en était fait, comme d'ordinaire, par les religieuses de l'ordre de Saint-Vincent-de-Paul, messagères de consolation et de paix au milieu des horreurs du carnage et de la guerre.

Le colonel Ravier, qui avait reçu, dès le commencement de l'action, une blessure grave, et qui n'en avait pas moins tenu bon jusqu'à l'entier épuisement de ses forces, s'était fait porter sur un brancard dans une des salles de l'hôpital : les chirurgiens manquaient ; une des sœurs s'offrit à faire les premières ligatures et à panser son bras, fracassé en deux endroits. Pendant l'opération, un sergent du 32e se présenta pour faire son rapport ; car dans ces momens-là, tout marche de front : le combat, la blessure, le traitement, les ordres.

— Sergent, votre rapport ! cria le colonel Ravier, sans plus s'occuper de son bras que s'il s'était agi de son voisin.

— Colonel, l'ennemi est en fuite ; trois drapeaux pris ; la moitié des bagages laissés sur la route. Prisonniers, quinze cents ; morts ou blessés autant.

— Et nous, quelles pertes ?

— Soldats tués, deux cents ; blessés, trois cent cinquante ; sous-officiers blessés, trente ; tués, dix-sept. Officiers blessés, quinze ; tués, dix.

— Les noms ?

— Les sous-lieutenans Perrin, Deshayes, Lorgillier ; les lieutenans Mahé, Cardeuc ; les capitaines Destilly, Bernard ; le major Faël ; le commandant Pressaigne ; le lieutenant-colonel de Séranques...

— Quoi ! Séranques ! lui aussi ! blessé !...

— Mort.

Une exclamation d'une énergie soldatesque échappa au colonel Ravier ; en

même temps, la sœur de charité qui lui pansait le bras tressaillit légèrement : une faible rougeur monta à son front pâle comme le marbre et sillonné déjà de quelques rides : ce mouvement fut remarqué du colonel.

— Pardon, ma sœur, lui dit-il, pour mes jurons de corps-de-garde : mais que diable ?..... ces gredins de Prussiens viennent de me tuer mon ami Séranques, le meilleur officier de mon régiment !..

Déjà la religieuse s'était remise de son trouble ; elle acheva l'opération d'une main aussi ferme qu'elle l'avait commencée.

Toute la nuit, elle demeura dans l'hospice, s'occupant sans relâche des pieux et pénibles devoirs de son ministère. Le lendemain matin, elle sortit. Un vieillard presque octogénaire, qui l'attendait depuis plusieurs heures, s'avança vers elle avec cette expression de contentement presque physique, particulière à l'enfance et à l'extrême vieillesse : — Mon père, lui dit-elle, Edouard de Séranques nous a précédés ! »

FIN DE MARGUERITE VIDAL.

LES TROIS VEUVES.

LES TROIS VEUVES.

Au mois de juin 1835, et quelques momens avant le lever du jour, un jeune homme à cheval, visiblement inquiet de son chemin, frappait à la porte d'une humble maisonnette située au bout de la grève solitaire et âpre qui s'étend à l'extrémité méridionale du Morbihan, entre Sarzeau et St-Gildas. Quelqu'un parut à la fenêtre, et une voix mâle et grave demanda ce qu'on voulait. — Excusez-moi, dit le voyageur ; je suis étranger au pays, je crains de m'être égaré, et je voudrais savoir le chemin du château de Quéroan ? — Vous allez à Quéroan ? répondit vivement la personne qu'il interrogeait ; attendez un moment, j'y vais moi-même ce matin et nous ferons route ensemble.

Un quart d'heure après la porte s'ouvrit, et le jeune homme vit paraître le guide inconnu que le hasard lui envoyait si à propos : c'était un vieillard octogénaire, mais encore robuste, d'une grande taille et d'une allure presque martiale, bien que ses vêtemens indiquassent un prêtre. Il avait eu le temps de faire sortir d'une espèce de hangard attenant au rez-de-chaussée, un pauvre petit cheval breton qu'il équipa tant bien que mal et enfourcha bravement. Puis il fit signe à son compagnon de le suivre, et ils se mirent en marche.

La nuit avait été belle ; les étoiles, qui semblaient ruisseler dans l'espace, commencèrent à trembler comme une lampe prête à s'éteindre, puis pâlirent et s'effacèrent insensiblement. Le ciel se teignit d'une nuance mate et grisâtre à l'ouest, mais qui se colora et s'éclaira peu à peu aux points opposés. Une brume sillonnée de lames d'argent s'éleva lentement comme un rideau qu'on replie, et dessina la ligne grandiose de l'Océan qu'elle estompait de ses changeans contours, et dont on entendait au loin le murmure monotone et

doux. Bientôt une lueur plus vive acheva de dégager les divers plans du paysage ; une brise fraîche arriva du rivage, et notre voyageur se sentit saisir de ce frisson passager qu'apporte, même en été, l'approche du matin. Enfin, ce magnifique spectacle se termina par des magnificences plus grandes encore ; le soleil apparut royalement à l'horizon, semblable à un phare immense allumé tout-à-coup par une main invisible. Un rayon rapide, traversant le double azur des cieux et de la mer qu'il saisit et enveloppa de ses flammes, confondit, un moment encore, ces lignes majestueuses que le jour avait séparées ; et la nature tout entière, réveillée à la fois par ces flots de chaleur et de lumière, parut vouloir retremper, dans sa jeunesse immortelle, la fugitive jeunesse de l'homme.

Un moment distrait de ses pensées personnelles par cette série d'impressions extérieures si puissantes sur les âmes romanesques, notre jeune *cavalier* put alors, à la faveur du jour, saisir d'un coup d'œil ce qui l'entourait. Il voyait devant lui, à un demi-mille environ, le village du Bauzec, dont le clocher achevait de dégager sa svelte et fine silhouette à travers les dernières bouffées du brouillard. Avant d'y arriver, le chemin se partageait, et après s'être quelque temps perdu autour d'enclos à moitié écroulés, reparaissait à gauche, conduisant jusqu'à une petite colline située entre le village et la mer, et qui profilait sur le ciel et l'Océan ses pentes douces et inégales dominées par un vieux château dont la façade mélancolique semblait contempler les flots. — « Voilà le château de Quéroan, dit le vieillard jusqu'alors silencieux. » Son compagnon tressaillit, et son regard se reportant vers ce guide étrange, se fixa sur lui avec une avide attention. Les trait rudes et énergiques de ce vieux prêtre, bien que profondément creusés par les rides, étaient encore pleins de vigueur et de vie ; il se tenait sur son misérable cheval avec une aisance singulière pour son âge et sa profession ; en s'approchant davantage, on pouvait remarquer une longue cicatrice qui ressortait comme un cordon noir sur la pâleur de sa tempe et de sa joue, et allait se perdre sous son rabat. En ce moment leurs yeux se rencontrèrent, et ils y lurent, d'une part, tant de respectueuse admiration, de l'autre, tant de bienveillante gravité, qu'ils se sentient irrésistiblement portés l'un vers l'autre, et qu'obéissant à ce mouvement involontaire, ils improvisèrent une présentation immédiate et directe.

— « L'abbé Gédouyn, recteur (1) du Bauzec, dit le vieillard en portant la main à son chapeau.

— Le vicomte Maurice d'Orgerès, officier de marine démissionnaire, dit le jeune homme en saluant avec émotion.

---

(1) Recteur, curé.

— Monsieur n'est par Vendéen ? reprit le prêtre après les premiers mots de politesse.

— Non, mon père, si ce n'est de cœur ; mais je suis adressé ici à une famille qui paraît vous être bien connue, les dames de Quéroan.....

— Si je connais les dames de Quéroan !..... Et quel Vendéen ne connaît, à trente lieues à la ronde, les trois veuves, les trois saintes du Morbihan?..... En ce moment je vais leur dire la messe ; mais elles ne pourront pas vous voir aujourd'hui ; c'est un des trois jours ; c'est le six juin..... »

Maurice leva de nouveau les yeux sur son compagnon comme pour l'interroger ; mais celui-ci se tut et parut se recueillir en lui-même pour répondre intérieurement à de lugubres souvenirs. Il y eut encore un instant de silence que Maurice respecta ; d'ailleurs, leur attention fut détournée par la rencontre d'un paysan breton portant le costume du pays dans toute sa pittoresque exactitude, et qui s'acheminait d'un air pensif et triste. Lorsqu'il se trouva près d'eux, il se découvrit respectueusement.

— « Eh bien ! père Huguet, comment allons-nous ce matin ? dit l'abbé Gédouyn avec bonté.

— Tout doucement, Monsieur le recteur, tout doucement.....

— Et Yvonne ?

— Hélas ! toujours de même ; bien triste ; les yeux rouges, toujours tournés vers la mer, comme si elle attendait quelqu'un.... Et vous savez qui elle attend..... Avec cela, pâle, amaigrie à faire pleurer..... Elle, la plus fraîche la plus gaie, la plus jolie fille du Bauzec !..... Ah ! Monsieur le recteur, si j'avais su !..... si j'avais su !..... » Et le vieux paysan secouait tristement la tête.....

— » Allons, reprit l'abbé, ne perdons pas tout espoir ; Jeannic reviendra peut-être, et alors.....

— Oh ! alors, qu'il vienne me demander mon Yvonne !.... je la lui donne tout de suite..... Et il poursuivit son chemin, non sans avoir fait encore un grand salut et un gros soupir.

— Pauvre homme ! dit le curé en s'adressant à Maurice ; toujours l'éternelle lutte entre le sentiment et l'intérêt, le bonheur et l'argent ! Jérôme Huguet est un riche cultivateur des environs ; il n'a qu'une fille, la sage et gentille Yvonne. Il l'adorait, ne lui refusait rien, jusqu'au jour où Yvonne, pressée par lui de faire un choix parmi nos jeunes gens, a avoué tout bas qu'elle aimait Jeannic Kerven, jeune pêcheur de la côte, aussi brave que beau, mais aussi pauvre que brave. Le père s'est mis en fureur ; il a enfermé sa fille, lui déclarant qu'il la maudirait plutôt que de lui laisser épouser Jeannic. Yvonne résistait ; elle pleurait, elle était malheureuse. Jeannic désespéré, mais toujours courageux et bon, a cru qu'en s'éloignant il prendrait pour lui les deux

parts du malheur, et il est allé, à l'insu de ses parens et de nous tous, s'engager dans la marine. Au moment où la triste Yvonne allait peut-être fléchir son père, nous avons appris un matin que le bel amoureux était parti. Oh! alors, Monsieur, on a bien pleuré à la ferme de Jérôme Huguet! Et celui-ci aurait bien donné sa fille et la moitié de ses terres par dessus le marché pour voir cette fraîche enfant reprendre un peu de ses vives couleurs..... Mais il n'était plus temps, Jeannic naviguait déjà en pleine mer. Il y a long-temps que nous n'avons eu de ses nouvelles; nous savons bien que son vaisseau est attendu à Toulon d'un jour à l'autre, mais voilà tout.....

— Et à bord de quel vaisseau est-il embarqué?

— Le *Duguesclin*, capitaine Du Grail. »

Maurice fit un mouvement qu'il réprima aussitôt. Ce vaisseau avait été le sien, et le capitaine Du Grail était un de ses meilleurs amis.

Cependant l'abbé Gédouyn et le vicomte venaient d'atteindre l'embranchement du chemin; ils avaient à leur gauche l'Océan, dont le bruit majestueux croissait de minute un minute et s'élevait comme la plainte de ces plages solitaires. Avant d'arriver au château de Quéroan, vers lequel ils se dirigeaient, il leur fallait longer ces enclos à demi ruinés que Maurice avait aperçus de loin, et où il vit alors, au milieu d'herbes marines et de mauves sauvages, une foule de croix de bois noir et quelques pierres tumulaires: c'était le cimetière du village. Jamais cadre ne fut mieux choisi pour ce mélancolique tableau. Cette grève aride, nue, sans végétation, sans accidens, où planaient d'un vol triste et lourd les grandes mouettes et les plaintives hirondelles de mer; ce château noirci par le temps, d'où ne sortait aucun bruit, où l'on ne voyait aucun mouvement, aucune trace d'animation et de vie; puis cette mer sans limite, cet Océan, sombre comme la mort, infini comme l'éternité, tout ce paysage semblait palpiter d'une mystérieuse et funèbre poésie. Le vieux prêtre mit pied à terre; Maurice imita son exemple, subjugué par un sentiment indicible. Ils attachèrent leurs chevaux au tronc d'un chêne rabougri et entrèrent dans l'enceinte. Maurice, toujours guidé par son compagnon, arriva à un des coins du cimetière où une grille circulaire, des touffes verdoyantes d'églantiers et de scabieuses, trois croix de fer sur trois tombes de marbre gris annonçaient des souvenirs plus précieux et des morts plus illustres. L'abbé Gédouyn étendit la main vers ce monument, et Maurice lut sur le premier tombeau:

Ici repose le comte Albert de Quéroan,
Massacré à Quiberon, le 29 juillet 1795.
Priez pour sa veuve et pour son enfant!

Puis sur le second:

Ici repose le comte Emmanuel de Quéroan,
Fusillé au Loroux-Bottereau, le 20 avril 1815.
Priez pour sa mère, sa veuve et son enfant !

Puis sur le troisième :

Ici repose le comte René de Quéroan,
Tué au château de la Pénissière, le 6 juin 1832.
Priez pour son aïeule, sa mère, sa veuve et son enfant !

Maurice et le curé s'agenouillèrent ensemble devant la grille et confondirent leurs prières ; en se relevant, le vieillard tendit la main à son nouvel ami, et s'appuyant sur son bras avec une tristesse affectueuse : « Maintenant, lui dit-il, vous connaissez cette famille ! Morts tous trois pour leur roi et leur Dieu ; l'aïeul, le père, le fils, trois générations, trois martyrs, trois anniversaires ! et morts dans mes bras, ou peu s'en faut ! Mais du moins ils vivent là ! — Et il montrait le ciel. — Et là aussi ! — Et il étendait sur sa poitrine une main osseuse et ridée.

— Mon père, lui dit Maurice, je suis bien jeune ; vingt-cinq ans à peine. Je n'a encore rien fait, et je me sens bien petit devant des tombeaux comme ceux-là et devant un homme tel que vous. Mais nous venons de prier ensemble ; j'arrive de loin, et il n'y a pas encore un mois que cette main qui vient de presser la vôtre a été serrée par une main qui nous est auguste et chère. Je suis envoyé ici par une personne dont le souvenir doit être à la fois, pour les dames de Quéroan, une douleur, une consolation et une gloire ; et je comprends bien maintenant pourquoi elle m'a défendu de quitter de nouveau la France sans avoir vu cette Henriette qu'elle appelle sa sainte, cette Mathilde qu'elle appelle sa mère, cette Caroline qu'elle nomme sa sœur ! Je ne suis donc pas tout-à-fait indigne peut-être d'apprendre quelque chose de cette triste et belle histoire dont ces trois inscriptions viennent de me révéler les dates. Et de qui l'apprendrai-je mieux que de vous ?....

— Cela est vrai, reprit le curé. Le comte Albert et moi, nous étions à peu près du même âge ; nous fûmes élevés ensemble, et le jour où il partit pour son régiment j'entrai dans les ordres. Il servit quelques années avec distinction. Quand il revint j'étais prêtre. Bientôt les guerres de la Vendée commencèrent. Le comte était fiancé à une jeune personne du voisinage qu'il aimait éperdûment. Un jour il vint chez moi : L'abbé, me dit-il, je me marie demain, et après-demain je pars pour Châtillon avec nos paysans ; veux-tu être mon aumônier, demain pour me marier, après-demain pour venir te battre ? J'acceptai avec transport. Le lendemin je vins au château de bon matin, comme

aujourd'hui: les fiancés m'attendaient. Ce fut une cérémonie étrange et sainte. La jeune comtesse était admirablement belle, et ses regards se tournaient avec une exaltation religieuse vers son mari, qui allait la quitter pour mourir peut-être; elle ne répandait pas une larme. Tous les gens de la maison assistaient au mariage, déjà armés pour le combat. Au moment où j'achevais de bénir les époux, on entendit une fusillade lointaine. Albert pressa sa femme contre son cœur, me fit signe, et nous partîmes.

Je ne le quittai presque jamais pendant toutes ses campagnes; nous reçumes plusieurs blessures en nous défendant l'un l'autre ; de temps en temps, il revenait passer quelques jours au château, auprès de sa femme : alors, c'était le bonheur du ciel, Monsieur ! Mais lorsqu'il fallait se quitter, elle n'essayait jamais de le retenir, même une heure: Va, mon ami, lui disait-elle, fais ton devoir; c'est encore m'aimer ! — A cette époque elle devint grosse, et accoucha d'un fils que nous appelâmes Emmanuel.

Vous connaissez les succès et les revers des armées royales ; aucun ne nous fut étranger. Lorsqu'arriva la fatale expédition de Quiberon, je me trouvai encore auprès d'Albert; il servait alors dans la légion de Sombreuil, dont j'étais devenu l'aumônier. Dans l'horrible nuit du 29 juillet, Sombreuil et lui se battirent comme des lions. Au plus fort de la mêlée, Albert m'appela et me dit : « L'abbé, je sens que cette nuit sera ma dernière; si tu me survis, rapporte mon anneau d'alliance à ma pauvre Henriette. Dis-lui que je veux qu'elle vive pour notre fils: je te recommande mon Emmanuel; fais-en un bon chrétien comme toi, et un brave royaliste comme nous deux ! » — Il s'élança alors avec Sombreuil contre la première colonne de Hoche qui refoulait les royalistes vers la grêve; nous le suivîmes tous, et, au bout de cinq minutes, je le vis tomber mort.

J'échappai comme je pus. Blessé, traqué, poursuivi, je fis la route en me cachant de ferme en ferme, et j'arrivai au château dans un état affreux. En me voyant revenir seul, la comtesse comprit son malheur: je lui montrai l'anneau; elle se leva toute droite, cria d'une voix forte et brève : Vive le roi ! puis s'évanouit...

Nous n'avions plus au monde qu'Emmanuel ; combien sa mère l'adorait, je ne saurais vous le dire : quant à moi, je l'aimais tant, que souvent je m'en accusais devant Dieu. Je lui appris ce que je savais ; un peu de latin, le catéchisme et l'exercice. A douze ans, Emmanuel maniait un fusil comme vous et moi ; l'âme de son père respirait en lui. Quand le soir, à la veillée, je lui racontais nos grandes guerres, les faits d'armes et la mort glorieuse du comte Albert, il ne pleurait pas, mais son cœur battait, ses narines se gonflaient, ses yeux lançaient des éclairs ; quelquefois sa mère s'en effrayait : d'autres fois elle le regardait avec orgueil et souriait à travers ses larmes.

La vie active que menait Emmanuel développa ses forces ; mes récits agrandirent son cœur ; le malheur des temps mûrit sa raison : à seize ans, c'était un homme. Nous recevions souvent au château une parente éloignée, Vendéenne aussi, et qui avait une fille appelée Mathilde ; Emmanuel et Mathilde s'aimèrent, Madame de Quéroan, ne voyant pas en ce moment de carrière possible pour son fils, consentit à les marier. C'était un couple charmant ; ils avaient dix-huit ans tous deux. Quand ils se promenaient sur la grève, les mains enlacées, on eût dit deux anges protecteurs des pauvres mariniers. Nos pêcheurs aimaient à les saluer avant de se mettre en mer ; ils disaient que cette rencontre leur portait bonheur. Jamais enfans plus purs ne sortirent des mains de Dieu pour le bénir et s'aimer, pour être *tout entiers l'un à l'autre et tous les deux à lui* ! Bientôt ils eurent un fils qui fut appelé René ; le bonheur revint habiter ce château. Quelque temps après arriva 1814, puis les Cent-Jours.

Un soir, j'étais dans ma chambre, Emmanuel entra tout ému et me dit : « Je pars demain ! J'ai appris qu'on se battait là-bas, du côté d'Angers, et que mon nom, mon épée, le nom et l'épée de mon père seraient de quelque poids auprès des nôtres ; je vous laisse ma mère et ma femme : dites-leur bien que tout ceci ne durera pas, que les périls ne seront rien, et que je reviendrai digne d'elles et de vous, mon brave ami !... »

J'essayai de le retenir, mais en vain ; il m'opposa une volonté inflexible : c'était une âme de feu dans un corps de fer ! Je comprenais d'ailleurs qu'il ne faisait que son devoir, et j'espérais qu'il ne courrait pas de bien grands périls. Le lendemain, quand j'annonçai son départ, les deux femmes échangèrent un regard où je crus lire plus d'admiration que d'inquiétude, et plus d'inquiétude que de surprise. Nous priâmes pour le jeune soldat ; puis je me déguisai, et je partis pour Angers afin d'être plus près de lui. J'appris qu'il avait rejoint les paroisses du Jauné et du Loroux-Bottereau, et qu'il se battait bien. Chaque jour on s'attendait à des événemens qui feraient cesser la guerre, lorsqu'un matin, le 29 avril, je vis arriver André, un de nos paysans qui l'avait suivi ; il était pâle, sanglant, en désordre ; il m'apprit qu'Emmanuel, emporté par sa bravoure dans une escarmouche périlleuse, avait été blessé, fait prisonnier, jugé militairement ; qu'il devait être fusillé le soir même, qu'il avait obtenu la permission de me voir, et qu'il demandait à me dire adieu.

» J'arrivai ; je le trouvai calme. Il me serra la main et me dit qu'il regrettait de mourir sans avoir fait davantage. Puis il me parla de sa mère, de sa femme, de son enfant. A cet endroit, sa voix s'altéra un peu : nous ne pleurions pas ; chacun de nous deux avait peur d'attendrir l'autre. Je le confessai ; nous nous donnâmes du courage : j'étais bien plus pâle que lui ! Une heure après, on me fit sortir ; j'avais froid, je voyais trouble ; un bourdonnement bizarre se fai-

sait autour de mes tempes : je chancelais comme un homme ivre ; je me croyais sûr que tout cela n'était qu'un rêve, et je pensais, comme il arrive parfois dans un rêve, que j'allais me réveiller.... Oh ! oui, je me réveillai !... Lorsque j'arrivai au château, sans lui, que je trouvai les deux femmes qui ne savaient rien, rien, et qui, tranquilles encore, presque souriantes, me dirent : « Eh bien ! que savez-vous !... » Oh ! je me réveillai alors; la réalité m'apparut et m'écrasa, Je ne sais comment cela se fit, je ne leur dis rien et elles apprirent tout ! Mais Dieu nous accorda la grâce d'être dignes encore cette fois de notre sainte cause. La mère jeta un regard sur son crucifix, la veuve sur son enfant; nous serrâmes nos rangs contre la douleur, et nous fûmes assez forts pour vivre.

René grandit sous nos yeux; quand nos princes revinrent, les dames de Quéroan refusèrent de quitter le château qu'avaient habité les deux martyrs. Où seraient-elles allées d'ailleurs? Leur douleur et leur dévoûment étaient-ils de ceux qu'une faveur paie ou console ? Rester ici, prier, se souvenir, c'était là toute leur vie ; on me nomma *recteur* du Bauzec; on me donna même une croix que je ne porte pas: nous autres prêtres, nous n'en connaissons qu'une !... Ma vie se partagea entre le château, le village et mon presbytère ; je devenais vieux ; je ne savais plus que chauffer mes mains glacées à ce foyer que j'aimais depuis cinquante ans, faire un peu de bien aux pauvres de ma paroisse et bercer le petit René sur mes genoux. Je ne lui parlai pas de guerres; ces souvenirs eussent fait trembler ma voix...

Ici l'abbé Gédouin hésita un instant, puis il reprit:

— Il faut que je vous dise tout: car aussi bien la mort est venue justifier et confondre tout dans sa glorieuse uniformité. René de Queroan ne fut pas d'abord ce qu'il aurait dû être, ce qu'avaient été son aïeul et son père... Y a-t-il dans certains noms consacrés par le génie je ne sais quelles affinités mystérieuses auxquelles n'échappent, ni les caractères, ni les idées? Notre René écoutait-il à son insu ces voix mélancoliques et trompeuses dont notre immortel compatriote peuplait, pour un autre René, les bois et les bruyères de Combourg? Ou plutôt était-ce déjà l'influence fatale de ce siècle malsain, destiné à amortir, à énerver l'âme, la conviction, la volonté au profit d'aspirations décevantes et de maladives rêveries ? Quoi qu'il en soit, à mesure qu'il avançait dans l'adolescence, je n'eus pas de peine à découvrir en lui le germe de toutes les incertitudes; son extérieur même se ressentait de ces dispositions morales; bien différent d'Albert et d'Emmanuel, qu'on eût dit taillés dans le granit de nos montagnes ou le chêne de nos forêts, René était charmant, mais d'une beauté frêle, élégante, presque débile; ses cheveux blonds et soyeux, ses yeux bleus et doux semblaient révéler un poète plutôt qu'annoncer un soldat ; et moi, je m'étonnais de tout cela plus que je ne m'en affligeais. Oui,

je vous l'avoue, sa grand'mère, moi, sa mère surtout, nous avions presque la faiblesse de nous réjouir en le voyant manquer de décision et de force ; nous pensions que, s'il ressemblait si peu à ceux que nous avions tant aimés, sa destinée serait ausi différente. Nous ne songions pas qu'à certaines époques et dans certaines âmes, l'enthousiasme d'imagination peut produire les mêmes effets que la force de caractère, et qu'un sentiment de chevaleresque honneur peut pousser aux mêmes périls que l'énergie des croyances.

Vers 1828, nous l'envoyâmes à Nantes pour terminer ses études; il passa un an au collége, et cette année dut contribuer encore à jeter dans ses idées ce vague, ces inquiétudes qui ne s'accordaient que trop bien avec son naturel rêveur et irrésolu. Ensuite il fit connaissance avec le monde ; il y fut reçu avec l'intérêt qui devait s'attacher partout au descendant d'une famille telle que la sienne. Aussi, contradiction bizarre et honorable ! à mesure que ses convictions se déconcertaient et s'affaiblissaient davantage, son culte pour les nobles souvenirs que réveillait son nom, ne faisait que s'accroître. Peut-être ce sentiment dut-il quelque chose de sa vivacité à une autre affection qui, vers cette époque, s'empara de son cœur et l'occupa bientôt tout entier. René rencontra dans le monde qui l'accueillait d'une façon si bienveillante, une jeune personne, héritière comme lui d'un nom illustré dans nos guerres, Caroline de la Ganric; il l'aima, et il l'aima comme les hommes qui commencent à se détacher de ce qui discipline le cœur, c'est à dire avec passion. Cette alliance convenait à tous ; René avait à peine vingt ans; son esprit avait autant de distinction que sa figure et ses manières ; et cependant la jeune fille hésita. Grâce à cette finesse d'aperçus particulière à son sexe, elle devina que bien des cordes, sacrées pour elle, ne vibraient plus dans l'âme de René. Elle a avoué depuis qu'elle ne le trouvait pas assez énergique, assez résolu, assez *Vendéen* : pauvre femme !....

Cependant le mariage se fit ; les jeunes époux vinrent habiter le château, et, après les événemens de juillet, ne le quittèrent plus. Je retrouvai encore le bonheur que j'avais goûté et perdu deux fois ; la vue d'un Quéroan uni à une femme aimée ; et, au pied du lit nuptial, un berceau ; car, par une ressemblance que Dieu a permise, pour nous avertir sans doute, Caroline aussi eut un fils ; on l'appela Edgar : vous le verrez demain.

Quelquefois René semblait triste ; il regardait sa femme avec une expression presque douloureuse. On causait rarement politique ; lorsqu'on s'y trouvait entraîné, Caroline en parlait avec une énergie sublime ; on eût dit une jeune inspirée : alors son mari gardait le silence, attachait sur elle un regard profond et scrutateur et détournait l'entretien.

Au commencement de 1832, un changement étrange parut s'opérer en lui ; nous le voyions recevoir des lettres ; il les lisait avec une attention inquiète e

n'en parlait à personne ; peu à peu ces lettres devinrent plus fréquentes et semblèrent l'agiter davantage. Un jour, au mois de mai, il faisait un temps affreux, nous entendions les vagues qui venaient se briser avec fracas à quelques toises à peine au dessous du château. Les cloches de Saint-Gildas et du Bauzec sonnaient pour avertir et rappeler les pêcheurs ; le vent se déchaînait avec furie à travers nos longs corridors. Les trois dames de Quéroan et moi nous étions réunis dans le salon ; le vieil André, devenu sommelier de la maison, arriva tout effaré et nous dit que *M. le comte* était sorti le matin et qu'il avait fait dire de ne pas l'attendre ; nous fûmes un peu inquiets, les bruits d'insurrection commençaient à se répandre ; je regardai Caroline, elle était livrée à une émotion indicible. Était-ce frayeur, regret, enthousiasme ? Cependant le soir arriva ; l'orage continuait toujours avec la même force ; les dames de Quéroan étaient assises toutes trois, silencieuses, calmes en apparence ; c'était un noble spectacle ! L'aïeule filait : ses mains sèches, d'une blancheur presque diaphane, ne tremblaient pas en faisant tourner les fuseaux, seulement ses lèvres remuaient de temps à autre : elle priait. La mère regardait le feu d'un œil terne et fixe, parfois une grosse larme brillait au bord de ses paupières, s'y retenait un instant, puis descendait lentement sur ses joues pâlies. Caroline me regardait, tantôt comme si elle eût voulu m'interroger, tantôt comme si elle avait eu quelque aveu à me faire ; son état tenait plus de la fièvre que de l'abattement ; une ardeur dévorante étincelait dans ses yeux. Je gardais le silence, tant j'aurais craint de troubler cette heure solennelle. Quand les raffales cessaient un moment, on entendait le balancier de la pendule ou la respiration paisible du petit enfant endormi dans son berceau. Tout-à-coup, il se fit un grand bruit à la porte du château : ce bruit nous entra dans le cœur ; nous nous levâmes tous les quatre et restâmes immobiles ; des voix confuses retentissaient dans l'escalier, dominées par celle de René qui donnait des ordres ; chacun de nous leva les yeux au ciel avec une muette action de grâces. Une seconde après, la porte du salon s'ouvrit et le comte parut. Non, ce n'était plus le même homme ! l'esprit chevaleresque et guerrier de ses ancêtres s'était soudainement réveillé en lui et l'avait grandi d'une coudée, ses traits rayonnaient d'un feu surnaturel, ses vêtemens étaient en désordre, l'eau de la pluie ruisselait dans ses cheveux. « Ma mère, ma grand'-mère, ma femme, dit-il d'une voix forte, ce château va cette nuit servir d'abri à un hôte dont le nom doit être encore un secret pour tous, excepté pour vous et pour toi aussi, mon vieil et bon abbé !..... »

En même temps, nous vîmes entrer une jeune femme, en blouse grise, toute trempée par l'orage ; elle se mit à genoux devant la vieille comtesse, en lui demandant sa bénédiction. Puis elle embrassa les deux autres, et me serra vivement la main : elle n'était ni effrayée ni abattue, et cependant elle venait

d'être poursuivie pendant toute la journée, et n'avait dû son salut qu'à René, qui lui avait servi de guide. Mais vous la connaissez, Monsieur ; vous savez quelle est cette bravoure, ce sang-froid au milieu du péril, cette bonne humeur toute française dans les momens les plus difficiles, cette âme à la fois virile et charmante, ce sourire plein de courage et de grâce ! — «Ma chère Caroline, dit-elle, je vous félicite et vous remercie, votre mari est un noble cœur !» Alors Caroline regarda René avec une expression d'amour que je ne lui avais pas encore vue. — « Voilà ce qui me paie au centuple, lui dit-il tout bas. » Cette heure fut belle pour nous tous !

Le lendemain, de bonne heure, la fugitive repartit, et René voulut la suivre; sa femme n'eut de parole ni pour l'exciter ni pour le retenir : mais lorsqu'elle lui dit adieu en se jetant dans ses bras, le sentiment qui se peignit sur son visage ressemblait presque à de la joie!.....

Que vous dirai-je encore? Cette triste histoire touche à son terme. Nous restâmes quelques jours sans nouvelles, puis nous apprîmes que des tentatives mal concertées rendaient le succès de plus en plus douteux; on parlait de rencontres partielles, d'escarmouches sans résultats. Bientôt on commença à murmurer un nom, un nom sinistre, celui de la Pénissière... un siége... un assaut, du sang, des morts : ces rumeurs vagues et inquiètes qui précèdent et font pressentir une nouvelle terrible. A la fin, un soir, le marquis de Tregonce, ami, compagnon de René, enrôlé comme lui sous le même drapeau, arriva au château de Quéroan..... mais il arriva seul !

— Monsieur le vicomte, continua l'abbé Gédouyn en pressant avec force le bras de Maurice, ce fut une nuit horrible ! J'avais vu bien des guerres et bien des larmes; j'avais vu tomber nos hommes par centaines et les bleus par milliers ; mais je n'avais rien vu de semblable à ces trois femmes tour à tour frappées dans toutes leurs tendresses, et toujours frappées par la même main. Le marquis de Tregonce entra, vêtu de deuil, l'air égaré, le visage baigné de pleurs ; il suffoquait! Moi, je compris tout de suite. Oh ! j'aurais voulu que mon vieux sang fût encore bon à quelque chose, et que chacune de ses gouttes pût racheter un jour de la vie de René. Nous nous regardions tous sans mot dire ; le marquis avait à la main une lettre cachetée de noir. Il la tendit à la grand'-mère, qui eut le courage de la prendre, la lut d'un bout à l'autre, dit simplement : « Dieu l'a voulu ! » et la passa à sa belle-fille. Mais celle-là était la plus brisée ; elle laissa tomber sa main et la lettre avec elle. Caroline se jeta dessus avec une avidité terrible ; elle la saisit, la dévora du regard, et, arrivée à l'auguste signature qui la terminait : « C'est bien cela ! dit-elle en proie à une sorte de démence ; Caroline là-bas ! Caroline ici !..... Mort pour toutes deux !... » Pendant qu'elle parlait, le courage, l'exaltation, la folie, le désespoir semblaient se disputer son âme et se pressaient sur son beau front. Puis

elle prit son enfant, l'emporta comme une lionne emporte ses petits, et alla s'enfermer dans sa chambre. Le marquis de Tregonce partit une heure après, conservant de cette scène désolée une impression qui ne s'effacera jamais !

Il y a aujourd'hui trois ans qu'il plut à Dieu de nous envoyer cette dernière épreuve. Nous avons comme cela trois jours dans l'année où ces dames ne voient personne que moi, et où je viens, de bon matin, leur dire la messe pour l'âme de ceux que nous avons perdus. C'est là notre seule consolation, prier ensemble pour eux, voir jouer le petit Edgar et entretenir dans nos cœurs la sainte flamme du souvenir. Elles vous recevront demain; vous assisterez à une noble douleur, noblement soufferte : vous verrez ce que la religion et la fidélité peuvent donner de courage à de simples femmes. Depuis trois ans, chacune de leurs journées se ressemble; pas une plainte, pas une parole amère ne s'est échappée de leurs lèvres. Le premier nom qu'Edgar ait appris, après celui de sa mère (mais apprend-on celui de sa mère ?) c'est le nom de Henri.

..... Le vieux curé finit là son récit; on entendit en ce moment la cloche du château : c'est, dit l'abbé Gédouyn à Maurice, la messe que l'on sonne pour les gens du village; voulez-vous venir l'entendre ? De cette façon vous pourrez voir nos saintes veuves aujourd'hui !

Maurice le suivit, et au bout de quelques minutes, il entrait dans la chapelle, déjà remplie par les gens de la maison et les paysans du Bauzec. Depuis longues années, les dames de Quéroan y avaient mis tout leur luxe; aussi son aspect, quoique simple, était admirablement en harmonie avec sa destination triste et pieuse. Les parois, auxquelles un goût pur et sévère épargnait cet affreux badigeon que je critiquerais davantage si les néo-chrétiens le maudissaient moins souvent, avaient conservé leurs belles teintes, brunies par le temps, ce puissant artiste qui laisse plus de poésie à ce qu'il défait que les autres architectes n'en donnent à ce qu'ils font. A travers deux petites fenêtres taillées en ogives et garnies de vitraux de couleur, un rayon doré et adouci glissait jusque sur le missel entr'ouvert. Un admirable tableau de l'école espagnole occupait tout le mur du fond : quatre cierges brûlaient dans leurs chandeliers d'or ciselé. Au bas des marches de l'autel, on voyait trois prie-Dieu recouverts de velours noir et encore vides. L'abbé Gédouyn, qui avait quitté Maurice à l'entrée de la chapelle, rentra alors, revêtu des ornemens sacrés auxquels sa haute stature, sa figure énergique, la cicatrice de sa joue donnaient quelque chose de plus solennel encore. En même temps, la foule s'ouvrit avec respect, et Maurice vit entrer trois femmes en grand deuil. Elles se mirent à genoux; tous les fronts se courbèrent, et la messe commença.

En sortant, Maurice rencontra un valet de chambre, qui, averti par l'abbé

Gédouyn, vint respectueusement à lui, et le conduisit dans un appartement dont les fenêtres donnaient sur la mer, comme tout le reste de la façade. Il resta là quelque temps, perdu dans sa rêverie, suivant de l'œil le vol des goëlands et les blanches voiles qui fuyaient dans le lointain. Chaque incident, chaque impression de cette matinée étrange lui revenait tour à tour; il était dans un de ces momens où tout s'agrandit par l'âme, où elle se plonge avec un entier abandon en des horizons immenses comme celui qui se déroulait devant ses yeux. Il songea à son pays, à sa belle Provence, à ses voyages, à ses parens qu'il avait perdus, à sa pauvre mère morte dans ses bras. Bientôt, son cœur trop plein eut besoin de répandre au dehors quelques unes des émotions qui l'agitaient. Il était seul, et pour tromper ces heures solitaires et silencieuses, il entreprit d'écrire à un ancien camarade, à ce même capitaine Du Grail dont le nom, prononcé le matin par l'abbé Gédouyn, lui avait rappelé bien des souvenirs. On ne se gêne pas avec ses amis; et comme un conteur n'en a pas de meilleurs que ses héros, puisqu'il est quelquefois seul à les aimer et à les connaître, nous lirons par dessus l'épaule de Maurice quelques passages de sa lettre:

..... « Que de fois, mon cher Edmond, avec la douce autorité d'un supérieur indulgent, vous m'avez grondé de mes idées romanesques! J'étais, disiez-vous, un de ces marins à qui il faudrait, toutes les semaines, un combat ou une tempête, parce qu'ils trouvent trop fade, en temps ordinaire, de faire tout simplement leur devoir. Hélas! cette disposition que vous m'avez reprochée à bord de notre *Duguesclin*, elle m'accompagne dans la vie, cet autre vaisseau si difficile à gouverner et désemparé si vîte! Depuis que l'irrésistible empire de mes convictions est venu me séparer de vous, je cherche en vain un aliment à l'activité qui me tourmente. Ce monde, tel qu'on nous l'a fait, ne m'offre rien qui suffise à l'énergie de mes désirs. Quelle est donc cette cruelle époque, qui nous brise nos épées dans la main, nos affections dans l'âme, et nous disperse, sans lien et sans but, trop purs pour faire le mal, trop déroutés pour faire le bien, trop inquiets pour accepter le repos? Isolé de tous et de tout, loin de mes amis, sans parens, sans état, héritier d'un grand nom qui est pour moi tantôt un poids importun, tantôt un aiguillon inutile, à quoi me rattacher? à quoi me prendre? Un moment j'ai cru être poète; il me semblait que je n'avais qu'à redire ce que m'avait dit la grande voix des flots et des orages, ce que murmurait l'impatiente voix de mon cœur, et que c'était là la poésie; mais je reconnus bientôt qu'écouter cette langue divine, ce n'était pas la comprendre, et que la comprendre même, ce n'était pas la parler! J'ai essayé des voyages: curiosité banale où, entre l'agitation de l'arrivée et la mélancolie du départ, on ne trouve que des sensations incomplètes, déflorées par les sots et mal défendues par les gens d'esprit.....

Ah ! si j'étais encore auprès de vous, par ces belles nuits des tropiques, pendant nos heures de quart, taciturnes ou expansives, orageuses ou sereines, avec l'Océan sous nos pieds et le ciel sur nos têtes !... Mais non, tout cela est fini, effacé, perdu à jamais !...

..... » Toutefois, je le crois, il y aurait dans la vie quelque chose d'assez grand pour ce cœur si avide, un sentiment capable d'assouvir ce que rien n'a pu satisfaire ; mais le rencontrerai-je jamais ? Est-il possible, et, s'il est possible, dois-je l'appeler ou le craindre ?.... J'ai vingt-cinq ans, Edmond, et je n'ai pas encore aimé !....

..... » Coupable fou que je suis ! Savez-vous d'où je vous écris cette sotte histoire de mes tourmens imaginaires ? Du fond d'un vieux château de Bretagne, posé comme un nid d'aigle marin à l'extrémité d'une grève désolée, incessamment battu par les vagues, et habité par trois femmes dont l'une est veuve depuis quarante ans, l'autre depuis vingt, l'autre depuis trois ! La guerre civile est venue, à des intervalles réguliers et comme échelonnés par la mort, leur prendre tout ce qu'elles aimaient au monde, et faire de leurs souvenirs une longue trace de sang et de larmes qui commence à Quiberon et finit à la Pénissière ! Elles sont là, toutes trois, immobiles et recueillies dans leur douleur ; chaque journée, chaque moment de ce lent et patient martyre retombe sur leurs cœurs goutte à goutte, et elles n'ont de paroles ni pour maudire ni pour se plaindre ! Quelques cloisons me séparent à peine d'un malheur si grand et si vrai ; dans quelques heures je m'inclinerai devant lui ; et moi qui n'ai encore ni vécu, ni combattu, ni souffert, j'ai le ridicule courage d'accuser ma destinée et de me faire l'historiographe de ma vanité mécontente ! ô Henriette ! Mathilde, Caroline ! nobles et vaillantes femmes ! combien vous auriez le droit de me mépriser !

» Caroline !... je viens de la voir à la messe d'anniversaire ; mais un grand voile noir me dérobait ses traits, et je n'ai pu remarquer que sa taille admirable !... Elle est bien jeune pour la souffrance ! Elle était mère à dix-neuf ans, veuve à vingt-un, et elle n'en a pas vingt-cinq... Que se passe-t-il en elle ? Comment accepte-t-elle son sort ? A-t-elle réussi à combler l'abîme de sa douleur par sa douleur même ? Ce cœur si jeune s'est-il enseveli vivant dans ce tombeau devant lequel je me suis agenouillé ce matin ? Un monde étrange de sensations, de pensées, de souvenirs, de rêves ne vient-il pas l'assaillir pendant qu'elle est assise entre l'aïeule qui prie et la mère qui pleure, ses yeux errans sur la flamme du foyer ou sur l'azur monotone de la mer et du ciel ? — Secrets dangereux que je ne veux ni aborder, ni sonder, ni connaître. Ah ! celle-là du moins n'est pas une femme pour moi. En face d'une semblable destinée, l'homme le plus vulgaire rougirait de tout sentiment autre que le culte, l'abnégation et l'enthousiasme ; en éprouver un autre serait à la fois un

tel malheur, une telle folie et un tel crime, qu'il est bien heureux que ce soit impossible !

» Et maintenant, Edmond, je veux, en finissant, vous adresser une requête : tout ce que j'ai vu et entendu ici m'a laissé une impression si profonde, que je ne saurais être indifférent, même à des détails accessoires. Un vieux curé vendéen qui m'a servi de guide, m'a appris par hasard, et sans savoir que je vous connaissais, que vous aviez parmi vos hommes un nommé Jeannic Kerven, dont l'absence fait aussi couler bien des pleurs ; mais ceux-là peuvent se tarir, et je veux vous associer à ma bonne œuvre. Je vous prie donc de prendre toutes les mesures nécessaires pour que Jeannic Kerven obtienne son congé, et qu'aussitôt votre débarquement fini il puisse venir retrouver sa chère Bretagne et sa chère Yvonne, car il y a de l'amour là-dedans. Si, comme je l'espère, cette affaire peut s'arranger avec de l'argent, ne ménagez pas le mien : du moins mon rapide passage dans ce coin du monde consacré par tant d'héroïsme n'aura pas été tout-à-fait perdu, et j'aurai fait deux heureux, moi qui ai parfois l'orgueilleuse prétention de croire que je ne puis pas l'être. Comme je serai probablement loin d'ici quand Jeannic pourra revenir, et qu'il est très inutile de lui demander de la reconnaissance pour un étranger qu'il ne verra jamais, dites-lui que c'est par l'entremise de la comtesse de Quéroan qu'il obtient cette faveur. Vous ne mentirez point ; car ce sont les pieuses émotions éveillées en moi par le nom et la vue de cette héroïque femme, qui me donnent envie de faire tout de suite un peu de bien pour être un peu moins indigne de l'approcher et de la voir...

» Adieu, Edmond. Si ma lettre vous paraît folle, pardonnez en pensant que tout ce qui se passe en moi et autour de moi depuis quelques heures me semble un rêve. Quand je songe que je suis en France et en 1835, je me demande si je n'assiste pas à quelque chapitre oublié d'un de ces beaux romans d'autrefois, où l'on aimait et où l'on se battait si bien ! Plaignez-moi, mon ami, de n'être pas venu dans ce temps là, moi qui ne me bats pas, mais qui vous aime !...

» Maurice D'ORGERÈS. »

Le lendemain, les dames de Quéroan firent dire à Maurice qu'elles étaient prêtes à le recevoir. Il arriva au salon et y trouva toutes choses telles que l'abbé Gédouyn les lui avait décrites. L'ameublement même et les objets matériels s'accordaient avec le reste. Les rideaux et les portières, d'une épaisse étoffe de brocatelle, ne laissaient pénétrer qu'un demi-jour. Sur la tenture vieille et assombrie se détachaient trois cadres d'or mat, et dans ces cadres trois portraits, d'une touche magistrale, représentant trois hommes dans la fleur de la jeunesse, ayant à la ceinture une écharpe blanche et à la main une

épée; dans les ciselures des cadres on lisait, gravé en lettres gothiques : *Dieu et le roi*! Deux grands bahuts en chêne, merveilleusement sculptés, occupaient l'autre côté. En face de la porte, une immense cheminée, toute garnie en vieux cuir brun, arrondissait son ample foyer, pieux emblême de l'hospitalité et de la famille. Au-dessus, une haute et vieille pendule, posée sur son socle, marquait de son timbre régulier et sonore ces heures si lentes et si pareilles. Au milieu, une grande table en bois noir, à pieds tordus, recouverte jusqu'au bas par un tapis turc, étalait sur ses larges rosaces des ouvrages de femmes, des livres de piété et des jouets d'enfant. Tout autour étaient les trois veuves. La comtesse Henriette semblait parvenue à immobiliser tout son être : sous les ruches de son bonnet de deuil, dont la couleur et la forme n'avaient pas changé depuis quarante ans, ses cheveux, blancs comme l'albâtre, se collaient en bandeaux sur ses tempes décolorées; ses grands yeux, entourés d'un cercle brun, avaient encore de l'éclat; elle tenait entre ses mains, presque transparentes, un chapelet à gros grains dont elle murmurait les prières. A côté d'elle était son rouet, et tout auprès, sur une chaise, un volume de Bossuet et un paquet de cette grosse toile dont on fait des chemises pour les pauvres. Mathilde, sa belle-fille, paraissait la plus abattue; la douleur l'avait faite vieille avant l'âge. Ses cheveux, presque aussi blancs que ceux de sa belle-mère, étaient lissés comme les siens et cachés à demi sous un voile de crêpe; on eût dit que ses yeux avaient été rongés par les larmes, tant le bord des paupières était enflammé. Elle avait sur ses genoux le livre de l'*Imitation*, mais elle ne lisait pas; elle soulevait et laissait retomber tour à tour l'invariable fardeau de ses pensées.

Il y avait dans la beauté de Caroline une expression idéale de douleur courageuse et passionnée qui l'embellissait encore et lui servait comme d'une auréole terrestre. Ses cheveux, d'un noir de jais, crêpés fort bas et descendant en boucles naturelles autour de ses joues d'une pâleur ardente et saine, étaient entremêlés de larges rubans bruns qui donnaient à sa coiffure une étrangeté pittoresque. Elle portait un col uni en simple toile blanche, et des manchettes pareilles sur une robe de drap noir boutonnée très haut, et qui se serrait à peine autour de sa taille fine et souple. La vie débordait dans son regard, concentré sur un enfant de quatre ans qui jouait sur le tapis avec des cris et des rires, seuls signes de joie qui parussent possibles dans ce salon. Parfois une sorte de tressaillement nerveux la saisissait au milieu de cette contemplation acharnée : les angoisses de la femme étaient jalouses des jouissances de la mère!

En assistant pour la première fois à cette scène d'intérieur, toujours nouvelle et toujours la même, Maurice éprouva un sentiment d'admiration religieuse qu'il n'essayait ni de cacher ni de peindre, son émotion fut son inter-

prète ; il apportait d'ailleurs aux dames de Quéroan la seule consolation qu'elles pussent goûter encore ; il avait à leur parler des nobles exilés de Gratz et de Goritz, à leur donner des lettres, des médaillons, des dessins ; précieuses offrandes, gages lointains, chères reliques ! Aussi l'accueillirent-elles comme si elles le connaissaient déjà ; elles ne se lassaient pas de l'interroger ni lui de répondre, et comme il n'avait à leur dire que de grandes et bonnes choses de Celui dont rien ne pouvait détacher leur cœur, elles écoutaient chaque détail avec bonheur, comme Maurice le racontait.

Quelques jours s'écoulèrent : M. d'Orgerès annonça des projets de départ ; mais les trois femmes se réunirent avec une égale vivacité, et il céda sans peine. Bientôt une douce familiarité s'établit entre elles et lui ; sans qu'elles s'en aperçussent, sa présence jeta dans la douloureuse uniformité de leur existence une animation, un mouvement d'autant plus réel, qu'étant à peine sensible, elles ne pouvaient s'en effaroucher ni s'en repentir. Il faisait la partie d'échecs de l'abbé Gédouyn, et le soir il leur lisait les romans jacobites de Walter-Scott, *Woodstock*, *Redgauntlet*, *les Puritains*, *Rob-Roy*, les seules lectures mondaines qu'elles se permissent. Il y a dans le loyalisme un peu circonspect de l'illustre baronnet un art et un attrait indicibles, comme dans tout ce qui se laisse effleurer plutôt que saisir, deviner plutôt que voir. Il ouvre un champ plus libre aux commentaires de l'imagination, aux vagues sympathies qui entourent ses héros, à cette émotion, à cette poésie qui s'exhale comme un souffle ou un parfum du passé. Maurice, après avoir lu les pages où respirent ces figures si belles, Alice Lee si dévouée, Edith si pure, Diana Vernon si enthousiaste, ne savait trop s'il était ému de ce qu'il venait de lire ou de ce qu'il voyait. Intérieurement, et sans le vouloir, il comparait Caroline à Alice, à Edith, à Diana ; d'abord, en les comparant, il songeait à toutes, puis, peu à peu, les créations du romancier s'effaçaient de sa pensée et il n'y restait plus que Caroline. « Quel bonheur, répétait-il alors, qu'il soit impossible d'aimer cette femme ! » Et plus il le disait, plus il avait besoin de le redire.

Au bout d'un mois il parla de nouveau de partir ; ce jour-là les réclamations ne furent pas tout-à-fait égales. Les deux vieilles dames s'y opposèrent avec autant de force que la première fois, mais Caroline garda le silence ; seulement, aux premiers mots de Maurice, elle avait pâli légèrement, et lorsque, vaincu par des instances trop bien d'accord avec son propre désir pour qu'il lui résistât long-temps, il promit de rester encore quelques semaines, elle rougit un peu, et alla, jusqu'au dîner, s'enfermer dans sa chambre. M. d'Orgerès le remarqua et se sentit troublé. Le soir, en s'interrogeant avec sévérité, il reconnut que ce départ deux fois projeté, et peut-être si nécessaire, n'eût pu s'accomplir sans froisser jusqu'au vif les plus secrètes fibres

de son âme, et que ces quelques semaines qu'il venait d'accorder à ses hôtes, ou plutôt à lui-même, lui paraissait en ce moment renfermer toute sa vie.

Alors il fut saisi d'épouvante ; ce qui l'effrayait le plus dans ces irrécusables symptômes contre lesquels il se débattait encore, ce n'était point le malheur, ce n'était point la certitude de ne jamais trouver dans ce sentiment que déchiremens et tortures ; non, Maurice était trop généreux et trop jeune pour s'arrêter à cela. Mais près de ces cercueils à peine fermés, ressentir ce qu'il éprouvait lui semblait un sacrilége, de même que l'exprimer lui eût paru un blasphême. Oh ! il faut fuir, il faut s'arracher d'ici, pensait-il ; et, quelques heures après, il était au salon, reprenant ses causeries et ses lectures, se disant pour la centième fois, que là où il ne pouvait y avoir rien à espérer il ne devait y avoir rien à craindre, et s'enivrant d'une image chaque jour plus puissante et plus adorée.

Le péril était-il pour lui seul ? Caroline était-elle suffisamment armée contre ces inquiétudes du cœur, d'autant plus dangereuses qu'elle se croyait plus invulnérable ? Avait-elle assez aimé René pour que tout finît avec lui pour elle, et que pas une fleur d'affection et de jeunesse ne pût croître encore à travers les fentes de ce tombeau ? Peut-être lui suffît-il de savoir qu'elle était prête à mourir mille fois plutôt que de s'abandonner à ce qui n'était pas un souvenir ; mais qui peut répondre de ces mystérieux élans qu'il n'est donné à personne ni d'arrêter ni de définir ? Qui peut dire ce qui se cache de douloureux dans les âmes les mieux résignées ? Qui ne sait ce qu'il y a d'entraînement dans ces longs entretiens où, par une pente insensible, on passe des causeries aux confidences, et des confidences aux aveux ? Et puis, par un ingénieux caprice, deux cœurs qui s'entendent sur tout, ne cherchent-ils pas quelquefois, ennuyés d'être toujours d'accord, à s'élancer vers ces régions plus orageuses où ils sont sûrs du moins qu'ils trouveront quelque chose à se disputer ?

L'instant où Caroline pressentit qu'elle avait à douter d'elle-même, fut terrible ; pendant deux jours elle ne descendit pas au salon, et ces deux longues journées s'écoulèrent sans que Maurice la vit. Quand elle reparut, ce n'était plus la même femme ; ses mouvemens étaient brusques, son regard froid, sa parole brève, sa voix presque dure. M. d'Orgerès, trop loyal pour s'expliquer ces signes extérieurs et s'en réjouir, s'imagina qu'elle allait le prendre en haine. Pendant quelques jours, lui-aussi s'exila ; il erra sur ces côtes âpres et nues, en proie à d'affreuses incertitudes, honteux comme d'un crime sans nom, désolé comme d'un mal sans remède. Un soir, après une de ces courses, il entra dans une petite cabane au bord de la mer, où tout respirait la plus profonde détresse. Un jeune garçon, aux traits hâves et chétifs, jouait avec les galets de la plage, dans une oisiveté maladive ; une femme, plus infirme que vieille et plus abattue qu'infirme, était accoudée sur sa porte ; de

temps en temps elle essuyait avec son tablier de toile grise ses yeux obstinément fixés sur la mer ; un homme de cinquante ans à peu près, au teint basané, au visage rude, assis sur le seuil auprès d'elle, raccommodait tristement de pauvres et vieux filets. Parfois une habitude machinale lui faisait commencer quelque chanson bretonne qu'il interrompait aussitôt pour retomber dans sa sombre rêverie. C'était la cabane et la famille de Jeannic Kerven ; depuis le départ de leur fils aîné, dont la vue les réjouissait, dont la force et l'adresse était leur principale ressource, Pierre Kerven, sa femme et son plus jeune fils n'avaient compté les journées et les heures que par leurs souffrances; leur pêche ne suffisait plus à les faire vivre : un découragement immense, complet, désespéré, achevait de les livrer aux meurtrières atteintes de la misère : Il y a donc d'autres infortunés que moi ! pensa Maurice. Ah ! bien moins que moi pourtant ! — Mais il se reprocha vite cette pensée comme impie ; n'était-il pas le moins à plaindre, lui qui pouvait adoucir le sort de Pierre Kerven, tandis que celui-ci ne pouvait rien pour le consoler ? Il dit aux pauvres pêcheurs de bonnes paroles. Sans leur donner positivement une espérance qui n'eût fait qu'accroître leur désolation si elle eût été déçue, il réussit à leur faire entrevoir de meilleurs jours. Il avait été marin ; il connaissait le langage qu'il fallait parler à ces natures fortes et grossières : il parvint à faire accepter à Pierre un secours suffisant pour le tirer de peine pendant quelque temps. Il promit de revenir : au moment où il le quittait en serrant sa main calleuse, il sentit tomber sur la sienne une bonne et grosse larme ; et soulagé par les consolations qu'il donnait, il se trouva moins malheureux.

En sortant, Maurice rencontra une jeune fille d'une figure charmante, à laquelle ses yeux bleus et ses cheveux blonds ajoutaient même un attrait mélancolique; elle s'avançait lentement sur le sentier qui menait à la cabane; mais elle ne regardait ni à ses pieds ni autour d'elle ; elle aussi, une fascination invincible semblait attirer son regard vers cet Océan sans bornes où l'œil ne rencontrait que solitude et immensité. Maurice devina que c'était Yvonne : — Ma chère enfant, lui dit-il en s'approchant, si Jeannic revient, si vous cessez alors de pleurer et de souffrir, priez pour ceux qui souffrent et qui pleurent ! — Jeannic ! répondit-elle ; Jeannic de retour ! ne plus pleurer ! ne plus souffrir !... Mais qui donc êtes vous ? vous dont les paroles sont si douces. Notre ange gardien à tous deux, n'est-ce pas ? — Et elle le contemplait avec une sorte d'adoration naïve. Maurice n'ajouta rien et s'éloigna.

Il retourna à Quéroan ; il revit Caroline ; tous deux se trouvèrent si changés qu'ils se firent pitié; quelque temps encore ils menèrent cette vie, se fuyant, se parlant à peine, évitant de se regarder, mais se pardonnant d'autant moins qu'ils se sentaient chaque jour plus faibles. Souvent Caroline prenait son fils Edgar dans ses bras, et, comme pour se sauver d'elle-même, le

pressait sur son sein avec tant de violence que l'enfant pleurait tout effrayé. Tantôt elle songeait à se confier aux deux autres femmes, tantôt à tout dire à l'abbé Gédouyn ; mais elle savait qu'on ne la comprendrait que tout juste assez pour la maudire ! — Elle luttait et se taisait.

Cependant, il y avait dans les manières de Maurice quelque chose de si sincère et de si vrai, que peu à peu Caroline se rassura; elle le jugea noble, énergique et bon, et se dit que lui aussi n'était sans doute pas moins convaincu qu'elle-même des inexorables obstacles qui les séparaient. Elle lui en sut gré ; ne pouvant rien contre un malheur irréparable, elle voulut du moins l'indemniser par une tendresse de sœur et se réfugier dans l'amitié, ce chaste abri des cœurs qui ne s'appartiennent plus et qui ont encore besoin de se donner. Sans qu'aucun mot, aucun signe indiquât ce changement, Maurice le devina, et les deux jeunes gens n'essayèrent plus de se tromper ni de se fuir. Il y eut alors pour eux quelques bienfaisantes journées; grâce à cette intelligence secrète établie entre deux âmes qui se reflètent sans se trahir et s'avertissent sans se parler, tous deux savaient le mot qu'ils devaient taire, le regard qu'il fallait s'interdire, la ligne idéale qu'il ne fallait jamais franchir. Cette vie, comme toute vie d'immolation, avait ses austères et merveilleuses douceurs. La religion, cette sœur aînée du cœur de l'homme, n'a-t-elle pas répondu à ce mystérieux attrait, lorsqu'elle a fondé sur le sacrifice ses dogmes divins et consolans ?

Edgar lui-même, cet enfant qui les séparait naguère, fut alors entre eux un lien de plus. Parfois Maurice le prenait sur ses genoux et lui prodiguait mille caresses ; car c'est là une ravissante pudeur de ceux qui aiment, de chercher d'abord un être chéri en commun qui puisse leur servir d'intermédiaire, d'interprète et comme de *passeport*. Maurice était heureux lorsqu'il avait posé ses lèvres sur le frais visage d'Edgar et qu'il voyait ensuite la jeune mère embrasser son fils avec plus d'ardeur, cherchant peut-être sur son front et sur ses joues les traces fugitives d'un autre baiser. Ce furent là tous leurs aveux, comme ce fut tout leur bonheur.

Environ trois mois après l'arrivée de Maurice, ils étaient un jour, comme d'habitude, tous réunis dans le salon. Bien que les personnages et les sentimens fussent en apparence les mêmes que trois mois auparavant, peut-être un observateur attentif eût-il découvert quelques légères différences. Notre héros venait de faire aux dames de Quéroan une de leurs lectures favorites. L'aïeule et la mère avaient l'air de porter, avec plus de sérénité, l'inaltérable deuil de leur destinée. Caroline semblait plus jeune, ses mouvemens étaient plus vifs, ses yeux plus brillans. Septembre avait, ce jour-là, ces beaux et tièdes rayons qui donnent du charme à la tristesse même ; ils pénétraient à travers les tentures, faisaient reluire les noirs bahuts, égayaient la dorure de la

pendule et des cadres, et communiquaient à tout la chaleur et la vie. L'abbé Gédouyn seul était soucieux et regardait parfois, à la dérobée, Caroline et Maurice. La conversation, dans ses capricieux méandres, vint à tomber sur Yvonne, sur ses amours brisés, puis sur Jeannic et les pauvres Kerven. Maurice était retourné chez eux plusieurs fois et n'avait pas eu de repos qu'il ne les eût mis pour toujours à l'abri de la misère. Quoiqu'il leur eût demandé le secret, Caroline le savait, et elle se reprochait presque d'en être trop fière. — Pauvre Yvonne ! dit-elle, un sentiment de délicatesse bien honorable l'a empêché de s'adresser à nous lorsqu'éclata le refus de son père et le désespoir de Jeannic ! Elle n'osa pas nous demander aide et secours, parce qu'il eût fallu venir parler d'amour, de fiançailles et de mariage dans ce château et à des femmes pour qui de tels mots..... — Une oppression douloureuse ne lui permit pas d'achever, et tout le monde garda le silence.

En ce moment la porte s'ouvrit, et on vint dire à Caroline qu'une jeune fille demandait instamment à lui parler. — Qu'elle entre, répondit-elle. — C'était Yvonne, mais dans ses plus beaux habits, joyeuse, ses cheveux blonds soigneusement nattés sur son front charmant, des larmes de bonheur dans ses yeux ! Elle tomba à genoux devant Caroline, et lui dit, les mains jointes comme devant une sainte : « Oh ! Madame, soyez bénie, vous qui faites le bien !.. que Dieu vous console, vous qui consolez !... — Mon enfant, lui répondit la comtesse en la relevant, que voulez-vous dire ? Vous savez tout le bien que je vous veux ; mais, hélas ! quel est celui que j'ai pu vous faire ? — Le plus grand de tous, le seul, Jeannic ! dit la jeune fille, qui prononça ce nom avec une expression magnifique de passion et de joie... Jeannic, qui est revenu hier ! J'étais là, comme toujours, dans le sentier qui va de la ferme à sa cabane. Je vois venir un homme... il s'avançait, les mains étendues vers moi. Je ne voulais pas croire d'abord... mais il avançait toujours... Un double cri est parti à la fois du fond de nos cœurs... c'était lui ! lui !... mon Jeannic ! L'on ne meurt donc pas de joie, puisque je ne suis pas morte ! Oh ! non, je voulais vivre, maintenant ; je voulais venir ici, vous remercier à genoux !... — Me remercier, Yvonne, et pourquoi ? — Eh ! ne vous l'ai-je pas dit ?... Parce que c'est grâce à vous, ma bonne dame, que Jeannic a son congé ; parce que son capitaine le lui a dit en lui annonçant qu'il était libre ! — Moi ! ce n'est pas possible !... je ne comprends pas ! » — Mais, en cet instant, Caroline regarda Maurice, et elle comprit.

Un sentiment ineffable s'empara d'elle ; elle ne résista plus aux actions de grâce de la jeune fille, il lui semblait si doux de partager avec Maurice ! — Se penchant vers Yvonne : Je ne suis pas la seule que vous deviez remercier, lui dit-elle tout bas ; Monsieur a aussi beaucoup fait pour Jeannic et pour vous ! — Ah ! reprit Yvonne reconnaissant Maurice ; c'est l'ange gardien du sentier de

Kerven! c'est lui qui m'a dit d'espérer; son regard et sa voix m'ont porté bonheur. Qu'il soit béni comme vous ! — Et elle s'inclina devant lui, dans une attitude empreinte d'une grâce naturelle et suave comme elle-même.

Quand la gentille Bretonne fut partie, et avant les adieux de chaque soir, Caroline s'approcha de Maurice : Monsieur d'Orgerès, lui dit-elle avec un sourire un peu factice, vous faites le bien avec autant d'habileté que de charme. Voilà que je suis forcée, sous peine d'ingratitude, d'être presque aussi reconnaissante qu'Yvonne... Vous avez vu avec quelle parfaite hypocrisie j'ai accepté des remercîmens qui ne me revenaient pas; mais la bonne œuvre que j'ai inspirée et que vous avez faite nous mérite à tous deux une récompense, voulez-vous m'accompagner demain chez nos protégés ? — Maurice ne répondit rien, mais il frissonna; et Caroline n'avait probablement pas besoin d'une réponse, car elle le quitta brusquement.

Le lendemain ils se mirent en route de bonne heure. Pour arriver à la ferme d'Yvonne, placée dans l'intérieur des terres, à une demi-lieue de la cabane des pêcheurs, ils avaient à contourner la colline que dominait le château, et à s'enfoncer dans un petit chemin qui n'était pas, comme le reste de la plage, dénué de végétation et de verdure. Des tamaris, des pruniers sauvages, quelques ormeaux, quelques aubépines aux baies rouges ou brunes bordaient ses sinueux contours et l'abritaient de leurs feuilles menues, reluisantes de rosée. Des deux côtés, des champs de blé noir et de sarrasin étendaient leur frais tapis, parsemé de petites fleurs roses ou blanches. Le temps était admirable ; le soleil d'automne se faisait aimable et doux, comme un ami que l'on va quitter : quelques feuilles déjà tombées et toutes humides frémissaient sous les pieds des promeneurs. Parfois, dans l'intervalle des haies et des bouquets d'arbres, ils apercevaient la mer qui prolongeait au loin sa nappe fumeuse et bleue, et dont la brise odorante et saine venait glisser sur leurs fronts. A peine avaient-ils fait quelques pas, que Caroline comprit qu'elle s'était trop confiée dans sa force; le trouble de Maurice était encore plus grand que le sien. Ils essayèrent vainement d'aborder quelque sujet de causerie insignifiante; leurs phrases entrecoupées, la voix secrète de leurs cœurs démentait chacune de leurs paroles. Ils ne savaient s'ils devaient s'éloigner ou se rapprocher, se taire comme des étrangers ou se parler comme amis. Enfin, ils arrivèrent à la ferme. Au dehors, sur un banc rustique qu'ombrageait une treille toute chargée de grappes rouges et vermeilles. Jeannic et Yvonne étaient assis l'un près de l'autre, les mains enlacées, plongés dans leur bonheur comme dans un abîme profond et transparent dont leurs cœurs mesuraient l'étendue sans en trouver le fond ni en troubler la surface. Lorsqu'ils aperçurent Caroline et le vicomte d'Ogerès, tous deux, sans se quitter, s'élancèrent à la fois : leurs mains, leurs bouches, leurs regards, tout leur être débordait de reconnaissance

et de joie. O nos sauveurs! nos bons anges! disaient-ils; et ils pleuraient, et Caroline pleurait avec eux, sous les yeux de Maurice, non moins attendri qu'elle.

Yvonne s'empara de sa belle protectrice; Jeannic et Maurice les suivirent. Elle leur fit voir avec l'empressement des gens heureux tous les détails de sa ferme, tenue avec une intelligence et une propreté merveilleuses. L'étable, la basse-cour, le colombier, le jardin, tout offrait cet arrangement, ces proportions attrayantes sur lesquelles l'esprit et les goûts élevés d'Yvonne avaient répandu une sorte de poésie. Les vaches blanches, tachées d'orange et de brun, la caressaient de leurs grands yeux doux et étonnés; les poules se pressaient joyeusement autour d'elle; les pigeons familiers voletaient sur son épaule. Tout cet ensemble était si champêtre et si riant, que Caroline s'y abandonna avec délices. Retranchée pendant si long-temps entre les sombres murs du château et l'austère horizon de sa douleur, elle se sentait renaître et vivre à ce double soleil, celui qui réchauffait son front pâle, et le soleil de ses vingt ans qui se réveillait en elle. — Oh! vivre là de la vie d'Yvonne, inconnue, heureuse, aimée! — Les deux pauvres fiancés étaient trop jeunes, trop étrangers aux événemens qui avaient porté le deuil et la mort dans la famille de Quéroan, pour se faire une idée bien exacte des barrières jetées pour jamais entre Caroline et Maurice. Ils voyaient seulement qu'elle était veuve, qu'il était libre, et qu'ils avaient vingt-cinq ans tous deux. Aussi, malgré leur délicatesse, ne songèrent-ils pas à contenir devant eux l'expression de leur félicité et de leur amour. A chaque instant, leurs sentimens se révélaient d'une manière exquise ou passionnée. Lorsqu'il fallut se quitter, lorsque madame de Quéroan et M. d'Orgerès eurent consenti à goûter des fruits cueillis par Yvonne et lui eurent offert, en retour, quelques légers présens apportés pour elle, Yvonne et Jeannic les accompagnèrent jusqu'au bout de l'avenue, et, n'osant pas aller plus loin, ils se pressèrent de nouveau à leurs genoux, leur souhaitant avec larmes tout le bonheur qu'ils donnaient aux autres. Dans l'effusion de sa reconnaissance, la jeune fille prit leurs mains et les porta à ses lèvres, par un mouvement plein d'une grâce pudique. Il y eut un moment où la main de Caroline, saisie par Yvonne, se trouva presque dans la main de Maurice. Ils tressaillirent tous deux à ce contact rapide, à cette sensation soudaine, enivrante, terrible. Un dernier adieu fut dit, et ils se remirent en marche pour retourner à Quéroan.

Pendant les premiers instans, aucun des deux n'était bien maître de lui-même; Caroline avait machinalement abandonné son bras à M. d'Orgerès: leur cœur battait avec tant de force qu'il leur semblait qu'ils allaient mourir. Pas un mot ne fut échangé; ils marchèrent ainsi, dans un complet oubli de tout, jusqu'au bout du sentier qu'ils avaient suivi quelques heures aupara-

vant. Là, le chemin se découvrait tout-à-coup, et, à un de ses détours, ils aperçurent tout le paysage: la plage nue, la colline aride ; au haut, le château de Quéroan découpant sur l'horizon sa silhouette sinistre ; au bas, le cimetière avec ses murs à demi croûlans et les pâles et tristes plantes qui croissaient dans son enceinte. Le charme se rompit à l'instant ; la réalité, à laquelle ils avaient échappé depuis le matin, leur revint tout entière et pesa sur eux de tout son poids. Involontairement leurs bras se quittèrent ; ils marchèrent un moment côte à côte, et, à mesure qu'ils avançaient, ils se séparaient toujours un peu plus. Bien avant d'arriver, ils avaient mis entre eux presque toute la largeur du chemin ; la rougeur de leur visage, le feu de leurs regards, le battement de leurs cœurs, tout avait cessé. Au moment où ils allaient passer devant le cimetière, ils virent l'abbé Gédouyn qui en sortait, son bréviaire à la main ; il s'approcha d'eux, et, sans les regarder, il tira de son sein un papier décacheté qu'il remit à Caroline ; puis il reprit sa lecture et passa outre.

En arrivant au château, M. d'Orgerès et madame de Quéroan se quittèrent sans mot dire. Maurice monta chez lui ; une heure après on frappa à sa porte. Un domestique entra ; il lui apportait une lettre que Maurice reconnut : c'était celle que le vieux curé avait donnée à Caroline. Elle avait écrit au crayon sur l'enveloppe : *Lisez !* et au bas : *Demain, à midi, dans ma chambre.*

La lettre était à l'adresse de l'abbé Gédouyn. On voyait qu'elle avait dû être écrite quelques années auparavant ; le papier avait jauni, les caractères étaient un peu effacés. Cependant Maurice put y lire ce qui suit :

« Mon vieil ami, mon second père, je pars. On va se battre en Vendée, et une honte immortelle me monterait au front à l'idée qu'il y a en Bretagne un Quéroan et que ce Quéroan ne se bat pas. Que sera cette lutte ? Sera-t-elle longue, difficile, périlleuse ? Je l'ignore ; mais je ne sais quel pressentiment mélancolique s'empare malgré moi de mon cœur. Le nom que je porte me semble marqué d'avance par le dévoûment, le courage et la mort ; le courage ne faillira pas, la mort faillira-t-elle ?

» C'est sous l'influence de ces idées, qui ne m'effraieraient point si je ne tenais pas à la vie par des liens trop adorés, que je vous adresse ces lignes comme à mon confident le plus cher. N'avez-vous pas deviné ce que j'ai encore à vous dire ? Votre regard, que je surprends parfois fixé sur moi, n'a-t-il pas pénétré mes secrets ? N'importe ; dans le moment solennel où je me trouve, tout se précise et s'agrandit.

» Mon ami, ce n'est pas impunément que j'ai respiré l'air de ce siècle ; ce n'est pas en vain que j'ai essayé de cette éducation moderne, qui, en échange d'idées qu'elle ne nous donne pas toujours, nous prend des croyances qu'elle ne remplacera jamais. Fils et petit-fils d'hommes admirables qui ont trouvé

dans leurs convictions la source sacrée de leur héroïsme, j'ai senti peu à peu ces convictions généreuses s'énerver dans mon âme comme une épée inactive et négligée se rouille dans le fourreau. Aujourd'hui, je le sens, je serais mieux fait pour aller rêver au fond d'un parc ou sur quelque lagune endormie, que pour revêtir l'uniforme de mes pères, et suivre la trace de ces vaillans *Pen-kan-guers* dont le nom fait tressaillir encore nos chênes et nos bruyères!... Si donc, privé du mobile qui les fit agir, je m'apprête à combattre comme eux, n'en faites honneur ni à mes sentimens ni à mes principes : ce qui me pousse en avant, c'est leur souvenir, c'est leur nom ; mais c'est surtout Caroline!

» Oui, c'est cette femme sublime, digne d'être la compagne d'un héros, et qui a dû se trouver tombée de bien haut, lorsque, mariée à un Quéroan, elle n'a vu auprès d'elle qu'un être chétif et indécis comme moi! Situation étrange et cruelle! Toute l'énergie qui me manquait, je l'ai tout-à-coup trouvée pour aimer Caroline; je l'aime avec une exaltation qui m'épouvante, et, chaque jour, je reconnais avec angoisse qu'un infaillible instinct l'a avertie de ma faiblesse et qu'elle ne pourra jamais m'aimer comme je voudrais l'être. En vain je lutte contre cette idée qui me tourmente et me consume; je le vois, j'en suis sûr, c'est là le secret de cette froideur qu'elle déguise inutilement et que je voudrais vaincre au prix de mille supplices et de mille morts. Voilà la pensée qui me tue, mais voilà aussi celle qui me sauve; sans elle, j'eusse été, dans cette occasion décisive, indigne du nom qu'Albert et Emmanuel m'ont légué avec leur sang. Caroline! Caroline! c'est pour toi seule que je pars! Si je reviens après avoir bravement fait mon devoir, peut-être alors, n'est-ce pas, tu m'aimeras comme ton âme énergique peut aimer?... Et si je meurs de la mort d'un soldat, si je tombe au bord de quelque haie, avec ton image dans l'âme et ton nom sur les lèvres... oh! je te connais, noble femme! tu prodigueras à ma mort ce que tu refuses à ma vie, et ton cœur viendra chaque jour dire à mon tombeau ce qu'il n'a jamais dit à Réné!....

» Et vous, mon vieil ami, adieu! Quoi qu'il arrive, ne parlez jamais de ceci à Caroline; si je vis, peut-être saurai-je le lui faire entendre, et si je meurs, ma mort parlera mieux que moi et mieux que vous! Adieu.....

» RÉNÉ DE QUÉROAN. »

Après avoir lu cette lettre, Maurice resta long-temps immobile, la tête dans ses mains; puis il se releva calme, sa résolution était prise. La soirée se passa comme à l'ordinaire, seulement Caroline ne parut point et fit dire qu'elle étai un peu souffrante. M. d'Orgerès eut à soutenir la conversation avec la comtesse Henriette, sa belle-fille, et l'abbé Gédouyn; il s'en tira avec courage. En

sortant, il prit le vieux curé à part et lui dit simplement : « Je pars demain à » une heure ; en quittant ce pays pour toujours, je voudrais encore y laisser » quelques traces bienfaisantes. Voici un bon sur un banquier de Nantes ; vous » en ferez l'usage qui vous conviendra ; je vous prie aussi de faire vendre mon » cheval qui me devient inutile puisque je compte m'en aller par mer ; c'est » celui que je montais le jour où j'arrivai ici et où je vous ai rencontré.... » Peut-être madame de Quéroan l'achètera-t-elle.... Je désire qu'une partie » du prix en soit consacré aux frais de la noce de Jeannic et d'Yvonne, et que » le reste serve à faire apprendre un état au plus jeune fils de Pierre Kerven. » Puis il salua et rentra chez lui.

Il ne dormit pas ; au point du jour il alla chez les pêcheurs, annonça à Pierre et à Jeannic qu'il était obligé de partir le jour même, et leur demanda s'ils voulaient être à une heure au bas du château avec leur barque, prêts à le conduire au premier port où il comptait s'embarquer pour quitter de nouveau la France. « *Partir, vous étiez si bien ici!* » hasarda timidement Jeannic. — « Il le faut, » répliqua M. d'Orgerès d'un ton qui n'admettait pas de réponse ; les pêcheurs promirent d'être exacts.

Maurice était rentré bien avant midi ; il s'enferma dans sa chambre et reprit l'habit de voyage qu'il portait le jour de son arrivée ; il voulut que pas un détail n'y manquât, depuis les guêtres rayées jusqu'au chapeau de paille. A midi, il se dirigea vers la chambre de Caroline ; elle l'attendait debout sur le seuil ; dès qu'elle l'eut vu paraître dans ce costume : « Merci, Monsieur, lui dit-elle, » vous m'avez comprise. Puis, pendant un moment plus rapide que l'éclair, elle le regarda avec une ardente et victorieuse expression de tendresse ; mais, redevenue aussitôt maîtresse d'elle-même, elle prit son bras, l'entraîna jusque vers le lit où reposait Edgar, et, écartant le rideau de soie qui le couvrait, elle dit à Maurice : « Monsieur le vicomte, retournez en Allemagne, et annoncez » à Henri de France que, dans quinze ans, il y aura ici un soldat de plus, prêt » à se faire tuer pour lui!... »

Maurice descendit d'un pas ferme, il trouva au salon les deux vieilles dames avec le curé qui venait de leur apprendre son départ. Elles lui exprimèrent des regrets sincères ; mais cette fois c'était irrévocable ; elles lui tendirent leurs mains qu'il baisa avec respect. « Où est donc Caroline ? dit l'aïeule ; ne vient-» elle pas faire ses adieux à notre hôte ? — Madame la comtesse est tou-» jours un peu malade, répondit l'abbé Gédouyn ; elle m'a prié de l'excuser » auprès de M. d'Orgerès. » Maurice s'inclina une dernière fois devant elles, puis il embrassa l'abbé qui répondit à son étreinte cordialement, mais sans émotion : il y a de certaines douleurs que ne comprennent pas certains hommes.

Tout était prêt ; on vint annoncer au vicomte que les Kerven l'attendaient,

Il descendit lentement l'escalier, tournant la tête à chaque détour et espérant peut-être revoir un moment encore une personne qu'il n'aperçut point. Le temps était aussi beau que la veille, le ciel pur, la mer lisse comme un grand miroir. Quand M. d'Orgerès entra dans la barque, les deux vieilles dames et le curé avaient ouvert une des fenêtres et, de là, saluaient le voyageur prêt à se lancer de nouveau sur cette mer sans horizon. La chambre de Caroline était au dessus du salon. Maurice crut voir remuer son rideau de mousseline. Peut-être était-ce le souffle du vent qui glissait à travers la vitre entr'ouverte !.... Bientôt les mariniers se mirent à ramer et la barque s'éloigna rapidement. Pour faire honneur à leur passager, ils y avaient mis leur plus belle voile ; long-temps les habitans du château purent voir cette voile blanche se dessiner sur la teinte assombrie de l'Océan ; long-temps aussi Maurice vit le blanc rideau se détacher vaguement sur la noire façade ; bientôt ce ne fut plus, de part et d'autre, qu'un point clair sur un fond sombre : fidèle image de ce doux rêve d'un jour dans une vie de sacrifices et de douleurs !

Le soir, les trois veuves se retrouvèrent, comme par le passé, seules avec le curé vendéen auprès du vaste et antique foyer de famille. Rien n'était changé autour d'elles ; le léger sillon tracé un moment dans leur vie par l'arrivée et la présence de Maurice, semblait déjà s'être effacé ; Caroline était tranquille ; Edgard jouait sur ses genoux. Quand on se sépara, l'abbé Gédouyn s'approcha d'elle et lui dit tout bas : « Bien, ma fille ! Demain nous irons prier ensemble sur le tombeau de Réné de Quéroan !

FIN DES TROIS VEUVES.

LE

BOUQUET DE MARGUERITES.

LE

BOUQUET DE MARGUERITES.

I.

Par une fraîche et riante matinée de mai, la grille du château de Breuil s'ouvrit pour laisser sortir une chaise de poste prête à repartir pour Paris. Avant de monter en voiture, et pendant que les domestiques emballaient cette collection de superfluités connues sous le nom de nécessaires, Ernest de Mérieux faisait encore un tour de parc avec la comtesse de Breuil, sa tante, propriétaire du château. La conversation paraissait fort animée, surtout de la part de la bonne douairière, que son neveu écoutait avec l'air d'un homme d'autant plus résigné à tout entendre, qu'il était intérieurement décidé à n'en faire qu'à sa tête.

— Oui, mon beau neveu, disait la comtesse, vous êtes un fou en trois lettres ; et si ces trois lettres-là sont un peu moins humiliantes que celles qui font un sot, elles sont tout aussi fâcheuses...

— Mais, chère tante...

— Il n'y a pas de chère tante ; vous avez vingt-huit ans, une tournure passable, d'assez bonnes manières, de la naissance pour un homme d'esprit, de l'esprit pour un gentilhomme, et, par dessus le marché, une jolie fortune, à laquelle mon testament ne gâtera rien : et que faites-vous de tout cela, je vous le demande?

— Eh! que voulez-vous que j'en fasse? Que je sois procureur du roi ou sous-préfet ?

— Se moquer n'est pas répondre ; vous savez bien que je n'exige pas que vous soyez ridicule ; vous savez bien que, lorsque vous avez fini votre droit, j'ai été la première à vous signifier que je vous renierais pour mon neveu, si

vous rattachiez aux hommes qui, pendant quinze années, ont joué la comédie, et qui ont commencé trop mal pour ne pas risquer de très mal finir. Ce que je veux dire, Ernest, c'est qu'il faut cesser d'être inutile aux autres et à vous-même; c'est qu'il faut vous marier, avoir des enfans dont vous ferez d'honnêtes gens, ce qui, si les choses continuent de ce train, les rendra fort remarquables dans leur temps!...

— Eh! mon Dieu! ma tante, je ne demanderais pas mieux; mais vous me connaissez; j'ai le malheur d'être romanesque, et à force de vouloir cacher que je l'étais un peu, j'ai fini par le devenir tout-à-fait. Or, le roman a eu si souvent maille à partir avec le mariage, que je les crois brouillés. Je vous avoue que j'aurais la plus grande peine à accepter un lien où je ne trouverais que les froides convenances de la fortune et du monde, et où l'on n'aurait consulté ni les sentimens, ni les caractères, ni ces sympathies antérieures qui font que deux cœurs sont d'avance sûrs l'un de l'autre.

— Ah! nous y voilà! Les sympathies, les affinités électives, n'est-ce pas? Ces deux âmes qui passent leur vie à se courir après, et qui courent tant, qu'à la fin elles s'attrapent! Ernest! Ernest! dans quelle bibliothèque bleue avez-vous appris ces billevesées? Et quand serez-vous las de chercher le bonheur où il n'est point, de sacrifier à des chimères votre position, votre avenir, votre repos? Croyez-en ma vieille expérience, le monde ressemble à un cheval bien dressé qui fait tout ce que veut un cavalier raisonnable, mais qui se cabre et jette son homme à bas quand on lui demande l'impossible; pardonnez-moi cette comparaison de *sportman* ou de maquignon, et renoncez enfin à poursuivre cette femme de vos rêves, cet être idéal qui n'a qu'un défaut ou un mérite, c'est de ne pas exister.

— Mais s'il existait? Si ce que vous traitez de chimère était pour moi une réalité?

— Comment! il serait vrai? Y aurait-il vraiment une femme à qui vous auriez donné votre cœur? Pourquoi ne pas le dire tout de suite? Et, s'il y a moyen d'aplanir les choses, ne suis-je pas là? Voyons, où est-elle cette femme?

— Je n'en sais rien.

— Mais est-elle libre? Est-ce une jeune personne, une veuve? Qu'est-elle, enfin?

— Je ne la connais pas.

— Mais où l'avez-vous rencontrée? Comment la reconnaître? Quelle figure a-t-elle?

— Je ne l'ai jamais vue.

— Oh! pour le coup, ceci est trop fort! Ou vous vous amusez à mes dépens, ou vous êtes réellement plus fou que je ne le croyais...

— Ecoutez-moi, chère tante, et soyez indulgente comme toujours. Vous

vous souvenez peut-être que je vins vous voir, il y a trois ans, à la fin de l'été ?

— Oui, et jamais vous n'avez été si sombre, si rêveur, si mélancolique....

— Pour venir chez vous, j'avais pris tout simplement la diligence ; vingt-cinq parties de whist perdues de suite au Club, une intermittence prise à faux aux eaux de Baden, m'avaient condamné à une réforme momentanée, mais nécessaire, et forcé d'adopter ce mode de transport aussi économique qu'incommode ; je montai donc, par un beau soir, dans le coupé, où je me trouvai d'abord seul ; bientôt la nuit vint, une admirable nuit d'été, telle que l'eût choisie Shakspeare pour y semer les plus fantastiques de ses songes. L'extrême douceur du temps m'avait permis de baisser toutes les glaces, et je respirais avec délices cet air tiède et pur que les citadins ne connaissent que par ouï dire ; à la pâle clarté des étoiles, je voyais se dérouler et s'enfuir les mobiles aspects du paysage, comme les mille incidens de la vie qui se mêlent à son courant rapide, et sont fugitifs et changeans comme elle. La poétique étoile du soir parut au dessus des cimes lointaines et monta peu à peu dans le ciel, appelant à elle, comme un phare, les imaginations inquiètes. Le mouvement régulier de la voiture favorisait le vague de mes idées, et, quoique bien loin du sommeil, me berçait d'illusions charmantes. J'étais, en un mot, dans cette situation d'âme où l'on est plus prêt à recevoir et à garder les impressions soudaines et romanesques. Vers neuf heures, pendant qu'on relayait, dans un village près de Dreux, ma portière s'ouvrit et je vis qu'il m'arrivait des voyageurs. Je les maudis presque, tant je me trouvais bien avec mes rêveries solitaires : le premier individu qui se présenta ne me fit pas changer d'avis ; c'était un monsieur très gros, très vieux et très décoré, qui monta en s'essoufflant, s'installa en grommelant et refusa, avec une obstination significative, l'offre polie que je lui fis de lui céder mon coin. Il se retourna pour donner la main à une femme qui s'établit à sa gauche, et qu'à la vivacité de ses mouvemens, à la souplesse de sa taille, je devinai être fort jeune. Son cou et ses épaules étaient enveloppés dans une grande écharpe de soie noire ; une étroite capote de paille d'Italie, entourée d'une voile de blonde, m'aurait empêché de distinguer ses traits, quand même la nuit, tout-à-fait sombre, m'eût permis là dessus autre chose que des conjectures. J'appris bientôt, par quelques mots échappés à mes nouveaux compagnons, ce qui les avait forcés de monter, comme moi, dans un humble coupé. Ils allaient voir une proche parente, habitant un château quelconque à deux lieues d'Alençon. Leur chaise de poste s'était cassée à l'entrée du village que nous venions de quitter ; comme leur arrivée était annoncée et attendue à heure fixe, que leur parente aurait pu être inquiète, et qu'on leur demandait deux jours pour réparer l'essieu endommagé, ils s'étaient bravement décidés à laisser à leur valet de

chambre voiture, malles et paquets, à profiter de la première diligence où ils trouveraient deux places, et c'était à ce très vulgaire incident que je devais, en ce moment, leur société. Quand nous eûmes bien constaté mutuellement que nous nous trouvions en bonne compagnie, la conversation s'anima peu à peu; le monsieur décoré n'y contribuait que par quelques uns de ces lieux communs à l'usage des gens dits *essentiels*, et qui faisaient, sur notre causerie vagabonde et ses fugitives fantaisies, l'effet d'un coup de fusil sur une volée de passereaux. Mais sa jeune compagne ! non, je ne saurais vous dire, chère tante, le prestige qu'exerça tout d'un coup sur moi, dans cette boîte roulante, à trente lieues de nos salons et de notre monde, cette grâce irrésistible, cet esprit sympathique et charmant ! Tour à tour gaie, piquante, sérieuse, mélancolique, sentimentale, notre conversation effleura tous les sujets; poésie, modes, musique, opéra, livres nouveaux, croquis rapides, commérages de bon goût; et toujours le trait le plus fin, l'idée la plus juste, l'aperçu le plus délicat, venaient à la rencontre de ce que j'allais penser ou dire. Jamais on ne s'entendit mieux ni plus vite que nous; jamais idées et sentimens ne firent plus promptement cause commune. Vous savez que, soit timidité, soit indolence, soit insuffisance, j'ai rarement de l'esprit; cette nuit-là, je crois vraiment que j'en eus et je sentais avec quelque bonheur que je n'étais pas trop indigne de mon admirable partner. Tout concourait à rendre l'impression plus profonde et plus complète; le mystère de cette heure, l'attrait de l'imprévu et de l'inconnu, ma situation bizarre vis-à-vis de cette femme dont j'étais à la fois si près et si loin, qui me parlait presque à voix basse et que je ne voyais pas; intimité de quelques heures, que le matin devait rompre à jamais ! C'était le plaisir du bal masqué, moins le masque, moins l'artifice, moins cette crainte horrible que l'on a toujours de donner le bras à quelque ignoble créature. Il n'y eut pas jusqu'à son pesant compagnon, qui, pour mon esprit exalté, ne prît en ce moment un rôle romanesque ! C'était sans doute un mari imposé, malgré les différences d'âge, par les convenances et les grands parens, et qui devait nous séparer dans la vie et dans l'avenir, comme il nous séparait réellement à cette place que j'eusse été si heureux de lui prendre en échange de la mienne ! Vous pensez bien que, malgré ma curiosité, j'eus encore assez de tact et de savoir-vivre pour ne faire aucune question. Tout ce que j'appris ou devinai ne fut que très hypothétique. Evidemment j'avais affaire à des personnes appartenant au meilleur monde, y tenant du moins par des amitiés et des alliances, habitant Paris par intervalles. Le mari (je m'obstinais à le regarder comme tel) devait être un général de l'empire, ou peut-être un de ces grands propriétaires de département qui sont conseillers de préfecture ou maires de leur commune. Mais je me hâtais de laisser là mes suppositions pour me borner à écouter ou à répondre. Je m'enivrais de ce délicieux en-

tretien avec mon adorable inconnue ; j'admirais avec quelle juste mesure l'esprit et le sentiment, si souvent ennemis, s'unissaient chez elle pour se faire encore mieux valoir ; et à force de l'entendre, de la comprendre et de la deviner, la nuit n'était pas écoulée, que votre pauvre neveu, ému, étonné, effrayé de lui-même, put se dire avec un mélange de trouble, de peur et presque de honte : « Mon cœur bat !

Un peu avant cinq heures, au moment où le jour allait se lever, où déjà je voyais les étoiles pâlir et une raie lumineuse s'étendre peu à peu à l'horizon, mon voisin se pencha tout-à-coup hors de la voiture et cria au conducteur d'arrêter. Nous étions devant un chemin de traverse qui aboutissait à la grande route : « Louise, dit-il à la jeune femme, nous voici arrivés ; nous entrerons à la première ferme qui est à cinq minutes d'ici ; nous enverrons prévenir ma cousine, et ses chevaux viendront nous prendre. » Ces mots bien simples, ce dénoûment inévitable, me parurent, en ce moment, un malheur réel : il me sembla qu'on me réveillait d'un doux songe, qu'on me volait mon trésor avant que j'eusse achevé de le compter ; cependant tout se fit en un clin d'œil. Le mari descendit le premier, en me marchant lourdement sur le pied et en me faisant des excuses que je fus bien tenté de lui rendre en injures. Sa femme le suivit lestement ; elle me dit, en passant devant moi, un amical adieu auquel je ne sus rien répondre. Je la soutins un instant pendant qu'elle avançait vers le marche-pied une étroite bottine de satin turc qui l'effleura à peine, et disparut, comme un éclair, en touchant la terre. Puis ils s'enfoncèrent tous deux dans le chemin que masquait à demi une haie d'aubépines ; je ne vis plus rien ; la diligence repartit au grand trot ; un quart d'heure après il faisait jour, et j'arrivai chez vous le soir même, fatigué, mécontent, me demandant parfois si j'avais veillé ou rêvé, sachant à peine ce qui se passait en moi-même, mais l'âme remplie de cet idéal qui m'était apparu un moment et que je n'ai pu encore oublier...

— Et vous n'avez jamais rien su de plus positif?

— Impossible : ni le conducteur, ni le postillon ne connaissaient mes deux voyageurs qui étaient montés sans donner leurs noms ni leurs paquets. Lorsque je repassai par le village où nous les avions pris, personne ne put me répondre ; on se souvenait bien d'avoir réparé une voiture, mais voilà tout ; je ne pus même reconnaître le chemin où ils m'avaient quittés, et qui, la nuit surtout, ressemblait à tous les chemins possibles. Je renonçai donc à toute espèce de recherches, ne pouvant les appuyer sur rien. D'ailleurs, je déteste d'interroger ; j'ai toujours peur qu'on me dise, comme Arnal dans *le Prédestiné* : Monsieur est-il gendarme ? Je me suis donc résigné, et je n'invoque plus que le hasard : c'est, dit-on, le dieu des sots, et il doit être, à ce compte, bien puissant et bien occupé !

— Ainsi, vous n'avez pas d'autre donnée que ce nom de baptême : Louise !

— J'en ai bien encore une autre : un bouquet de marguerites que mon héroïne avait à la main, et qu'elle laissa tomber dans la voiture en s'en allant : à dessein ou par mégarde, je l'ignore ; mais je l'ai gardé comme une relique.

— Mon pauvre Ernest, bien des femmes s'appellent Louise, et bien des marguerites fleurissent en été dans nos prairies. J'en reviens donc à mon dire, c'est une folie : et à quoi peut-elle vous mener ?

— A rien, je le sais ; mais si les folies menaient à quelque chose seraient-elles des folies ? et si elles cessaient de l'être auraient-elles autant de charmes ? Laissez-moi donc vivre encore un peu avec mon idéal : un nom, un bouquet, un souvenir, n'est-ce pas souvent tout ce qui reste de nos plus doux momens en ce monde ? Mais adieu, chère tante ; voilà Jacques sur son siége et le postillon en selle : au mois de septembre, je vous reviendrai et vous me prêcherez encore !

— Hélas ! mon enfant, je suis bien vieille pour que mes sermons convertissent ; je ne voudrais être un peu mieux écoutée que pour vous voir un peu plus heureux !...

II.

. . . . . Arrivez donc, arrivez donc, Ernest, disait trois mois plus tard madame de Breuil à son neveu montant en habit de voyage le perron du château ; venez m'aider à faire les honneurs de mon humble manoir à mes brillans visiteurs ! Je veux que vous soyez récompensé du sacrifice que vous me faites en venant passer chez moi un temps que me disputaient les eaux, la Suisse et la duchesse de M.... Mais, d'abord, allez vous habiller ; il est onze heures, nous déjeunons à midi : allez, et armez-vous de toutes pièces, car vous trouverez à qui parler, je vous en avertis.

— Et qui avez-vous donc, chère tante ?

— D'abord mon fidèle et vieux chevalier, l'excellent M. de Marvel ; ensuite les Prangy, qui arrivent de Geritz et auront d'admirables choses à vous raconter au sujet de qui vous savez ; le jeune poète de salon, Lucien d'Ervilliers, qui fait de si beaux vers auxquels je n'ai jamais rien compris et que je n'en admire que davantage ; la comtesse de Sauvray, aimable chanoinesse, qui a tant d'esprit qu'on lui pardonne d'être un peu bas-bleu et d'avouer trente-sept ans ; et puis, et puis.....

— Et puis, qui encore ?

— Ma filleule Louise, madame d'Aubrelles, une charmante femme de vingt-six ans, que vous ne connaissez pas, dont je vous ai souvent parlé, et dont il faut bien vous garder de devenir amoureux, car vous perdriez votre temps et vos peines. Mais, j'y pense, cela se trouve bien: vous qui justement soupirez pour votre inconnue, votre héroïne de diligence, vous voilà protégé d'avance contre les charmes de notre jolie veuve !...

— Ah ! elle est veuve ?

— Oui, c'est tout une histoire. M. de Varny, son père, ami de ma famille, avait tout perdu pendant l'émigration. Rentré en France sous l'empire, il fit la sottise d'épouser une jeune personne belle et bien née, mais qui n'avait rien. Il mourut deux ans après, la laissant pauvre à faire pleurer, et avec une petite fille encore au berceau. En mourant, il recommanda ces chers objets de son affection à son meilleur ami, le marquis d'Aubrelles, qui, émigré comme lui, mais rentré plus vite et mieux servi par les circonstances, était redevenu un des plus riches propriétaires de Normandie. M. d'Aubrelles ne faillit pas à sa mission ; il entoura la veuve et l'orpheline des soins les plus délicats, les servant avec cette discrétion qui rend le bienfait plus doux en le déguisant davantage, et trouve moyen d'obliger toujours sans humilier jamais. La petite Louise grandit sous ce patronage affectueux et dévoué, et s'habitua à ressentir pour son bienfaiteur une sorte de tendresse filiale. Peut-être le marquis espéra-t-il un sentiment plus vif de la part de madame de Varny. Elle était jeune et bien belle encore ! Mais elle resta fidèle au souvenir de celui qu'elle avait aimé, et M. d'Aubrelles sut cacher ce que son cœur mêlait peut-être de personnel à sa généreuse conduite. D'ailleurs, la santé de la pauvre veuve allait toujours en déclinant. Vers 1822, elle se sentit tout-à-fait mal. Un soir, M. d'Aubrelles était venu passer quelques heures auprès d'elle. Elle avait la fièvre ; une toux sèche et nerveuse soulevait de temps en temps sa poitrine; ses yeux, brillant d'un éclat maladif, se reportaient avec une expression mélancolique sur sa fille Louise, jeune et jolie enfant de treize ans, qui travaillait de toute son âme à un ouvrage de broderie. Bientôt Louise alla se coucher. M. d'Aubrelles, qui avait vu et compris cette scène muette, approcha sa chaise du fauteuil de la malade, et, prenant une de ses mains sèches et brûlantes, il lui demanda sa fille. Elle le remercia par un de ces regards dont les mères ont seules le secret. Mais le marquis dépassait de beaucoup la cinquantaine, et, quoiqu'il eût encore une belle mine, de grandes manières, l'air noble et bon, madame de Varny s'effraya de cette union si disproportionnée. Tout en exprimant à son ami sa reconnaissance, elle lui demanda du temps, parla de l'âge de sa fille, promit de la consulter, se tint, en un mot, dans des termes évasifs. Louise, dont la petite chambre touchait au salon, avait entendu la proposition de M. d'Aubrelles. Quoiqu'à peine en-

trée dans l'adolescence, le malheur avait mûri sa raison et formé son cœur. Elle devina tout, l'état de sa mère, ses inquiétudes, son désir de la marier, le seul scrupule qui l'arrêtait, et elle se traça toute sa ligne de conduite. Dès cet instant, elle montra au marquis tant d'empressement, une amitié si vive, elle parut si heureuse de le voir, si attentive en l'écoutant, si triste quand il avait passé quelques jours sans venir; elle parla de lui avec tant d'enthousiasme, elle exalta si à propos ses généreuses qualités, son art de rendre heureux tout ce qui l'entourait, que sa mère même s'y trompa, et que l'année suivante, clouée sur son lit de souffrance et n'ayant plus que quelques jours à vivre, elle put, sans scrupule et sans crainte, placer la main de sa fille dans celle de M. d'Aubrelles, les bénir tous deux de sa voix éteinte, et mourir tranquille sur le sort de son enfant. Louise et le marquis la pleurèrent ensemble; ce deuil partagé, acheva d'unir leurs cœurs et leurs destinées. Aussi, lorsque plus tard la loi de l'indemnité vint changer la position de mademoiselle de Varny en lui rendant une partie de la fortune de son père, et que M. d'Aubrelles, toujours fidèle à son rôle d'abnégation et de dévoûment, lui offrit de lui rendre sa parole et sa liberté, elle le regarda d'un air étonné, et lui demanda si, à ses yeux, une misérable question d'argent pouvait prévaloir contre leur pensée commune et le vœu d'une mourante. Trop heureux d'être convaincu pour être difficile à convaincre, M. d'Aubrelles n'insista pas, et, quelques mois après, il menait à l'autel, non plus une orpheline sans fortune, mais une héritière d'un million. La conduite de Louise avec son mari a été admirable. Quoique leurs fortunes réunies lui eussent permis de mener à Paris un fort grand train, devinant que le marquis, alors presque sexagénaire, s'arrangerait mal d'une vie mondaine et dissipée, elle s'installa dans son vieux château, déclarant qu'elle n'aimait au monde que la campagne. Elle fut châtelaine aimable, pieuse, d'une charité sans bornes, adorée, bénie à trente lieues à la ronde, et ne se déplaçant que pour aller passer à Paris quelques semaines ou visiter des parens de M. d'Aubrelles, habitant une autre partie de la Normandie. Il y a deux ans que son mari est mort, lui laissant toute sa fortune. Elle l'a sincèrement pleuré, comme le meilleur et le plus sûr des amis. Ce n'est que sur mes instantes prières qu'elle a consenti à venir chez moi pour se distraire un peu de son deuil. Vous la verrez dans une heure, Ernest, et je vous engage à vous mettre pour elle dans votre esprit des dimanches; elle en est digne, et je lui dis bien souvent qu'elle est d'un très édifiant exemple, parce qu'elle rend la vertu amusante et l'esprit respectable: combinaison fort rare

— Et vous dites qu'elle s'appelle Louise? Que son mari était vieux? Qu'ils allaient quelquefois voir des parens en Normandie?

— Oh! je vous vois venir; voilà déjà votre imagination qui court les

champs ! Mais, épargnez-lui, je vous prie, cette promenade inutile. D'abord, je crois me souvenir que, l'année dont vous m'avez parlé, Louise et son mari n'ont pas bougé de leur château ; et puis, s'il y avait réellement quelque chose de fondé dans vos conjectures, si réellement la femme que vous allez voir était votre mystérieuse compagne de voyage, vous n'en seriez que plus à plaindre ; car, à vous parler franchement, je suis sûre que ma pauvre filleule a, elle aussi, un amour en tête ; amour romanesque, secret, malheureux, traversé sans doute par quelque obstacle terrible ; elle ne m'en a pas dit un mot ; mais je l'ai parfaitement deviné ! Elle est triste, rêveuse, parfois inquiète ; quand je lui parle de se remarier, elle me répond par un *jamais* ! accompagné de soupirs à fendre l'âme. Vous voyez donc, Ernest, qu'entre elle et vous la partie est égale, et que vous la trouveriez tout aussi inaccessible à vos amabilités, que vous seriez vous-même insensible à ses beaux yeux !

— Eh bien ! cela s'arrange à merveille, dit Ernest un peu piqué déjà sans savoir pourquoi ; il faut maintenant que, vous qui êtes si bonne et qui savez si bien tout dire, vous me rendiez auprès d'elle le même service que vous venez de lui rendre près de moi ; il faut qu'elle sache vaguement que mon cœur n'est plus libre, qu'il est occupé, comme le sien, par une image ineffaçable et toujours aimée ! De cette façon nous n'aurons plus à craindre l'un de l'autre aucune arrière-pensée ; nos relations seront bien plus franches, notre intimité bien plus agréable...

— Et votre amour-propre bien mieux à couvert, reprit en souriant la spirituelle douairière ; vous avez raison, et je me charge volontiers de ces préliminaires diplomatiques ; voyez, en effet, quel scandale cela serait : une jolie femme pouvant s'imaginer un moment que vous soupirez pour elle, sans être sûre d'être adorée !...

Ernest rougit, balbutia, et courut s'enfermer dans sa chambre. En s'habillant, il ne put s'empêcher de songer beaucoup plus qu'il n'aurait voulu à la jeune femme qu'il allait voir : une prude sentimentale ! pensait-il ; une héroïne du prix Monthyon ! renvoyée droit à la morale en actions, chapitre piété filiale ! Et cette pauvre chère tante qui se figure que je vais en *tomber* subitement amoureux !.... Amoureux ! Puis-je l'être encore ? Et ne serais-je pas heureux de pouvoir le devenir, même au prix de quelques déboires ? Qui sait cependant si ce n'est pas elle ! Qui sait si je ne vais pas retrouver quelque trace, quelque trait qui me rappelle ma rencontre d'il y a trois ans ? Dois-je le désirer ? Dois-je le craindre ? Et en continuant ce monologue aussi compliqué que celui des *Burgraves*, Ernest bouleversait ses cravates et ses gilets ; car enfin, on a beau être à la campagne et n'avoir l'intention de plaire à personne, il ne faut pas être mis à faire peur, se disait-il.

III.

Au déjeuner, madame de Breuil présenta son neveu à toutes les personnes réunies en ce moment chez elle; Ernest connaissait M. de Marvel, Lucien et les MM. de Prangy; mais il n'avait jamais vu ni madame de Sauvray, la chanoinesse, ni madame d'Aubrelles, et comme il s'était dit qu'il devait rester, à l'égard de cette dernière, dans la plus parfaite indifférence, il ne fit attention qu'à elle. Son premier aspect le fit tressaillir. C'était bien, autant du moins que son imagination la lui retraçait encore, la taille de son inconnue; c'était la même souplesse de mouvement, la même grâce dans les poses et les attitudes. Par un caprice du hasard, la mise même de madame d'Aubrelles, sa fraîche robe d'été de couleur claire qu'enveloppait une écharpe de soie bordée d'une fine dentelle noire, l'étroite bottine serrée autour de ce pied furtif et charmant qu'il croyait reconnaître, tout s'accordait avec ses souvenirs. C'est elle, se dit-il avec un trouble incroyable; mais elle parla; il lui sembla que ce n'était pas la même voix, et il fut dérouté. Il la regarda de nouveau, et il crut apercevoir d'autres différences. La personne qu'il avait sous les yeux était peut-être un peu plus grande que l'autre; elle n'était pas coiffée de la même façon; sa parole et ses manières avaient quelque chose de moins vif; décidément ce n'était pas elle! Puis, un mouvement, un mot, une inflexion nouvelle venaient encore le faire changer d'avis, et il retombait dans ses incertitudes. Cette alternative de doutes et de perplexités lui donnait un air si étrange et si effaré, que sa tante crut devoir lui faire signe de se maîtriser davantage. Alors Ernest se tourna vers madame de Sauvray, et engagea la conversation avec elle; c'était une personne assez laide, mais d'une taille encore jolie et d'une laideur spirituelle, à qui son titre de chanoinesse et ses trente-six ans très révolus épargnaient à la fois les inconvéniens mondains attachés à la seconde période des célibats féminins et les timides scrupules imposés à la première. On devinait sans peine qu'elle avait réellement un esprit fort distingué, mais qu'en vieillissant en dehors des affections et des liens de la vie commune, cet esprit s'était maniéré, quintessencié et avait perdu de ses grâces naturelles. Peut-être ne le remarquait-on que parce qu'elle n'était plus jeune et n'était pas belle. Les hommes ne seront jamais bons juges de l'esprit des femmes, tant qu'ils les regarderont avant de les écouter.

Madame de Sauvray avait pris sous sa protection spéciale le mélancolique Lucien, jeune homme de vingt ans à peine, qui, tout en mangeant de bon

appétit une tranche de roast-beeff, paraissait passé à l'état chronique de saule pleureur. Lucien se dédommageait des rondeurs encore imberbes de son menton et de ses joues, au moyen d'une chevelure démesurément longue qui, roulée autour de sa face, le faisait ressembler à un ange de Fra-Bartholoméo ou du Pérugin. Il en était à cette phase de l'adolescence poétique, où l'on se croit seul propriétaire de ce fonds commun d'idées, de sentimens et d'images que possédent par indivis toutes les âmes fraîches et neuves. Heureux âge! l'oiseau qui s'envole, le nuage qui flotte et que frange d'or le soleil couchant, la brise qui courbe en frémissant la cime des peupliers et des aulnes, la femme que l'on aperçoit là-bas, dans cette allée sombre, et dont on suit la robe blanche à travers la sinueuse charmille, tout chante en nous, soupire, tout tout aime; les douleurs mêmes ont du charme; les blessures portent avec elles le baume qui les guérit; le cœur ressemble aux enfans dont la bouche sourit déjà quand leurs yeux pleurent encore. Lucien avait d'amoureux regards pour madame d'Aubrelles; il en avait pour madame de Sauvray; et comme c'était, après tout, un beau et poétique enfant, toutes deux accueillaient ses empressemens juvénils avec une bienveillance indulgente dont il ne songeait ni à s'enorgueillir, ni à se plaindre.

Le premier jour, Ernest fut horriblement maussade; il y a quelque chose qui déconcerte même les hommes les plus spirituels, à tomber au milieu d'une société déjà formée qui, se voyant soir et matin depuis quelque temps, vous fait assister à la fin d'un conversation commencée la veille, vous parle d'une histoire qui a été racontée et que vous ne connaissez pas, rit de bons mots qui ont été dits et dont le sel vous échappe; paraît, en un mot, si bien installée dans ses habitudes d'esprit ou de ce qui le remplace, que vous êtes obligé de déranger les gens ou de rester à la porte. Ernest se ressentit d'abord de ce rôle assez sot. Il était en outre sous l'influence d'un sentiment bizarre, double, et où il avait déjà quelque peine à se reconnaître. Madame d'Aubrelles l'intéressait vivement; sa figure, ses façons, son langage, cet indescriptible je ne sais quoi qui est souvent la plus grande séduction des femmes, tout en elle lui était sympathique: était-ce pour elle-même? pour elle seule? Était-ce parce qu'il ne pouvait la séparer de ce souvenir doux et importun qui dominait encore son cœur ou plutôt son imagination? Tantôt il se croyait sûr d'avoir retrouvé en elle la femme qu'il s'obstinait à aimer, et alors il avait envie de tomber à ses pieds et de lui jurer une éternelle tendresse; mais, le moment d'après, lorsque quelque nouvel indice le replongeait dans ses doutes, il était forcé de s'avouer que madame d'Aubrelles ne lui en paraissait pas moins aimable. Ernest, comme tous les jeunes gens qui ne veulent plus être jeunes, avait la manie de prétendre analyser ses sentimens, croyant par là s'en rendre maître, et ne réussissant qu'à leur obéir moins

naïvement, c'est à dire à être souvent moins heureux sans être jamais plus raisonnable.

Cependant il ne tarda pas à trouver chez madame d'Aubrelles tant de naturel et de grâce; elle fut si franchement accueillante, elle mit tant de tact et de diplomatie féminine à lui faire sentir, ou plutôt à lui laisser deviner qu'elle était, elle aussi, un peu au courant de ses affaires de cœur et qu'il n'avait à craindre ni malentendu ni surprise, qu'Ernest consentit enfin à s'abandonner au charme. Il se dit qu'il était bien sot de se donner tant de peine pour mettre son cœur d'accord avec sa mémoire, et qu'au lieu de se jouer à lui-même une mauvaise copie des *Jeux de l'amour et du hasard*, il n'avait rien de mieux à faire qu'à jouir loyalement de la société d'une jolie femme. Alors il redevint lui-même, c'est à dire homme d'esprit, et Louise, qui l'avait trouvé d'abord gourmé, guindé, glacé, lui rendit plus de justice. Ce qui faisait le principal mérite de l'esprit d'Ernest, c'est qu'il ne semblait jamais songer ni à se constater, ni à s'imposer, ni à se laisser définir. Il n'éblouissait pas par des mots à effet, il ne captivait pas l'attention par des récits adroitement apprêtés, il ne parlait pas de ses aventures, il ne faisait pas étalage; il était fin, léger, impalpable, un peu nuancé d'indolence; on le goûtait avant de l'avoir remarqué et on en était presque séduit avant d'en être tout-à-fait sûr. On comprend que, pour une personne aussi naturelle et aussi *vraie* que l'était madame d'Aubrelles, ce genre d'esprit fut le plus attrayant et dut gagner encore au voisinage des phrases efflorescentes de Lucien, ou du spirituel pointillé de madame de Sauvray. Ainsi, ce fut lorsque Ernest et Louise crurent bien prouvée pour tous deux l'impossibilité de s'aimer, qu'ils devinrent réellement aimables, et c'est à force de se croire inoffensifs qu'ils commençaient à être dangereux. Au bout de huit jours, Ernest reconnut (dirai-je avec joie? dirai-je avec peine?) *qu'il fallait absolument* que madame d'Aubrelles fût la même femme que son héroïne apocryphe, sous peine de mettre en contradiction ses sentimens et ses souvenirs. Dès lors sa fidélité à son *idéal* ne fut plus pour lui qu'une affaire de conscience, une sorte de gageure avec lui-même, et l'on sait que ces gageures-là ne se gagnent jamais.

Un soir, on vint à parler d'une troupe nomade qui donnait dans la ville voisine quelques représentations des chefs-d'œuvre de Rossini, de Meyerbeer et même de Mozart. Lucien proposa d'arranger une partie pour aller entendre le *Don Juan*, et comme on se récriait sur les chances probables d'une exécution plus que médiocre : — C'est possible, dit-il, mais qu'importe? Ces admirables opéras que nous savons par cœur, voulez-vous que je vous dise quel en est pour moi le plus grand charme? Mon imagination, fécondée par le génie de ces grands maîtres, s'empare de leurs œuvres, les commente, se les redit à elle-même sous mille formes et en cent façons, se crée, en un mot,

un type de Don Juan, d'Anna, d'Arnold, d'Elvire, qui vit, qui chante en elle et lui donne d'aimables et poétiques compagnons. Eh bien ! chaque fois que j'assiste à un de ces harmonieux poèmes, mon type chéri se réveille en moi ; il me pousse au devant de ces doux airs, de ce sublime travail d'orchestre, de ces figures inconnues et cependant aimées ! Le mérite des chanteurs n'est plus que secondaire ; mon idéal me parle et je lui réponds : le reste n'est que l'accompagnement et rien de plus !

— Oui, dit Ernest, mais encore faut-il que l'accompagnement soit juste ; permettez-moi, mon cher, d'achever votre pensée, qui est du reste tout-à-fait digne d'un poète. Cet idéal, dont vous parlez, existe bien pour moi dans ces partitions immortelles ; il se réveille dans mon âme à chacun de leurs mélodieux appels. Mais pour sortir de ces secrètes régions, pour prendre une forme et une vie, il est très gêné, je l'avoue, quand il ne rencontre au delà de la rampe qu'un malotru qui chante faux ou une virtuose édentée dont la voix s'éraille à chaque note. Il aime à planer un moment sur les flots agités et profonds de l'orchestre, puis à se poser, comme un oiseau fatigué, sur les blanches épaules de la Malibran, sur le front inspiré de Lablache ou sur les lèvres enchanteresses de Rubini, lorsque l'*il mio tesoro* jette sa triomphale cadence à la salle émerveillée. Mon système à moi est un peu plus humain, un peu plus matériel que le vôtre ; *mes ans en sont la cause* !...

— L'idée de Lucien, reprit madame de Breuil, serait très agréable aux *impressarii* ; elle les dispenserait de payer 80,000 francs par an l'*ut* de poitrine des ténors et le *si* bémol suraigu des cantatrices. Chaque dilettante arriverait avec son idéal qui lui chanterait à l'oreille, et à sa guise, pendant qu'on ferait écorcher par le premier venu, Meyerbeer et Rossini.

— Et comme tout se tient, dit à son tour madame de Sauvray, en transportant ce système du domaine de l'art dans celui du sentiment, il serait très commode pour nous autres femmes : nous n'aurions besoin ni d'être jolies ni de nous mettre en frais pour plaire ; chaque homme serait tenu de se faire dans son âme une image idéale et chérie à laquelle il prêterait généreusement toutes les beautés, toutes les séductions possibles, et nous ne serions pour lui que le prétexte, l'occasion de se retrouver en face de cette image ! C'est elle qu'il aimerait en nous ! c'est nous qu'il aimerait en elle ! Ce serait charmant !

— Il y a là, dit Ernest, comme dans toutes choses, un peu de vrai et un peu de faux ; mais supposez qu'un homme d'imagination rencontre par hasard sur son chemin une femme inconnue ; que, grâce à des circonstances exceptionnelles et qui ajoutent au mystère et au piquant de l'aventure, il se sépare de cette femme sans savoir qui elle est, sans l'avoir même assez bien vue pour la reconnaître, mais l'âme remplie de son souvenir ; supposez que cet homme,

un peu romanesque, s'attache à ce souvenir, qu'il en fasse ce type de perfection et de charme long-temps rêvé et vainement poursuivi; puis, qu'au bout d'un certain temps, un autre jeu du hasard le mette en face d'une femme qui réunisse vraiment en elle tout ce que son imagination a pu prêter à son inconnue ; qu'il ait alors le temps d'apprécier chacune de ses grâces, les séductions de son esprit, les qualités de son cœur ; supposez enfin que, par une combinaison bizarre (nous sommes ici en plein roman), il ne sache pas si cette femme qu'il a sous les yeux, — et Ernest regardait Louise, — est ou n'est pas celle qu'il a autrefois rencontrée, si ce qu'il aime ou croit aimer est la réalité ou le souvenir, s'il est en un mot fidèle ou non à cet idéal dont nous parlons; ne sera-t-il pas à la fois le plus à plaindre et le plus heureux des hommes? Ignorant s'il doit désirer d'être détrompé ou achever de se convaincre? S'il doit se souvenir ou oublier? Parler ou se taire?

— Il s'en tirera en déraisonnant, comme nous faisons depuis un quart d'heure, dit gaîment madame de Breuil ; mais Ernest avait eu le temps de remarquer le trouble de madame d'Aubrelles ; quand il avait fait allusion à une rencontre romanesque et fugitive, une rougeur soudaine s'était répandue sur ses joues ; ses yeux avaient brillé d'un vif éclat, et, à son insu, malgré elle peut-être, avaient rencontré ceux d'Ernest. Pour se remettre de son émotion et se donner une contenance, elle prit un livre placé près d'elle, et qui était justement un volume de poésies fraîchement éclos de la cervelle de Lucien ; ses doigts, qui tremblaient encore, en feuilletèrent quelques pages ; puis s'arrêtant à une pièce intitulée : *Elle*, avec de gigantesques majuscules ; « Monsieur Lucien, dit-elle, vous nous apprendrez à quelle belle dame vous aviez dédié ce doux soupir de votre muse, » et elle lut les vers suivans, empreints de ce mysticisme amoureux et désespéré, mis à la mode par les poètes *néo-catholiques*, martyrs crucifiés de la croyance et de l'amour, qui ne mettent sur la croix que le sens commun et leurs lecteurs :

Je veux, je veux l'aimer ! — Mais mon âme est trop lasse ;
Tant de soucis rongeurs y laissèrent leur trace,
Qu'un amour jeune et frais ne peut plus y germer !
Mon Dieu ! pour ranimer cette mourante aurore,
Oh ! je veux te prier et te prier encore :
Dis-moi comment l'on aime, ô toi qui sais aimer !

Mais à quoi bon l'aimer ! Peut-être cette femme
N'aura que des mépris pour les accens de l'âme

Où parlent vainement l'amour et le désir :
Mon Dieu ! pour affronter ce tourment qui dévore,
Oh ! je veux te prier et te prier encore :
Dis-moi comment l'on souffre, ô toi qui sais souffrir !

On dit que pour calmer ces douleurs meurtrières,
Une larme glissée aux bords de nos paupières
Est un baume puissant qui peut tout réparer :
Mon Dieu ! pour obtenir ce secours que j'implore,
Oh ! je veux te prier et te prier encore :
Dis-moi comment l'on pleure, ô toi qui sais pleurer !

Mais si tout est perdu, désir, larme, parole,
Si rien ne l'attendrit, si rien ne me console,
S'il faut vivre loin d'elle ou près d'elle languir,
Mon Dieu ! pour repousser ce fardeau que j'abhorre,
Oh ! je veux te prier et te prier encore :
Dis-moi comment l'on meurt, ô toi qui sais mourir !

Le tout était un peu lugubre et le dernier hémistiche rappelait un peu trop Lamartine, ce qui n'empêcha pas ces vers de produire un certain effet; les Prangy, bons et simples gentilshommes, applaudirent de confiance; madame de Sauvray dit que c'était admirable ; M. de Marvel se réveilla d'un léger somme, et voyant les dames s'extasier, il en fit autant. Ernest aurait bien voulu dire comme Alceste : « Quoi ! vous avez le front de trouver cela beau ! Il eut l'esprit de se taire; seulement, lorsque madame d'Aubrelles eut de nouveau demandé à Lucien pour qui il avait fait ces vers, et que celui-ci, après avoir un peu hésité, eut répondu naïvement : « Pour toutes les femmes ! » Ernest s'avança vers le fauteuil de Louise et lui dit à voix basse : « A l'âge de Lucien, on fait ces vers-là tout haut, pour toutes les femmes. Au mien, on s'approche timidement d'une seule, et on lui dit en prose, et bien bas, qu'on l'aime ! » — Louise rougit encore, et cette fois ne répondit rien.

Ernest rentra dans sa chambre, ivre de joie : c'est elle ! c'est bien elle ! se disait-il ; je le crois..... j'en suis sûr... je le veux... Et pouvais-je m'y tromper ? Le cœur se trompe-t-il ? Ainsi donc Louise et mon inconnue, c'est une seule et même femme ! L'idéal et la réalité, pour moi ce n'est plus qu'un ! — Puis une autre pensée lui vint : — Mais elle ! m'a-t-elle reconnu ? Elle aime ailleurs, m'a dit ma tante : un amour mystérieux comme le mien... Qui

sait ? Sic'était moi qu'elle aimât sans le savoir, comme c'était elle que j'aimais sans m'en douter ! Oh ! alors ce serait à devenir fou de bonheur !... Demain, demain je saurai tout. Aujourd'hui je sais que j'aime Louise, et que tout ce qui n'est pas elle n'est plus rien !....

Il se coucha, ne dormit point, et, le lendemain en s'habillant, il ne s'occupa ni de son gilet ni de sa cravate.

IV.

Pour profiter des premiers beaux jours de septembre, les hôtes du château de Breuil avaient projeté une promenade générale aux ruines de Cernic : il y a toujours, à deux lieues de tous les châteaux, des ruines classiques qu'il est de rigueur d'aller voir. Mais cette fois il s'agissait d'un si charmant paysage, le temps était si beau, un si bon déjeuner devait être porté aux promeneurs, que tout le monde voulut en être. Il fut convenu que Lucien, les Prangy et deux ou trois nouveau-venus, iraient en chasseurs, partiraient de bon matin et rapporteraient au rendez-vous commun tous les perdreaux du pays. M. de Marvel, avec mesdames de Breuil et de Sauvray, devait former l'arrière-garde et arriver prudemment en calèche. Ernest, qui avait eu soin de se poser en ennemi juré de la chasse, fut choisi pour accompagner à cheval madame d'Aubrelles qui raffolait de ce noble exercice. Ils partirent au petit pas, côte à côte, et forcés, quand le chemin se resserrait, de se rapprocher au point que le voile vert de Louise venait effleurer le visage de son compagnon. Jamais elle ne lui avait paru si belle ! son élégant habit d'amazone dessinait à ravir sa fine taille, qui, plus souple et plus droite que le jonc, s'inclinait se redressait ou se cambrait sur la selle. L'animation du départ, l'heure matinale, un peu de trouble, d'embarras peut-être, relevaient les couleurs de son teint parfois un peu pâle, et donnaient à son regard une expression qui eût fait perdre la tête à un homme plus raisonnable que notre amoureux. Ils traversaient le bois de Chayles, attenant au parc de Breuil. Le soleil, voilé jusque là, avait fini par se dégager, et ses rayons, brisés par les branches d'arbres ou tamisés par leur feuillage, venait mourir doucement sur le front des deux promeneurs ; une légère brise s'était levée, et glissant, comme un sylphe invisible, à travers les massifs et les clairières, berçait de son insaisissable murmure les amoureuses pensées. De temps en temps, une goutte d'eau, reste de la rosée du matin, et qui tremblait comme une perle à la pointe des feuilles humides, se détachait, semblable à la dernière larme d'un cœur joyeux

ou consolé. Comme Ernest et Louise avaient beaucoup de choses à se dire, comme il avait préparé d'avance l'adroit et délicat interrogatoire à l'aide duquel il devait achever de tout savoir, ils restèrent long-temps sans parler, et Ernest ne trouva pas à dire un seul mot. Cette situation devint si embarrassante, ce silence si expressif, que, pour s'y dérober, madame d'Aubrelles partit tout-à-coup au galop ; Ernest la suivit, et, pendant quelques minutes, ils coururent de front. Louise montait une jument anglaise, nommée *Linda*, fine et ravissante bête, un peu ombrageuse, assez difficile et qui s'animait par la vivacité même de ses allures. Bientôt Ernest s'aperçut qu'elle n'en était plus maîtresse et *Linda* ne tarda pas à s'emporter tout-à-fait. Alors, enfonçant les éperons dans les flancs de son cheval, il le lança fond de train, au risque de se casser le cou; un moment, un seul moment, il dépassa d'une tête la jument emportée. Il profita de cet instant rapide; avec une agilité dont il ne se fût jamais cru capable, il sauta à bas, saisit d'une main la bride de *Linda*, et, de son autre bras, arrêta Louise que la secousse avait fait chanceler et qui serait tombée sans doute. Tout cela fut plus prompt que l'éclair. Lorsque le danger fut passé, ils se regardèrent; Ernest était le plus pâle des deux! Ce ne fut pourtant qu'au bout d'un moment qu'il s'aperçut qu'il s'était légèrement foulé la main qui avait saisi la bride. Quoique ce ne fût presque rien, Louise exigea qu'il redescendit de cheval; elle examina la main brûlante qu'Ernest lui laissa prendre, et qui eût volontiers payé, au prix de vives douleurs, le bonheur d'être ainsi pressée. Tout ce mouvement ne put se faire sans un peu de désordre. Madame d'Aubrelles sentait le regard ardent du jeune homme fixé sur elle; elle n'osait lever les yeux, balbutiait sans savoir pourquoi, ouvrait la bouche pour le remercier, craignait d'en trop dire et laissait tout entendre en ne disant rien. A la fin, comme Ernest souffrait un peu, ils convinrent de laisser leurs chevaux à un pavillon de chasse appartenant à madame de Breuil et qu'ils apercevaient à quelques pas; puis ils continuèrent leur route à pied, Ernest se faisant un peu plus malade qu'il n'était, pour avoir le droit de s'appuyer sur le bras de sa charmante compagne. Ce fut un moment enchanteur! L'émotion qu'ils venaient de partager, le trait de dévoûment d'Ernest, l'isolement et le silence répandus autour d'eux, tout concourait à en augmenter le charme.

— Ne montez jamais à cheval qu'avec moi, lui dit-il d'une voix tendre et presque tremblante.

— Avec vous? Est-ce donc sans péril? répondit-elle.

Et elle sentit, à la douce pression du bras malade que le péril n'était pas fini.

Lorsqu'ils eurent dépassé la lisière du bois de Chayles, un site ravissant se déroula tout-à-coup à leurs regards. A droite, la vallée, avec ses massifs d'or-

meaux, son village aux grises toitures, la fine aiguille de son clocher, s'abaissait par ondulations insensibles jusqu'à la rivière du Vèze, dont ils apercevaient la ligne sinueuse et argentée à travers les saulées qui couvraient ses bords. A droite, une colline aux pittoresques contours découpés çà et là par des plans rougeâtres et crayeux, montait jusqu'aux ruines de Cernic, dont la masse encore imposante semblait dominer la contrée. Devant eux, une de ces grandes prairies du Nord, qu'on dirait des tapis de velours vert, étendait ses pentes douces et fleuries jusqu'au pied de la colline ; un tiède rayon de soleil égayait tout ce paysage, en relevait vivement chaque détail et adoucissait sa lumière dans les lointains qu'il teignait d'opale et d'or. A la vue de cette belle prairie, Louise battit des mains avec une joie d'enfant :

— Oh ! des marguerites ! s'écria-t-elle ; mes fleurs préférées ! mes bonnes amies ! et quittant le bras d'Ernest, elle se mit à courir, cueillant çà et là les plus fraîches et les plus belles.

— Quoi ! vous aimez les marguerites ? lui demanda Ernest, plus ému, plus heureux que jamais.

— Oh ! à la passion, et il est bien rare, quand je le peux, que je perde l'occasion de m'en faire un bouquet !

Puis elle se reprit tout-à-coup ; un nuage passa sur son beau front :

— Je les aime, dit-elle avec une teinte de tristesse : devrais-je les aimer ? devrais-je vous le dire ? Il y a, de par le monde, un de ces bouquets qui m'embarrasserait beaucoup si *quelqu'un* me le rapportait aujourd'hui.

— Vous croyez ? Eh bien ! pour conjurer ce souvenir, cueillons-en un autre.

Au bout d'un moment les fleurs furent cueillies.

— Voulez-vous, reprit Louise avec un enivrant sourire, que nous les interrogions ensemble ?

— Je veux bien ; mais auparavant interrogez celles-ci ?....

Et il tira de dessous son habit un bouquet de marguerites tout séché, mais dont quelques fleurs conservaient encore leurs feuilles...

— Ce bouquet ! quel est-il ?... Le mien ?... Serait-ce possible ?... Quoi ! il y a trois ans, cette nuit-là.... c'était vous ! vous, Ernest ! Et ce souvenir qui nous séparait....

— Achève de nous unir, s'écria-t-il en tombant à ses pieds ; et maintenant, par pitié, Louise, pas un mot, pas une explication de plus ! car si je me trompais, si nous étions abusés tous deux par quelque illusion trop chère, s'il fallait renoncer à cette certitude, à ce bonheur.... oh ! je ne vous accuserais pas, mais je serais trop malheureux !

— Soyez tranquille : ai-je donc envie d'être détrompée ? murmura Louise.

En ce moment ils entendirent le bruit de la calèche qui arrivait, en sil-

lonnant, au petit trot, le sable des allées et du chemin. Madame de Breuil les aperçut, comprit, en les regardant, que son vœu le plus cher était réalisé, et leur dit avec un accent charmant de gaîté et de bonhomie :

— Eh bien ! mes enfans! qu'avez-vous demandé à ces fleurs et que vous ont-elles répondu ?

— Elles nous ont dit un secret, répliqua Ernest.

— Et lequel ?

— Celui d'être heureux !...

Et il porta à ses lèvres la main de Louise qui ne la retira pas.

V.

Ce fut un beau moment dans la vie de madame de Breuil, que celui où elle put recevoir les complimens de ses amis et voisins, au sujet du mariage de son neveu, Ernest de Mérieux, avec madame d'Aubrelles. Elle avait, pour la circonstance, ouvert son grand et antique salon parfaitement restauré dans le goût de l'époque, et où les provinciaux émerveillés s'extasiaient devant les bahuts sculptés, les crédences aux fines ciselures, les dressoirs en vieux chêne, le cuir doré des tapisseries et les portraits de famille peints par Rigaud et Largillière, qui déployaient une fière mine dans l'ovale de leurs cadres. La bonne dame faisait les honneurs de tout cela, d'un air triomphant et radieux qui la rajeunissait de dix ans ; on allait signer le contrat ; le mariage était fixé au lendemain : le notaire était présent et les parens arrivaient.

Ernest et Louise, tout occupés l'un de l'autre, accueillaient les arrivans avec cet air confiant qui veut dire : Souriez à notre bonheur ! Ernest était bien heureux ! il aimait, et en pénétrant dans les plus mystérieux replis de son âme, il se trouvait parvenu à cette plénitude de sentiment et de jouissance intimes qu'il avait bien souvent désespéré d'atteindre. Aussi, comme il avait fait fête autour de lui ! avec quelle prodigalité joyeuse il avait appelé toutes les gloires, tous les caprices, toutes les spécialités de la mode à concourir à cette délicieuse merveille qu'on appelle une corbeille de mariage, premier don qui précède celui de la main, et que n'accompagne pas toujours celui du cœur ! Tous les regards des assistans finissaient par se concentrer sur cet élégant assemblage de jolies choses, et après s'être demandé laquelle était la plus belle, de la fiancée ou de la corbeille, les complimenteurs finissaient par dire qu'elles semblaient faites l'une pour l'autre. Ce n'est pas moi, pauvre ermite de province, qui vous dirai tout ce qu'y admiraient les

connaisseurs et surtout les connaisseuses ; toutes ces étoffes légères, souples, aériennes, aux mille nuances, aux mille formes et aux mille noms ; ces mouchoirs aux folles broderies ; ces châles que l'Inde envoie ou que la France imite ; ces chapeaux qui ont le secret de faire ressortir la beauté et supporter la laideur ; ces bijoux travaillés par des mains savantes ; ces brillans qui éblonissent l'œil sans avoir besoin de le tromper ; ces frêles éventails, ces albums gaufrés, ces odorans sachets, tout ce que peut rêver une femme élégante quand elle a tout et veut encore désirer quelque chose. Au milieu de ces charmantes richesses, un seul objet faisait contraste par sa simplicité toute champêtre ; c'était un gros bouquet de marguerites fraîchement cueillies ; chacun le remarquait, et faisait là dessus ses commentaires. Les beaux esprits prétendaient que les futurs époux voulaient interroger chacune de ces fleurs, pour avoir le plaisir de s'entendre redire ce qu'ils s'étaient déjà si bien dit. Tout-à-coup le notaire, M. Célestin Gobillot, homme jeune encore, d'une figure honnête, d'un teint fleuri et d'un embonpoint déjà respectable, dit en s'approchant de la corbeille et en regardant les marguerites sous ses lunettes d'or.

— Voilà un bouquet qui me rappelle la seule aventure romanesque qui me soit arrivée dans ma vie. J'étais à Gisors, premier clerc de l'étude de Me Brichard ; j'allai un soir à une fête de village qui jouissait d'une grande célébrité dans les environs. Je m'étais mis dans mes plus beaux habits, et je m'acheminais gaîment au rond-point de la forêt de Franville où se donnait le bal champêtre. Lorsque j'arrivai, il faisait tout-à-fait nuit ; le temps, fort beau jusque là, se gâta tout-à-coup ; une horrible raffale de vent, mêlée de grosses gouttes et de coups de tonnerre, vint enlever la tente qui protégeait les danseurs et éteindre presque toutes les lumières ; ce furent des cris, un tumulte, une frayeur inimaginables. Chacun se sauvait à droite et à gauche ; une vraie déroute. Ce qu'il y eut de pis, c'est que quelques jeunes gens, assez élégans du reste, mais très mal élevés et à moitié ivres, voulurent profiter de l'occasion pour faire du scandale. A l'extrémité du rond-point, deux de ces vauriens poursuivaient une jeune dame qui paraissait fort belle et qui fuyait en jetant des cris de frayeur, tandis qu'un troisième avait une vive altercation avec le papa ou le mari de la dame (je n'ai jamais su ce qu'il était), homme âgé et d'un air très respectable, qui les appelait canailles, mais qui n'était pas de force à lutter contre eux. J'avais un bon rotin, le pied et la main lestes. En peu d'instans je fus près des deux hommes qui étaient au moment d'atteindre la belle éplorée ; j'assénai plusieurs coups sur la tête et les épaules de ces impertinens qui, après quelques *flic flac* de cette nouvelle danse, s'enfuirent sans demander leur reste. Je laissai la jeune dame pour aller délivrer son vieux cavalier ; ce fut l'affaire d'un moulinet, et le drôle qui le retenait s'en-

fuit avec la main pendante et endormie. J'étais maître du champ de bataille. Le vent et la pluie redoublaient de force ; la pauvre dame était évanouie ou à peu près ; je la pris dans mes bras, je dis au vieux monsieur de me suivre, et j'emportai le tout dans la petite maison du garde, à cent pas de là. Quand nous y fûmes, point de lumière ; la dame ouvrait à peine les yeux, le monsieur avait un peu perdu la tête ; je lui offris de me mettre en campagne pour tâcher de leur trouver une voiture ; il accepta, me dit qu'il attendait la sienne qui n'était pas arrivée encore, et me pria d'en chercher une. J'allai, je courus de côté et d'autre ; mais ce fut comme un fait exprès, je ne rencontrai que des fuyards ou des voitures pleines. Enfin, au bout d'une heure, essoufflé et ruisselant de pluie, je revins à la maisonnette ; bernique ! je n'y trouvai plus que le garde ; il me dit qu'après mon départ plusieurs personnes appartenant à la même société, étaient arrivées tout en émoi ; qu'on avait entouré la jeune dame toujours un peu souffrante ; qu'ensuite un beau carrosse était venu, qu'on l'avait mise dedans, et fouette cocher ! Le vieux monsieur, en montant en voiture, avait recommandé au garde de m'attendre, et le chargeant de mille excuses et de mille remercîmens pour moi, lui avait dit son nom pour me le redire. Mais l'imbécile l'avait si bien oublié et l'estropia si fort, que je ne pus rien y comprendre. Seulement je trouvai par terre un bouquet de marguerites que j'avais remarqué à la ceinture de ma belle dame ; je le ramassai, et je l'ai précieusement gardé jusqu'au jour de mon mariage, où j'en ai fait le sacrifice sur l'autel de l'hyménée, entre les mains de madame Gobillot !....

Pendant cette histoire, Ernest jeta les yeux sur sa future ; elle rougit, pâlit, regarda le notaire avec une certaine émotion, puis se tourna vers son fiancé, d'un air qui exprimait à la fois un peu de confusion, un peu de reproche et beaucoup d'amour. Ernest comprit tout, et il allait s'approcher de Louise pour lui expliquer leur double méprise et ce qui l'avait causée, lorsque madame de Breuil, qui peut-être en savait plus qu'elle n'en avait eu l'air, courut au notaire en s'écriant : Allons, Monsieur, le contrat ! le contrat ! ce sera la meilleure des histoires ! On s'aperçut alors qu'il manquait encore pour signer le cousin de madame de Breuil : C'est égal, signons toujours, dit-elle, puis elle ajouta : Le vieil avare ! il aura voulu venir par la diligence, et qui sait à quelle heure ces maudites voitures passent ici ?...

— Ne dites pas trop de mal des diligences, repartit madame de Sauvray, la pauvre chanoinesse, qui faisait au milieu de ces apprêts de noce une assez triste figure ; le hasard m'obligea, il y a trois ans, de voyager toute une nuit de cette façon avec mon oncle de Lancy, et je me souviens d'avoir eu pour compagnon de voyage un des jeunes gens les plus spirituels que j'aie jamais rencontrés. Il y eut tout de suite entre nous une sympathie, un charme d'in-

timité, et de sa part un empressement dont j'eus le bon esprit d'attribuer une partie à l'obscurité ; mais enfin je ne lui en sus pas moins de gré ; car, grâce à lui, ces heures dont je redoutais l'ennui et la fatigue, ont compté parmi les plus agréables de ma vie. C'est au point que j'y ai pensé souvent, trop souvent peut-être, et j'aurais fini par donner trop de place dans mon cœur à mon aimable inconnu, si je ne savais que la pauvre Louise de Sauvray est condamnée à vieillir sans aimer !

Et en finissant sa phrase mélancolique, la chanoinesse suspendit aux corniches un regard auquel Lucien répondit par un de ces soupirs qui n'attendent qu'un carré de papier et une écritoire pour se convertir en élégies.

Cette fois ce fut Ernest qui tressaillit et madame d'Aubrelles qui devina ; un instant après, elle se trouva près d'Ernest et lui dit :

— Il paraît qu'il y a eu deux bouquets et deux Louises : M'en aimez-vous moins ?

— Oh ! bien davantage, ou du moins bien mieux : Et vous?

— Je vous le dirai demain, répondit-elle; mais sa rougeur, son regard et son sourire avaient déjà répondu.

En ce moment, madame de Breuil, qui venait de signer, présenta la plume à son neveu, en lui disant tout bas :

— Eh bien ! mon pauvre Ernest, qu'avez-vous fait de votre idéal ?...

— Je l'ai changé contre le bonheur, reprit-il en lui montrant madame d'Aubrelles, et je ne me plains pas du marché.

FIN DU BOUQUET DE MARGUERITES.

SILHOUETTES D'ARTISTES

EN PROVINCE.

SILHOUETTES D'ARTISTES

EN PROVINCE.

I.

L'ARTISTE EN CAGE. — CARTER.
(Dompteur)

1840.

L'esprit français a fait cette fois à l'esprit des bêtes une politesse qui nous a coûté cher ; elles étaient venues le trouver et lui avaient dit, avec cette grâce qui caractérise les bêtes bien apprises: Puisque vous êtes notre aîné, veuillez nous traiter en frère ; composez-nous un drame qui ne soit pas assez spirituel pour nous faire tort; que vos acteurs n'y disent pas trop de jolies choses : vos preuves sont faites depuis long-temps, on attend les nôtres ce soir. Allons, un petit sacrifice d'amour-propre et vous serez récompensé, foi d'animal ! — A quoi l'esprit français a répondu, après force révérences : Qu'à cela ne tienne, mes chères sœurs ! enchanté de vous rendre service ! Je vais, pour vous plaire, me faire drame du Cyrque-Olympique ; nous aurons d'abord nombre de coups de fusil qui prouveront que la poudre est depuis long-temps inventée, et des plaisanteries qui le prouveront encore mieux. Je vous servirai ensuite des tirades sur la gloire des armées françaises et nos succès à Alger en 1840; je les ferai même chanter en couplets de bravoure, pour qu'on puisse dire : C'est aux ! Joignez à cela un peu de comique, tel que j'en invente pour les chevaux de Franconi, des entr'actes de trois quarts d'heure, et de farouches Bédouins perpétuellement victimes du courage des soldats frrrançais !.. Voilà tout

ce que je puis vous donner de mieux en ce genre, et si vous n'êtes pas contentes, mes chères sœurs, il faudra que vous soyez bien difficiles.

Tel est cependant le traité, ou, si vous voulez, le contrat qui nous a fait passer de si rudes heures! Si les bêtes avaient eu plus de confiance en elles-mêmes, si elles n'avaient pas cru avoir besoin, pour débuter dans le monde, du patronage d'un dramaturge moderne, leur succès et nos plaisirs auraient été plus complets. Elles ont agi, ces innocentes bêtes féroces, comme ces charmantes jeunes femmes qui, n'osant pas entrer seules dans un salon, prennent pour chaperon une de ces antiques et radoteuses douairières au nez crochu, aux robes zébrées et aux turbans fantastiques. Vous voudriez dire un mot à la jeune femme: c'est le chaperon qui vous parle, et Dieu sait combien de temps! Vous voudriez obtenir une valse: le chaperon vous offre sa tabatière et une place à son boston. Voilà ce qu'on gagne à se faire protéger.

On nous a donc entassés dans une salle où chaque coude et chaque genou étaient forcés de s'incruster dans le dos ou les côtes de son voisin, uniquement pour constater ce fait: combien l'esprit des bêtes est supérieur à la bêtise des hommes; nous en sommes sortis parfaitement convaincus; mais, voyez le guignon! on a dépassé le but au lieu de l'atteindre. L'esprit s'est constaté pendant cinq minutes, la bêtise pendant cinq heures; la proportion n'y était pas!

C'est dommage, cependant; car cela est beau, effrayant, sublime!

Oublions un moment, si vous voulez, cette longue et fastidieuse épreuve; oublions cette mystification en six tableaux qu'on appelle le *Lion du Désert;* pauvre lion écloppé comme une majesté constitutionnelle! pauvre lion malade, auquel il ne manque plus que le fameux coup de pied que vous savez! Voici Carter, il entre dans cette immense cage comme un roi dans sa salle des gardes; il se fait bon prince; il dit à chacun son mot; une chiquenaude à la panthère, un petit soufflet au léopard, un regard à la lionne, un coup de houssine au tigre, à ce tigre énorme et inquiétant dont les caresses ne sont jamais de très bon aloi et dont la griffe amicale laisse toujours un peu de sang pour signature. Puis, de cette remuante et rugissante salle des gardes, Carter fait une chambre à coucher; de ce vieux lion, il fait un matelas; de cette lionne, un édredon; de ce léopard, un oreiller; de cette panthère, une esclave amoureuse demandant un baiser à son maître; et de ce tigre toujours morose, une farouche sentinelle veillant à sa porte. Il se roule, s'enfonce, s'enveloppe, s'entortille dans ce lit de griffes et de gueules; il y disparaît tout entier, et l'on n'en voit plus sortir que sa tête, comme une tête de perdrix d'un immense pâté de Pithiviers; pâté formidable, immangeable, et qui pourrait être très mangeur. — C'est là, c'est là seulement ce qui est vraiment digne d'admiration et d'intérêt. C'est le cinquième acte de *Rodogune* faisant pardonner les quatre autres.

Et, à ce propos, vous croyez peut-être que je vais vous dire comme mon grand confrère le feuilleton parisien : ceci est le dernier mot de l'art dramatique; après Antony, Buridan, Marie Tudor, ces monstres à face humaine, qui étaient venus s'ébattre devant nous dans la cage du drame moderne, il ne nous restait plus qu'à transporter sur le théâtre de véritable bêtes féroces et d'en faire nos comédiens ordinaires; après tous ces héros à crinières ébouriffées, nous ne pouvions plus inventer d'autre crinière que celle de ce lion, d'autre héroïne échevelée que cette panthère! Allons! courage! transportons le Cirque et ses jeux sanglans dans la demeure de Corneille et de Racine! La décadence est complète, le goût se déprave chaque jour; chaque jour il faut une plus forte dose d'alcool à ces gosiers auxquels suffisait autrefois le lait de poule de la tragédie classique; la littérature se meurt; l'ordre social se dissout, etc., etc., — et je pourrais même partir de là pour demander la réforme électorale.

A mon sens, un semblable spectacle, en exceptant la part qu'y ont prise les dramaturges de Franconi, peut bien prouver que les bêtes se civilisent, mais non pas que les hommes s'abrutissent. Un opéra chanté faux, un drame joué à contre-sens, une comédie récitée sans verve et sans esprit, un de ces malheurs, en un mot, que nous rencontrons chaque jour, prouve bien plus contre la dignité humaine que le triomphe de cet homme, qui n'est, après tout, que le triomphe de l'intelligence sur la force. Toutes ces théories du goût qui se corrompt, des esprits blasés qui appellent sans cesse une émotion plus forte, des palais émoussés, des âmes endurcies, etc., ne sont autre chose qu'un paradoxe usé, ce qui est pire que tout, même qu'une vérité. L'homme est toujours le même, avec les mêmes goûts, les mêmes passions, le même penchant à rire de ce qui est ridicule, à s'émouvoir de ce qui émeut, à s'effrayer de ce qui est terrible. Quand viendra, pour jouer la tragédie, une artiste comme Mlle Rachel, Racine et Corneille feront d'énormes recettes; si, au plus fort succès de *Bérénice* ou d'*Iphigénie*, on eût annoncé tout-à-coup aux courtisans de Louis XIV, un homme entrant dans la cage du tigre comme ils entraient à l'OEil-de-Bœuf, ils s'y seraient jetés en foule, et Mme de Sévigné en eût écrit à sa fille une lettre plus stupéfaite encore que celle du mariage de Lauzun. C'est donc une erreur de ressusciter les vieilles histoires de dépravation et de décadence, à propos d'un homme industrieux qui a découvert qu'on pouvait dompter un tigre comme un cheval, et dresser un lion comme un caniche; car, ne nous y trompons pas, ceci est une invention, et rien de plus; une invention comme la vapeur et le daguerréotype; l'homme ne fait pas de prodiges; il fait des découvertes, et son grand art alors est de donner à sa découverte l'apparence d'un prodige. Ce qui est beau en ceci, c'est l'idée première, c'est le premier moment où un

homme s'est trouvé seul, sans autre défense que sa suprématie intellectuelle, en face d'un de ces terribles hôtes si peu accoutumés à de pareilles visites. Puis viennent l'imitation, l'exploitation, le charlatanisme, la mise en œuvre, le spectacle que l'on compose avec son idée; misères que tout cela, bonnes pour attirer la foule et gagner quelque vingt mille livres de rente! Ici donc, tout le drame a été dans cet avant-scène que personne n'a vu et qui a subi tant de commentaires, dans cette mystérieuse initiation aux fantasques instincts d'un élève qui pouvait avaler son précepteur à chaque coup de férule; le reste n'est rien; le drame visible fait avec ce drame inconnu ne nous en donne que la tisane, et Carter n'a plus qu'un moyen de devenir le plus grand poète dramatique de son temps; c'est de se faire dévorer.

Dans vingt ans nous ne prendrons pas la peine d'aller au bout de la rue pour assister aux gentillesses des bêtes féroces. On se dira : Gustave a mis le collier de force à son tigre; les lions d'Ernest l'ont versé dans une ornière. Et cela paraîtra tout simple; nous sommes à une époque de fusion et de pêle-mêle : bourgeois et grands seigneurs, gens d'esprit et imbéciles, honnêtes gens et fripons, rois et sujets, hommes et femmes, tout finit par se ressembler et se confondre. Eh bien! comme tout est en progrès, les hommes et les bêtes apprendront à s'entendre mieux encore; les bipèdes feront un pas, les quadrupèdes en feront deux, et nous voilà les meilleurs amis du monde. N'avons-nous pas commencé par échanger notre dictionnaire? Vous savez tous comment l'on appelle maintenant ce beau jeune homme à la chevelure ruisselante, empaqueté dans un irréprochable paletot et fumant un cigare long comme une baguette de tambour? Ce n'est plus un petit-maître, ni un muscadin, ni un merveilleux, ni un élégant, ni un fashionable, ni un dandy : c'est un lion. Et cette femme, sa digne compagne, qui court les steeples-chases, saute les haies, boxe et savoure le cigarito? Ce n'est plus une amazone, c'est une lionne. Et ce petit jockey qui se perdrait au besoin dans une de ses bottes à revers? C'est un tigre. Et cette beauté à la toilette compromettante, s'épanouissant dans cette calèche sans écusson? C'est une panthère. Et cette petite fille débutant dans la carrière des pirouettes morales et physiques? C'est un rat. Et ce spéculateur, cet homme d'argent acharné à sa proie? C'est un loup-cervier. Et le portrait d'une femme à la mode fait par un homme à la mode? Elle a de la race, elle est pur sang ou demi-sang, elle est bien jointée; l'encolure est souple, les allures bonnes, le poitrail passable, etc., etc. Vous verrez que tout Buffon y passera, et quand toutes nos maisons seront des ménageries, nul ne s'étonnera plus, n'est-ce pas, qu'il y ait des ménageries qui ressemblent à des maisons?

Tant il est vrai que, dans notre malheureux siècle, tout s'en va! Les bêtes même s'en vont! Il nous restait encore ce préjugé du lion qui rugit, du tigre

qui dévore, de la hyène qui déchire. On nous en avait compté de si belles histoires ! Nous avions si souvent tressailli d'un si délicieux effroi en lisant quelque sauvage épopée dont ils étaient les sanguinaires héros ! Et maintenant voilà qu'on étouffe la voix du lion, qu'on lime les dents du tigre, qu'on réprime chez la hyène ce tic implacable qui survit à la faim ! Ah ! qu'avez-vous fait de mes pauvres bêtes féroces, de cette poésie du désert et de la forêt, de ces formidables cris qui retentissent la nuit dans le lointain, pendant que le voyageur inquiet se serre autour d'un grand feu qui le réchauffe et le rassure ? Et que nous restera-t-il maintenant à raconter à nos enfans ? — Grand-père, nous diront-ils, contez-nous une de ces sombres histoires de revenans qui font tant frémir ! — Hélas ! mon bel enfant, nous sommes devenus des gens trop civilisés pour que le revenant soit encore possible ! ta nourrice même n'y croit plus ! Les vieilles abbayes, les cloîtres aux noires arcades, les châteaux gothiques aux longs corridors, tous ces mystérieux asiles de l'âme en peine qui revient soupirer parmi les vivans, tout cela n'est plus, tout cela est devenu fabrique, usine, manufacture ! Au lieu du murmure du vent qui s'accorde si bien avec les gémissemens du fantôme, il n'entendrait plus que le grincement des roues, la scie stridente, ou le marteau de l'entrepreneur retombant lourdement sur les dernières pierres du passé, comme les leçons de la réalité sur nos dernières illusions ! Plus de revenant aujourd'hui, mon bel enfant ! Dors bien vite, car je n'ai rien à te dire. — Alors, grand-père, une histoire de voleurs, de ces gens qui vous arrêtent dans un bois et vous conduisent ensuite dans une caverne ! — Hélas ! mon fils, le bois et la caverne, aujourd'hui, c'est le monde, c'est le salon, c'est la Bourse, c'est le gouvernement, c'est le ministère ! Pour te conter une histoire de voleurs, il faudrait te faire toute notre histoire politique, industrielle et morale, et celle-là ne t'amuserait pas ; elle est déjà bien assez triste pour nous, vieux enfans, qui sommes forcés de la savoir ! — Alors, au moins, une histoire de bêtes féroces, de ces animaux qui vous croquent comme je croquerais une dragée ! — Hélas ! mon fils, nous venons de voir un homme qui, avec une houssine et un regard, fait de ces animaux ce qu'il veut ! Le tigre cause familièrement avec lui ; le lion lui ôterait son chapeau, s'il en avait un ; la panthère lui demande humblement pour son déjeuner une douzaine de biscuits à la cuillère, trempés dans une bavaroise ; un de ces jours la hyène ouvrira une souscription pour les agneaux orphelins dont elle dévora les parens dans le temps de ses erreurs. Que veux-tu que l'on raconte désormais de bêtes aussi progressives ? Dors, mon bel enfant, et rêve, si tu peux, de revenans, de tigres et de voleurs ; car, moi, je n'ai plus rien à t'en dire ; il n'y en a plus.

Pauvres bêtes ! — Mais, du moins, quand nous les aurons bien humiliées ; quand nous aurons décidé que sa majesté dévorante, le lion, ne règne pas et

ne gouverne pas davantage ; quand la critique aura donné un coup de patte au tigre qui ne le lui rendra point ; quand nous les aurons attelés à notre brouette dramatique ; quand nous en aurons fait des pères nobles, des jeunes premiers et des ingénues ; quand nous leur aurons tout enlevé, même leurs noms, même la chose la plus simple, l'envie de nous manger, il leur restera une consolation, c'est de se civiliser encore un peu plus, de perfectionner leurs études, et d'en apprendre assez pour entendre ce qu'on dit autour d'elles et pour lire ce qu'on écrit à leur propos. Heureuses bêtes ! elles seront bien vengées !

II.

L'ARTISTE EN HAILLONS. — ROBERT-MACAIRE.

1840.

Après Carter, Robert-Macaire; après les gentillesses de la ménagerie civilisée, les politesses du bagne bien appris. Nous nous formons ainsi peu à peu une petite collection artistique, dramatique et littéraire, qui n'est peut-être pas de nature à ennoblir notre intelligence, à éclairer notre esprit, élever notre cœur ou fortifier notre raison, mais qui nous prépare d'excellentes connaissances, si jamais l'ordre de choses nous déporte au Sénégal ou à Rochefort, en qualité de journalistes récalcitrans; il est bon d'avoir des amis partout.

Ne trouvez-vous pas cependant (et ici pardonnez-moi de moraliser un peu; tant de grands docteurs sont devenus de déplorables saltimbanques, que le feuilleton, ce pauvre saltimbanque littéraire, peut bien se transformer en docteur pour cinq minutes), ne trouvez-vous pas qu'il conviendrait d'en finir avec les haillons et les gants jaunes de ce misérable héros? Ne trouvez-vous pas qu'il serait à propos que M. Robert-Macaire, et son digne ami M. Bertrand, et le baron, son digne beau-père, et Eloa, sa digne femme, et tout ce monde nauséabond qui sent le rance et se remue dans la fange, sans nous en épargner les éclaboussures, montât dans une bonne voiture cellulaire, se dérobant pour jamais aux acclamations du peuple le plus spirituel et le plus poli de l'univers?

Voilà bien long-temps, ce me semble, qu'on nous en parle, qu'on les pose, qu'on les habille, qu'on les promène devant nous! Voilà bien long-temps que nous connaissons les pièces de cet habit, le grincement de cette tabatière, les plis de cette cravate, le fond et la forme de toutes ces choses, même de ce chapeau qui n'a plus ni forme ni fond! Tout cela n'était pas neuf la première fois, et est bien vieux aujourd'hui! Mais c'est là une des tristes et humiliantes infirmités de la province; un beau soir, quelque Parisien blasé, quelqu'auteur

à bout d'inventions dramatiques, quelque comédien fantasque, en quête d'une création nouvelle, viennent à s'éprendre de quelque idée bizarre ; ils la ramassent n'importe où, dans le ruisseau de la rue, dans le préau de la prison, à la porte d'un tripot ou d'un mauvais lieu ; ils la débarbouillent, cette intéressante orpheline, l'endoctrinent, la civilisent, la vêtissent, la lancent dans le monde ; et si ce monde qui s'ennuie de lui-même, décide, entre deux bâillemens, que l'idée est originale et piquante, s'il bat des mains devant ce cynisme beau diseur qui s'étale et fait la roue devant lui, si sa corruption toujours incomplète, contrainte et timide s'extasie au tableau de cette dépravation hardie, naïve, pérorante, voilà un grand succès! Tout Paris y va ; les bons mots du héros sont dans toutes les bouches ; les élégans lui empruntent ses haillons, sa voix, sa langue, ou, pour mieux dire, son argot ; et, pour dernier triomphe, le jour où tout Paris le sait par cœur, le jour où il n'a plus rien à en apprendre, et où un dégoût salutaire succèderait peut-être à une curiosité malsaine, arrive la censure pour supprimer la pièce, comme le guet, au moyen-âge, pour arrêter un duel quand le vainqueur essuyait son épée et quand le vaincu rendait l'âme ; arrive l'interdiction officielle, qui fait presque un martyr de ce héros dramatique. La police a mis six mois, un an, quelquefois plus, à s'apercevoir que la pièce blessait la morale. Que voulez-vous? La police et la morale mettent toujours beaucoup de temps à faire connaissance !

Alors, l'idée mise à la porte de ce théâtre vide, arrachée à cette foule qui n'en veut plus, songe à faire sa tournée. Déjà Paris l'a oubliée pour quelque chose de plus original et de plus piquant encore : Robert-Macaire pour le Chourineur, par exemple; mais la province est là, bouche béante, attendant que Paris, qu'elle paie assez pour cela, lui envoie ses livres, ses modes, ses pâtes pectorales, ses drames et ses gouvernemens, avec la manière de s'en servir.

Allons, prends ta besace, Robert-Macaire, tu la remplaceras, chemin faisant, par la valise de quelque complaisant voyageur! Demande un passeport à quelque haut personnage, ton ancien ami, et commence ton pèlerinage ; c'est maintenant à notre tour de jouir des grâces de ta personne, des beautés de ta théorie sociale, des mosaïques de ton pantalon garance, et du bandeau de soie noire qui cache ton œil à l'admiration des nôtres. Mais, hélas! tout cela a perdu le piquant, l'attrait, le prestige des premiers jours ! De tout cela il ne reste plus qu'une pauvre brochure enfumée, bien étonnée du bruit qui s'est fait autour d'elle, et la Province, cette sage et honnête personne, qui n'a souvent d'autre bien que sa sagesse et d'autre esprit que son honnêteté, feuillette vainement ces pages, auxquelles elle est assez heureuse pour ne rien comprendre. Pour elle ces pages n'ont point de sens, et une innocente élève du Sacré-Cœur, lisant *Lélia*, ne serait pas plus dépaysée ; pour elle un voleur est toujours un voleur, un homme de mauvaise mine, à la voix rauque, abruti

par le vice, et plus familier aux jeux de mains qu'aux jeux de mots : pour elle le gendarme même n'a pas perdu son prestige, et quand elle le voit passer en belle tenue, dans la grande rue et sur la grande place, elle est prête à croire au gendarme : Ah! laissez-lui sa foi et son ignorance, ces deux bonheurs des intelligences modérées ! ne cherchez pas à en faire une rouée de cette respectable mère de famille ! n'essayez pas de l'initier aux impurs secrets de cet esprit, de cette élégance, de ces mœurs étranges, qui ne seront jamais ni ses mœurs, ni son élégance, ni son esprit! et surtout ne lui redites pas trop qu'il peut y avoir des voleurs spirituels, grands parleurs, habiles à duper leur monde, haut placés dans les bureaux d'entreprises industrielles ou autres, et d'une éloquence très propre à toucher les fonds les plus secrets de nos âmes et de nos bourses, car elle finirait par le croire !

Et puis cela est bien humiliant pour notre époque, pour cette majestueuse période de quinze années qui commença où vous savez, que tant de livres aient été écrits, tant de pièces jouées, que tant d'hommes inventifs se soient attelés au char dramatique et littéraire, et qu'après tout nous n'ayons pu mettre au monde et populariser qu'un seul type, Robert-Macaire ! Je me trompe, il y en a eu un autre, effacé aujourd'hui, mais qui a vécu assez long-temps pour avoir droit à notre souvenir : c'est Mayeux. Ainsi (ô néant des vanités humaines !) nous qui devions enfanter de si grandes choses, nous dont l'éducation intellectuelle était l'orgueil de nos maîtres, nous qui nous sommes regardés un moment comme les rois de la pensée et qui avons eu pour courtisan Châteaubriand lui-même, nous qui parlions de refaire toute la littérature, toute la philosophie, toute la politique, toute la société contemporaine, voilà ce que nous avons inventé: Robert-Macaire et Mayeux ! La double facétie de la difformité du cœur et de la difformité du corps ; l'étalage effronté, cynique, goguenard du vice se pavanant au lieu de rougir, de la laideur coquetant au lieu de se taire ! Le vêtement pailleté de la civilisation, de la raillerie, du paradoxe, jeté sur une épaule marquée et sur une épaule de travers ! le voleur systématique et le bossu symbolique ! Quels dignes héritiers, quels nobles descendans de cette belle race littéraire dont le blason est une de nos gloires ! Il me semble les voir entrer, tout souillés des immondices du carrefour, dans cette calme et imposante galerie qui contient tous nos portraits de famille, à nous, écrivains grands et petits, de toutes les classes et de tous les styles. Qu'en diriez-vous, fines et railleuses créations de Rabelais, chefs-d'œuvre de gaîté, de bon sens et de verve, joyeux ébats de l'esprit moderne débarrassé de ses langes? Vous murmureriez tristement que ce n'était pas la peine de nous apprendre à avoir de l'esprit et à parler notre belle langue, pour que cette langue et cet esprit se mîssent, après trois cents ans, au service de ce paradoxe ignoble et rabougri ! — Et Alceste, Tartufe, Harpagon, ces types immortels

et sublimes d'une littérature à son apogée! Je crois voir Alceste montrer à Philinte les nouveau-venus en lui disant : « Eh! bien, n'avais-je pas raison? voilà ce que les hommes deviendront un jour! » et Philinte lui-même ne plus savoir que lui répondre, et Harpagon, effrayé, mettre ses mains sur ses poches et courir à sa chère cassette, plus compromise que jamais; et Tartufe se plaindre doucereusement de n'être pas venu dans un temps où le vice fêté n'a qu'à s'épanouir au grand soleil, et où on lui eût épargné sa haire, sa discipline, et surtout la tirade de l'exempt! — Et Dorante, Araminte, Silvia, ces caprices coquets et maniérés, mais charmans encore! comme, à l'arrivée de ces hôtes de mauvaise, mine ils détourneraient vite leurs têtes élégantes et poudrées! comme leurs nerfs délicats seraient agacés par ces grosses voix, par cette odeur de cabaret, par cette terrible friperie! Avec quel courroux ces belles et sentimentales marquises, ces gracieux petits-maîtres demanderaient à Lafleur ou à Dubois comment ils ont laissé monter cette canaille; et quand ils apprendraient que ce sont là leurs descendans et leurs héritiers, que c'est à ce degré qu'est descendue toute cette élégance, tout cet esprit, toute cette grâce, toute cette sensibilité raisonneuse et musquée, quelle surprise pour eux et quelle honte pour nous! — Mais je m'imagine que le plus choqué de tous serait Figaro; Figaro, le leste et adroit avant-coureur des idées nouvelles, l'étincelant diseur de bonne aventure révolutionnaire; Figaro ne voudrait jamais reconnaître ces derniers enfans! — Allons donc! dirait-il, ne me parlez pas de ce peuple ni de cette révolution dont vous sortez; ce ne peut être que la fille bâtarde et rachitique de la mienne! La mienne est terrible; la vôtre est ignoble. J'apprenais à mon peuple à réclamer ses droits et à détruire les priviléges; vous apprenez au vôtre à voler les foulards et à tricher les actionnaires. Laissez-moi mes ruines; elles sont plus nobles que vos guenilles! Si vous êtes l'emblème de votre époque, de votre gouvernement, de vos gens d'esprit, de vos ministres, tant pis pour eux! J'aimerais mieux reprendre ma savonnette et mes rasoirs, qu'occuper la moindre ou la plus grande place dans cette société-là! Et maintenant, allez-vous en bien vite, mes chers amis, sans quoi je vais crier : Vive le roi! vive la noblesse! vivent les abus! vive l'ancien régime! et leur demander pardon, chapeau bas, des sottises que j'ai fait faire, et des mauvais garnemens qui se réclament de moi! — Voilà comment seraient accueillis les arrivans, et voilà l'humiliation que nous aurions à subir, nous, leurs introducteurs, nous qui, après tous les héros de bon goût dont la place est marquée dans notre histoire intellectuelle, pièces d'or frappées par le génie ou le talent à l'effigie de leur époque, n'avons su émettre dans la nôtre que ce sale et misérable billon : au physique, Mayeux; au moral, Robert-Macaire!

Et encore ne croyez pas que vous ayez inventé celui-là, car je ne veux pas

même vous laisser ce triste et dernier honneur! Le voleur sémillant, facétieux, amusant, trop amusant peut-être, nous l'avions déjà, et inventé par un homme plus spirituel à lui seul que tous nos dramaturges ensemble! Vous souvenez-vous encore (car on nous apprend tant de choses que nous pourrions bien oublier les anciennes), vous souvenez-vous d'un certain auteur intitulé Lesage, et d'un certain livre appelé *Gil Blas*, source éternelle de bonne et franche poésie comique? C'est là qu'on vole avec grâce, c'est là qu'on rencontre d'adroits fripons qui prennent des détours si ingénieux et si subtils, qu'on n'a pas le courage de leur en vouloir! Scipion, Ambroise de Laméla, don Raphaël, excellentes figures qui font rire sans remords! La seule histoire de Samuel Simon vaut Robert-Macaire tout entier; et puis, quelle différence! comme ces voleurs cherchent peu à s'ériger en système! comme on les force de se plier à nos manières et à notre langage, au lieu de nous initier à leur langage et à leurs manières! Comme la morale reprend vite ses droits! Comme le San-Benito de l'inquisition où se cachent les pâles visages d'Ambroise et de Raphaël, fait justice de leurs triomphantes bouffonneries! Comme dans tous les linéamens de leurs physionomies joyeuses, le crayon de l'artiste a glissé avec finesse, au lieu de s'écraser sur la pierre et de pousser au noir! Comme, en un mot, *Gil Blas* est un livre de bonne compagnie, même quand il peint des gens qui n'en sont pas, et comme *Robert-Macaire* est un ouvrage de mauvais ton, même quand il est toléré par la bonne compagnie!

C'est pourquoi tant que Paris ne nous enverra pas de meilleurs livres à admirer, de meilleurs drames à applaudir et de meilleurs exemples à imiter, nous resterons honnêtes gens, ainsi qu'il convient à de bons provinciaux qui n'ont rien de mieux à faire; nous relirons *Gil Blas*, comme il sied à des hommes de goût qui n'ont rien de mieux à lire; et nous laisserons Robert-Macaire à ces esprits malheureux et blasés qui ont besoin, pour se dérider un peu, qu'on les amuse aux dépens de la morale, de l'honneur, de la probité, de la piété filiale, de l'autorité paternelle, des affections saintes de la patrie et du foyer domestique: inaliénable patrimoine de l'humanité, nobles et précieux papiers de famille qu'une civilisation en délire peut renier un jour, mais qu'elle ne remplacera jamais!

III.

L'ARTISTE EN CRIME.

1841

Il y a, de par le monde, cinq ou six mille publicistes prêts à nous dire, jour par jour, ce qui se passe à Beyrouth ou à Astracan, à Tombouctou ou à Mostaganem : ils possèdent leur Orient sur le bout du doigt; l'Egypte n'eut jamais pour eux d'hiéroglyphes, et ils ne disent plus, comme au temps de Montesquieu : Comment peut-on être Persan? La Chine même a droit à leur affection la plus tendre, et, dernièrement, le rédacteur grave d'une revue grave, s'extasiait gravement sur la religion des Chinois, et proclamait le culte de Fô beaucoup plus raisonnable que nos superstitions catholiques. Grâce donc aux voyageurs et aux journalistes, qui, comme chacun sait, ne racontent que ce qu'ils ont vu et ne parlent que de ce qu'ils connaissent, nous pouvons avoir sur tous les points du globe des renseignemens précis. Un seul pays est excepté de cette attention, de cette étude, de cette bienveillance générale : c'est tout simplement cette contrée sauvage et inconnue qui s'étend de Quimper à Fréjus et de Bayonne à Thionville ; ce sont ces grandes steppes intellectuelles, sociales, politiques, financières et artistiques qu'on nomme la province. Il y a là trente-un millions et quelques cent mille êtres vivans que les géographes appellent âmes par politesse, et qui peuvent penser, parler et agir, sans qu'on s'informe jamais ni de leurs idées, ni de leurs actions, ni de leurs paroles. Si on leur donne des préfets, des magistrats, des gendarmes, c'est uniquement pour la forme, et pour qu'ils s'imaginent être administrés ; dans le fait, ils n'ont et ne peuvent avoir qu'un fonctionnaire sérieux, le percepteur ; car, tout en s'occupant très peu de ce qu'ils veulent, de ce qu'ils disent ou de ce qu'ils font, on s'occupe très fort de ce qu'ils paient. Sous ce rapport même leur importance s'accroît à mesure que leurs charges augmentent,

et plus le gouvernement auquel ils ont affaire est intéressé, plus ils deviennent intéressans.

Je me trompe pourtant, et la province a un autre moyen de faire parler d'elle. Si personne n'y songe, tant qu'elle reste ce qu'elle doit être, une bonne et sage personne, une société de simples honnêtes gens, qui sont quelquefois des honnêtes gens fort simples, elle attire tous les regards dès qu'elle a l'honneur de produire un grand criminel. Qu'un Bourguignon ou un Provençal sauve un enfant à la nage, publie un bon livre, invente une charrue-modèle, concoure pour le prix Monthyon ou envoie à son conseil municipal de bons et dévoués citoyens, il n'en sera pas plus question que du grand Namaquois, et c'est tout au plus s'il obtiendra les honneurs du *canard* dans le *Journal des Villes et des Campagnes*; mais qu'il s'avise d'assassiner les auteurs de ses jours, de couper en morceaux un certain nombre de ses semblables, d'empoisonner un ou plusieurs membres de sa famille, il devient aussitôt plus important que s'il était Turc, Egyptien ou Chinois. A l'instant même les grands journaux s'en emparent; leurs immenses colonnes, qui ne sont pas tout-à-fait celles de l'ordre social, se remplissent du récit tragique, des préliminaires, des détails, des plaidoyers et des débats. La France entière se presse aux portes et s'accroche aux fenêtres d'un palais de justice. Le moindre témoin appelé dans l'affaire a le plaisir de voir son nom imprimé, publié, commenté, colporté à cent mille exemplaires, et son improvisation gasconne ou limousine passée à l'alambic des sténographes, ni plus ni moins que le français de nos élus législatifs. Les peintres à la mode se chargent de conserver à la postérité les traits de l'illustre scélérat. Les féconds et spirituels romanciers en font une étude psychologique, une monodie intime, et nous racontent pathétiquement son âme mal comprise et surtout mal traduite. La ville où s'est accompli le magnifique forfait prend rang parmi les pays civilisés; son existence est révélée à l'attention publique; le compte-rendu de sa cour d'assises détrône le premier-Paris déloge les affaires de Suisse, éclipse les nouvelles d'Afrique, éteint les voyages princiers, jette notre politique dans l'ombre et notre diplomatie dans le clair-obscur. On va à Eliçabide, à Peytel ou à madame Lafarge, comme on va aux eaux, aux bains de mer ou au *Diable à Quatre*. Les étrangers, les curieux, les oisifs, les femmes romanesques, toute cette foule civilisée qui ne ferait pas un pas pour connaître un établissement utile ou un homme estimable, afflue dans cette petite ville, achalande ses auberges, décuple le prix de ses denrées; si bien que, pour la bagatelle d'un père égorgé ou d'un mari étranglé, tout un pays se trouve illustré, visité, parcouru, enrichi, et que, si la reconnaissance et la logique avaient le moindre empire en ce monde, les aubergistes, les débitans de flacons, les cafetiers, et, en général, tous les marchands de la

ville, devraient élever à ces étranges bienfaiteurs un monument avec cette inscription : « Aux grands assassins la patrie reconnaissante ! »

A parler sérieusement, n'est-ce pas là un singulier travers ? N'est-ce pas, comme dirait M. Sainte-Beuve, tourner à l'Érostrate d'une façon fort peu rassurante pour la société, la famille, le repos de chacun, la vie de tous, les mœurs publiques et privées : pauvres temples d'Éphèse dont les destructeurs font de si scandaleuses fortunes! Quoi ! pour occuper de soi, chose si flatteuse ! pour faire du bruit en ce monde, chose si enviée ! pour devenir le héros d'un mois, à une époque où les grandes choses durent une semaine et les grands hommes un jour, il suffira de briser violemment l'ordre et de mériter un brevet d'invention dans le mal ! Et tout-à-coup une nation intelligente, inquiète, affairée, se détournera des graves questions, des grands intérêts qui l'agitent, qui la divisent, qui la menacent peut-être, pour regarder attentivement et de tous ses yeux au fond de ce triste bocal des monstruosités morales qu'on appelle un procès criminel! Ayez, si vous le voulez, des Geoffroy Saint-Hilaire pour chacune de ces énormités ; livrez-la à la méditation de ces observateurs attentifs, naturalistes du monde moral, qui classent le vice et étiquettent le crime; mais qu'ils imitent l'illustre savant du Jardin-des-Plantes; qu'ils conservent soigneusement dans l'esprit-de-vin de leurs statistiques leur assassinat phénoménal, leur meurtre à trois têtes et leur empoisonnement à six pattes ; qu'ils en fassent un rapport exact et discret à leurs collègues compétens, et que tout s'arrête là ; que le gros public qui fait les succès de vogue, ne coure pas à ce tribunal pour faire de cette sellette un théâtre, de ce crime un spectacle, de ce criminel un grand rôle ; ou bien alors vous encouragez par vos empressemens cet étrange et périlleux amour de destruction et de révolte, qui est un des démons familiers de l'âme humaine, et que nous n'avons rendu que trop puissant! Et cela, dans quel temps, je vous le demande ? dans un temps où, de toutes parts, à vos pieds ce matin, à vos côtés ce soir, sur vos têtes demain, fourmillent des générations inquiètes, se pressant avec une aveugle ardeur aux avenues encombrées ; âmes avides, ambitieuses, mécontentes de leur place au soleil, visant sans cesse au grandiose, à l'inattendu, à l'étrange, parce qu'elles ne sont ni assez fortes pour atteindre à ce qui est grand, ni assez pures pour se contenter de ce qui est bien ! Dans un temps où tout le monde se pose, se drape, se grandit, s'exagère, fait le beau, l'éloquent, le brave, monte sur un piédestal ou sur des échâsses ; où le charlatanisme est le roi du monde, où le gouvernement est un programme, l'industrie un prospectus, la littérature une réclame, le théâtre une affiche, le commerce une annonce ! Eh bien ! vous aurez aussi le charlatanisme du crime, les fanfares et les trombones de cours d'assises, un Bilboquet tragique, un Frédéric-Lemaître sérieux ! Quand un homme aura essayé de tout pour s'enrichir, pour s'illustrer, pour être regardé au

moins, et que ses efforts auront été vains, il lui restera ce dernier moyen de devenir quelque chose, de vous intéresser et de vous émouvoir; et, en vérité, il ne faudrait pas avoir le moindre arsenic dans sa poche, et sous sa main la moindre femme ou le moindre mari, pour se refuser cette illustration, pour vous priver de ce plaisir !

Et ceci est d'un effet bien plus sûr que cette manie de célébrité par le suicide, contre laquelle vous avez écrit de si bonnes et belles pages : l'homme découragé, le poète incompris, l'amant rebuté, l'artiste méconnu, qui, pour faire une fin brillante, se condamnent et s'exécutent eux-mêmes, n'ont pas le plaisir d'assister en personne à cette célébrité qu'ils poursuivent ! Le drame dont ils sont les héros se noue et se rompt en même temps; ils n'occupent le monde que parce qu'ils en sortent, et leur seul moyen pour attirer les regards, c'est de les fuir. Ils font, à ce qu'il nous semble, une assez mauvaise affaire, et finissent en dupes parce qu'ils commencent en victimes; mais le grand homme du Code pénal a tout le temps de jouir de sa gloire, de savourer sa grandeur, de s'envelopper superbement dans la pourpre de son crime. Il y a donc tout à gagner pour lui, ce qui rend la chose plus séduisante, et tout à perdre pour ceux qu'il tue, ce qui la rend plus dangereuse; car n'oublions pas que tout homme susceptible d'être tué, peut devenir, pour l'artiste en assassinats, un sujet magnifique, et que nous sommes tous exposés à être pour quelque chose dans sa gloire.

Mais peut-être n'y mettez-vous pas tant de malice ; vous cherchez des émotions, voilà tout. C'est possible, c'est probable même; mais voyez alors quelle inconséquence ! Lorsque parurent certaines productions de l'école moderne (et loin de moi l'idée de les défendre !), vous n'eûtes pas assez de malédictions et d'anathèmes pour réprouver ces épouvantables abus de la vérité dans la laideur, de la poésie dans le mal ! Vous vous demandiez avec effroi si nous étions tout-à-coup devenus des Barbares, pour encourager ainsi l'art contemporain à ces atroces excès, pour en faire un bourreau et un boucher ! De quel droit, je vous prie, cette délicatesse ? Vous, critique spirituel et poli, qui avez fait entendre tant d'exclamations plaintives lors des tueries de la *Tour de Nesle*, que pensez-vous de cet étrange Buridan, qui tue par passe-temps, *pour le plaisir ?* Vous, femmes élégantes et délicates, qui avez usé tant de flacons et de mouchoirs devant les poisons des Borgia, que dites-vous de ce poison qu'on aspire, qu'on boit et qu'on mange pendant quinze jours, de ce cadavre infect qu'on exhume après huit mois, et dont la chimie incertaine se dispute les lambeaux ? Ceci n'est plus le théâtre avec ses illusions, l'art dramatique avec ses ménagemens : c'est la vérité sanglante, nauséabonde; c'est le vrai morceau de chair humaine, coupé, broyé, pétri devant vous, sans que vos yeux se détournent, sans que votre odorat se révolte, sans que votre cœur se soulève

Vous voyez donc que nos hardis dramaturges n'étaient pas si coupables, que vous aviez tort de demander grâce pour vos nerfs, et que nos fables et nos romans sont de l'eau de rose auprès de ces vérités et de ces histoires! Et pour sortir bien vite de cet affreux inventaire de sang et de pourriture, sous un autre point de vue quelle inconséquence encore! Vous repoussez avec raison ces tristes inventions du paradoxe moderne qui poétisent le mal, exaltent le désordre, prêtent à la rébellion morale les séductions du génie, les prestiges de l'héroïsme, presque les palmes du martyre! Vous vous indignez, ou, ce qui vaut mieux encore, vous vous moquez de ces types orgueilleux et maladifs, enfantés par notre siècle, trop hautains pour se résigner, trop pressés pour attendre, trop grands pour le travail, trop vertueux pour le devoir! Eh bien! cette curiosité, cet intérêt dont vous entourez les suprêmes excès de ces déplorables esprits, n'est-ce pas un peu de cette gloire qu'ils veulent, un peu de cette grandeur qu'ils rêvent, quelque chose de cette palme sinistre dont la conquête les a séduits? Cessez donc d'être les complices de ces sophismes que vous détestez! Ne soyez plus pour rien dans ce cortége insensé qui s'attache à ces horribles triomphateurs et les suit jusqu'à leur sanglant Capitole! Puis, si vous ne savez plus où porter votre attention et vos regards, accordez-en un peu plus aux hommes et aux femmes dont l'ambition ne fut pas si haute, et qui se contentent d'être tout simplement d'honnêtes femmes et d'honnêtes gens; et croyez bien que, par le temps qui court, il y a aussi, parmi ceux-là, des héros et des martyrs inconnus, auxquels il a fallu plus de courage, plus de force, plus de vertu même, que pour égorger un parent ou empoisonner un mari!

C'est pourquoi, si j'avais le malheur d'être gouvernement, comme dit le *gamin* de Charlet, je voudrais ajouter au Code pénal un article ainsi conçu : « Tout homme prévenu d'un trop beau crime, sera jugé à huis-clos; il sera défendu aux feuilles publiques d'en faire mention, sous peine d'amende. »

Et si j'avais l'honneur d'être journal, je voudrais n'entretenir mes lecteurs que de beaux traits, de bonnes actions, d'actes de vertu et de dévoûment. Je n'aurais pas beaucoup d'abonnés; je ne pourrais pas paraître tous les jours; je serais peu amusant, peut-être, mais très édifiant à coup sûr, et il y a tant de journaux qui ne sont ni l'un ni l'autre!

[Les "Mémoires" de Mme Lafarge]

Un an après.

Pendant que je vous racontais l'histoire du crime en province, voici qu'il a écrit lui-même son roman : surtout ne crions pas trop fort ; n'imitons pas certains journaux dont la vertu effarouchée a fait, à ce sujet, une explosion d'autant plus terrible qu'on s'y attendait moins, d'autant plus forte qu'elle avait été plus long-temps contenue. Les saintes colères n'appartiennent qu'aux bonnes consciences, et pour avoir le droit d'être sans merci, il faudrait être sans reproche. Aussi, ces austères redresseurs de torts nous ont fait un peu l'effet de ces criminels qui se hâtent de dénoncer leurs complices pour faire croire à leur propre innocence, ou de ces prudes de médiocre aloi qui parlent bien haut des débordemens de leur prochain pour donner le change sur leurs équipées. Le courroux de ces don Quichotte impromptus a paru beaucoup trop bruyant pour ne pas être factice, et, quoi qu'ils en aient dit, le feuilleton, le roman, la littérature moderne ont dû reconnaître dans le fait de Marie Capelle ce type si souvent caressé dans leurs rêves, cette éternelle et paradoxale anti-thèse de la grandeur dans le mal, de la beauté dans le vice, de l'élégance dans le crime. Pour nous, écartons un moment tout accessoire personnel, et à propos de cet inconcevable testament d'un crime dont nous avons fait une célébrité, et d'une célébrité dont nous devrions nous faire un crime, essayons, s'il se peut, d'être journaliste sans parti pris, moraliste sans emphase et pessimiste sans pléonasme.

Un écrivain habile, pour lequel je professe une respectueuse déférence, a entrepris, dans une série d'articles fort remarquables, de remonter à la source du crime de madame Lafarge. Il en a cherché et trouvé l'origine dans l'atmosphère morale qu'a respirée l'héroïne du Glandier, dans les dangereux conseils que le roman a murmurés à son oreille, et, se servant d'une métaphore aussi juste que saisissante, il a dit que madame Lafarge n'avait eu qu'à matérialiser le poison infiltré dans son cœur par une société corrompue et corruptrice. A cet éloquent réquisitoire fulminé contre notre époque, on a répondu par le nom des grands criminels qui ont vécu en d'autres temps. Que ferez-vous, a-t-on dit, de la Brinvilliers, de la Voisin, contemporaines de Corneille et de Racine, comme Marie Capelle est contemporaine de Victor Hugo et de George Sand ? Accuserez-vous aussi leur siècle, le siècle de Louis XIV, celui que vous vénérez entre tous ?.... etc...., etc..... Je trouve beaucoup de vrai dans la statistique morale dressée par M. Nettement, et cependant quelque chose de

plausible dans la réponse; il y a là, selon moi, une grande et décisive distinction à faire. Le crime en lui-même, œuvre d'un hideux calcul ou d'un affreux désespoir, est de toutes les époques; il appartient à l'humanité tout entière comme un fatal et inaliénable héritage, et l'on retrouve sa généalogie dans la longue histoire de la perversité humaine, qui n'a accepté d'aucun temps ni démenti ni lacune. Mais ce qui appartient franchement à notre siècle, ce qui doit en être la condamnation et la honte, c'est la mise en scène du crime, la valeur romanesque et sociale accordée tout-à-coup à cette femme, parce qu'elle vole avec esprit, empoisonne avec élégance et étiquette ses paquets d'arsenic de charmantes moqueries aux dépens de l'honnêteté limousine; c'est encore cet immense retentissement donné par la presse à une affaire de cour d'assises, et prodiguant aux grandeurs du crime quelque chose des magnificences de la gloire; ce sont, enfin, et surtout, ces étranges mémoires, plaidoyer posthume calomniant les vivans au profit d'une morte; livre d'autant plus perfide que le ton en est plus décent et la forme plus polie; œuvre sans nom, dont la libre publication déshonore le pays qui la subit et le pouvoir qui l'autorise.

Voyez la Brinvilliers, la Voisin, puisque ce sont là des noms qu'on a rappelés le plus complaisamment. Elles se détachent, comme de pâles et sombres fantômes, sur le fond radieux du siècle qu'elles effrayèrent. Rien de ce qui les entoure ne les suppose ni ne les explique. On chercherait en vain dans cette littérature si correcte, dans cette poésie si pure, dans cette société si régulière, le germe qui, développé par une nature corrompue, est devenu le poison versé par leurs mains. Non, elles nous apparaissent, dans leur individualité terrible, comme de monstrueuses exceptions jetées par l'esprit du mal au siècle des Condé, des Bossuet et des Fénélon, pour protester contre l'héroïsme, le génie et la vertu. Aujourd'hui, au contraire, cette séparation si tranchée, s'amoindrit et s'efface; le crime et le vice n'ont plus leur case à part; ils tiennent, par mille affinités secrètes, à la société qu'ils exploitent, aux livres qui les reflètent, aux paradoxes qui les accréditent. Entre eux et cette société, et ces paradoxes et ces livres, la transition est insensible, la nuance à peine saisissable; tout cela vit de plain-pied, tout cela respire le même air et s'étale au même soleil. Le frippon, l'*Industriel*, l'inventeur de banques fantastiques, le loup-cervier de bourse et du télégraphe, se retrouve le soir au théâtre, le matin dans le feuilleton, débitant, en termes choisis, ses excentriques maximes et se jouant avec une grâce exquise non seulement des principes les plus sacrés, mais des sentimens les plus naturels. Il touche du pied aux journaux, du front aux ministères. Il compte dans le monde, dans la société, dans l'État. Le criminel en grand, l'entrepreneur d'empoisonnemens romanesques et de tueries sentimentales, trouve dans les chefs-d'œuvre de nos romanciers et de nos poètes de glorieuses parentés et de assurans parallèles. Il se pose en face de tous comme la personnification har-

die de ces héros imaginaires, comme un artiste intrépide et vrai travaillant sur lui-même et sur la vie réelle, au lieu d'*opérer* dans un monde idéal et sur des personnages inventés. Cette fois, c'est bien mieux encore ; le héros et l'écrivain, le crime et la paraphrase, la réalité et le roman, tout cela se confond et ne fait qu'un. Le poison et le livre partent de la même main, se servent l'un à l'autre de recommandation et de commentaire, et cette main délaie et noircit les derniers restes de son arsenic, pour écrire à sa façon les pièces justificatives d'un procès irrévocablement fini. Que dites-vous de ceci ? — N'est-ce pas une innovation dans la nouveauté, un progrès dans le progrès même ? Cette femme, qui n'est plus une femme, cet être inqualifiable qui n'a plus d'autre nom qu'un numéro, d'autre patrie qu'une cellule, d'autre droit que celui de ne pas mourir, ce quelque chose accepté à grand'peine par une prison, comme un intermédiaire entre la vie qui n'en veut plus et la tombe esquivée, vous lui concédez le premier de tous les droits, le plus grand de tous les priviléges, celui de communiquer avec le monde par sa pensée, et cela pour démentir l'arrêt qui lui ôte tout le reste ! Vous dites que cette femme est frappée de mort civile, et vous lui conservez le libre exercice de la vie intellectuelle ? Vous dites qu'elle ne peut plus franchir ce seuil, et vous permettez à la portion la plus coupable de son être, à cet esprit pervers qui a enfanté le crime, de se propager au loin pour réfuter la justice et calomnier l'innocence ! Vous dites qu'elle n'a plus de nom, et vous souffrez que ce nom rayonne en tête de son livre pour en assurer le succès et en accélérer la vente ! Vous dites qu'elle ne peut plus posséder, témoigner, faire de testament, et vous la laissez en possession de ses mensonges, et vous la laissez témoigner de son innocence, et vous la laissez léguer au monde et à l'avenir cet héritage funeste, le doute sur la chose jugée ! Quelle inconséquence ou plutôt quelle logique ! car la société, même dans ses apparentes contradictions, n'est jamais inconséquente ; elle a compris qu'il y avait entre elle et la coupable je ne sais quelle solidarité mystérieuse et terrible qui la condamnait à l'impuissance. Elle a douté de ses médecins, douté de ses magistrats, douté de ses juges, douté d'elle-même, et la main lui a tremblé en s'appesantissant enfin sur cette complice qu'elle n'osait ni renier ni reconnaître. C'est là une condition des époques mauvaises ; il s'y établit entre l'ordre et le désordre tant de compromis et de connivences, que plus tard l'un se trouve désarmé vis-à-vis de l'autre ; qu'on ignore où commence celui-ci, où finit celui-là ; et que les garanties sociales et morales, au moment où on les invoque contre une de ces énormités qui donnent à penser aux plus frivoles, sont à bout de leurs ressources, incertaines d'elles-mêmes, ne sachant que faire pour réprimer, pour protéger et pour punir.

Oui, ce livre est bien de notre temps, et ne pouvait être que du nôtre. Ouvrez le premier volume, c'est une églogue mondaine ; ce ne sont que mignar-

dises, gazouillement d'oiseaux ; naïfs baisers sur des joues fraîches et roses, têtes d'enfans blondes et rieuses, petits anges joignant leurs blanches mains: Perugin enjolivé par Dubuffe, Bernardin de Saint-Pierre infusé dans Scribe. Cette longue et arrogante monodie qui doit finir au Glandier et à la cour d'assises, s'arrête complaisamment au bord des ruisseaux qui murmurent, sous les charmilles des jardins dont les feuilles jaunies bruissent sous les pieds des promeneurs, dans le salon où le piano redit les mélodies plaintives de Bellini et de Schubert. Tout cela est frais comme un tablier de pensionnaire, coquet comme une parure de mariée, ratissé comme les allées d'un parc. Çà et là la description cesse, l'enthousiasme des beautés champêtres fait silence, et alors ce sont de légers crayons, de vifs portraits nettement arrêtés, où l'intention perfide se cache sous la politesse factice de la forme, et la personnalité haineuse sous le voile transparent de l'initiale. On est attéré du singulier flegme de cette femme qui, du fond de son tombeau, reproduit avec tant de bonheur les commérages du grand monde, raille avec tant de malice la simplicité des mœurs provinciales, saisit avec tant de verve les ridicules des petites villes. Mais cette malice et cette verve, cet élégant parlage de femme innocente et calomniée ne sort jamais de certaines bornes ; c'est pourquoi Jules Janin, dans son éloquente philippique contre ces mémoires, n'aurait point dû les confondre avec ces informes essais, tachés de vin, de boue et de sang, écrits à la pointe d'un sale couteau sur la table d'un bouge, et qu'on nous a donnés pour les œuvres de M. Lacenaire ou autres criminels lettrés. Non ! c'était dépasser le but au lieu de l'atteindre ; mais l'optimiste écrivain des *Débats* ne pouvait ou ne voulait pas toucher au vif et au vrai. Il ne pouvait ou n'osait pas dire que le livre de madame Lafarge n'est, après tout, qu'un livre de bonne compagnie écrit par une empoisonneuse, et que c'est ce contraste qui en fait le caractère décisif. Quand le crime reste effronté, cynique, quand il parle l'argot, quand il boit le vin bleu, quand il garde sa spécialité nauséabonde et grossière, il n'y a rien à dire. A chacun sa marque et sa place. Mais ici l'effronterie était pudique, la rouerie se faisait vestale, la scélératesse se parait d'une robe blanche et d'un bouquet d'oranger. Entre cette jeunesse où l'on vole, ce mariage où l'on tue et cette prison où l'on ment, il y avait des pages comme celle-ci :

« Brise plaintive ! qui viens quelquefois pleurer avec ce monde, pourquoi vos gémissemens n'ont-ils pas réveillé un écho dans mon cœur ? Nuages qui portez la tempête, pourquoi ne pas avoir envoyé votre foudre pour réveiller mon sommeil, vos éclairs pour signaler l'abîme ? Et vous, beaux astres qui vous allumiez dans la voûte éthérée, vous avez brillé sur moi, et pas une de ces étoiles filantes qui, pâles et prophétiques, glissent dans l'espace et tombent sur la terre, n'est venue donner son présage de mort à la pauvre Marie !.. »

Ou bien encore :

« Il était huit heures du matin quand nous arrivâmes au haut de la descente de Saverne ; le soleil en se levant reflétait ses rayons chauds et pourprés sur les froides neiges des montagnes de la forêt Noire. Il faisait chatoyer leurs crêtes comme de pures opales sur la robe bleue du ciel ; les vapeurs du Rhin tremblaient à leur pied en fantasques nuages, et la mystérieuse flèche du clocher de Strasbourg dessinait sa grandiose fixité sur ce mobile horizon : nouvelle échelle de Jacob, elle semblait joindre le ciel à la terre, et porter jusqu'aux pieds de notre père céleste, la croix, symbole de toutes les douleurs et de toutes les espérances !.... »

Quel charmant style ! Ne croirait-on pas lire un fragment des *Lettres d'un Voyageur ?* George Sand, dans ses bons chapitres ; de Latouche, dans ses bonnes pages, ont-ils des échappées plus gracieuses ? Et, en tout, n'est-on pas frappé, au courant du livre, de son extrême ressemblance avec un de nos romans ? Tout y est : l'héroïne belle, jeune, intelligente, passionnée, entourée d'êtres prosaïques qui ne peuvent la comprendre : la vie matérielle avec ses exigences, la vie morale avec ses devoirs, et, pour leur échapper, une orgueilleuse contemplation de soi-même, de poétiques rêveries sous un ciel sombre, d'ardentes et plaintives confidences aux nuages et aux étoiles ; d'incroyables délicatesses unies à d'incroyables audaces ; une sorte de pudeur dépravée ; du sang-froid pour empoisonner son mari, de la rougeur pour l'embrasser ; car, pour que rien ne manque à cette fidèle contre-épreuve qui serait la plus sanglante des satires, si elle n'était pas la plus menteuse des apologies, ce dernier paradoxe, celui qu'il est aussi embarrassant de définir que nécessaire de dénoncer, est là encore, là tout entier. Savez-vous ce qu'est cette prisonnière que vous appelez une Brinvilliers, une Borgia ? C'est une Agnès, une naïve Agnès, croyant pieusement *aux enfans par l'oreille*, et défendant obstinément sa chambre contre tout empiétement conjugal. Tout-à-l'heure elle combinait un vol avec une hardiesse sans exemple ; aujourd'hui elle tremble, la pauvre colombe effarouchée, pour un baiser de son mari. Tout-à-l'heure elle va, sans sourciller, remuer l'arsenic à pleines doses ; maintenant l'idée d'un tête-à-tête avec M. Lafarge la fait frissonner de honte et frémir de peur. Plus tard elle paraîtra sans pâlir devant la foule et devant ses juges. En ce moment, voilà qu'elle éprouve des tressaillemens de sensitive rien qu'en songeant à son époux qui est là, et à la nuit qui va venir ; et elle s'arrange si bien dans ses résistances, ou dans son récit, que cette innocence-là paraît beaucoup mieux démontrée que l'autre, et qu'on se résigne à la voir *passer* empoisonneuse en restant petite fille. La voilà bien, cette folle et ridicule manie qui fait le fond de tant d'*Indianas* et de *Valentines*, et qui, en déplaçant les notions du devoir, en corrompt le sentiment, met l'humiliation là où devrait être l'honneur, l'honneur là où est la honte, prête une espèce

de morale à l'immoralité, une teinte d'immoralité à la morale, et inspirant à certains êtres exceptionnels trop de vertu pour être tout bonnement des hommes et des femmes, leur donne tout juste assez de grandeur pour être des monstres! Ne reconnaissez-vous pas, dans ce dernier trait, le roman, le sophisme, la triste poétique que nous avons inventée, poussés à leur limite extrême et impitoyablement reproduits dans le plus humiliant des miroirs? On a dit que la littérature était l'expression de la société; cette fois la société et la littérature se sont si bien alliées, qu'on ne sait plus où est la copie, où est le modèle.

Mais finissons, car en voilà bien assez sur ce qui devrait désormais être voué à l'oubli, et d'ailleurs on ne peut parler d'un pareil livre qu'en restant en dehors; l'honnêteté défend de l'analyser. Maintenant, si au lieu de vous fâcher, comme j'ai peut-être tort de le faire, contre cet ouvrage, contre le monde qui l'accueille, contre l'autorité qui le tolère, contre nous qui le lisons tout en le blâmant, et qui, en le critiquant, le ferons lire, vous me demandez simplement à propos de ces mémoires, comme ce géomètre, en voyant jouer *Iphigénie :* Qu'est-ce que cela prouve? je vous dirai qu'il en ressort quatre vérités, ou, si vous voulez, quatre moralités aussi édifiantes qu'instructives, aussi concluantes que péremptoires, et dont chacune sert aux trois autres de justification et de preuve : c'est d'abord, que madame de Léotaud s'est volé ses diamans à elle-même; ensuite, que M. Pouch-Lafarge s'est empoisonné tout seul; troisièmement, que l'héroïne du livre est devenue la femme Lafarge, sans cesser un instant d'être mademoiselle Capelle; et enfin, que l'auteur de ces mémoires, ainsi que toute sa famille, a toujours professé un dévoûment profond, une admiration sans bornes, un véritable culte..... pour madame Adélaïde.]

(Sœur du Roi)

IV.

L'ARTISTE INCONNU. — FREISCHUTZ EN BOHÊME.

Il y a quelques années, je vis à Prague, à l'hospice des aliénés, un homme d'un âge peu avancé encore, et dont les traits, quoique flétris et contractés par son état habituel de souffrance, avaient conservé des traces d'intelligence et de distinction ; sa folie était assez douce, et les gardiens le laissaient jouer librement dans le préau et les jardins, où il passait son temps à cueillir des fleurs, et à chanter d'une voix encore expressive quelques fragmens de vieilles ballades. Pendant qu'il passait près de nous, j'étais avec le médecin de l'hospice qu'accompagnait Gaspard de Krantz, mon camarade de collége, et comme il m'arriva, dans ce moment, d'appeler celui-ci par son nom de baptême, nous vîmes tout-à-coup le fou s'arrêter en pâlissant. Ses yeux devinrent plus hagards, un frisson subit s'empara de lui ; on eût dit qu'il poursuivait dans les mystérieux replis de sa mémoire quelque souvenir insaisissable et terrible. Gaspard ! Gaspard ! répéta-t-il d'une voix stridente, en nous examinant tour à tour avec une expression de menace. Mais le médecin fixa sur lui ce regard impérieux et sévère qui donne aux gens de l'art tant de puissance sur ces pauvres malades. Le fou baissa tristement la tête, se détourna de nous, et s'enfuit, avec des cris lamentables, jusque dans sa cellule où il s'enferma.

Une heure après j'étais dans la salle commune de l'hôtel des *Deux-Archers*, avec Krantz et le docteur. La fumée du cigare nous disposait à la rêverie ; l'aspect des naïves figures allemandes épanouies autour de nous, nous communiquait quelque chose de la bienveillante crédulité qui respirait dans leur physionomie. Le thé élevait notre imagination vers ces régions vapereuses, où l'esprit accepte sans peine les visions et les fantômes. Nous songeâmes que nous étions dans la vieille et fantastique Bohême, patrie des légendes et des traditions merverveilleuses. En même temps nous revint à tous trois le souvenir du fou de l'hospice et du singulier effet qu'avait produit sur lui le nom que

j'avais prononcé ; tout cela valait bien une histoire ; le docteur ne se fit pas trop prier et nous raconta à peu près ce qui suit :

« Vers 1824, Albert de Priesnitz était un jeune homme de vingt-cinq ans, élégant cavalier, tireur habile, musicien enthousiaste, et de plus très passionnément amoureux de la jolie Louise de Rosenheim, à laquelle il allait être fiancé. Le baron de Rosenheim, père de Louise, offrait le type respectable et complet des braves Allemands de la vieille roche ; hospitalier comme un patriarche, chasseur comme Nemrod, infatigable comme sa casaque de buffle, buvant sec, chantant haut, naïf, confiant, et soumis en aveugle aux volontés de sa fille. Chaque année, en automne, il réunissait dans son château de braves et francs gentilshommes, ses compagnons de chasse ; Louise invitait quelques élégantes jeunes femmes et quelques belles jeunes filles du voisinage. Albert amenait ses amis, étudians, artistes ou poètes ; de façon que, pendant deux mois, le manoir de Rosenheim retentissait, soir et matin, de joyeuses fanfares, de douces voix féminines et de mélodieux accens.

» La position du château était pittoresque et sauvage ; sa façade donnait sur une immense forêt, qui s'étageait en pentes douces et dans un espace de près de dix lieues, jusqu'à la rivière du Drank. Derrière, la vue s'étendait sur des collines nues et grises, sillonnées et coupées, à petites distances, par des ravins profonds, où le pied le plus agile avait peine à trouver un sentier. Ce site, par son caractère d'isolement et de grandeur, parlait puissamment à l'imagination. Aussi Louise, qui ne l'avait pas quitté, et qui depuis seize ans s'était profondément initiée à ses aspects et à ses bruits, y avait contracté une exaltation rêveuse, d'inquiets élans vers un monde idéal, que ses habitudes et ses lectures avaient développés encore, et qui faisaient d'elle la plus poétique et la plus attrayante, mais aussi la moins sensée des jeunes filles de Bohême. Parfois cette disposition d'esprit inquiétait Albert. Quoiqu'il fût lui-même passionné, son amour profond et vrai pour Louise, en donnant un but à son enthousiasme, l'avait pour ainsi dire régularisé. Louise l'aimait aussi ; mais même en se fixant sur lui, ses yeux bleus et un peu vagues semblaient chercher en d'autres régions je ne sais quelle chimère entrevue ou désirée. Souvent, lorsqu'Albert lui parlait d'amour, elle essayait en vain de lui répondre, ou bien cette réponse lui semblait sans doute peu digne de tous deux ; car elle tressaillait tout-à-coup, portait la main à son front, et quittait brusquement son fiancé.

» Or, il advint, cette année, que la société réunie en automne, au château de Rosenheim, fut plus nombreuse et plus brillante encore que de coutume. Le mariage d'Albert et de Louise devait être célébré dans la semaine de Noël, et tous les amis des deux familles étaient venus fêter ces heureux préliminaires. Ce fut le signal d'admirables chasses, où le baron fit goûter à ses compagnons

toutes les jouissances de ce noble et martial exercice. Le soir, les femmes se groupaient autour du piano et on faisait de la musique. Le *Freïschutz* de Weber était alors dans toute la fraîcheur de son succès ; on le chantait sur tous les théâtres, et cette musique, si bien empreinte de couleur locale, ce sujet mystérieux et fantastique, ce poème bizarre, toute cette poésie si parfaitement allemande était vite devenue populaire. Louise en avait reçu la partition quelques jours avant, et les hôtes de Rosenheim imaginèrent de jouer et de chanter l'opéra tout entier. Il y avait un théâtre au château ; presque tous les amis d'Albert étaient bons musiciens ; les compagnes de Louise chantaient à ravir, et les deux fiancés, qui avaient la voix fort belle, furent chargés des deux admirables rôles de Max et d'Agathe. On sait tout ce que les répétitions musicales et dramatiques amènent de mouvement et de plaisir dans la vie de château ; aussi tous les autres passe-temps furent-ils bientôt négligés. On ne rencontrait plus dans les allées que maëstri graves et impérieux, chanteurs murmurant une cavatine, choristes étudiant une partie. Les musiciens, qui devaient composer l'orchestre, travaillaient sans relâche. Tout allait au mieux, et le jour de la représentation pouvait déjà se prévoir, lorsqu'un matin Ludwig G..., jeune artiste, possesseur d'une belle voix de basse et chargé du rôle de Gaspard, tomba de cheval en courant le daim, et se cassa la jambe. Ce fut une désolation générale ; cet accident rendait impossible l'exécution du *Freïschutz*. Les autres acteurs avaient beau chercher au fond de leur gosier les notes graves et cuivrées, nécessaires pour chanter ce rôle diabolique, ils reconnaissaient leur insuffisance. Toute la société était donc mélancoliquement réunie au salon, maudissant la chasse et les chutes de cheval. Pour surcroît de tristesse, un orage affreux, tel qu'il en éclate souvent à la fin de l'automne, venait de fondre sur le château. Le bruit du tonnerre et du vent mugissait dans les corridors ; les portes battaient avec un bruit lugubre. Au loin, les grands sapins et les vieux chênes s'agitaient avec fracas sous le souffle de la tempête. Louise, toujours enthousiaste, s'était approchée d'une petite fenêtre qui donnait sur les collines situées derrière le château, et de là elle contemplait avec un mélange d'admiration et d'effroi, le déchaînement de l'orage. Tout-à-coup elle poussa un cri de surprise qui attira auprès d'elle tous ceux qui se trouvaient dans le salon. Ils virent, à quelques centaines de pas du château, et à travers les torrens de pluie, un cavalier accourant au grand galop et qui semblait laisser aller son cheval au hasard. Il suivait hardiment l'étroit sentier battu à travers les grandes fondrières et les escarpemens de rocher, sans dévier d'une ligne et sans qu'aucun obstacle arrêtât sa course effrénée. Au bout d'un instant ils touchèrent au perron ; le cheval s'arrêta court et un grand coup retentit à la porte ; tous les assistans se regardèrent avec stupeur comme si cette apparition avait quelque chose de surnaturel ; mais le baron, rappelé le pre-

mier aux devoirs de l'hospitalité, se hâta de descendre pour introduire lui-même cet hôte inattendu; quelques minutes après il reparut suivi de l'étranger.

» Lorsque celui-ci eût ôté son manteau trempé par l'orage, on vit un beau jeune homme d'environ vingt ans, aux cheveux blonds et à l'œil noir, vêtu de la façon la plus élégante et dont les manières étaient celles du grand monde. Il remit au baron une lettre dont celui-ci reconnut parfaitement l'écriture, et dans laquelle son ami intime, le comte de Wilberg, lui recommandait, dans les termes les plus pressans, le jeune Wilhelm Warner, voyageant pour son plaisir, et fils aîné d'une des plus riches familles de Dresde. Dès lors l'étranger fut accueilli sur le pied de l'égalité la plus parfaite; il causa, et tous les hommes furent ravis du charme piquant de son esprit; il s'approcha des femmes et leur adressa, avec un accent persuasif, quelques uns de ces complimens sans fadeur dont la tradition est perdue. On parla poésie, arts, modes, chevaux, politique, et, sur tous ces divers objets, le nouveau-venu déploya une supériorité gracieuse et nonchalante qui se faisait accepter sans presque se faire sentir. Comme on lui racontait l'accident arrivé à Ludwig et la triste nécessité où l'on se trouvait de renoncer à jouer le *Freïschutz*, il s'avança modestement vers le piano, ouvrit la partition, et essaya, comme en se jouant, les morceaux les plus difficiles du rôle de Gaspard, mais avec un accent si vrai, une méthode si originale, une sûreté d'intonnation si merveilleuse, que toute l'assemblée se récria d'admiration et qu'on le supplia de vouloir bien se charger du rôle; il y consentit, et la représentation fut fixée à la veille de Noël, qui devait être aussi la veille du mariage d'Albert et de Louise.

» Aux dernières répétitions, la surprise excitée par le jeune Warner alla toujours croissant. Non seulement il chantait sa partie en maître et à première vue, mais encore il donnait aux autres acteurs une intelligence et une verve toute nouvelle; il faisait ressortir les beautés idéales de cette composition comme s'il en eût été l'âme et la vie. Albert seul se sentait glacé près de Warner. Ses accens sardoniques, l'étrangeté de son jeu, les éclats sinistres de son chant, tout cela lui semblait si expressif, si fidèlement rendu, qu'il finit par confondre le personnage avec l'acteur et éprouver à ses côtés un indicible malaise; en outre, il remarqua que Louise était entièrement captivée par la physionomie poétique et la conversation attachante du jeune étranger. Quand il était là, la vie redoublait en elle, une rougeur soudaine montait à son front; ses grands yeux étincelaient d'un éclat inconnu; elle avait l'air inspirée, et une sorte de poésie mystique découlait de ses lèvres ardentes. Devant lui, elle chantait d'une façon toute différente, et entrait bien mieux dans l'esprit de ce beau rôle d'Agathe dont elle exprimait, avec une vérité saisissante, les angoisses, les espérances, les fraîches amours, la foi superstitieuse et craintive.

Albert, en découvrant ces symptômes, dut ressentir une inquiétude terrible, quoique rien dans la conduite de Warner ne pût justifier sa jalousie ; il s'occupait également de toutes les femmes, donnait des conseils à toutes celles qui devaient chanter, et paraissait se renfermer dans une orgueilleuse indifférence.

» A cheval, à la chasse, partout, Warner montrait la même habileté insouciante et sûre d'elle-même. Albert, qui jusque là avait été le plus adroit tireur et l'écuyer le plus agile, se vit effacé par les succès de son heureux rival. En vain essaya-t-il, dans sa jalousie, de se surpasser lui-même par des efforts désespérés : son cheval haletant, brisé, couvert d'écume et de sueur, s'arrêtait avant le terme de sa course ou se cabrait sous l'éperon, et il voyait alors, à dix pas devant lui, Warner monté sur son cheval noir qu'il n'excitait ni du fouet, ni du talon, et sur lequel on n'apercevait jamais ni une goutte de sueur, ni un flocon d'écume. Lorsqu'ils chassaient ensemble, Albert, toujours dominé par la crainte de cette supériorité, sentait sa carabine trembler dans sa main et ne retrouvait plus cette sûreté et cette justesse qui tant de fois l'avaient fait proclamer roi des chasses de Rosenheim. En un mot, il lui semblait voir pâlir son étoile et fuir entre les mains de l'étranger toute sa force, tout son espoir, tout son bonheur.

» Enfin arriva le grand jour de la représentation ; les acteurs étaient prêts ; l'orchestre, composé de jeunes gens fanatiques de leur art, avait cet ensemble et ce *brio* qui tient moins au talent isolé de chaque exécutant, qu'à l'admirable entente de toutes les parties ; on était venu de plus de trente lieues pour assister à cette soirée. Le petit théâtre de Rosenheim était plein d'un public merveilleusement disposé aux impressions de la musique et du poème. Quand on eut joué la sublime ouverture au milieu d'un religieux silence, la toile se leva, et dès les premières mesures de cette introduction si piquante et si originale, on reconnut que l'exécution serait excellente. Le premier chœur fut enlevé avec verve et entrain ; puis Albert chanta son premier morceau avec une expression mélancolique et pénétrante dont chacun se sentit attristé. Mais lorsque Warner entra en scène et qu'il eut dit quelques notes, un singulier frisson s'empara de l'auditoire ; sa seule présence anima tous les artistes, et ils furent à l'instant saisis d'une sorte d'inspiration surnaturelle. Jamais le pathétique *andante* du grand air d'Agathe n'avait fait couler tant de larmes ; jamais le duo charmant des deux femmes n'avait eu plus de grâce rêveuse et idéale. Bientôt la ronde bachique de Gaspard fit frémir les nerfs les mieux aguerris. A mesure que le drame avançait, les émotions devinrent plus vives, les vagues terreurs s'accrurent. Par une heureuse fantaisie d'artiste, le décorateur avait profité, pour son fond de théâtre, de la forêt même qui s'étendait à droite et à gauche, et dont les grands arbres prenaient dans l'éloignement et dans l'ombre des aspects fantastiques. Warner dominait la scène ; derrière lui,

les acteurs et les chœurs avaient l'air d'obéir à quelqu'invisible puissance, et de concourir docilement à une œuvre dont il était le maître et le chef. Albert, pâle et tremblant, dévoré de jalousie et de crainte, donnait au personnage de Max une physionomie désespérée qui navrait les spectateurs; dans son duo avec Gaspard, on eût dit qu'il succombait réellement à un ascendant irrésistible. A tout moment on sentait augmenter cette effrayante influence. A la scène des enchantemens, tout le monde oublia qu'il n'y avait là qu'un drame imaginaire : on crut voir Warner grandir d'une coudée, et s'entourer royalement de son pâle et sombre cortége ; les puissances infernales, évoquées par le génie du compositeur, semblèrent planer un instant sur l'orchestre, puis s'élever vers le théâtre, et se perdre, avec des murmures bizarres, dans les profondeurs de la forêt. Chaque partie de la décoration prit un corps; les vautours, les hiboux menaçans, les hideuses orfraies battirent de l'aile avec des glapissemens funèbres ; chaque arbre s'anima et eut l'apparence d'un gigantesque fantôme, étendant ses grands bras vers la scène diabolique. Albert, seul au fond du théâtre avec son terrible compagnon, n'agissait plus que par un instinct machinal : Warner le fascinait de son œil fixe, de sa voix gutturale et saccadée, de son chant jeté comme un sarcasme. L'orchestre, entraîné par je ne sais quel infernal attrait, continuait de jouer avec une verve incomparable. Albert contemplait tour à tour les musiciens à l'œil ardent et effaré, les spectateurs pâles et frémissans, l'appareil fantastique qui l'environnait, l'être mystérieux qui le maîtrisait de la voix et du regard. A la fin, au moment où Gaspard triomphant met la main sur l'épaule de son camarade, Albert crut sentir cinq doigts brûlans peser sur son justaucorps et s'enfoncer jusque dans les chairs ; il poussa un grand cri et tomba évanoui : en ce moment l'horloge sonna le premier coup de minuit, et c'était la nuit de Noël !....

» Quand Albert revint à lui, tout le monde était en rumeur ; l'horrible cauchemar qui s'était emparé de l'assemblée entière avait cessé tout-à-coup ; chaque objet avait repris sa forme ; mais, dans le premier tumulte, Warner avait disparu avec Louise. Le lendemain on retrouva, sur le sentier par où il était venu, des traces profondes d'un pied qui n'avait rien d'humain ; depuis, ce sentier s'est appelé le Chemin du Diable.

» Le baron de Rosenheim écrivit à son ami le comte de Wilberg, et apprit que celui-ci ne lui avait jamais recommandé le moindre Wilhelm Warner ; toutes les tentatives qu'il fit pour retrouver sa fille furent sans résultat. Inutile d'ajouter que le château de Rosenheim a perdu ses joyeuses et bruyantes automnes.

» Albert était fou ; pour le mettre plus à la portée de mes soins, ses parens le placèrent à l'hospice ; c'est lui que vous avez vu aujourd'hui..... »

« Tout cela est fort beau, reprit Krantz, qui, en sa qualité de lecteur de

Heyne et de Voltaire, crut devoir faire l'esprit fort; mais le docteur n'a garde de te dire que le même Wilhelm Warner a été parfaitement reconnu, aux eaux de Carlsbad, par un des anciens hôtes de Rosenheim ; il était toujours fort beau garçon, se faisait appeler le comte de Rudens, portait cinq ou six décorations, et jouait tous les jeux avec une supériorité fort suspecte; on disait qu'il tenait renfermée chez lui une jeune fille de Bohème qu'il avait enlevée, et dont il attendait une immense fortune, si son père, un vieux baron imbécile, mourait sans la déshériter.....

— Vous voilà bien, vous autres Français, dit tristement le docteur; avec vous il n'y a pas moyen de rien croire, et le merveilleux fait vite place à l'ignoble. Là où nous voyons Satan, vous ne voyez que Robert-Macaire. »

V.

MELPOMÈNE EN PROVENCE.

= Rachel

L'arrivée de mademoiselle Rachel en Provence, a été signalée par un fugitif épisode qui mérite d'être narré, ne fût-ce que pour transmettre à la postérité un souvenir de plus d'Hermione et de Roxane.

Mademoiselle Rachel était à Lyon : l'antique Lugdunum avait tressailli en contemplant dans ses murs la dernière des romaines ; mais celle-ci ne faisait qu'y passer ; on l'attendait à Marseille, et déjà son cothurne vainqueur se posait sur le marche-pied de ce char que les ignorans s'obstinaient peut-être à appeler chaise de poste, quand tout-à-coup un bruit assez étrange arrive jusqu'à elle. L'Oreste marseillais, gravement malade d'une indigestion de bouillabaïsse, se trouvait, pour le moment, dans l'impossibilité de jouer. Comment faire? que devenir? Certes la grande actrice avait le droit de dire : La tragédie, c'est moi ! Mais encore fallait-il quelqu'un pour lui donner la réplique, quelqu'un sur qui lancer ce regard ironique et profond qui complète si bien le vers du poète, quelqu'un à qui jeter ces mots d'un effet si sûr qui font frémir toute une salle, quelqu'un enfin à qui dire : *Qui te l'a dit* ? — Quoi ! pour si peu de chose, faudrait-il désespérer encore de la tragédie, comme au temps où les Visigoths littéraires rêvaient la ruine des trois unités, l'agonie du confident et le dernier soupir du récit final ? Faudra-t-il, faute d'un Oreste de hasard, ou d'un Cinna de rencontre, donner au drame moderne un accès de joie posthume au fond de ses caveaux perdus, et cela, Duchâtel étant consul ? Non, les dieux qui veillaient aux destinées de Melpomène et à l'embonpoint des ministres de l'Intérieur, ne pouvaient pas le permettre : ils ne le permirent point, Rachel rencontra Lélio.

Qu'est-ce que Lélio ? Lélio, c'est un de ces acteurs nomades, derniers vestiges d'autres mœurs et d'un autre temps, insoucians comme s'ils avaient du génie, spirituels comme les gens qui n'ont rien, éparpillant de cent façons

le talent qu'ils n'ont pas toujours ; vrais bohémiens du théâtre, au service de tous les genres, servant toutes les directions sans en enrichir aucune ; tour à tour tamisant la roulade comme un baryton de la vieille école, estropiant l'*ut* de poitrine comme un ténor de la nouvelle, vociférant les malédictions d'Antony ou solfiant la tirade académique ; pères nobles, amoureux, tragédiens, comiques, virtuoses, essayant de tout, ne réussissant pas à grand'chose ; plus amusans comme individus que comme acteurs ; superbement drapés dans leur joyeuse et pittoresque misère ; espérant toujours être illustres ce soir, riches demain, et manquant toujours de quelques minutes ou de quelques pas la richesse et la gloire. Lélio ! lui dit Rachel, veux-tu être mon Oreste ? — De pareils acteurs sont constamment maîtres de tout leur temps et sûrs de tous leurs rôles ; d'ailleurs, jouer avec Rachel ! voyager en chaise de poste ! quel rêve ! Partons donc, et en chemin nous répèterons tout ce répertoire que je sais si bien, mais que je veux encore mieux savoir. Les voilà partis ! Lélio, la fantaisie, comme Rachel est la science ; Lélio, ne sachant jamais ce qu'il va dire, comme Rachel a fixé d'avance la manière dont elle dira chaque vers ; Lélio, qui n'a pas une obole, comme Rachel a cent mille livres de rentes ; les deux extrêmes de l'art dramatique se touchant par un hémistiche !

Mais ils sont en route ! Déjà un rayon plus chaud dore la blanche poussière que soulèvent les roues bruyantes et rapides ; ils avancent ; voici l'Hermitage : souriez, Ariane, à ce coteau cher à Bacchus ; voilà Vienne !..... saluez, Rachel, le tombeau de Pilate ! inclinez-vous, Melpomène, devant le berceau de M. Ponsard, et regrettez de n'avoir pas voulu être une Lucrèce pour lui !.... voici Orange, la ville aux monumens antiques, et comme ils semblent choisis tout exprès pour vous faire fête ! Un arc-de-triomphe et un théâtre, romains tous deux ! Saluez donc de votre geste le plus patricien, fière Emilie ! Voici Avignon échelonnant son rocher et ses gigantesques tours papales au dessus de son beau fleuve qui l'entoure de ses perfides caresses ; Avignon, cet autre souvenir de Rome, mais d'une Rome nouvelle, et que vous ne connaîtrez que quand vous vous appellerez Pauline ! Et ils vont toujours ; rien n'arrête leur course fatidique, ni les *théories* des jeunes filles vêtues de blancs, ni les harangues des sous-préfets, ni les acclamations des populations empressées ! Rachel souriait à la foule, elle donnait des pralines aux jeunes filles, elle promettait au sous-préfet sa protection souveraine ; puis elle reprenait ses livres sacrés ; elle essayait d'en dévoiler quelques mystères à l'indolent Lélio ; elle lui enseignait comment il fallait dire tel passage, non pas pour être applaudi lui-même, mais pour qu'elle le fût en lui répondant ; et pendant ce temps, le soleil méridional lui versait à flots, avec sa chaleur et sa lumière, toute une inspiration nouvelle ; cette terre encore remplie des traces monumentales du grand peuple, semblait palpiter de souvenirs, et soulevant un coin du voile de

l'histoire, lui révélait le mythe romain inscrit sur ces livres de pierres. — Oh! cela est beau! cela est antique! Ce pan de murailles m'apprend comment je dois dire le cinquante-cinquième vers des *Horaces*, et ce chapiteau donne le vrai sens d'un hémistiche de *Cinna*! Dans ces belles et classiques figures provençales, je retrouve des traits et des poses que j'avais long-temps cherchés, et voilà une jupe dont les plis m'en disent beaucoup sur la tunique et le pœplum!...

Les voyageurs étaient en ce moment à L....., joli village de Provence, coquettement posé au penchant d'un coteau couvert de vignes et d'oliviers. L... semble un de ces hameaux bucoliques, d'où l'on s'attend à voir sortir les bergers de Virgile, et derrière eux leur troupeau au cri plaintif et grêle, allant se suspendre aux roches buissonneuses, ou brouter les saules amers et le cithise en fleurs; une pauvreté propre et riante, de blanches maisons sous de brunes toitures, égayées par le vert feston des treilles; çà et là quelques pins d'Italie tranchant leur sombre silhouette sur l'azur du ciel; au bas, des prairies, des champs de blé à demi mûr, où le vent du Nord fait courir de capricieuses ombres. — Qu'on serait bien ici pour rêver et ne rien faire! dit Lélio. — Que j'aimerais à me reposer ici des soucis de la grandeur! dit Melpomène..... — Mais tout beau, Pauline! l'essieu de leur voiture venait de casser.

Ils descendirent : la première figure qui s'épanouit à la portière était honnête, grave et surmontée d'un bonnet de coton, c'était celle de l'aubergiste, le digne Lazare Crépissard. Hélas! Crépissard était en même temps maire du village, récemment promu à ces hautes fonctions, pénétré du sentiment de ses devoirs, et dépourvu de littérature. Il s'avança le sourire sur les lèvres, ne songeant encore qu'à offrir ses services aux voyageurs. Mais la tournure et la mine de Lélio l'effraonchèrent tout d'abord; Lélio avait une grande barbe dont il retardait le sacrifice, un bonnet grec d'une entière rougeur, quelque chose d'égaré dans toute la physionomie. Il se préparait à ses rôles par des roulemens d'yeux et des gestes saccadés qui ne présageaient rien de bon et troublèrent d'un seul coup la sérénité municipale.

Rachel venait de faire répéter à Horace la grande scène avec Camille; elle avait encore le regard fixe, le visage en feu, les cheveux en désordre, la voix tremblante; le tout était fort suspect. L'aubergiste recula de deux pas et se souvint qu'il était maire. Alors cet homme, que la nature avait fait simple, voulut montrer que la société l'avait fait double; sa tête garda le bonnet de coton, mais sa taille se ceignit d'une écharpe; le bonnet offrit à déjeuner, mais l'écharpe demanda les noms et prénoms. — Qui je suis? dit Lélio; on voit bien, vertueux magistrat, que vous portez votre esprit en écharpe; puis reprenant d'un ton théâtral: Qui que je sois, je me nomme ton hôte; donne-

nous un abri pour quelques heures, des alimens pour notre faim, et fais réparer notre voiture, — Monsieur et Madame ont sans doute leurs passeports, demanda timidement leur perplexe et complexe interlocuteur. — Des passeports! y pensez-vous? de vils passeports à nous, comme à des commis-voyageurs ou des députés! des passeports à Oreste et à Hermione? Mais Oreste en a-t-il besoin pour aller égorger Pyrrhus, Roxane pour faire étrangler Bajazet? Où avez-vous jamais vu, digne soutien de l'ordre social, qu'Œdipe avait ses papiers en règle, lorsque, par une distraction funeste, il assassina son père, ou qu'Egisthe ait donné son signalement aux maires de ce temps-là, avant de poignarder Agamemnon? Qui nous sommes? voulez-vous le savoir? Moi, je suis tout et rien : hier Ariel, demain Caliban, un bon, un mauvais, un petit génie; millionnaire sans un sou, souverain sans trône, meurtrier innocent, scélérat qui n'ira jamais au bagne, je suis Lélio! — Mais, Madame, savez-vous qui elle est? — Altesse, ou plutôt Alcade, saluez! c'est Melpomène, c'est une muse, c'est une reine, et une reine légitime encore! — Elle n'en est que plus suspecte au temps qui court, répondit le maire plus fort en théorie dynastique qu'en littérature. — Bravo l'allusion politique! exclama Lélio en lui tapant sur le ventre; c'est pourquoi déjeunons d'abord, nous nous expliquerons ensuite.

A ces mots, Crépissard redevint aubergiste; il n'entendait pas grand'chose au discours de Lélio, sinon qu'il parlait de meurtre et de tuerie; mais il pensa qu'il aurait toujours le temps de faire son devoir, et qu'il avait rarement l'occasion de faire la cuisine. Il se hâta donc de son mieux, installa ses voyageurs dans sa meilleure chambre et commença à les servir : mais, vu l'urgence et le péril, il se crut en droit d'écouter à la porte. Quel guignon! disait Lélio; je suis sûr qu'ils nous attendent là-bas et que je n'arriverai jamais à temps pour tuer ma sœur vendredi soir! — Tuer sa sœur! le malheureux! marmotta Crépissard, à qui les jambes flageolaient de plus en plus; oh! c'est donc un monstre que je loge dans ma maison et que je nourris de mes côtelettes!..... — Lélio, lui disait sa mystérieuse compagne, profite du moins de ce contretemps pour te faire un peu à ton rôle; tu dois finir par tuer ta sœur, c'est très bien; mais avant d'en arriver là, as-tu compris par quelles phases d'énergie et de violence il te fallait passer? Et, pour Cinna, c'est plus grave encore. Tu sais qu'il ne s'agit plus là d'un simple meurtre : c'est ton prince, notre prince contre lequel tu conspires; tu veux sa mort, parce que je la veux et que tu m'aimes; t'élèveras-tu au niveau de cette situation tragique? t'en sens-tu la force? — Oui, répondit résolument Lélio, tout en dévorant une aile de poulet; partons, je suis tout prêt! — Non, seigneur, demeurons, reprit Hermione prompte à la réplique :

Je ne veux pas si loin porter de tels affronts...
Je veux qu'à mon départ toute l'Epire pleure :
Mais si vous me vengez, vengez-moi dans une heure.
Tous vos retardemens sont pour moi des refus.
Courez au temple : il faut immoler...
— Qui?
— Pyrrhus?
Pyrrhus ! Madame.....

Elle s'était levée, et paraissait grandie de trois coudées ; ses fauves prunelles lançaient des éclairs ; son couteau, qu'elle agitait dans sa main, semblait le signal d'une affreuse boucherie. Il n'y avait plus à en douter : l'infortuné Lazare Crépissard avait chez lui un assassin, un conspirateur, un homme de sang dont une farouche énergumène exaltait encore les instincts sinistres. Décidément c'est à ce pauvre M. Pyrrhus qu'ils en veulent d'abord, se dit-il... sans doute quelque honnête homme qui les gêne !..... puis ils parlent de tuer leur prince..... Qui sait ? le roi des Français, peut-être ?..... Cette dame est peut-être une princesse déguisée qui revient mettre le pays à feu et à sang ! conjurés ! régicides ! fratricides ! rien que cela ! Et ce malheureux M. Pyrrhus, par dessus le marché !... Allons, Crépissard, mon ami, faites votre devoir, au risque de ne pas être payé de votre déjeuner ! Sauvons la France d'abord, et, s'il le faut, perdons la carte, ou plutôt ne la perdons pas !..... Ceci posé, Crépissard envoya un exprès à la ville voisine pour chercher la gendarmerie ; puis il eut une idée, il alla consulter le curé.

Le curé de L..... est une de ces natures exquises, telles qu'il s'en trouve souvent dans nos presbytères de campagne; esprit délicat dans un corps faible, consacrant à la méditation, à l'étude et à la lecture les heures que lui laissent les travaux de son ministère. Lorsqu'il a consolé les malades, secouru les pauvres, posé son bréviaire sur sa vieille table de bois blanc, puis entendu les dernières notes de l'Angelus tinter lentement et s'exhaler dans les airs avec la prière des cœurs simples, il aime à prendre dans sa petite bibliothèque quelques uns de nos bons classiques et à se délasser par quelques instans de causerie intime avec Bossuet et Labruyère, Fénélon et Corneille. L'entrée du maire dans sa chambre fut une véritable irruption; il était pâle, essoufflé, frissonnant; il pliait sous le salut de la patrie. — Eh ! mon bon monsieur, qu'y a-t-il donc dans notre pauvre village, pour vous mettre dans un tel état? — Il y a que, si nous n'y prenons garde, nous allons tous être assassinés !.... Oui, ils sont là-bas, dans mon auberge, deux scélérats, monsieur le curé ! arrivés en poste, c'est vrai, mais n'en allant que plus vite sur le che-

min du crime ; ils ne parlent que de conspirer, de massacrer, de tuer leur prince ; il y a surtout un certain monsieur Pyrrhus, auquel ils en veulent d'une manière atroce !..... Heureusement j'étais là ; je ne faillirai pas à ma mission ; s'ils veulent ma tête, qu'ils prennent ma tête ! je mourrai à mon poste, et en criant : Vive la Charte !

Le curé devinait déjà confusément qu'il y avait là quelque énorme malentendu ; il calma de son mieux le pauvre Crépissard, et, lui prenant le bras, il se dirigea avec lui vers l'auberge. Les deux criminels étaient devant la porte et respiraient le parfum des églantiers et des genêts en fleurs que leur apportait l'air du matin ; on leur avait cueilli un panier de fraises, qu'ils mangeaient tranquillement, comme de bien honnêtes gens ou des scélérats bien endurcis, Un mûrier sauvage, aux feuilles fines et soyeuses, abritait ce tableau paisible, où l'œil même d'un agent de police n'eût rien surpris de sanguinaire.

A l'arrivée du curé, les deux inconnus saluèrent avec une déférence d'heureux augure : « Eh bien ! mes enfans, leur dit doucement le bon abbé, il paraît que nous ne nous entendons pas trop bien avec l'autorité municipale ? — Faute de passeports, répliqua gaîment Lélio ; nous n'en avons point, c'est vrai, mais nous pouvons en appeler à deux répondans illustres. — Qui sont-ils ? — Corneille et Racine, rien que cela. — Ce sont deux très beaux patronages, reprit le curé, que ces noms mettaient un peu sur la voie ; mais vous n'avez sans doute pas leur signature, et je suis persuadé que les écrivains d'aujourd'hui sont trop modestes pour signer à leur place. » Pendant ce dialogue, Melpomène s'était éloignée de quelques pas en murmurant tout bas : « Voilà donc la gloire ! ô vanité ! ô néant ! Ici, en France, sur la route royale, on ne sait pas même qui je suis ! ô Duchâtel ! quels maires tu nous donnes ! » Mais ce moment de dépit fut court, et elle se décida en femme d'esprit : « Je vois, dit-elle, M. l'abbé, que nous avons le malheur d'inquiéter votre respectable maire. — Je ne vous cache pas, Madame, répondit le curé, que vous le tourmentez fort, et je suis tenté d'être de son avis ; car il paraît que tout à l'heure vous parliez de tuer les gens, et vous le savez, ajouta-t-il avec un fin sourire, l'Eglise a horreur du sang ! »

Melpomène devina tout ; mais elle devina aussi qu'elle avait enfin affaire à un homme d'esprit ; elle fit un signe à Lélio ; celui-ci fronça le sourcil, prit un air belliqueux, et drapant sa serviette sur son paletot, il s'écria fièrement :

Aime, aime cette mort qui fais notre bonheur,
Et préfère du moins au souvenir d'un homme,
Ce que doit ta naissance aux intérêts de Rome !

A quoi Camille répondit, avec un accent plus beau, peut-être, qu'elle n'en avait jamais eu sur le théâtre :

Rome, l'unique objet de mon ressentiment ! etc., etc.

A la fin de ce morceau célèbre, le curé avait tout compris, et le maire, équarquillant de grands yeux et dressant de grandes oreilles, commençait à être assez embarrassé de sa personne.

Puis elle reprit : L'ardente et vindicative Camille devint la républicaine Emilie, et elle déclama le beau monologue :

Impatiens désirs d'une juste vengeance, etc., etc,

Peu à peu le génie tragique s'emparait d'elle : sur cette rustique terrasse, en face de ces deux étranges auditeurs, sa verve s'animait par le contraste ; sa voix avait des vibrations métalliques qui empruntaient à la bizarrerie même de la situation je ne sais quelle puissance nouvelle : Oh ! que c'est beau ! dit naïvement le curé.

Alors, par une transformation rapide, la fière Emilie fit place à la coupable épouse de Thésée ; Phèdre fit entendre ses éloquens et poétiques remords :

Misérable ! et je vis ! et je soutiens la vue, etc., etc.

Le curé ne cherchait point à cacher son émotion : « Mais qui donc êtes-vous ? » disait-il avec une naïve surprise. Avant de lui répondre, Rachel, avec ce tact familier aux esprits d'élite, chercha dans sa mémoire ce qui pouvait mieux convenir encore à celui qui l'écoutait, et levant au ciel des yeux qu'illuminait une soudaine et divine extase, elle déclama, avec un sentiment admirable, la sublime tirade de Polyeucte :

Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée ;
De ce bien heureux sang tu me vois baptisée, etc., etc.

Au dernier vers, le pauvre abbé admirait, les mains jointes ; une sainte et pieuse larme descendait lentement sur sa joue ridée avant l'âge : « De tous les succès que j'ai obtenus, dit la grande actrice, voilà le plus beau peut-être !... »

Lazare Crépissard s'apercevait qu'il avait fait une lourde méprise ; Lélio le regardait d'un air sardonique : « Eh bien ! mon magistrat, lui dit-il joyeusement, comment trouvez-vous nos passeports ? »

En ce moment la porte s'ouvrit, et l'on put entrevoir sur le seuil la calme et candide figure d'un gendarme. Il avait une physionomie si douce, un habit bleu si bien brossé, une expression de bonhomie si irrésistible, que, loin de rien gâter à ce dénoûment pacifique, il le compléta. Lélio courut à lui, et lui donna une cordiale poignée de main. Le maire, toujours effaré, s'excusait avec

force solécismes, de celui qu'il venait de faire. Le gendarme, fidèle à ses attributions, ne comprenait pas. L'illustre actrice semblait remontée sur son trône, et pardonner à des sujets un moment égarés. Le curé regardait cette scène bizarre de cet air spirituel et bienveillant qui lui était habituel. C'était bien une fin tragique, mais la plus douce et la plus charmante de toutes.

Vint le moment de se séparer; la voiture était prête : « M. l'abbé, dit Rachel, vous venez de faire acte de charité bien évangélique ; vous avez prêté aide et protection à une comédienne, à une juive !...

— Une comédienne ! une juive ! reprit le curé tristement, mais sans amertume; je ne le sais pas, je ne veux pas le savoir ; ce que je sais, c'est que vous dites comme personne ne les a dits, des vers comme personne n'en fera jamais ! »

Rachel s'inclina devant lui ; elle salua le maire sans rancune, elle sourit au gendarme qui fit le salut militaire ; puis elle monta en voiture, et fouette, cocher ! La tragédie était sauvée encore une fois.

Arrivée à Marseille, Rachel a envoyé au curé de L..... quinze louis pour ses pauvres, et au maire deux billets pour la représentation d'*Andromaque*.

16 juin 1843.

VI.

TAMBURINI EN VOYAGE.

Je voudrais bien, en narrateur circonspect, pouvoir choisir, pour lieu de la scène, une de ces petites principautés d'Allemagne qui ont fourni à M. Sue l'inappréciable grand-duc de Gérolstein, et chez lesquelles l'écrivain a d'autant mieux carte blanche, qu'elles ne se trouvent point sur les cartes de géographie : heureux pays où l'on peut placer des princes aimables et des ministres spirituels, sans choquer la vraisemblance, ou des princes ridicules et de sots ministres, sans offenser la diplomatie! Mais la couleur locale et ma conscience d'historien, deux autorités d'autant plus respectables qu'on abuse plus souvent du mot et qu'on rencontre plus rarement la chose, m'interdisent cette ressource et m'obligent à désigner, comme théâtre de l'aventure, la ville de B...; seulement ne cherchez pas quel est celui de nos quatre-vingt-six chefs-lieux que je cache sous cette initiale ; mon devoir est d'être véridique, mais discret, et, tout en faisant de mon mieux pour éveiller l'intérêt, de ne rien négliger pour dérouter la malice.

Donc B... est une ville de province, comme elles le sont toutes... *ou presque toutes*, dois-je dire, à l'exemple de ce prédicateur étourdi qui avait affirmé, devant Louis XIV, que nous étions tous mortels. Villes qui comptent de douze à quarante-neuf mille âmes, et possèdent en outre une promenade où l'on ne va pas, une fontaine qui n'a d'eau que les jours de pluie ; un théâtre superbe, mais en faillite ; un ou plusieurs tronçons de chemins de fer qui ne se feront jamais ; un projet de pont, provisoirement suspendu ; une société philharmonique où règne rarement la bonne harmonie, et deux journaux, l'un littéraire, l'autre politique mais non cautionné, cultivant tous deux, avec un égal succès, le logogriphe et la charade ; au demeurant, villes très belles, très civilisées, très bien bâties et très agréables à habiter.

Or, au moment dont je vous parle, la ville de B... se trouvait dans une si-

tuation perplexe ; elle éprouvait le besoin d'élire un député. Celui qu'elle avait nommé l'année dernière, sur la foi d'une circulaire de quatre pages, où il vouait aux divinités infernales et aux charivaris vengeurs le candidat susceptible de trahir son mandat et de céder aux séductions ministérielles, venait de se laisser cheoir sur le terrain glissant de l'opposition dynastique. Sous prétexte que ses commettans se plaignaient de ce que sa couleur politique l'empêchait de rien obtenir pour eux, le pauvre homme s'était décidé à se sacrifier à son pays, et ne voulant pas, une fois en train, faire les choses à demi, il s'était résigné, à obtenir quelque chose pour lui-même et à s'atteler au char de l'Etat, sous le harnais très bien doré d'une direction générale qui le soumettait à une réélection. Aussitôt toutes les passions électorales s'étaient réveillées en sursaut : le préfet avait reçu des ordres pour appuyer chaudement, sous peine de destitution, la candidature de cet honorable rallié, dont la nomination avait failli le faire destituer l'année précédente. L'opposition, furieuse d'avoir été prise pour dupe, jurait ses grands dieux d'écarter de l'urne un nom désormais entaché d'apostasie. Le journal politique publiait chaque jour d'éloquentes tartines qui finissaient invariablement par : *Pitié! mille fois pitié!*... La querelle menaçait de s'envenimer, d'autant plus que les femmes s'en mêlaient, et que la préfète avait ouvert son salon aux partisans du député sortant ; elle réchauffait leur zèle au moyen d'un punch hebdomadaire, pendant que, pour lui faire pièce, la femme d'un conseiller profitait de l'inamovibilité judiciaire pour protéger de l'hermine conjugale, image des consciences immaculées, le candidat hostile au gouvernement. Malheureusement ce candidat, choyé, prôné, persécuté, exalté, martyrisé d'avance, n'avait qu'un petit défaut : il n'existait pas. Le parti indépendant, mis sur ses gardes par un déception récente, ne voulait que d'un homme ferme, sûr, d'un esprit reconnu, d'un caractère éprouvé, d'une conviction inébranlable, d'une trempe incorruptible, et, en regardant autour de soi, on ne trouvait personne qui réunît ces importantes conditions ; peut-être était-ce en vertu du vieil adage, que nul n'est prophète dans son pays ; adage que je trouverais plus concluant en cette circonstance, si je ne songeais que les prophètes étaient des sorciers orthodoxes, et que la plupart de nos députés ne sont ni orthodoxes, ni surtout sorciers.

Dans cette embarrassante conjoncture, les électeurs de B... se décidèrent à employer le dernier des moyens qui restent aux arrondissemens qui en manquent ; ils jetèrent les yeux sur une *capacité*, une *sommité*, une *célébrité* parisienne, et ils firent choix de M. Carottinès. M. Carottinès est un habile homme, publiciste, économiste, socialiste, membre de plusieurs sociétés savantes et décoré ; beau parleur, écrivain disert, universellement reconnu pour un grand homme par le journal où il écrit ; rempli des plus hautes vues

politiques, croyant au progrès rationel, à la marche ascensionnelle de l'humanité, et inventant des théories d'autant plus belles qu'étant parfaitement inapplicables, elles ressemblent à ces remèdes de bonne femme, qui, s'ils ne font pas de bien, ne peuvent pas faire de mal. On proposa donc la candidature à M. Carottinès ; son nom passa de bouche en bouche ; on l'estropia d'abord un peu, mais on le vanta beaucoup. Pour prendre une idée de son talent, on fit venir ses livres, on les lut même, et comme il fut impossible de les bien comprendre, on ne l'en admira que davantage. La femme du conseiller donna une soirée où sa statuette fut inaugurée en grande pompe et avec force libations d'eau sucrée. Il ne restait plus qu'à contempler face à face l'illustrissime candidat. Mais si l'impatience était vive, l'attente ne devait pas être longue ; il s'annonçait pour la semaine suivante.

Il advint donc, quelques jours après, qu'un des gros bonnets de l'opposition dynastique, reçut une lettre d'un de ses amis politiques, fixé à Paris, qui lui annonçait que M. Carottinès arriverait à B... tel jour et à telle heure, qu'il descendrait probablement à l'Hôtel de France (il y a partout un hôtel de France); on recommandait de lui faire un accueil proportionné à son mérite, de l'héberger d'une façon convenable, de le piloter auprès des hommes influens, de lui servir de trucheman auprès des électeurs qui parlaient patois, et surtout auprès de ceux qui parlaient français ; en un mot, de lui rendre tous les services qu'un candidat d'une aussi haute portée avait le droit d'attendre de citoyens graves, progressifs, amis de leur pays, dévoués à la garance et à la charte, au sucre indigène et aux libertés publiques.

Par une étrange coïncidence, le même jour un des plus notables habitans de B..., qui ne s'occupait jamais de politique, mais passait, à trente lieues à la ronde, pour un mélomane aussi fervent que distingué, reçut aussi une lettre palpitante d'intérêt. Un Marseillais de ses amis lui écrivait que Tamburini passerait à B.... le mercredi (justement le même jour), vers les deux heures de l'après-midi (justement la même heure), qu'il devait descendre à l'hôtel des Princes (il y a partout un hôtel des Princes) ; que tous les dilettantes, artistes ou amateurs, se devaient à eux-mêmes d'attendre Tamburini au passage, de l'accueillir comme un des plus grands chanteurs qu'il y eût au monde, de le fêter de leur mieux, et que, peut-être, pour reconnaître cet accueil hospitalier, il consentirait à se faire entendre : occasion unique et qui laisserait à B.... d'ineffaçables souvenirs!

Vous voyez d'ici l'émotion produite par ces deux lettres sur les deux intéressés : les voilà en campagne, chacun de son côté. Le mélomane arriva essoufflé à l'hôtel des Princes, au moment même où une chaise de poste y faisait son entrée triomphale; il regarde à travers la portière; c'était bien cela un homme seul, bien vêtu, d'une quarantaine d'années, la physionomie ex-

pressive : C'est lui ! se dit notre disciple d'Euterpe; d'un bond il alla recruter tous les musiciens, virtuoses ou amateurs de sa connaissance, et, une demi-heure après, il installait sous le balcon de l'hôtel une ébouriffante sérénade, composée d'un violon, de quatre grosses caisses et de vingt-deux cornets à piston. Le voyageur se mit gracieusement à sa fenêtre; il sourit d'un air digne à la foule grossissante, et parut accueillir cet hommage spontané avec plus de gratitude que de surprise. Bientôt l'enthousiasme des assistans ayant suivi le crescendo de la symphonie jouée par cet orchestre impromptu, ils montèrent l'escalier quatre à quatre, et entourant l'objet de leur fanatisme musical, ils le prièrent d'accepter un dîner, bien peu digne de lui sans doute, mais qui se changerait en ambroisie s'ils avaient le bonheur de l'entendre. L'idole aspira l'encens de bonne grâce, accepta d'un geste olympien, et descendit, entouré de la masse compacte de ses adorateurs.

Le dîner était fort bon ; si l'on en croit Brillat-Savarin, les musiciens sont en général très gourmands, et tous les appétits se ressemblent, surtout au premier service; les choses allaient donc à merveille jusque là ; mais au rôti, le Médoc, le Romanée et le Château-Neuf commencèrent à circuler; les langues se délièrent ; l'illustre invité prononça quelques mots, et l'extase redoubla. — Quoi! pas le moindre accent! se dirent les convives qui en avaient beaucoup : un Italien, un enfant de Faenza, parlant comme vous et moi! Oh! quel homme! quel homme! et la belle chose que le génie! — Bientôt l'on s'enhardit peu à peu; une contre-basse dit son mot, un cor anglais répliqua, et chacun parla à qui mieux mieux; mais on ne parlait que de musique; l'un demandait des nouvelles du *Désert*; l'autre déplorait les négligences de Donizetti; un troisième s'informait de la santé de Lablache ; quel dommage que Rossini ne fasse plus rien! criait un quatrième; et ainsi de suite. — Voilà, se dit tout bas l'étranger, une singulière conversation pour des hommes politiques! — N'importe, tout allait encore; un des dîneurs se leva, et but à l'homme célèbre que B.... avait en ce moment le bonheur de posséder dans ses murs et que l'Europe entière lui enviait! Cela fit bien, et comme il n'est rien qu'on ne répare avec un compliment, notre homme ne trouva plus ses convives aussi frivoles. Il se leva à son tour, et prenant gravement son verre, il dit d'une voix grave ces paroles graves : A la prospérité commerciale et industrielle de la ville de B.... ! à la perfectibilisation progressive de cet admirable département! à l'inévitable intronisation, au développement rationnel des grands intérêts humanitaires, secondés, dans leurs pacifiques conquêtes, par le concours persévérant des hommes sérieux, intelligens, éclairés, austères, comme ceux qui m'honorent de leurs suffrages! — Et son regard fatidique se promena lentement de son voisin de droite, guitariste très remarquable, à son voisin de gauche, clarinette de première force. — Quel incroyable toast de la part d'un chanteur !

pensa l'assemblée; mais c'est sans doute une bizarrerie de grand homme : qui n'a pas les siennes? Rossini ne parle que de macaroni, et Elleviou rêvait les honneurs politiques.

En ce moment, un violoncelle exalté s'adressa à l'illustre auteur de ce toast bizarre, et, le remerciant de ses paroles, il lui dit, au nom de tous, qu'on espérait maintenant, comme marque suprême de sa gracieuse obligeance, qu'il voudrait bien chanter quelque chose. — Chanter! moi! répliqua-t-il pourpre d'étonnement et d'embarras. Mais il se ravisa aussitôt, et songeant que c'était probablement un usage du pays : Un candidat, se dit-il tout bas, doit se plier aux coutumes nationales; puis il ajouta tout haut : Oui, Messieurs, je vais chanter, mais que tout ici, même nos chants, nous ramène au but glorieux qui nous rassemble, et nous rappelle l'ère glorieuse de notre régénération politique! — Au diable sa politique! murmura une ophicléide; cependant tout le monde se tut, et au milieu d'un silence plein d'émotions, le prétendu Tamburini entonna... *la Parisienne* !

Peuple français, peuple de braves!...
Nous avons dit : Soyons soldats!...

Il n'était pas arrivé au second vers, que tous ces malheureux mélomanes se regardaient d'un air hagard; il n'y avait pas d'illusion possible! Tamburini chantait faux, horriblement faux! Cette douloureuse surprise ne put échapper au chanteur lui même, qui, se méprenant sur la cause, crut que *la Parisienne* n'était pas d'un assez haut ragoût pour des gosiers patriotes : « Je vois, dit-il en s'interrompant, qu'il vous faut quelque chose de plus fort, de plus 89, de plus Mirabeau; » et il attaqua à pleine voix :

Allons, enfans de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé!...

Se moque-t-il de nous? telle fut la pensée générale. — Mais non, dit à ses voisins une flûte optimiste; prenons les choses comme il faut; Tamburini est un farceur, comme tous les artistes, un bouffe comme il y en a peu; il aura entendu dire qu'en France on abusait ridiculement du banquet patriotique, et il nous en fait la charge. C'est chàrmant! Tout à l'heure, il va redevenir lui-même, et nous chanter quelque chose de beau! — Au même instant, le chanteur, qui avait attaqué trop haut, fit un horrible *canard* ; on applaudit en riant très fort ; le vin circula de nouveau, et une trompette à clés, qui n'avait encore rien dit, prit son verre, et porta le toast suivant : « A l'aimable et spirituel chanteur que nous venons d'entendre, et dont nous avons tous compris l'idée

si facétieuse! A l'excellent comédien que les connaisseurs ont proclamé le meilleur Figaro de son époque! A l'homme qui, tour-à-tour sérieux et bouffon, sait prendre tous les masques, se plie à tous les rôles, et dont la voix, souple et obéissante, se prête à tous les tons et chante toutes les gammes!... » — Je suis joué, c'est clair, pensa le faux Tamburini; seulement, faisons une retraite digne d'un homme tel que moi; alors, regardant avec un ineffable dédain et une dignité écrasante les mauvais plaisans qui l'entouraient, il prit son chapeau, se leva et sortit, laissant son monde stupéfait.

Pendant ce temps-là le gros bonnet électoral s'était mis à la recherche de M. Carrotinès. A peine touchait-il le seul de l'hôtel de France qu'il vit arriver une voiture, et, dans cette voiture, un homme seul, en habit noir, l'air sérieux, de trente-six à quarante-cinq ans : pas moyen de s'y tromper! c'était bien le candidat demandé. Le digne électeur se hâta d'aller avertir ses amis politiques; il voulut aussi organiser une sérénade, mais on avait fait main-basse; il fut réduit à glaner, et ne trouva qu'un fifre, un flageolet, trois tambours et un vingt-troisième cornet à piston. Le tout, orchestre en tête, arriva à l'hôtel; la sérénade fut un peu mesquine, mais qu'importe à des gens préoccupés de si grands intérêts! On monta dans la chambre du docte voyageur, que l'on trouva faisant sa barbe; une allocution empreinte de la gravité convenable lui fut adressée; une invitation à dîner vint ensuite. Il écouta peu l'allocution, et accepta le dîner.

Là aussi, tout alla bien d'abord; seulement, comme il y avait des avocats, on commença à parler aux hors-d'œuvre. Mais, hélas! quelle conversation! chemins de fer, intérêts vinicoles, affaire d'Haïti, dissolution des chambres, *casus belli*, changement de ministère : tels furent les sujets dont les dîneurs régalèrent leur hôte, qui ne put s'empêcher de penser, à peu près comme M. de Pourceaugnac, que, pour des amis de la musique, c'étaient là des gens bien lugubres. Il voulut pourtant dire son mot, et commença par : *Zé souis, Messious, bien hurux, bien émou....* — O mon Dieu! quel accent! dirent-ils; c'est bien singulier chez un Parisien! Voudrait-il se moquer de nous? Bientôt les choses allèrent de mal en pis; le candidat avait l'air de s'ennuyer horriblement; en vain essayait-on de le mettre sur la voie, de faire vibrer toutes les cordes sociales, industrielles, métaphysiques : pas une syllabe. Un électeur, profond jurisconsulte, lui demanda son avis sur un point de droit politique : *Zé né sé pas*, répondit-il avec le plus grand sang-froid. — Zé né sé pas! reprit chacun à part soi; mais il ne parle pas seulement français, le malheureux! Voilà pourtant ce que c'est que les réputations parisiennes! — Les figures se rembrunissant à vue d'œil, un des assistans voulut rétablir l'entrain au moyen d'un toast, et il but : « Au savant publiciste, dont les ouvrages jetaient tant de lumière sur les questions les plus ardues, et dont les idées fécondes, le carac-

tère éminent et les convictions énergiques étaient pour l'arrondissement de si magnifiques promesses! » *Zé souis mystifié*, *cé sour*, se dit le pseudo-Carrotinès; *ma né nous fassons pas.* — Monsieur, lui dit quelqu'un, quelle est réellement la part que prend Louis-Philippe à la direction des affaires? — *Largo al factotum della città, largo!* répliqua-t-il sur l'air de Rossini. — Monsieur, lui dit un autre, que faut-il vraiment penser de M. Thiers? — *Figaro, ci, Figaro, là, Figaro!* — Monsieur, dit un troisième, quel est, selon vous, le meilleur moyen de gouverner? — *All' idea di qual metallo.* — Et notre chemin de fer, Monsieur, se fera-t-il vite? — *Piano, piano, piano, piano!* — Et nos vins, comment les vendre? — *Fin che d'al vino! fin che d'al vino!* — Pourquoi s'est-on tant pressé de marier le duc d'Aumale?... — *Non più andrai, farfalone amoroso!*... — Et ainsi de suite: tout le répertoire y passa; mais ces messieurs, apparemment, n'aimaient pas la musique; ils furent furieux, crurent que M. Carrotinès était un insolent qui n'était venu à B.... que pour s'amuser à leurs dépens, et l'assemblée se retira en tumulte.

Le lendemain, avant le jour, le voyageur de l'hôtel de France et celui de l'hôtel des Princes, après avoir secoué la poussière de leurs pieds sur cette ville inhospitalière, se hâtèrent d'en partir à petit bruit. Ils se rencontrèrent à quatre ou cinq lieues de là, dans une ville voisine où ils s'arrêtèrent pour déjeuner; on venait d'apporter les journaux du chef-lieu; Tamburini prit par hasard le journal politique, et y lut ce qui suit: « L'espérance des électeurs indépendans de B... a été cruellement trompée... M. Carrotinès, arrivé hier, et invité tout de suite à dîner par nos citoyens les plus respectables, s'est donné en spectacle de la manière la plus déplorablement bouffonne. Après avoir contrefait avec une exagération impertinente le prétendu accent de notre pays, il n'a répondu à toutes les questions qui lui ont été adressées que par des lambeaux de chansons italiennes. Nous voulons croire, pour son honneur, que nos vins du Midi lui avaient porté à la tête; mais la déception n'en est pas moins très pénible.... »

Dans le même moment, M. Carrotinès avait pris le journal artistique, et lisait ceci: « Nous avons une désastreuse nouvelle à donner à l'Europe musicale. Tamburini chante faux!... et il se livre, en outre, à de bien sottes plaisanteries. Arrivé hier dans nos murs, et invité à dîner par nos dilettanti, il s'est obstiné à ne parler que politique; puis, prié instamment de se faire entendre, il n'a trouvé à nous chanter que *la Parisienne* et *la Marseillaise*, et cela en détonnant de la plus horrible façon, etc.... »

Un double cri fut poussé à la fois par nos deux voyageurs; ils se levèrent, se regardèrent et se devinèrent. — Monsieur Tamburini! — M. Carrotinès! — Un quart d'heure après ils retournaient à B.... au grand galop.

Tout s'est expliqué à la satisfaction générale: Tamburini, rentré en grâce

auprès de ses admirateurs détrompés, leur a chanté trois ou quatre de ses plus beaux airs, de façon à faire tomber en syncope les connaisseurs les plus difficiles, et à repartir chargé de couronnes, de bouquets et de quatrains. M. Carrotinès a fait à ses électeurs un discours de trois heures, où il s'est élevé aux plus hautes considérations politiques; et aujourd'hui, promené, recommandé, présenté, porté aux nues et presque compris, il a chance d'obtenir au moins cette minorité imposante, immémoriale consolation des candidats malheureux.

VII.

CARPENTRAS APOCRYPHE.

Raoul de Savigny était trop civilisé pour croire à la province, trop blasé pour s'amuser à Paris, et trop élégant pour y rester passé le mois de juin. Par malheur, le whist ne l'avait ni assez ménagé ni assez ruiné pour qu'il eût envie de courir les eaux d'Ems ou de Vichy ; il ne possédait pas la plus petite de ces villas plus ou moins réelles d'où nos écrivains à la mode datent leurs productions d'été, et il venait de se brouiller avec une spirituelle baronne du faubourg Saint-Honoré, propriétaire d'un château magnifique, parce qu'il avait découvert qu'elle tournait à la littérature et envoyait clandestinement aux Revues des Nouvelles signées d'un de ces noms supposés qu'on rend suspects en les canonisant. Que faire? Que devenir? Où aller? répétait-il en s'endormant chaque matin et en s'éveillant chaque soir : l'Italie, en été, n'est pas tenable ; d'ailleurs tout le monde y va, veut y aller et en revient ; la Suisse n'est plus qu'un grand parc anglais où l'émotion a des bottes vernies et le pittoresque un lorgnon. L'Espagne est plus neuve ; mais je craindrais d'y être pris pour un attaché de l'ambassade française, et le ridicule est toujours bon à éviter : pas moyen donc d'aller nulle part ! — Et le pauvre Raoul se désespérait.

Et cependant il voyait tous les soirs, à travers la poussière des Champs-Elysées, passer d'élégantes voitures, emportant des visages connus, de fins sourires, des propos railleurs, de malins regards qui semblaient narguer son ennui. Adieu, Raoul ! Bonsoir, Raoul ! — Adieu, Ernest, Jules, Prosper, Anatole, amis passagers que le printemps sépare et que l'automne oublie ; compagnons de folies que l'on fait sans être fou, d'ivresses où l'on se plonge sans être ivre, de gaîté qu'on invente sans être gai !..... Adieu à ma belle et blonde valseuse de l'autre nuit, qui s'enfuit, rieuse, dans cette calèche rapide ! Adieu à mes douces et plaintives romances de Schubert, qui s'en vont, rêveuses, entraînées par ce brishka fragile ! Adieu à cet éclat qui dure une saison,

à ces fêtes qui durent un jour, à ces amours qui durent une heure, à ce monde qui part quand vient l'hirondelle !.. Soyez riches toujours, long-temps jeunes, joyeux souvent; je n'ajoute pas : soyez heureux quelquefois, car à l'impossible nul n'est tenu ! — Et Raoul devenait chaque jour plus mélancolique.

Tout-à-coup il se souvint qu'il avait, de par le monde, une bonne vieille tante retirée depuis long-temps dans le Midi, et habitant une ville dont l'existence lui avait toujours semblé un mythe, et qu'il avait entendu appeler Carpentras ! Ceci fut pour lui un trait de lumière : Nous sommes, dit-il, au temps des explorations lointaines et des pèlerinages aventureux. A tout moment on nous parle d'une excursion en Chine et à Tombouctou, au Spitzberg ou en Islande, chez les Lapons ou chez les Iroquois..... Pourquoi ne ferais-je pas, moi aussi, mon voyage et ma découverte ? Impressions de voyage à Carpentras ; observations physiologiques sur les naturels du pays, par un membre influent du Jokey's Club !..... Ce sera charmant ! — Et il partit le lendemain.

Raoul savait par cœur tout le répertoire d'Arnal ; il avait vu aux Variétés le *Père de la Débutante*, il avait lu les feuilletons de Jules Janin, et tout cela lui avait donné, au sujet de Carpentras, les idées les plus singulières. Pour que le vaudeville, qui a rarement de l'esprit, pour que le feuilleton, qui n'en a pas toujours, se croient en droit de se moquer obstinément d'un pays et d'une ville, il faut que cette ville et ce pays soient vraiment une Béotie au petit pied, où tout le monde est plus bête que le Parisien le plus sot, ce qui n'est pas peu dire, et plus ridicule que le Parisien le plus risible, ce qui donne beaucoup à penser ; tant mieux ! ceci me promet des observations plus piquantes et des caricatures plus drôles ! Je suis trop vieux maintenant pour chercher des sentimens ou des émotions (il avait vingt-six ans) ; mais vivent l'ironie et le ridicule ! cela est immortel comme le monde ! Courage donc, postillons, et arrivons vite !

Il arriva par une de ces admirables nuits d'été, où la Provence indolente et assoupie, donne aux silhouettes de ses montagnes, aux contours de ses horizons, aux nuages de son ciel, aux pentes onduleuses de ses rives, les teintes lumineuses et les aspects grandioses de l'Italie. Les étoiles, à demi effacées par l'éclat paisible de la lune, semblaient une poussière argentée répandue par une main capricieuse sur un fond d'azur. Leur pâle reine suspendue sur le monde, blanchissait de sa clarté taciturne les plaines rembrunies, comme une pensée d'espérance ou de souvenir éclaire les ombres d'une âme attristée. Dans le lointain, le Ventoux, élevant son gigantesque triangle, prêtait au reste du paysage quelque chose de sa solitaire grandeur. Il y avait dans ce tableau un effet harmonieux et calme qui reposait l'âme et les sens. Raoul, comme la

plupart d'entre nous, n'était blasé qu'à la surface, et peu à peu, à son insu, il s'abandonna aux charmes de cette scène et aux fugitifs appels de la rêverie. Il écoutait le cri monotone du grillon, les lointains aboiemens des chiens de berger, le sourd frémissement des roues sur la poussière humide, et il retrouvait autour de lui ou en lui-même de confus souvenirs, de vagues images, des affections endormies. N'ayant plus à poser devant ses compagnons rieurs, libre de redevenir lui-même, il semblait penser avec une autre âme, vivre d'une autre vie, et lorsqu'il arriva, ce n'était déjà plus ni le même esprit, ni le même cœur.

Il fut reçu avec cette tendresse indulgente qui ne compte pas les jours d'oubli; la meilleure chambre, le meilleur lit, toutes les mille douceurs de la bonne vie de province lui furent à l'instant prodiguées, et le lendemain notre héros, bien reposé, n'eut plus qu'à commencer ses explorations. Sa tante l'adressa à des jeunes gens de sa connaissance, qui étaient, lui dit-elle, *la fleur des pois* de la ville, et avec lesquels il pourrait s'entendre. Aussitôt Raoul se les représenta, d'après la description qu'un touriste spirituel a donnée du bel homme en province, comme de grands et gros garçons en cravate blanche et en habit noir, portant les favoris en parenthèse, râpant de leur col de chemise leurs oreilles empourprées, et emprisonnant de gros pieds dans de grosses bottes et des mains rouges dans des gants verts. Il trouva des jeunes gens mis avec la seule élégance qui soit possible aujourd'hui, c'est à dire un peu mieux que tout le monde avec les habits que tout le monde a. Evidemment Blain seul avait pu harmoniser les couleurs effacées de ce paletot brun, serrer cette redingote noire autour de cette taille svelte et libre à la fois. On causa; Raoul crut qu'on allait parler du prix de la garance, des épisodes du dernier marché, des prétentions de *madame une Telle qui se fait habiller d'après le journal des modes, de la quantité de verres d'eau sucrée consommés à la soirée du sous-préfet.* Point : on parla de la façon du monde la plus actuelle, c'est à dire des femmes avec dédain, des arts avec goût, des chevaux avec passion. On demanda à Raoul s'il voulait jouer; il s'imagina qu'il s'agirait d'une partie de boston ou de loto à cinq centimes le jeton. On le fit jouer au wisth, et il reconnut, après avoir perdu son argent, qu'on le jouait beaucoup mieux qu'à Paris. En quittant ses nouveaux compagnons, qu'il devait rejoindre pour dîner, il entra dans un cabinet de lecture qu'il fut assez surpris de rencontrer sur son chemin; croyant se mettre à l'unisson, il y demanda les *Mystères d'Udolphe*, les *Exilés de Sibérie*, ou la *Maisonnette dans les bois;* on lui offrit la *Croix de Berny*, le *Comte de Monte-Cristo*, *Catherine*, les nouveautés qui paraissaient à peine à Paris quand Raoul l'avait quitté. Décidément, à l'exemple d'un général célèbre, mais d'une toute autre façon, on faisait marcher Raoul de surprise en surprise. Le dîner fut exquis; le vin de

Champagne était frappé à merveille, le gibier cuit à point, et Raoul qui, en vrai Parisien, se serait volontiers figuré que la perdrix et les truffes venaient au monde à une lieue des barrières, apprit en dînant que, pour arriver jusque chez Véry ou chez Chevet, elles avaient à faire cent quatre-vingts lieues, et à s'éventer en chemin. Pour finir cette journée, remplie de mécomptes en sens inverse, on conduisit notre héros à une petite soirée où l'on devait danser au piano et faire un peu de musique. Pour le coup, Raoul espéra se rattraper! il avait lu de si jolies choses sur la quantité de fausses notes que peut renfermer un piano de petite ville! Il évoquait de si singulières toilettes, de si ambitieux falbalas, des toques si ébouriffantes et des marabouts si ébouriffés! L'odeur des quinquets devait être si rance! l'escalier si obscur! si peu de meubles dans le salon! tant de socques dans l'antichambre! On le fit entrer dans un petit appartement, où il n'y avait ni trop de vide, ni trop de cohue : à droite et à gauche de la porte, deux beaux portraits d'Eugène Dévéria; sur la cheminée et sur les meubles, des statuettes aussi bien choisies par le goût que par le cœur; de vieilles porcelaines aux couleurs vives, des jardinières remplies de fleurs; puis, çà et là, ces inutilités à la mode, d'autant plus élégantes qu'elles sont plus inutiles. La chaleur du jour avait fait baisser les tentures et entr'ouvrir les croisées, et, de temps à autre, un vent tiède, soulevant l'étoffe légère des rideaux et des portières, apportait, par bouffées fugitives, le parfum lointain et adouci des jasmins et des orangers du jardin. Le lorgnon de Raoul eut beau se faire dédaigneux et impitoyable, un groupe de jeunes femmes nonchalamment posé sur une causeuse, ne lui offrit que de doux regards dans des yeux limpides, de beaux fronts sous des cheveux noirs, de blanches épaules sous de pudiques corsages, un ensemble de beauté discrète et pure, d'élégance naïve et chaste. Au piano, une jeune fille de dix-huit ans à peine, jouait, de tout son cœur et avec un exquis sentiment de la mesure, des contredanses de Strauss; elle semblait s'amuser du plaisir des autres, et rendre à tous ces frais sourires un sourire plus frais encore. Raoul arrêtant un moment ses yeux sur elle, ne put s'empêcher de remarquer combien ce type différait de ses souvenirs de bal et d'opéra. A demi penchée sur le piano, elle soulevait, par instans, un regard où se peignait le bonheur de vivre, d'aimer, de croire. Un léger pli, accentuant un coin de sa jolie bouche, trahissait un esprit fin, vif, observateur, un peu espiègle, pendant qu'un vague nuage, que semblaient parfois faire passer sur son front les impressions de la musique, annonçait ce penchant à la rêverie, brume charmante de l'esprit et du cœur. La simplicité de sa mise ajoutait encore au mystérieux attrait de sa personne. Elle portait, pour toute parure, quelques bleuets naturels dans ses cheveux bruns, un bouquet de ces mêmes fleurs à sa ceinture; sa robe de mousseline blanche cachait et découvrait, tour à tour, le bout d'un petit pied chaussé de

satin noir, qui battait la mesure avec une impatience joyeuse, chaque fois que les naïfs danseurs commettaient quelque méprise. Après la contredanse, sa mère l'appela. Raoul s'attendait à un ridicule nom de roman : elle s'appelait Marie.

On lui demanda de chanter ; elle rougit un peu, mais ne se fit point prier : elle dit un air de Bellini, sans beaucoup d'ornemens et sans aucune prétention, mais avec une voix jeune et vibrante, un sentiment vrai, une émotion sincère et communicative. Raoul, qui l'avait regardée avec surprise et écoutée avec intérêt, lui adressa quelques mots; elle y répondit d'une façon toute naturelle, sans embarras de pensionnaire, sans être intimidée par *le Parisien;* comme une jeune personne de bonne compagnie répondant à un jeune homme bien élevé. A la fin, à force de la regarder, de lui parler et de l'entendre, Raoul ému, étonné, effrayé lui-même de ce qu'il éprouvait, s'appuya sur le piano, et se dit avec une joie inquiète, mêlée de trouble, de peur et presque de honte : « Dieu ! mon cœur bat ! »

Un mois après, Raoul et Marie se promenaient dans le jardin, de ce pas inégal et lent qui est, de temps immémorial, le privilége des amoureux. Les grands parens les suivaient à distance avec une discrétion complaisante et sourieuse, symptôme rassurant qui veut dire que le notaire n'est pas loin. Les deux amans marchaient, les mains entrelacées, tout entiers au bonheur de se voir et de s'entendre, échangeant cette causerie intime, ces mots jetés à voix basse, quoique personne n'écoute, ces niaiseries si ravissantes pour ceux qui s'aiment : poésie toujours la même et toujours nouvelle, où le cœur de l'homme s'épanouit une seconde fois sous un souffle amoureux et pur ! bonheur incomplet encore, mais plus grand peut-être parce qu'il emprunte à l'avenir et à l'espérance leurs perspectives infinies ! moment délicieux et unique, dont le souvenir revient ensuite comme un regret ou comme un remords, et qui prouve une vérité bien vieille : c'est que dans la vie, comme chez nos grands auteurs, les préfaces valent mieux que les livres.

. . . . . .

. . . . Et puis, disait Marie à Raoul, si vous vous ennuyez avec nous, si vous avez assez de vos *sauvages,* vous irez à Paris, vous y reprendrez votre vie brillante et joyeuse ; et quand vous nous reviendrez, vous retrouverez sous notre beau ciel ces rêveries auxquelles vous vous livrez avec charme, à mon piano les mélodies qui vous plaisent, sur mon front ce sourire que vous aimez, dans mon cœur cet amour qui a répondu au vôtre.....

— Non, non, répétait Raoul, je suis trop bien ici pour vous quitter jamais ! Là où l'on rêve, où l'on chante, où l'on aime, que peut-il manquer pour être heureux ?

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Napoléon Potard	1
Marguerite Vidal	97
Les Trois Veuves	155
Le Bouquet de Marguerites	185
Silhouettes d'Artistes en Province : L'artiste en Cage. — Carter	213
L'Artiste en Haillons. — Robert-Macaire	217
L'Artiste en Crimes. (Mme Lafarge)	222
L'artiste inconnu. — Freischütz en Bohême. (Weber)	233
Melpomène en Province. (Rachel)	240
Tamburini en voyage	248
Carpentras Apocryphe	256

ERRATA DE NAPOLÉON POTARD.

Chapitre II, page 12, ligne 30, *au lieu de* : il lui fit étendre, etc., *lisez* : Il examina avec une attention minutieuse de quelle façon Napoléon Potard était habillé, si rien ne pouvait gêner ses mouvemens, etc., puis il lui demanda brusquement : Savez-vous faire des armes? — Comme on le sait, etc.

Chapitre V, page 40, ligne 2, *au lieu de* : au milieu d'une touffe de camélias blancs, etc., *lisez* : au milieu d'une touffe de dallias et de roses blanches que, par un gracieux caprice, Marie avait voulu avoir auprès d'elle, et qu'on renouvelait tous les matins.

Même chapitre, page 11, ligne 16, *au lieu de* : tout cela fut plus rapide que la pensée, etc., *lisez* : plus prompt.

Chapitre VI, page 54, ligne 1re, *au lieu de* : aussitôt à travers les croisées... *lisez* : alors à travers les croisées...

Chapitre IX, page 71, ligne 39, *au lieu de* : les ifs du jardin, *lisez* : les ifs des jardins.

Même chapitre, page 78, ligne 32, *au lieu de* : Miss Burus, etc., *lisez* : Miss Burns.